

# LIONELLO

FAISANT

SUITE AU JUIF DE VÉRONE

ET SE RATTACHANT

A LA RÉPUBLIQUE ROMAINE;

PAR

A. BRESCIANI.

TRADUCTION EXCLUSIVEMENT AUTORISÉE ET APPRouvÉE PAR L'AUTEUR.



PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,  
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,  
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.  
1859



# LIONELLO

FAISANT

SUITE AU JUIF DE VÉRONE

ET SE RATTACHANT

A LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

PAR

A. BRESCIANI.



TRADUCTION EXCLUSIVEMENT AUTORISÉE ET APPROUVÉE PAR L'AUTEUR.

PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,  
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,  
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1859

PROPRIÉTÉ

ET RÉSERVE DE TOUTE TRADUCTION.

# LIONELLO.

---

## I. — LE SUICIDE.

Bartolo était un riche capitaliste romain qui possédait de belles et importantes propriétés dans la campagne de Rome. Sa femme était morte depuis plusieurs années, en lui laissant une fille, nommée Alisa, qui avait dix-sept ans, en 1849, à l'époque où commence ce récit. Douée d'une rare beauté et d'une vertu plus remarquable encore, elle avait été aimée éperdument par Aser, juif d'origine, jeune homme noble et brave, qui était de Vérone : il se distingua dans les révolutions romaines de 1848 et dans celles de la Hongrie contre l'Autriche. Revenu de ses erreurs politiques, il se retira dans les petits Cantons suisses. Là, il s'était fait chrétien, et avait renié les sociétés secrètes, où il avait eu le malheur de se laisser entraîner déjà depuis plusieurs années. Cet acte lui coûta la vie : il fut tué traîtreusement par deux sicaires dans le Bas-Valais.

Bartolo avait vu, en 1848, le comte Pellegrino Rossi, ministre du pape, assassiné ; le lendemain, le palais pontifical assailli par de lâches et ingrats enfants de Rome ; le pape, pour fuir leurs colères, obligé de se réfugier à Gaète. A la vue de ces tristes événements, il avait quitté Rome, avec Alisa et ses deux neveux, Mimo et Lando, et s'était



retiré à Genève. Pendant son séjour à l'hôtel de la Couronne, don Baltassaro, prêtre italien, qui avait fui, lui aussi, les tumultes de l'Italie et s'était arrêté dans le canton de Vaud, venait souvent de Vevey visiter Bartolo et se plaisait beaucoup dans la société de cette aimable famille.

Or, un jour qu'Alisa s'occupait à broder, elle écoutait la conversation de son père, de ses cousins et de don Baltassaro, assis sur la terrasse de l'hôtel qui donne sur le lac. Tout à coup, on entendit un grand bruit, qui, partant de la chambre voisine, fit tomber la glace de la cheminée et ébranla les vitres. Alisa tressaillit, abandonna sa broderie et se jeta dans les bras de son père : les jeunes gens s'élancèrent du balcon dans la chambre ; Lando se jeta avec impétuosité sur la porte d'où le bruit était parti ; la trouvant fermée à clef, il la poussa si vigoureusement qu'il brisa les pentures et l'ouvrit. La chambre était pleine d'une fumée suffocante : les volets des fenêtres étaient fermés, mais une lampe était encore allumée sur la table ; il courut aux fenêtres, ouvrit les volets et aperçut sur un fauteuil un cadavre défiguré.

En ce moment, entraient Bartolo, Mimo et Alisa qui, hors d'elle-même, les avait suivis. Mimo remarqua, devant le cadavre, un paquet de papiers et un cahier, relié en maroquin rouge, sur lequel était collé un billet, portant cette inscription : *Mémoires du comte Lionello de R...* Mimo le prit et le mit en poche avec les papiers, avant que le maître d'hôtel ne fût arrivé, et sans que ses amis s'en aperçussent. Bientôt accoururent, tout haletants, deux garçons d'hôtel et leur maître, qui, à cet horrible spectacle, poussèrent un cri, et restèrent un moment debout et comme stupéfaits.

Le malheureux était renversé dans un grand fauteuil : il avait une main fermée et l'autre pendante presque à terre, à côté d'un pistolet à deux coups. Sans doute, il avait tiré dans

sa bouche ; et, pour que les deux coups partissent en même temps, il avait attaché la première gâchette à la seconde par un cordon, de manière que l'une devait agir sur l'autre. L'explosion avait fracassé la bouche et le crâne : la lèvre inférieure pendait sur la barbe longue et épaisse qu'il portait au menton ; la bouche avait été déchirée jusqu'à l'oreille gauche, et l'œil gauche, détaché de la tête, restait, sanglant, suspendu au-dessus des dents supérieures qui, pour la plupart, étaient jetées sur le parquet avec des morceaux du crâne et des lambeaux de chair. Le crâne était fracassé : la cervelle s'était collée contre le mur avec des touffes de cheveux, qu'il portait fort longs à la Garibaldia. Le reste de la tête, quelques morceaux de cervelle, les cheveux ensanglantés retombaient sur ses épaules, et offraient un spectacle horrible. Il n'avait plus de visage ; le nez déchiré, la langue en pièces et à demi arrachée, l'œil gauche sorti de son orbite et l'autre noir et injecté de sang : voilà le spectacle qu'offrait cet affreux cadavre.

Les canons du pistolet avaient chacun deux balles, attachées ensemble, et elles avaient fait quatre trous dans le mur, derrière le dossier du fauteuil ; les bourres fumaient encore sur la paroi, entraînées et plaquées avec la cervelle contre les lambris. L'homme tué portait des caleçons blancs et une chemise de Hollande, à fils couleur de rose, avec de fines broderies sur la poitrine et les poignets qu'il avait retroussés pour avoir les mains plus libres. Sous la manche du bras droit, il portait un bracelet à chaînettes d'or, large de deux doigts, agrafé par une boucle sur laquelle se trouvait une miniature, en ivoire, d'une demoiselle, à l'air distingué, au visage doux et modeste.

Don Baldassaro, prêtre et homme de grande expérience, voyant tous les témoins de cette scène stupéfaits, immobiles et muets, dit au maître d'hôtel :

— Envoyez tout de suite avertir la police.

Puis, il fit signe à un des garçons de se hâter, et demanda quel était ce suicidé, et depuis combien de temps il était arrivé à l'hôtel.

— Monsieur, répondit l'hôtelier, nous saurons facilement qui il est : il n'y a qu'à voir le livre où il a signé hier soir à son arrivée, après le coucher du soleil. Il a mangé très-peu au souper, a envoyé quelques lettres à la poste, a demandé une bouteille de rhum très-fort, que vous voyez là sur la table, et puis s'est enfermé dans sa chambre. Je couche sous cet appartement ; pendant toute la nuit, ma femme et moi, nous l'avons entendu se promener tantôt lentement, tantôt très-vite, ce qui nous a empêchés longtemps de dormir. Quelquefois, il frappait du pied, et se jetait sans doute dans le fauteuil, car il faisait beaucoup de bruit en s'y mettant ; après quelques instants de repos, on entendait encore le choc d'un coup de pied sur le parquet. Vers le matin, je pus fermer l'œil et dormir un peu. En me levant, je recommandai au domestique de ne frapper à cette chambre que fort tard, à moins que l'hôte ne le sonnât. Mais qui l'aurait cru ? Quelle horreur de voir ce visage !

Au même instant, arrivait le commissaire de police, qui avait été prévenu, parce qu'au bruit de la détonation retentissant dans la rue, s'était formé un rassemblement et la foule avait voulu entrer ; il fit fermer l'hôtel et plaça des gardes à toutes les issues. Avant l'arrivée du commissaire, Alisa avait été emportée loin de ce théâtre tragique par son père ; elle tremblait de tous ses membres et ne pouvait plus parler ; Bartolo, par ses paroles et ses soins, parvint à la calmer. Le commissaire avait avec lui deux hommes de la cour de justice et un chirurgien, qu'il avait trouvé par hasard, sur la place de Bergues. Ils tâtèrent le pouls, il n'y en avait plus ; seulement, un léger battement se faisait encore sentir au cœur ; il cessa peu d'instants après.



Ces hommes se regardèrent l'un l'autre : le commissaire demanda à l'hôtelier, d'où et quand était venu cet étranger, et s'il ne savait rien de sa condition. Ne pouvant en obtenir aucun renseignement, il fit ouvrir les valises du suicidé. La marque du linge était L. R. Il y avait une lettre avec le nom de Lionello en entier, mais le nom de famille était couvert d'une encre très-noire. Le commissaire mit la feuille vis-à-vis de la fenêtre, mais aucun caractère ne devint transparent. Sur le livre de l'hôtel, il avait signé *Andrea Loco* ; mais sur une plume, dont le cachet était en topaze, il y avait : L. D. R. L'un des agents de police montra au commissaire le bracelet que le suicidé portait au bras droit ; il le déboucla, regarda et fit voir à tous les assistants la belle miniature, et il remarqua à l'intérieur cette inscription : *A son cher frère Lionello, la sœur Giuseppina*. Mais le prénom restait toujours inconnu.

Dans un écrin de la grande valise, on trouva cinquante-deux pistoles (1) et deux cents grégorines, mais les plus grandes valeurs étaient en billets de banque sur Londres. Dans un étui rouge, il y avait une croix épiscopale garnie de gros diamants, un anneau d'une grande et belle émeraude et d'autres pierres précieuses renfermées dans plusieurs châtons d'or, enlevées évidemment à quelque cadre précieux. En dessous de ses papiers, on découvrit les diplômes d'agrégation à la secte des Carbonari ; plus tard à celle de la jeune Italie, et aux autres de la Suisse, de l'Allemagne et de la France, où il portait toujours le nom de Guilio. Il occupait dans chacune un grade important, et, dans les Carbonari, il était des premiers dignitaires, parce qu'il s'était fait inscrire à Césène, comme enrôleur. Il avait pour théâtre d'action la Lombardie et la Vénétie. Dans une gaine de peau de chevreau, se trouvait un poignard à trois tranchants dont la poignée, en forme de croix, était d'acier violet, et sur le pommeau de laquelle était gravée une tête

(1) Pièces d'or de la valeur de 17 francs à peu près.

de mort. Sur le premier côté de la lame, on lisait cette inscription : « L'heure, c'est toujours ; » sur le second : « Mort aux traîtres ; » sur le troisième, une couronne et une croix, et en-dessous : « Mort aux tyrans. » Le numéro d'ordre, gravé sur la garde, était 2076.

Le commissaire ouvrit les lettres : il y en avait trois ; elles étaient de la même main et signées du même nom : « *Ta tout affectionnée sœur Giuseppina !* » On y avait laissé la date, mais on avait gratté et effacé le lieu d'où elles étaient datées. L'une était écrite en 1833 à Saint-Petersbourg ; c'était une remontrance pleine d'affection de sa sœur, qui lui recommandait de ne pas dissiper tout son patrimoine, de revenir chez lui, d'épouser la belle, bonne et riche Lauretta, qui ferait son bonheur. L'autre, de 1838, lui était adressée à Lisbonne ; et dans cette lettre, sa sœur lui annonçait qu'elle avait dû vendre ses plus belles propriétés ; elle le suppliait de ne pas se jeter dans le gouffre du luxe et lui envoyait une lettre de change de 500 louis. Dans la dernière, de 1842, adressée à Valparaiso, elle lui déclarait qu'il ne lui restait plus un pouce de terre, ni une brique de maison : les créanciers avaient tout vendu, jusqu'au mobilier, jusqu'au château paternel. Cependant, elle le conjurait de revenir, et l'assurait qu'il retrouverait toujours en elle sa sœur dévouée, et qu'elle partagerait avec lui le pain de sa misère.

Cette lettre était toute froissée, et usée aux plis ; l'écriture portait les marques des larmes dont elle avait été arrosée fréquemment par celui qui l'avait lue. Le commissaire remit ces lettres dans un portefeuille, prit le poignard, le pistolet, le cachet et deux autres petits pistolets de poche, que les agents de police avaient trouvés dans une poche de gilet et qui étaient chargés à balles. Il fit fermer la chambre, dit qu'il allait revenir avec les greffiers du tribunal, laissa un agent à l'entrée et sortit de l'hôtel.



Mimo, Lando et les deux amis se retirèrent dans le salon, encouragèrent Alisa et lui promirent de la conduire auprès de sœur Clara, où elle passerait la journée, en attendant que le corps de cet infortuné fût transporté ailleurs. Ils faisaient mille conjectures sur ce triste événement; l'un disait :

— C'est un désespéré, qui a dilapidé tout son bien.

— Mais comment se fait-il, disait l'autre, qu'il ait tant d'or et de lettres de change ?

— Qui sait ? reprit Bartolo. C'est un sectaire immatriculé. C'est, sans doute, le caissier du *comité central*.

Mimo regarda autour de lui et dit à demi-voix :

— Chut ! j'espère que nous viendrons à bout d'en savoir plus que la police. En entrant, j'ai vu sur la table le cahier où le suicidé a écrit ses Mémoires et un paquet de papiers : je les ai mis en poche. Nous les lirons à notre aise ensemble, et nous verrons quelles sont les causes qui ont poussé ce jeune homme à cet acte de désespoir.



## II. — LIONELLO.

Après le cruel événement, qui les avait si vivement frappés de terreur, les amis de Bartolo lui conseillèrent de conduire Alisa, pour la distraire, au milieu des charmants bocages du Chablais. La chaleur du mois de juin commençait, du reste, à devenir pénible, et ce serait un plaisir de jouir des frais ombrages des campagnes d'Evian, où les collines sont couronnées de grands massifs de noyers, de

châtaigniers et de chênes. Bartolo goûta la proposition. On fit les préparatifs nécessaires pour passer ces quelques jours dans une villa. Lando fut chargé de louer une barque ; et, le lendemain, de bonne heure, on frappait les premiers coups de rame, on hissait la voile, et une brise légère vint la glonfler et seconder les efforts des rameurs.

Le lac semblait se soulever au souffle des vents du matin, qui se jouaient au-dessus des ondes limpides : les flots, à leur surface, étincelaient de l'éclat de l'émeraude et du saphir, et réfléchissaient les rayons des étoiles, pâlisant en présence de la belle Vénus, messagère brillante de l'astre du jour. Les hirondelles, échappées des maisons hospitalières qui s'élèvent sur les rives verdoyantes, accouraient en foule au-dessus du lac pour saluer de leurs cris joyeux le lever de l'aurore : leur vol tantôt s'élevait jusqu'au ciel, tantôt venait raser rapidement les eaux comme une pierre lancée par un bras vigoureux ; les passagers et surtout Alisa aimaient à suivre du regard leurs mille caprices. Assise sur la poupe, Alisa contemplait en silence les teintes charmantes et les couleurs vives dont s'empourprait le ciel, reflété dans les flots tremblants. Au passage d'un golfe, une calandre harmonieuse s'élevait dans le ciel, droite comme une flèche, elle se balançait dans les airs, et les faisait retentir de son chant si varié, de ses pauses, de ses passages, de ses roulades, de ses groupes et de ses reprises : Alisa ne pouvait se rassasier de l'entendre, de la suivre du regard dans son ascension, et puis, retombant comme une pierre, se relevant et recommençant son chant joyeux.

— Je vois, disait-elle, comment au travail peuvent s'unir l'hymne de louange à la gloire de Dieu et l'action de grâces pour la miséricorde et l'amour qu'il a témoignés à ses créatures ! Cette calandre parcourt les airs ; elle va et vient, elle monte et descend ; et jamais son chant ne s'arrête, jamais elle ne suspend son cantique naturel. Et nous, que Dieu a créés, à qui il a donné l'intelligence, une âme

faite à son image, nous passons de longues journées sans chanter ses louanges, sans même penser à lui ! Toutes les créatures rivalisent de zèle pour son honneur : cette brillante aurore qui se lève, ce beau lac qui étincelle, cette atmosphère si douce et si pure, ce ciel si calme et si serein, ces oiseaux qui chantent, ces blés ondoyants au souffle du zéphyr, ces fruits qui mûrissent, la terre qui s'embellit de ses plus riches ornements. Et ton cœur, Alisa, ton cœur est si froid ! Je côtoie les rives que parcourait saint François de Sales, allant à la recherche des hérétiques pour les ramener à la foi et à l'amour de Dieu, à travers combien de périls, au prix de quelles fatigues ! Seigneur Jésus, enlevez-moi à moi-même ; car, trop souvent je m'éloigne de vous, mon souverain bien ! Je sens que mon cœur n'a plus de paix ; je sens que le pauvre Aser... Oh ! oui, il est avec vous, il est au sein de votre pure lumière, et je devrais mettre un terme à mes regrets.

Son âme était encore troublée, même au milieu des charmes de la nature : mais elle trouvait dans la noblesse de son cœur et la pureté de son affection, un adoucissement à sa douleur. Elle avait recours à la prière, et la prière lui donnait ces consolations, que ne connaîtront jamais les jeunes personnes, accoutumées à boire aux sources empoisonnées des romans.

Une idée en chasse une autre, Alisa chercha à éloigner ses pensées de tristesse, en arrêtant ses regards sur les perspectives qu'offrent les bords du lac : les hautes cimes des montagnes qui bornent l'horizon, les collines couronnées de forêts, les grises tours des castels antiques, les flancs des coteaux surmontés de beaux palais, les plaines couvertes de moissons jaunissantes que le vent faisait légèrement onduler. Sur les rochers et les pointes, qui sortent des golfes, elle voyait les pêcheurs assis jetant leurs lignes aux longues cannes et cherchant à prendre, dans leurs filets et leurs engins, des avelins, des gardons et des écrevis-



ses ; d'autres , dans de petites barques , plongeaient leurs nasses , faisaient tourner leurs gangamons , étendaient leurs rêts et leurs traînasses pour prendre les poissons. Charmés de ces divers spectacles , nos voyageurs arrivèrent à la villa que Bartolo avait louée. Elle s'élevait sur une petite colline , entourée des deux côtés d'une vallée riante , arrosée par un courant d'eau vive et ombragée d'aulnes , de peupliers et de saules pleureurs.

De cette habitation située au nord , on descendait par des escaliers , bordés de haies touffues de myrte , de sabine et de tamarin , dans une belle prairie traversée par le courant limpide où se miraient une foule de charmantes petites fleurs naturelles. Au milieu du pré s'élevait majestueusement un tilleul antique , aux larges rameaux , en dessous duquel étaient placés , vis-à-vis l'un de l'autre , deux bancs , ornés de jasmins , qui répandaient une agréable odeur. Bartolo avait coutume , après le dîner , de se retirer avec ses amis dans cette retraite solitaire ; et là , assis à l'ombre , sur le bord du ruisseau , au milieu des chants des oiseaux , ils écoutaient Mimo , leur lisant les mémoires autographes de Lionello , écrits pour l'enseignement de la jeunesse italienne.

On peut y voir , en effet , que ni la noblesse de la naissance , ni un bon caractère , ni une belle ame , ni les dons de l'intelligence , ni les plus belles qualités du cœur ne peuvent résister à l'influence pernicieuse d'une enfance formée à de mauvaises habitudes , et d'une éducation mauvaise. Ces mémoires d'un jeune homme , arraché à ses études , aux caresses de ses parents , aux douceurs et aux devoirs d'un amour chaste et vertueux , qui se jette dans les bras d'hommes vils et corrompus , sont une leçon effrayante , plus encore pour les pères que pour les enfants ; ils sont une leçon salutaire pour ceux qui arrivent au seuil de la vie sociale , à une époque travaillée par tant d'agitations révolutionnaires.

On voit, dans ces mémoires, que Lionello, quoique plongé dans une tristesse profonde, était d'un naturel doux et vif, d'une imagination qui le reportait sans cesse à ses premières années, l'enlevait à lui-même; et, alors, il se reposait dans ses souvenirs, aimait à y rester, et semblait craindre d'en détruire l'illusion, de peur de retomber dans la pensée de la cruelle réalité. Il faut connaître cette particularité de son caractère, pour ne pas trop s'étonner de voir, dans le cours de ce récit, un homme plongé dans les horreurs du remords et de la tristesse, s'occuper de souvenirs gracieux et de pensées sereines. C'est, du reste, un besoin assez commun aux malheureux de chercher à se soulager, dans leur misère présente, par les souvenirs d'un passé meilleur. Les romanciers, qui mettent leurs héros exclusivement dans le tragique, méconnaissent ou dénaturent le cœur humain.

---

### III. — L'ENFANCE.

Je suis né, de l'une des plus nobles familles de l'Italie, l'année où l'empereur Napoléon épousa à Paris Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche François I<sup>er</sup>. Mes parents tenaient grand train : personne, dans le pays, n'avait d'aussi beaux équipages, ne donnait d'aussi brillantes fêtes, des repas aussi somptueux; nulle part, les salons n'étaient aussi richement ornés, les soirées et les bals aussi splendides, l'hiver à la ville, l'été à la campagne. A la campagne, il y avait encore plus de magnificence : le château se trouvait dans un site des plus agréables, à trois milles de la ville où conduisaient, du reste, des chemins larges et faciles, fort fréquentés par nos amis



aux mois de mai et d'octobre. Une habitation élégante et commode, des jardins bien cultivés, un parc ombreux et rempli de chevreuils, de daims et de cerfs; des volières où se réunissaient les oiseaux des pays les plus éloignés; de grands vases toujours pleins du lait des vaches suisses; des viviers poissonneux; des sentiers habilement tracés et soigneusement entretenus; des prés tapissés d'une herbe fine et abondante et fermés par des haies régulièrement coupées: tout invitait nos amis à venir s'y récréer et à passer, dans ce séjour enchanté, au milieu des jeux, des danses et des banquets, les plus belles journées du printemps et de l'automne.

Mon père y avait reçu Napoléon, à son passage dans ce pays, pendant la guerre d'Italie. Il fut invité à Paris aux noces de l'empereur, qui lui donna des marques d'une bienveillance toute particulière et le décora des nobles insignes de la Légion d'honneur. Dès lors, mon père entra en relations intimes avec les maréchaux de l'empire, et devint l'un des habitués de la cour du vice-roi d'Italie à Milan. Après l'incendie de Moscou et les déroutes de la Bérésina et de Leipsick, après tant de levées de conscrits qui avaient moissonné la jeunesse de l'Italie, pour subvenir à la détresse de Napoléon, on ouvrit des rôles de volontaires, sous le nom de cohortes italiennes; ces nouveaux soldats se distinguaient des autres par des galons sur les bras et sur la poitrine. Les amis et les partisans de l'empereur rivalisaient de zèle à lui fournir ces secours extrêmes: mon père paya la solde de dix hommes, six fantassins et quatre cavaliers, équipés complètement à ses frais. Il serait difficile de compter tout ce que cela lui coûta, outre ses seize chevaux, qu'il abandonna pour le service de l'artillerie, et qui furent emmenés en Allemagne avec les chevaux des autres seigneurs italiens.

Malgré ses relations à la cour et ses rapports intimes avec les grands officiers de la couronne et les généraux de

l'empire, presque tous sortis du cœur de la révolution et du sein des sociétés secrètes, mon père n'appartenait à aucune loge maçonnique. Napoléon avait une aisance exquise au milieu de l'ancienne noblesse, française et italienne ; il ne se piquait pas de façons superbes et de hauteurs aristocratiques : il lui suffisait de s'en faire un cortège et un ornement. Les nobles étaient auprès de lui ce que sont, dans les palais somptueux, les tableaux de Raphaël, du Titien et du Corrège, suspendus aux panneaux dorés ; ou bien, ce qu'est pour une dame de cour la longue queue d'une robe d'amarante.

Ma mère, née à Venise, de race patricienne, amie du faste des doges et des procureurs de Saint-Marc, respirait la grandeur dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions : elle savait unir la grâce, la délicatesse et l'aisance avec un aspect de haute convenance et de noblesse, qui sentait la reine. Néanmoins, elle était pieuse, généreuse et modeste, accueillant simplement et de bon cœur, presque chaque matin, quelque curé ou bon prêtre, qui venait lui exposer les besoins d'une famille honnête, d'une pauvre fille, ou d'une veuve infirme ; le soir, son luxe effaçait les dames les plus brillantes de la soirée ou du bal.

Ce fut sous l'empire de cette vanité ridicule, que mon père et ma mère m'éloignèrent de tout rapport avec la noblesse inférieure et les simples citoyens. Si j'étais né dix ans plus tôt, c'eût été peut-être un bien pour moi de ne pas faire mon éducation dans un lycée de Napoléon : l'esprit qui y présidait n'était pas toujours bon ; le choix des élèves et des maîtres n'était pas soumis à un examen toujours assez sévère. Mais, en 1820, l'Italie avait de bons collèges et de bonnes écoles, où les lettres et les sciences s'enseignaient avec tous les avantages, qui résultent de l'émulation, de la lutte et du contact perpétuel avec des condisciples de talent, de caractère, d'habitudes, de manières, de ton et de goûts différents.

Sous ce rapport, les grandes familles françaises, anglaises, espagnoles, belges et allemandes, ont plus d'esprit que nous ; car c'est un triste spectacle, que de voir la haute noblesse italienne se condamner à l'indolence, aux frivolités, ou bien tomber dans les mains de perfides conspirateurs, qui la jettent dans l'abîme du désordre et de la conjuration. J'en appelle au témoignage de l'Italie : s'est-il trouvé un homme parmi les grands pour travailler au bien du peuple en 1847 et en 1848 ? Poltronnerie, peur, illusion, complicité imbécile ou méchante avec les conspirateurs : tel a été leur rôle !

Les grands se lamentent sur l'omnipotence du peuple, qui tient dans ses mains les destinées de l'Italie, qui l'agite, qui l'ébranle, qui la bouleverse, qui la foule sous ses pieds, avec dédain, orgueil et cruauté. Est-ce sa faute ? — Non. Il est plus malheureux que cruel. La faute est au patriciat italien, qui élève ses enfants comme des femmes, dans la mollesse, l'oisiveté, la fatuité et l'orgueil, à l'ombre de ses vieux palais. Si l'on veut que la jeunesse patricienne soit au niveau de la bourgeoisie, il faut l'élever, la former et l'instruire dans les grandes palestres publiques de l'esprit, de la science et de la vertu. Je dirai avec Pandolfini : « que dans l'éducation publique, la jeunesse apprend mieux les convenances sociales ; elle y voit des exemples, qui lui font éviter le vice ; elle voit de plus près tout le prix de l'honneur, de la probité, de la droiture, de la gloire unie à la justice et à la vertu ; elle sent mieux les douceurs des éloges mérités, de l'estime et de la préférence qui récompense le bien. Grâce à ce stimulant, la jeunesse s'anime, et s'excite à obtenir ce qui donne la renommée et l'immortalité. » Un enfant a beau être doué du naturel le plus généreux et le plus vif, si vous l'élevez dans les jupons d'une femme et à côté d'un maître privé, d'un instituteur pensionnaire de la maison, son naturel s'amortit, s'allanguit et devient impuissant à s'élever jamais à des pensées nobles et grandes.



Au milieu de la longue paix du siècle dernier, quand la foi était encore vivante et forte au cœur de l'Italie, quand l'autorité était sacrée aux yeux de tous, quand la haute noblesse était entourée de la profonde vénération, de l'amour et de la reconnaissance des ordres inférieurs; peut-être, alors, valait-il mieux retenir les enfants éloignés des regards du public, pour conserver au rang et à la naissance son caractère de majesté. Mais, dans les conditions présentes, ce moyen est inutile : il faut que le mérite des nobles soit éclatant pour leur conquérir l'estime, le respect et la confiance des peuples. Qu'on le veuille ou non, les grands, en mille circonstances, auront des rapports avec le public; et les avocats et les médecins les domineront. Un homme, élevé dans un salon, c'est un moineau qui sort de son nid pour voler une première fois dans le jardin : le vol est pénible, incertain, hasardé; il s'accroche au premier toit qu'il rencontre, et, pendant qu'essoufflé il essaie de soulever ses ailes, le chat arrive qui le serre dans ses griffes, le plume et le dévore sans pitié.

Voilà mon histoire. Je sais bien que peu de jeunes gens iront jusqu'aux extrémités où m'a conduit mon opiniâtreté; toutefois, en écrivant ces mémoires, je veux que mes égarements et mes malheurs servent à indiquer les écueils où d'autres jeunes gens imprudents pourraient, comme moi, faire un triste naufrage. Oh! ma Giuseppina! pourquoi ne t'ai-je pas écoutée? Pourquoi n'ai-je pas suivi ton conseil, quand il était temps encore de réparer mes premières fautes? Qui me retirera de cet abîme? Comment apaiser le soulèvement tumultueux de mes remords?

---

---

#### IV. — LES DOMESTIQUES.

Quand je sortis de nourrice, ma mère me confia à une tante de sa femme de chambre. C'était une bonne Frioulienne : carnation de lait et de rose (les Friouliens ont le plus beau sang du monde) ; grosse et franche gaieté ; cœur généreux et facile ; langue infatigable qui , après un demi-verre , ne s'arrêtait plus , et qui , n'ayant plus rien d'autre à dire , m'adressait une foule d'apostrophes de ce genre , en excellent vénitien : « O mon ame ! ô ma joie ! entrailles de mon cœur ! que tu es beau ! que tu m'es cher ! Donne-moi un baiser !

Puis elle me prenait les joues dans ses deux mains , me faisait une grosse bouche et y appliquait de gros baisers si retentissants , que la vieille doyenne s'écriait : « Ouf ! quels baisers ! Ils sont plus bruyants que les éternuments du valet d'écurie , Landro. Mais ces Vénitiennes... »

— Qu'avez-vous à dire , *siora* Brigida ? Les Vénitiennes (et , alors , elle me posait sur une table chargée de linge et m'enfonçait dans une montagne de chemises) , les Vénitiennes sont des langues d'or , des cœurs de reines , des types de fidélité ; elles ont des yeux et ne voient pas , des oreilles et elles n'entendent pas , une langue et elles ne parlent pas...

— Oh ! pour ceci , interrompit la vieille , riant et toussant , pour la langue...

— Oui , signora. Tenez , quand j'étais dans la maison de son Excellence , le *nonno* de Madame , l'illustrissime du



Conseil des Dix, cette vieille perruque qui faisait trembler Venise, un homme, savez-vous ? il fallait le voir avec sa toge, mettant ses mains dans les manches, comme je l'ai vu tant de fois ; quelle mine ! Il m'appelait et me disait de porter à Menego, son valet de chambre, la boîte de poudre de Chypre.

« Thérèse, me disait-il, tu avertirās son Excellence.

— *Za paron* (1), laquelle ?

— S'entend : mon épouse, qu'aujourd'hui il y aura à dîner l'excellentissime Gradenigo, l'excellentissime Morosin et l'excellentissime Loredan.

— Son Excellence commande-t-elle autre chose ? — Non. »

— J'étais petite, mais leste comme une souris, et pendant que Menigo semait sur la perruque du vieux la poudre de Chypre, comme des flocons de neige, (quels hommes, ma Brigida !) moi, j'allais avertir la vieille dame, et puis je me remettai à mes occupations, et chut ! je ne disais pas un mot de l'invitation à personne, si ce n'est pourtant au signor Zanetto, le garçon de table, à Baptistin, à Togno, à Alvise, garçons de cuisine, à Procolo, chargé de servir le vin, et à Luzietta, la femme de chambre de la jeune dame... la plus belle chrétienne du monde ! Tenez, c'était la mère de notre comtesse ! Brigida, quelle figure de femme ! Elle avait le toupet haut d'une palme ; je ne plaisante pas, savez-vous ? je l'ai mesuré de ma main. Ah ! la Luzietta, c'était une fameuse femme de chambre, aussi. C'est ma nièce... oui... mais ce n'est pas pour cela... Elle s'y entend : tantôt elle coiffait la comtesse à la Marie-Amélie, tantôt à la Marie-Louise, et c'est peut-être plus difficile que les boucles à la Sévigné. Mais, pour en revenir au vieux maître, et à l'invitation de ces excellen-

(1) *Za paron* est une abréviation pour *Excellenza padrone*, ce qui signifie : Excellence, maître.

ces, moi, je n'en soufflais mot. J'en disais bien quelque chose à la signora Rosaura, première garde-robe du palais, pour qu'elle préparât la nappe et les serviettes de Flandre, aux armes de son Excellence. Il y avait des nappes de douze services, de vingt-quatre, de trente-six, et d'une seule pièce. Puis, j'en parlais à Ninetta, et puis...

— Et puis, et puis, et puis, criait la voix enrouée de la doyenne, vous alliez chantant la nouvelle dans toute la maison.

Ma pauvre Margarita s'apercevait que son énumération avait été un peu trop longue, et que la réplique de Brigida n'était que trop juste : elle venait me retrouver au milieu des chemises plus ou moins dérangées et froissées ; elle me reprenait sur ses bras et me promenait ainsi, causant et babillant avec tout ce qu'elle rencontrait dans les corridors et les salons des femmes. C'est ainsi que le babil est notre première école, et, s'il ne sert à rien d'autre, il sert toujours à nous délier la langue. Il faut en remercier la Providence : si nous n'étions pas élevés par des femmes, il y aurait grand risque pour nous de rester muets.

Le matin, quand elle m'avait bien nettoyé, arrangé les cheveux et mis une bavette bien propre, Margarita me portait auprès de ma mère, pendant que, enveloppée dans un peignoir, elle se faisait coiffer par Bettina.

— Oh ! mon Nello, viens, donne-moi un baiser ! Comme tu m'es cher, mon petit enfant !

« Margarita, est-ce que vous lui avez fait dire ses prières ? »

— Oui, Excellence. Comment donc ? nous sommes chrétiennes, Excellence, nous autres vénitiennes. Ce n'est pas pour nous vanter, mais Votre Excellence sait que, chez nous, on ne sort jamais sans dire un *Pater* et un *Ave* et puis on s'en va tout droit à la messe à la Madonna della

Salute. Ma pauvre bonne mère, quand nous allions aux Frari, entendait toujours trois messes.

— Bien, bien, Margarita.

— Toutes les prières que m'a apprises ma mère, je les fais dire à Nello : l'*Angele Dei*, le Seigneur, Je vous remercie, le *Requiem*, et puis les Saintes plaies en frioulien.... Vous le savez, Excellence? Nello y met un mélange délicieux de frioulien et de vénitien.

Pendant ce temps-là, je m'amusais avec le petit chien Tisbé, je furetais dans les pommades, les brosses à dents, les éponges, les peignes d'ivoire, les limes à ongles, les écrins pour déposer les bijoux pendant la nuit. « Nello, prenez garde. — Nello, n'allez pas là. — Nello, ne touchez pas cela. — Pourquoi pincez-vous le pauvre Tisbé. — Tisbé, viens, saute sur mes genoux. — Margarita, emportez l'enfant. »

Margarita me portait dans le jardin. Là, je courais après les papillons, je me baignais les mains dans les petites rigoles qui arrosaient les pelouses, je m'amusais beaucoup à y jeter des feuilles sèches pour les voir suivre le courant, plusieurs fois je m'y baignais les pieds jusqu'aux genoux, pendant que Margarita disait mille choses au jardinier ou cueillait un bouquet de roses pour la Madone de la garde-robe. Du jardin, je passais aux écuries, et là un palefrenier en sarreau me levait et me plaçait sur le *Sultan*, sur le *Cosaque* ou sur la *Zénobie*, la blanche cavale de ma mère; je frappais des jambes, je criais pour les faire marcher, je m'amusais avec la crinière. Quelquefois, Margarita me portait à la cuisine, et me faisait tremper les doigts dans les sauces et dans les pâtes: quand j'avais fini ces manœuvres autour des casseroles et des plats, j'avais les mains et la figure complètement barbouillées. Margarita trouvait matière à chuchoter partout. C'étaient des contes, des nouvelles, des bavardages, des rapports,



des médisances, des caquets, des cancanis interminables : et quand, grâce à moi, elle avait tout remué du grenier à la cave, elle allait au quartier des femmes, et là elle débitait ses provisions d'histoires, surtout pendant les repas.

Le soir, à la bonne saison, on allait se promener. Quand j'étais encore tout petit, elle me tenait sur les bras ; vers cinq ou six ans, je l'accompagnais à pied. On m'habillait tantôt à la grecque avec une belle veste couleur d'amaranthe ; tantôt à la mameluk, avec les lacets, les pantoufles jaunes, le calbak rouge et le cimeterre au côté ; tantôt à l'écossaise avec la tunique et le bonnet à carreaux vert-rouge, les jambes nues jusqu'aux genoux. En 1814, on me mettait souvent en voltigeur ou en dragon avec le casque en peau de tigre ; en 1825, j'étais hussard hongrois, Hulan ou Sclavon.

Aux jours de fête, Margarita, avec sa jupe verte et sa robe à francis, malgré ses cinquante ans passés, ne faisait pas trop mauvaise mine : elle le sentait bien, et, ces jours-là, elle marchait d'un pas plus solennel, et ne permettait pas au laquais de la suivre à moins de deux pas de distance. Il faut dire pourtant que, souvent, elle prenait avec elle la sous-garde-robe ou la fille du portier, et, comme elle était en dehors de la ville, elle entrait dans une auberge du village et là jouait une partie de *brisque*, où elle admettait Gaétano et buvait de bonne grâce un petit verre avec lui.

Quand je fus un peu plus grand, la pauvre Margarita me cédait souvent à Bettina, sa nièce qui, en sa qualité de femme de chambre de ma mère, habillait de temps en temps ma sœur Giuseppina en villageoise, et la conduisait à la promenade. Nous jouions ensemble dans les prés. Bettina avait de grands secrets avec Carluccio, page de mon père, lequel nous accompagnait portant un corset anglais, un chapeau galonné d'or, de longues bottes à l'écuyère,

des gants blancs de Grenoble, et, sous le bras, le châle de ma sœur, les cerceaux rouges et les gazes à prendre des papillons.

On ne fait pas attention aux enfants : mais les enfants des riches sont plus facilement corrompus que les autres, élevés sous la garde immédiate, avec la sollicitude inquiète et jalouse de leurs parents, tandis que les enfants des nobles passent leur enfance et une partie de l'adolescence au milieu des sottises et des tristesses des domestiques et des servantes. Les grandes dames ont tort de se reposer de tout souci, parce que leurs femmes de chambre leur ont été adressées par quelque bonne marquise ou duchesse, par un archiprêtre, un chanoine ou même par le confesseur. Les servantes sont toutes de la même nature. Quand elles sont entrées au service, bonnes et simples, l'air des palais les gâte. Fussent-elles d'une modestie admirable et de la meilleure pâte du monde, elles seront toujours ignorantes, étroites dans leurs sentiments, superstitieuses, rapporteuses et niaisées. Et voilà les premières institutrices de nos grands seigneurs !

Je me rappelle que je n'étais pas haut de trois paumes, quand on me faisait déjà baiser la main aux vieilles femmes : je voulais impérieusement, je commandais absolument comme un petit sultan de sérail. A six et sept ans, je savais déjà tout ce que possédait mon père, combien de terres, de palais, de villas, combien de revenus : je savais de plus la vie, la mort et les merveilles de mes aïeux, de mes aïeuls, de mes oncles, de mes tantes, de toute la parenté, jusqu'à la troisième génération. Je savais toutes les escapades de mon père, depuis son enfance jusqu'à son mariage.

Quand j'avais des colères, la vieille Oliya ne manquait jamais de dire :



— Comme le comte ! absolument comme son Excellence ! A dix ans , on ne pouvait plus en tenir ménage , excepté don Ermenegildo . Que de fois ce pauvre prêtre venait nous le chercher , et alors , il me disait en confidence : « Oliva , je n'en puis plus avec ce vilain moineau . » Et moi , je lui répondais : « Patience , don Ermenegildo , ne l'appellez pas toujours moineau ; il doit être l'héritier universel , c'est notre futur maître , et vous savez bien que deux immenses patrimoines lui reviennent : celui du marquis César qui est de plus à cent mille sequins , un rien , quoi ! et puis le palais de la Place , et le château avec tout le village , le *Jura sanguis* ; autrefois on y battait monnaie . C'est un prince , en somme . Et puis , l'héritage du Bali Mercantonio . Quel type sérieux que ce Bali ! Courage , don Ermenegildo . » Il eut patience , et maintenant , il jouit d'une grosse pension , il a un bénéfice simple de 450 écus , la table , le logement ; et moi , pauvre malheureuse , ici... baste !

Et puis elle se tournait vers moi , et me disait , en pleurant et en me baisant la main :

— Signor Lionello , vous serez un jour maître de tout cela ; mais que Dieu conserve mille ans encore son Excellence , l'illustrissime seigneur comte , votre père . Je disais cela par manière de dire . Voyez-vous ce portrait ? c'est celui du marquis César ; et cet autre , vêtu de rouge , avec une croix sur la poitrine , c'est Bali Mercantonio .

Margarita ne pouvait résister à la tentation de se mettre de la partie :

— Bagatelles que cela , chère Oliva , s'écriait-elle , le gros est à Venise . Le grand-oncle du petit comte n'est pas marié et il est déjà dans les quatre-vingts : à sa mort , tout va pleuvoir dans les mains de la comtesse et de Nello ; c'est clair comme le soleil : un grand palais sur le Canal , un autre près de Saint-Paul ; et , sur la terre ferme , des campagnes , des rivières , des haras . Momolo , le laquais , me

disait qu'un pigeon ne pourrait tout traverser au vol en un jour. C'est facile à dire, Oliva, un vol de pigeon ! Et puis la villa de Stra et celle de Mira ! des palais d'empereurs ! Il y en a un qui a autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Il y a tant de statues sur les toits, sur les balcons, dans le vestibule, qu'on dirait un peuple ; des miroirs où je me voyais des pieds à la tête ; des choses à vous étourdir, quoi ? de l'or, de l'argent, des flambeaux : des écuries de soixante chevaux que l'on prendrait, Dieu me le pardonne, pour des églises ; et tout cela pour le signor Nello ! Et le signor Nello sera un grand richard : si me baisait la main, il se rappellera la pauvre Marguerite, n'est-ce pas ? Je l'ai porté sur mes bras...

Pensez si ma petite superbe allait se développant au milieu de toutes ces adulations ! Ajoutez que souvent on faisait venir, des appartements des femmes, les petites filles d'Oliva, la nourrice de mon père, de Nunziata, la femme de chambre de ma grand'mère, de Brigida, la doyenne, et d'autres servantes ; ces petites filles s'effarouchèrent d'abord à mon arrivée, mais les grand'mères et les grand'tantes leur dirent : — Allons, baisiez la main au petit comte. A quelques-unes, je faisais mauvaise mine, je les pinçais ou leur donnais de petites tapes ; aux autres, qui me plaisaient, je faisais des caresses ; il y en avait de moins petites avec lesquelles je m'amusais à toutes sortes de jeux : ce qui a duré jusqu'à l'âge de dix, de onze et de douze ans, même alors que j'avais déjà un précepteur.

Quant à ma mère, lorsque l'archiprêtre ou quelque religieux venait lui faire visite, elle ne tarissait pas en éloges sur mon compte, même en ma présence : — Grâce à Dieu, Lionello a un caractère doux, généreux et porté à la piété. Il a l'innocence baptismale. Il est pur comme un ange. Il n'y a rien ici de dangereux pour lui, il n'a de rapports avec personne. Il y vient des cousins et des cousines ; mais Lionello est toujours avec le précepteur, avec

sa gouvernante Guiseppina, qui est une bonne et sage saxonne, catholique, bien entendu, et qui sait parler le français et l'anglais : elle est fort clairvoyante.

Ma mère, en sa qualité de grande dame, sortait rarement de ses somptueux appartements, et quand elle sortait, les valets donnaient le signal, et tout à son arrivée était composition, maintien, silence : elle ignorait donc absolument les périls quotidiens dont j'étais environné et les germes funestes de toutes sortes de vices, qui étaient jetés dans mon ame et devaient y prendre plus tard de terribles développements. Toutes les passions naissantes sont caressées, entretenues par les domestiques, surtout la vanité, l'orgueil, l'ambition, la jactance, le mépris, sans parler de plus bas sentiments, qui pullulent au cœur de l'enfance, au milieu des adulations des valets et des servantes, la plupart menteuses, licencieuses, hypocrites, délatrices et vindicatives.

L'enfant des seigneurs croît au milieu de ces mauvais génies, comme le lionceau au milieu des marmitons et des friandises de la cuisine, où il perd sa noblesse, sa générosité et sa valeur natives. Le jeune adolescent élevé au milieu des femmes, subit une influence, qui étouffe dans son ame les fortes et mâles vertus d'un bon citoyen.

Au milieu de ces femmes, j'avais une école toujours ouverte de toutes les vanités, de toutes les sottises, des intrigues honteuses et méchantes des plus grandes maisons de la ville. Dans la garde-robes où je m'amusais, je voyais arriver souvent les parentes, les amies de nos femmes de service, lesquelles étaient en service dans les principales familles : et, alors, c'était un babil, un commérage, une revue interminables.

— Qu'est-ce que vous faites, Checca ? demandaient Oliva, Dorotea et Munzuita. Il y a un siècle que nous ne nous sommes vues.



— Ah ! que voulez-vous ? Nous avons été plongés dans une mer de misères.

— Vraiment ! Que s'est-il donc passé ? Est-ce que dona Térésina a eu des convulsions ? Cette pauvre demoiselle ! c'est un crève-cœur de la voir si douce et si modeste , et pourtant si malheureuse. Je crains fort qu'elle ne puisse pas se marier avec le malheur qu'elle a , et elle aime tant son Orazio !

— Le malheur n'est pas pour Térésina. A vous , on peut tout dire : vous avez un cadenas à la bouche ; il y a du temps que je vous connais.

— Oh ! pour cela...

— Eh bien ! jeudi passé... oui... non... ah ! si... tiens , étourdie que je suis , je voulais dire samedi , la dame alla faire sa promenade accoutumée avec dona Térésina et Agnoletta , qui est déjà sur ses seize ans , vous savez ?

— Vraiment ? Il semble qu'elle est née hier , disait Oliva. Quand-vous me l'apportiez ici , je l'ai tant de fois prise sur mes bras ! Elle était bien gentille , cette petite.

— Donc , Agnoletta voulut descendre la dernière de la voiture , et Pepetto , en lui donnant le bras pour descendre , lui glissa dans la main un billet ; mais le lourdaud (faut-il n'avoir pas de chance !) fut si maladroit que la marquise s'en aperçut. Elle ne fit semblant de rien ; mais , au second escalier , elle saisit tout à coup la main d'Agnoletta et lui prit son billet. La pauvre fille fut sur le point de s'évanouir , la respiration lui manqua ; à peine put-elle dire , toute suffoquée : « Ah maman !... » La marquise entre dans le salon , elle va tout droit vers la chambre et se retourne comme une furie sur Agnoletta. « Mademoiselle , retirez-vous ! » Elle sonne , voici Felicita. Que vais-je dire ? Agnoletta court à moi , elle se jette dans mes bras , elle pleure : dona Térésina , qui ne savait rien , était épouvantée.



— Et puis, qu'est-il arrivé ?

— Voici. Pepetto a reçu deux grands coups de fouet en présence de la marquise et un coup de pied, vous savez où. Pensez un peu, il a cinq enfants, et le voilà sans pain ! Ce sont là des folies ; avec les seigneurs il ne s'agit pas de rire.

— Sait-on d'où venait ce billet ?

— Oui, que trop. D'un officier...

Et, là-dessus, la signora Checca en dit à n'en plus finir jusqu'au soir ; les autres femmes y mettaient leur quote-part de commentaires : on parlait de la marquise Bice qui fut enlevée derrière le paravent ; d'une autre qui jeta une pelote renfermant le billet, en donnant la main à son père ; d'une autre qui mettait les poulets dans un cahier de musique, que le maître donnait en échange au baron Lamberto. Et, ainsi, je savais toutes les ruses et les intrigues des demoiselles nobles.

Un autre jour, voici venir la siora Fortunata, qui, après une avalanche de bavardages et de propos sur les seigneurs, ses maîtres, et sur ses compagnons et compagnes de service, arrive aux manéges secrets de plusieurs demoiselles de haut rang, qui, dans les veilles, dans les fêtes, dans les bals, avaient réputation de légèreté, de grâce et de beauté. C'étaient des descriptions détaillées des défauts de la personne, de ses malices, de ses brigues réalisées au moyen du tailleur ; c'étaient des traités complets sur les modes, sur les artifices mensongers des corsets, des petits paniers, des chaussures.

— Laissez dire : on m'a appelée Fortunata, on aurait dû me nommer *infortunata* (1) ; je suis continuellement tourmentée par la plus capricieuse des dames : c'est la fantaisie,

(1) Malheureuse.

la bizarrerie incarnées : elle ne laisse à personne le moment de respirer dans sa maison. Cette pauvre Clarisse (rien que d'y penser, j'en ai assez pour devenir faible), comme on la maltraite ! On a fait venir l'Ortopetier (1). Figurez-vous ! La marquise a fait faire un lit de fer, et la pauvre Clarisse est condamnée à s'y étendre, avec des engins de fer qui la serrent et qui lui pressent les pieds, les épaules et la tiennent là comme si elle était crucifiée : c'est un tourment de la voir ! Et il faut que je lui donne à boire, car elle ne peut pas remuer un doigt ; elle me regarde douloureusement et me déchire le cœur de pitié. Le matin, il faut que je la serre dans un corset d'acier avec des anneaux, des agrafes, des barres : elle est clouée là-dedans comme une cheville.

— Ouf ! que dites-vous ? Et elle se redressera quand elle aura été ainsi cuirassée et couverte de fer ?

— J'en doute, disait Fortunata, ce sont des moyens pour martyriser les seigneurs et leur tirer de l'argent. Mais, après, après ; tenez, commère, le mal est dans les os, c'est comme si l'on voulait redresser le col d'une carafe de verre.

— Quelles inventions ! disait la vieille Brigida : la grand'mère de notre petit seigneur, avec ses grandes baleines, se tenait droite comme un fuseau. Maintenant, on ne veut plus emmailloter les enfants, et puis ils sont tortus. Nos vieux d'autrefois avaient plus d'esprit.

Souvent, il venait à la garde-robe certains langues de vipères, qui envenimaient tout de leur souffle. Quelles chroniques sortaient de ces archives ! Quels commentaires ! quelles charges et quelles caricatures ! Et nos grandes dames se persuadent que leurs femmes de chambre ne voient pas et n'entendent pas ! Je voudrais les voir une

(1) L'orthopetico, mot dérivé du grec, de *ορθος* droit et de *παις*, C'est celui qui exerce l'art de redresser les enfants.

petite demi-heure au milieu de leurs servantes, elles apprendraient à leurs dépens.

Mais nous, élevés au milieu de ce tapage de petites et mauvaises passions, pouvons-nous avoir quelque chose du sentiment, qui fait l'homme honorable et le chrétien ? Les nobles de moindre condition, qui ont élevé leurs enfants eux-mêmes sous leurs yeux, ne risquent pas autant en les confiant à des maîtres imprudemment choisis. Mais la haute noblesse s'expose à un mal complètement irrémédiable. Je le dirai bien haut à l'Italie et à tout le monde, moi qui ai trouvé la cause de tous mes malheurs, dans la garde-robe de mon palais. S'il en est qui passent à travers les mêmes dangers, sans y périr, c'est un miracle : s'ils en reviennent plus tard, ce n'est qu'au prix d'efforts longs et pénibles. On ne devrait pas exposer le bonheur des enfants à des chances si hasardeuses.

---

## V. — LE PRÉCEPTEUR.

Quand je fus arrivé à l'âge de dix ans, on pensa à me donner un gouverneur, un précepteur, un maître. Les amis de mon père lui recommandaient instamment de ne pas s'empêtrer avec les prêtres, personnages un peu rustres, grossiers, espèces d'ours nouvellement débusqués des forêts. Quel coup d'œil ne feraient-ils pas, dans une si riche maison, au milieu de tant d'élégance, de noblesse et de ce bon ton, au milieu de ces cercles nombreux de gentilshommes de si bonne race, au milieu de ces joyeuses et brillantes réunions, plusieurs fois renouvelées chaque semaine, au milieu de ces banquets et de ces bals splendi-



des ? C'était empester son palais, c'était attrister ses fêtes, c'était faire souffrir tous ses amis, en leur mettant un prêtre dans les jambes à la ville et à la campagne. Non, jamais, il ne pouvait s'arrêter à une pareille idée. Pourquoi ne pas prendre un jeune parisien, sorti de l'école polytechnique ? Lionello deviendrait un jeune homme distingué, spirituel, vif, aux manières faciles et courtoises.

Ces sages donneurs de conseils, c'était la fleur de la Maçonnerie : c'étaient des Orient, des aréopagites, des porte-drapeaux de loges. Ma mère, en matrone prudente et pieuse, s'opposa vivement à cet avis ; elle disait que ce parti ne lui laisserait pas un moment la conscience tranquille : « Qui sait l'espèce d'homme que nous trouverons ? quelle sera sa fidélité ? Quelles seront ses mœurs ? Non, non. Il y aurait trop d'occasions : la préceptrice de Giuseppina, la maîtresse de danse, la maîtresse de musique sont des personnes modestes, très-dignes et très-réservées, sans doute, mais elles sont jeunes. Il faut penser d'abord à prévenir les scandales. J'ai des amies dévouées à Florence, à Sienne, à Rome ; elles sauront bien me trouver un prêtre pieux, savant, de bonne tournure et de manières élégantes. Quand nous aurons de grandes invitations, surtout de tes amis ou de dames étrangères, le prêtre dînera dans son quartier avec la préceptrice, avec Nello et Giuseppina. Ecoute mon avis, Achille. Il ne faut pas que notre maison ouvre une carrière si dangereuse : tu sais quel triste précepteur la duchesse Giulia a donné à son fils et ce qu'il lui en a coûté, et tu n'as pas oublié les chagrins de la marquise Irène. »

Bref, le prêtre vint. C'était un beau jeune homme de vingt-huit ans, grand, bien fait de sa personne, un peu replet, deux mollets bien arrondis, des mains potelées, un magnifique anneau d'or au doigt. Mon père lui dit (en ma présence) : — Don Giulio, que je ne vous voie jamais en soutane, savez-vous ? Portez-la pour la messe, c'est



bien. Mais, en tout autre temps, je vous veux voir un bel habit, une cravate noire avec un tautinet de blanc, le gilet ouvert, des bas de soie, des souliers à boucles d'or. En somme, donnez-moi un prêtre de bon ton. Tenez, voici une bagatelle pour les premières dépenses. Et, il lui mit dans la main un rouleau de napoléons en or.

Don Giulio était vraiment un bon prêtre, savant, plein de bonne volonté et dévoué à mon éducation; mais moi, j'étais un étourneau, un petit arrogant, plein de fadaïses, de mignardises et d'afféteries de femmes; paresseux, indolent et flasque quand il s'agissait de mettre les yeux sur un livre. La préceptrice de Giuseppina m'avait appris à lire et à écrire passablement, car elle avait une très-belle écriture; je commençais à parler avec elle et avec ma sœur le français et l'anglais, plutôt par habitude que par principes.

Pensez à quel ennui était réduit mon précepteur. Nous avions un quartier fort éloigné, où nous étions seuls absolument; à l'exception d'un valet, qui se tenait dans le premier salon, étendu sur un vieux fauteuil de cuir, où il flanait la plus grande partie de la journée, ou bien lisait en épelant Guérin Meschino ou le légendaire des vierges, ou bien encore mâchait une croûte de pain pour boire un coup. Quand le prêtre avait dit la messe avant mon lever, pendant les premiers mois, il passait tout son temps seul avec moi jusqu'à l'heure de la collation: après quoi, il causait avec ma mère pendant que je m'amusais dans la salle des valets, dans les remises, dans les écuries avec les cochers et les palefreniers, et ce qui arrivait plus souvent, dans l'appartement des femmes. Don Giulio me familiarisait avec quelques noms et quelques verbes latins; il m'apprenait un peu d'histoire sainte et d'histoire romaine; il me faisait réciter aussi quelques fables de Pignotti, de Clasio, quelques odes anacréontiques de Vitterolli, le soir, au souper, dans une espèce de concours avec ma sœur, qui,

à dire vrai, s'en tirait mieux que moi et récitait avec plus de grâce.

Mais, plus tard, il fit la connaissance d'un prêtre, attaché comme lui à une famille noble. Nous le rencontrions assez souvent dans nos promenades, ainsi qu'un jeune homme, qui s'occupait de poésie. Don Giulio faisait aussi des vers, de sorte qu'ils causaient volontiers ensemble. Pour moi, je m'ennuyais de la solitude, je ne savais pas m'amuser aux jeux de mon âge : la plupart du temps, je m'enfuyais dans la chambre du vieux Silvestro, qui avait toujours de nouvelles histoires de mes ancêtres à me raconter. Il me parlait souvent du passage de Joseph II, qui avait logé dans notre maison.

— Eh ! illustrissimo, me disait-il, fallait voir ce palais-ci dans ce moment ! C'était un palais de roi ; et l'on comprit bien que l'empereur s'applaudissait de l'avoir choisi entre tous les autres. Dans ce petit quartier logeait un gros général, un homme comme cela (et il élargissait ses deux bras en forme d'un grand cercle) ; ici, dans le salon, il y avait deux Hongrois, officiers d'ordonnance ; c'est moi, qui leur portais le vin. Il me semble que je les vois encore entrer, placer leurs sabres, là, dans ce coin, et suspendre leurs pelisses à ces chevilles sur la commode.

— Et l'empereur, l'avez-vous vu ?

— Si je l'ai vu, répondit-il ! Comme je vous vois. Quel bel homme ! grand, de la poudre de Chypre sur la tête, et, sur les oreilles, deux rouleaux bien frisés ; il avait toujours des culottes vermeilles avec des filets d'or, un habit blanc avec une devise rouge galonnée et de larges bords ; au cou, la toison d'or qui se balançait au moment où il descendait de voiture : elle était grosse comme mon doigt, elle pesait bien cinquante sequins. Le comte, votre grand-père, maître de ce palais, quand il descendit les escaliers pour le recevoir, avait une perruque, plus haute que

celle du portrait, à trois nœuds et à boucles descendant sur les épaules. Quelles perruques ! Et puis, oh ! oui... il était vêtu plus richement que l'empereur.

— Des contes ?

— Des contes ! mon beau petit seigneur ; votre grand-père avait une grande robe de brocart d'or, et les boutons, larges comme des écus, étaient tout resplendissants de diamants. Vous savez que le diadème de son Excellence, madame la comtesse votre mère, est fait de ces pierres précieuses. Ainsi les pendants d'oreilles, les épingles des cheveux, la rose de la poitrine, tous ces brillants-là étaient sur les boutons. Les boutons de la chemisette en velours cramoisi, c'étaient des perles ; des perles comme des noisettes. Et les boucles des souliers ! en or filigrane avec un gros solitaire comme un angle aux quatre coins : comptez : quatre à chaque boucles, cela fait huit, huit solitaires ! Ils venaient d'une tabatière, que votre bisaïeul avait reçue, lors de son passage en Toscane, de François I<sup>er</sup> de Lorraine, époux de Marie-Thérèse. Et en disant ce nom, Silvestro ôta son bonnet et fit une demi-généflexion.

— Où donc l'empereur logea-t-il ?

— Dans la chambre jaune. Quand votre grand-père fut informé du dessein de l'empereur de loger dans ce palais, il commanda ce grand lit d'amarante, ces grandes draperies en gaze d'or, la couverture en doublon vermeil où sont brodées les armes impériales. Le drap mortuaire de la compagnie du Rosaire n'est pas aussi riche. Trois empereurs ont dormi dans ce lit : Joseph II, puis Napoléon et enfin François I<sup>er</sup>, notre empereur, il y a quatre ans....

— Ah ! oui, je m'en souviens : j'avais cinq ans et demi : il me donna un baiser et me fit des caresses.



— Il m'a fait mieux que ça, à moi : cinq sequins dans ma manche !

— De l'empereur Joseph ?

— Je vous expliquerai comment : alors, je n'étais pas encore précisément en service : je suis un pauvre enfant trouvé, et de bons chrétiens me donnaient charitablement le pain nécessaire à ma vie. A l'arrivée de l'empereur, ce palais était un vrai port de mer, un va et vient, un rassemblement de monde, tel que l'on ne savait où se loger la nuit ; on se couchait jusque sous le portique des domestiques. C'est dans cette circonstance que signor Lorenzo, une bonne ame ! me prit pour tourner la broche. Les landiers se trouvaient au fond de la cuisine ; moi, je gardais les longes de vaches, les cochons de lait, et les poules d'Inde. Pas une bouchée pour Sa Majesté : il y avait là monsù de Tortali et monsù Rambiscot, deux cochers français ; hem ! on aurait dit deux Ganymèdes : ils faisaient tout faire aux autres garçons : pas de danger qu'ils touchassent à rien : ils étaient toujours en gants, s'il vous plaît, oui, en gants de paille de Naples, et ils ne faisaient que crier : « Didon, viens ici ; Didon, va là » Cette crème est trop fade, jarnicoton ! Cette fleur de lait n'est pas assez épaisse, bourgh ! ce sont des jurons français... Mais des repas ! Excellence, des repas ! Délicieux !...

— Et ta manche avec les sequins ?

— Le signor Lorenzo, que Dieu ait pitié de son ame ! me donnait de beaux gages, vingt sous par jour, et puis, après le départ de l'empereur, il me donna un écu, et me reçut comme marmiton. A la mort de Nannetto, je fus admis comme quatrième garçon de table, parce que j'étais un beau jeune homme, voyez-vous, dans mon temps, et votre grand-père, quand il allait à la ville, voulait souvent m'avoir pour son laquais. Trois milles pour moi ! Qu'est-ce que c'était que ça ? je les faisais d'un trait. Votre grand-père



voyageait avec six chevaux, et des laquais en avant sonnant de la trompette. Maccio, ce lourdaud, venait aussi quelquefois avec nous, mais il donnait de l'éperon, du fouet ; moi, je lançais mon cheval, et puis c'était comme un lièvre.

— Tu devais arriver à la ville tout haletant et suffoqué ?

— Vous croyez ? Quand je me mettais sur la tête mon bonnet vert à pain de sucre, avec les armes d'argent de son Excellence sur le front, mon justaucorps blanc à larges pans avec l'écharpe bleu-céleste, mes caleçons de mous-seline et mes souliers rouges, j'aurais dépassé un daim : un fêtu de paille en bouche pour respirer, un bâton à pomme d'argent en main, j'avais bien du plaisir à me moquer de Meaccio. Quand il arrivait, ses six chevaux étaient tout couverts d'écume ; mais moi ?... Une secousse, une bouteille de vin, et puis je leur faisais en face des danses et des entrechats, et ils me disaient : « Attends-nous au retour, tu verras ? »

— Et mon grand-père te donnait quelque chose ?

— Ah ! qu'il en soit béni ! Il me donnait une pièce de cinq francs à chaque course. Des hommes comme cela, il n'y en a plus. Napoléon a aboli tous les bons usages. Avec le Nonno, il ne s'agissait pas de plaisanter : gare, si la mouche lui montait. Bon, très-bon, une pâte de miel, mais il a fait donner la bastonnade à de fiers gaillards. Les sbires se gardaient bien d'approcher de la grille de la villa. Ils passaient tout modestes, le plus loin possible, et mal leur en eût pris de jeter un regard dans l'allée ou de tenir le mousquet sur l'épaule ! Armes basses, gueules en terre, autrement... il y avait des braves dans le palais et en bon nombre, c'étaient des bandits ; mais là, ils étaient comme dans une forteresse de bronze. Tous les ouvriers étaient des échappés de justice : j'en comptai en un hiver plus de soixante, qui avaient pillé les vignes, pauvres disgraciés !

— Et ils ne voulaient pas de mal au Nonno ?

— Autant de bien qu'à un père : du reste, les sbires tout de même. Quand il en avait fait battre quelqu'un jusqu'à lui rompre les os, la première fois qu'ils passaient, le caporal se détachait en avant, et, du milieu de l'allée, il commençait ses révérences, demandant humblement la faveur de baiser la main de son Excellence.

« Qu'il vienne, disait le comte. » Et notre homme lui baisait la main. Alors le comte sonnait Fracasso ; Fracasso arrivait. Va et fais entrer ces jeunes gens. Tu diras au chef de cuisine de faire préparer immédiatement du saucisson, du jambon, du fromage de Lodi, du pain et du vin. Fracasso, en deux pas donnait ses ordres : « Venez, camarades, venez boire un coup. » Le Nonno, après son goûter, descendait au réfectoire de ses gens, et les sbires s'inclinaient comme des agneaux, et ils criaient : « Vive son Excellence ! » Le Nonno donnait deux sequins au caporal, en lui disant : « Voici pour l'eau-de-vie. »

— Mais quand les braves étaient hors de la villa, les sbires les saisisaient.

— Nullement, ils s'en seraient bien gardés. Le Nonno leur avait signifié que si, jamais, ils mettaient la main sur ses gens, ils devaient les lui rendre ; du reste ; il avait des spadassins, des arquebusiers, des lansquenets, qui les auraient délivrés. On sonnait la grosse cloche du palais, et les vilans se levaient en masses et couraient sus aux sbires : tous les braves des environs, ceux du comte Robert, ceux du baron Hercule, les uns d'un côté, les autres de l'autre, c'était une cohue incroyable, signor Nello, et le bargel et le capitaine lui-même s'empressaient de décamper, sauvé qui peut ! Ah ! c'était le beau temps, alors ! Maintenant les gendarmes ne respectent plus les franchises des seigneurs.

— Il vous semble que cela vaut mieux.

— Pardonnez-moi, signor Padroncino, vous êtes jeune encore. Cela vaut mieux, dites-vous ? Vous ne savez donc pas que le nom seul de votre Nonno faisait trembler ? que ce palais était regardé de loin avec crainte et respect ? que, dans les disputes nocturnes, celui qui avait poignardé son adversaire, n'avait qu'à toucher seulement l'anneau de la grande porte, il était sauvé. J'en eus à garder plus de dix dans les remises, et, dans la nuit, on les envoyait à la villa. Là, on les cachait dans un tonneau de fer. Je me souviens encore de Ceccone, l'aubergiste de l'Etoile, un homme comme un taureau, quand il assassina sa femme, surprise en flagrant délit ; les sbires le suivaient, le bargel allait le saisir, Ceccone fit un bond et sauta dans le palais en criant : « Maison noble. » Et le bargel et les sbires de s'en retourner tête basse à la cour.

— Quelle injustice ! Ainsi donc le Nonno protégeait les malfaiteurs ?

— Le Nonno soutenait sa dignité, il voulait qu'elle fût respectée, il le voulait avant tout et par-dessus tout. Il se faisait respecter de la justice, mais toujours pour défendre le faible contre le fort, ou bien ces pauvres malheureux, qui avaient commis quelque délit, plutôt par entraînement, par passion que par une méchanceté froide et calculée. Et, puis, quand il avait jugé de leur crime, souvent il les abandonnait à la justice. Savez-vous ceux qu'il ne voulait protéger à aucun prix ?

— Sans doute les homicides ?

— Non, les voleurs. Oh ! pour les voleurs, il n'y avait pas de quartier. Ah ! un soir, à la campagne, il en fit une singulière !... J'en ris encore, rien que d'y penser. C'était au mois d'octobre. Le Nonno habitait la villa. Il aimait beaucoup la chasse : un grand nombre de seigneurs étaient venus, et, avec lui, s'amusaient à courre des lièvres. Déjà ils en avaient tué une vingtaine, et ils revenaient au son



du cor avec les piqueurs qui tenaient chacun deux chiens en laisse et deux lièvres sur l'épaule. Voici que tout à coup, au débouché d'un parc, arrive au milieu d'eux un Curial, qui s'écrie : « Excellence, sauvez-moi ! » Le Nonno le place au milieu de ses chasseurs, et fait un signe au *Trombone* qui était un de ses braves. Celui-ci se met à courir à la traverse, et donne le mot d'ordre aux autres, qui se mettent à faire la ronde.

Après le déjeuner, le Nonno fit venir le Curial, et lui demanda pour quelle cause il était poursuivi par la justice. Il s'aperçut qu'il y avait de l'entortillement dans ses réponses, et le soupçonna de fourberie ou de brigandage. Le pauvre diable jouait de malheur. Il se mit à raconter ses mille et une prouesses : il avait, une fois, pendant la nuit, mis en fuite le chef des archers et sa suite ; il avait mis en lambeaux le bravo, un tel ; il avait assommé d'un coup de poing un boucher qui voulait le venger.

Le matin, il se livrait à des excès de vanterie plus grands encore : il était homme à ne pas pâlir devant six spadassins ; il avait arrêté un bombardier ; il avait renversé de cheval le fils d'un châtelain, et l'avait barbouillé de boue de la tête aux pieds ; enfin, mille autres bravades du même genre. Le Nonno en était indigné. Le regardant comme un fourbe et un imposteur, il résolut de lui donner une rude leçon. Le soir donc, le Nonno faisait une partie d'*Ombre* avec la vicomtesse Mathilde, le marquis Orlando et la Maréchale : voici venir le page porteur d'une dépêche. Le Curial était près du comte, et regardait les deux grands cachets de cire. Le comte l'ouvre, lit, ouvre deux grands yeux en se serrant les lèvres, secoue un peu la tête, remet la dépêche dans sa poche et continue de jouer. Mais il accumule les plus lourdes fautes ; la vicomtesse, sa partenaire, lui dit : « Que faites-vous, comte ? Vous êtes bien distrait ? — Oui, un peu ; » et il continue, mais en



faisant de plus grosses bévues. « De grâce, s'écrie la vicomtesse, il y a là-dessous quelque grand mystère ? »

— Que voulez-vous, vicomtesse ? Cette lettre m'a tout bouleversé : c'est une indignité ! Dans ma maison... à un homme comme moi ! jamais !

Il se tourne vers le page, et lui dit : « Appelez l'intendant. » Puis, il ajoute avec exaltation : « Nous verrons. »

— Mais qu'est-il donc arrivé ? demande la bonne vicomtesse stupéfaite.

— Ce qui est arrivé ? La cour majeure m'intime l'ordre de lui remettre notre Curial, le signor Francesco, ici présent. Cette maison est franche, c'est un asile inviolable, une hospitalité sacrée. Ils l'auront par pièces, mais entière, non. Comtesse, et vous, mesdames, retirez-vous dans vos appartements sur le jardin, et n'ayez pas peur des coups de fusil. Nous autres, nous saurons nous défendre ; et le signor Francesco est si brave, si intrépide, si façonné à ces sortes d'affaires, qu'il nous vaudra, à lui seul, un escadron.

Les dames de prier, de supplier, de conjurer le comte de ne pas se jeter dans cette extrémité pour l'amour de Dieu, dans l'intérêt de sa femme, de son enfant, de sa famille.

— Il ne s'agit plus de femme, ni d'enfants. L'honneur commande, il faut tout sacrifier à l'honneur.

Le pauvre Curial tremblait, comme s'il eût été saisi de la fièvre ; il était pâle, défait, abattu. « De grâce, seigneur comte, que je ne sois pas l'occasion d'un tel scandale : faites-moi cacher dans les écuries sous la paille, ou dans une botte de foin, n'importe où ! »

— Allons donc ! répliqua le comte, c'est un combat à la vie, à la mort.

Sur ces entrefaites, arrive l'intendant.

— Combien de pièces avons-nous dans l'arsenal ?

— Une cinquantaine, Excellence, puis des fauconneaux, des trains, des arquebuses à croc, des basilics, des bombardes, des fusils et des pistolets.

— Rassemble immédiatement les gardes-forestiers, les piqueurs de chasse, les gardes-champêtres et ces poltrons de bravi : Fracasso, Trombone, Corso, Grello, Drago, Sgozzone, le ribaud Pipetto et le fanfaron Peloso. Courage, place-les aux meurtrières. Envoie Spadacorta fureter le long de l'enceinte du jardin pour chasser quiconque y rôderait : Baccala montera la garde du côté de la grille.

— Votre Excellence commande-t-elle autre chose ?

— Apporte une carabine d'une demi-livre pour le signor Francesco, qui se postera sur la terrasse de devant : tirez en pleine poitrine, signor Francesco, à quiconque s'avancera vers la maison, serait-ce même le capitaine en chef.

Puis il cria au page : « Apporte-moi ma carabine de calibre. »

Le palais, mon petit comte, ajouta Silvestro, ressemblait à la forteresse de Buda : les bravi allaient et venaient, montaient et descendaient les escaliers, prenaient des fusils, des pistolets, traînaient de petits canons, des couleuvrines, toutes sortes de choses affreuses.

Le comte avait fait avertir en secret la comtesse de la mystification, avec permission d'en faire part aux autres dames : et il avait disposé avec l'intendant une troupe, qui devait tirer au devant de la grille.

— Aux armes, aux armes ! Par ici, voilà l'ennemi, voilà les sbires, allons les massacrer !

A ces détonations, à ces cris, le Curial sentit une sueur

de mort lui courir sur les reins : éperdu , il se retourna , ses genoux tremblaient , ses dents claquaient , ses yeux se retournaient , ses cheveux se dressaient ; il vit une petite issue , je ne sais laquelle , et s'y jeta ; il aperçut un escalier tournant , il y monta , en se cognant la tête à chaque tour contre le mur. L'escalier conduisait dans une espèce d'arsenal , où l'on jetait au hasard de vieux fers , de vieux habits , de vieux paillassons , qui servaient à couvrir les herbes potagères pendant l'hiver. Il s'y blottit le mieux qu'il put.

La grande opération terminée , le comte licencia ses gens , et s'en alla auprès des dames raconter cette aventure , qui les fit beaucoup rire. Ah ! le Nonno , quand il voulait s'en mêler... Il fit sonner le souper , et l'on s'aperçut que le Curial manquait à l'appel.

On l'appela , on le chercha partout , on crut qu'il était descendu par quelque fenêtre et s'était échappé. Le lendemain , vers midi , j'allai au magasin pour y prendre un peu de ficelle : j'entends quelque chose remuer , j'appuie avec les pieds , avec les mains , croyant que c'était un chien ou un chat , j'entends un gémissement étouffé , je crie : « Qui est là ? — C'est moi , me répond-il ? — Qui ? — Francesco le Curial. » Et peu à peu , je vois sortir le pauvre Francesco , tout couvert de poussière et de toiles d'araignées. Impossible de dire la scène que lui firent les garçons d'écurie à sa réapparition.

Eh bien ! mon petit comte , vous voyez que le Nonno était de bonne humeur ? Par cette plaisanterie (1) , il a voulu faire voir ce qu'au besoin il aurait fait sérieusement. Quand vous serez grand , Excellence , n'oubliez pas de vous faire respecter.

Grâce à ces belles leçons , ma vanité d'enfant allait tou-

(1) Cette plaisanterie fut exécutée par le parrain de l'auteur , qui la lui a racontée lui-même , avec beaucoup d'autres détails de ce chapitre.



jours croissant, et elle trouvait à la villa un nouvel aliment dans les récits du vieil Andrea. Quand, après le déjeuner ou le dîner, mon maître faisait la partie de billard avec mon père et quelques amis, je sortais de la salle avec Giuseppina, pour aller cueillir des fleurs, jouer, courir, monter sur un poirier et y prendre quelques fruits. Mais, le plus souvent, Giuseppina causait avec sa préceptrice; alors, je me dérobaïs dans le bosquet, où Cristofano racommodait ses cages, donnait de la pâte et des petits vers aux grives, remplissait d'une eau bien pure leur fontaine, et réparait ses pièges à la glu. Je trouvais là presque toujours le vieux chasseur Andrea, à qui ses longues années ne permettaient plus de s'occuper de la meute, et qui, pour passer son temps, venait assister l'oiseleur, en lui racontant les incidents remarquables des chasses qu'il avait faites avec le Nonno : c'était le chevreuil qui, harcelé de toutes parts par la meute, s'était jeté dans un précipice; c'était le cerf qui, en se retournant subitement, se présenta droit à la gueule du canon de la carabine du Nonno, lequel lui déchargea le coup en plein front; puis, il s'agissait de lièvres, de renards et de perdrix, il n'y avait pas moyen d'en finir.

Quand ce bon vieillard m'apercevait, il se sentait tout regaillardi, et il s'écriait : « Oh ! Excellence, moi, voyez-vous ? c'est moi qui ai chargé la première carabine du comte, votre père : il était alors un peu plus grand que vous. Le Nonno me l'avait confié pour le former à la chasse; quel lutin que ce petit jeune homme ! Il y avait bien dans le château douze couples de chiens braques; avec vingt-quatre chiens pour suivre la piste, faire lever et saisir la proie, ce démon de garçon (pardon de l'expression) n'avait pas son pareil. Jusqu'au soir, il battait la montagne en tous sens, il tirait juste, et les lièvres faisaient des dégringolades à ravir; le petit comte n'était jamais las. Un peu de pain dans sa gibecière, un flacon de

vin, pas davantage. Mais, le soir, au souper, il mangeait avec un appétit de vrai chasseur (1).

— Et combien en tuait-il ?

— Quelquefois six, quelquefois sept. Nous avions quatre chiens d'arrêt pour les bécasses ; deux chiens de gué pour les canards, les poules-d'eau et les bécassines des rizières.

— Où sont les rizières ?

— Dans les propriétés de Mantoue. Quelle richesse ! quels palais ! quels portiques ! quels magasins ! Et tout cela sera un jour votre bien, Excellence. Une maison riche comme la vôtre, oui, on peut la chercher au loin. Deux cents chevaux, rien que pour la récolte du riz, et il y en a d'autres pour les chariots, pour traîner les barques sur les canaux, pour les gardiens. Et sur les marchés, quels sacs de souverains, de sequins, de doublons d'or. Tout cela sera pour vous !

— Que faisait donc le Nonno de tant de sequins ?

— Eh ! signor comte, il en jouissait et en faisait jouir les autres. Savez-vous que dans un carnaval, pour les repas, pour les bals, pour les concerts, pour les décors, pour le théâtre, il dépensait plus de dix mille sequins ? Le séjour à la campagne, au mois de mai et au mois d'octobre, coûtait des sommes énormes. Il venait des musiciens de fort loin, avec des dames et des messieurs qui récitaient la *Méropé* du marquis Scipion Maffei, les comédies de Goldoni et quels costumes, que d'or, que de velours ! quelle magnificence ! Et puis, les réunions de seigneurs, qui venaient pour les chasses, et qui banquettaient chaque jour dans le palais ! Enfin (que Dieu ait pitié de son âme !)

(1) Les vingt-quatre chiens braques et les quatre d'arrêt appartenaient au grand-père maternel de l'auteur, grand amateur de chasses.

le Nonno jouait beaucoup. Le soir, après le repas, il se tenait au Pharaon jusqu'après minuit. Les valets des seigneurs étrangers me disaient : « Mon maître, hier soir, a perdu sept cents sequins. — Le mien trois cents. — Le mien en a gagné douze cents. » Une bagatelle ! j'ai connu un comte, qui était bon chasseur mais malheureux au jeu : il en vint, ici, dans la maison du Nonno, à jouer son patrimoine. N'ayant plus rien à mettre comme enjeu, et ne pouvant jouer son palais, chargé d'un fidéi-commis, il joua, en une nuit, les tuiles, les conduits des gouttières, et enfin le toit. Quelle idée ! j'ai vu de mes yeux ce château sans toit ; et le fils de ce comte, devenu grand, s'engagea par désespoir dans les gardes-du-corps de Napoléon, premier consul. (1) »

Après avoir bien babillé, Andrea se plaçait à califourchon sur un banc, vis-à-vis de Cristofano, et ils jouaient la partie de cartes jusqu'au soir : ils m'apprirent le jeu, et à douze ans, je jouais en cachette avec le vieux Silvestro. Plût à Dieu que je n'eusse jamais vu de cartes de ma vie !

Les autres serviteurs, les cochers, les palefreniers avaient toujours à la bouche des exclamations sur les richesses et la grandeur de mes parents. Cette espèce de gens ne soupçonne pas qu'il y ait d'autre bonheur que celui de la richesse et des honneurs : pouvoir satisfaire tous ses goûts, l'emporter dans les contestations, dans les rivalités, leur paraît l'unique sort à envier. Jamais un mot des bonnes qualités, ni des vertus de mes ancêtres. Ils avaient, sans doute, les faiblesses de l'humanité et les vices de la richesse ; mais aussi ils avaient de la générosité, de la loyauté, du courage et du dévouement pour la cause publique : ils protégeaient les beaux-arts, ils soutenaient la justice, ils travaillaient au développement du commerce et de l'agriculture. On

(1) L'auteur n'a vu que trop souvent cet édifice sans toit, et tous ces détails sont historiques. Qu'il lui soit permis de faire observer ici que la seule discrétion l'empêche de désigner ce fait plus clairement, ainsi qu'une foule d'autres malheureusement trop historiques.



confiait, à leur bienveillance et à leur piété, les veuves et les orphelins; les orphelins retrouvaient en eux d'autres pères; les pauvres, leur secours; les églises, leurs ornements et leur richesse; les prêtres, le bras qui les secondait dans leur ministère, qui fondait et entretenait des hôpitaux, des asiles, des maisons de retraite pour tous les besoins et pour toutes les misères.

De ces bienfaits, jamais les serviteurs n'en parlent à leurs jeunes maîtres, et pendant que le père est absorbé dans les préoccupations de son rang, de ses affaires, des affaires publiques, il est rare que des conseils vertueux arrivent jusqu'à leurs enfants. Voilà comment l'éducation des fils de noblesse est si souvent manquée; au milieu des mesquines influences de la domesticité, leur ame ne se formera jamais comme dans l'exercice de l'éducation publique et sous la direction de la sagesse, de la bonté et de l'expérience.

Il n'est plus de mode de nos jours d'exposer dans les salons les portraits des ancêtres: nos modernes contempteurs du passé l'ont ainsi voulu. C'est un tort plus grave qu'on ne le pense. Pour mettre les salons à la moderne, on en fit disparaître les portraits de mes ancêtres, et on les relégua dans les chambres des femmes et des serviteurs. Mis en un lieu honorable, ils auraient pu exciter dans mon ame une noble émulation. Ainsi relégués, je ne les eusse peut-être jamais regardés, si les domestiques n'avaient attiré mon attention de ce côté, pour exciter ma vanité: et, sur ces visages si vénérables, je n'ai jamais vu les pères de ma famille, les fondateurs et les gardiens de sa richesse et de sa noblesse, les auteurs de sa gloire dans la valeur des armes, dans la sagesse des conseils, dans la justice de la magistrature, dans la dignité de la pourpre, dans l'éclat de la science, dans la piété du sacerdoce, dans la libéralité de l'aumône, dans la grandeur des vertus chrétiennes et politiques. Ces grands sentiments ne se

réveillent à l'aspect des portraits des ancêtres, que lorsqu'ils sont entourés de respect. L'amour de la famille est éteint comme l'amour de la patrie.

Il n'y avait plus, dans les principaux salons, d'autres portraits, que ceux de mon père, de ma mère, de Giuseppina et le mien : c'étaient des miniatures en ivoire, des esquisses au fusin, des aquarelles, des pastels, dans des encadrements d'ivoire ou de bronze doré, les uns suspendus aux parois des appartements, les autres sur les tables au milieu des presse-papiers, parmi des flacons de parfum, et des pelottes de fil à broder. La mode le voulait ainsi : on a laissé là la grandeur des ancêtres pour des bagatelles.

---

## VI. — LES ÉTUDES.

Dans les maisons des grands seigneurs, l'éducation des jeunes filles est meilleure, parce qu'elles vivent plus retirées ; et puis, l'institutrice est toujours auprès d'elles, et elles passent plusieurs heures chaque jour avec leurs mères. Aussi, Giuseppina, ma sœur, en grandissant, faisait journellement des progrès en modestie, en science, en grâce et en piété. Pour moi, j'eus un maître plus tard qu'elle, et mon étourderie m'empêcha de m'appliquer sérieusement. Il se désespérait de me voir si indolent et si dissipé. Pourtant, après m'avoir conduit au terme des études grammaticales, il sut me faire goûter le charme de la poésie. Je m'attachai à la lecture des poètes et commençai à essayer un sextain, puis une strophe, puis le sonnet et enfin l'ode anacréontique.

Le romantisme n'était pas encore alors en vogue en

Italie : mon maître en était l'ennemi déclaré , et il me rom-pait la tête à chaque instant par ses tirades contre les romantiques ; il les appelait des forçats , briseurs de chaînes , corrupteurs du bon goût , difformes , plats , jetant la poésie dans la fange , et la dépouillant de son éclat céleste pour inonder l'Italie d'Ermengarde , d'Ildeberge , de Cune-gonde et de Burgandofore , chantées sur la lyre de l'alma-nach. Il me lisait quelques quatrains de vers sautillants , débanchés comme des chevaux poussifs , et en les lisant , il trépignait et s'écriait :

— Sens-tu quelle soupe aux haricots ? Tiens-toi à Dante , à l'Arioste , au Tasse , adoucis un peu leur influence par du Pétrarque et du Poliziano , égaie ton imagination avec les anacréontiques de Chiabrera , fortifie-la avec Monti et Varano , embellis-la avec Parini et Pindamonti. Ces hommes-là ne mourront jamais ; mais ces abondants diseurs de riens ne sont que des avortons , morts avant de naître.

Je ne crois pas avoir eu de plus beau jour dans ma vie que les deux années que j'ai passées dans l'étude des poètes , avec Homère , Virgile , Horace , Tibulle , et nos grands maîtres. Toute la nature , alors , était animée pour moi , l'eau , l'air , le feu , la terre elle-même ; les plus aimables imaginations me venaient à l'esprit , et entretenaient dans mon âme mille songes heureux. Dans les eaux des rivières et des fontaines , je voyais les Naiades ; sur les montagnes , les Oréades ; sur les prés et dans les bois , les Népées , les Dryades et les Hamadryades ; la lune était pour moi la déesse de Cynthie , qui , silencieuse , descendait sous les ombrages solitaires des forêts ; le soleil , c'était Phébus , précédé des Heures , parsemant de roses des sentiers de feu. Souvent je me retirais seul dans le parc de la villa , avec les Bucoliques de Virgile , ou l'Arcadie de Sannazar , les *Fils du Sire de Bonarelli* , les Idylles de *Lesmene* ; et les heures s'écoulaient si calmes , si suaves et si pures dans les songes de ma jeunesse , qu'elles ne m'eussent jamais laissé rien à envier !



Oh ! qu'il m'a été funeste de m'arracher à ces douces occupations, pour me jeter dans les bras d'une sagesse fausse et mensongère ! Don Giulio, à qui je suis redevable de mon goût pour les bonnes études, a été la cause imprudente de mes égarements ; il aurait dû prolonger mes rêves innocents et ne pas me mettre en face d'une réalité, plus illusoire que mes imaginations poétiques. Don Giulio, comme tous les hommes de son temps, avait étudié la philosophie de Locke et de Condillac, philosophie dégénérée de sa céleste nature, et détachée du sein de Dieu pour tomber à terre et se rouler dans la fange. Le matérialisme qui la souille, pénètre et se répand dans les plus sublimes conceptions de l'âme, et en étouffe la divine étincelle. La philosophie est d'origine céleste : après sa chute, dans sa dégradation et sa misère, elle a conservé l'orgueil de sa naissance, comme le noble ruiné, qui a dissipé les richesses de ses ancêtres et tombé dans la pauvreté et la disette, est encore fier de sa noblesse et méprise tout ce qui n'est pas à la hauteur de sa lignée. Cette philosophie menteuse, bayarde, couverte de boue, sait inspirer, à l'âme ardente et généreuse de la jeunesse, une indomptable fierté.

La philosophie allemande, avec ses abstractions nébuleuses, jette l'âme dans le vague mystérieux d'un idéalisme ultra-mondain : la philosophie des sens (celle de Locke et de Condillac) plonge l'âme dans un autre idéalisme, qui paraît charnu et massif, mais qui est plus funeste que l'autre. Ces deux philosophies, par des voies opposées et contraires, vont aboutir également dans l'abîme du néant, et, toutes deux, elles rendent l'âme incapable de la conception de Dieu et d'elle-même. Ce scepticisme que produisent les abstractions idéales ou les idées matérielles, déracine dans l'âme et dans le cœur du jeune homme jusqu'au dernier germe de foi, d'amour et de soumission à toute autorité divine et humaine.

Maintenant, on a l'air de se moquer de la philosophie de Locke, comme d'une chose puérile ; mais on en conserve le fond, on lui ôte son nom de sensualiste pour lui donner celui de spiritualiste. Ce spiritualisme ne fait que rendre son venin plus dangereux, et la porte à un idéal qui a pour terme le panthéisme pur : c'est-à-dire que d'une philosophie de bête, on est arrivé à une philosophie de démons, dont le premier a dit à l'homme : « Tu seras comme Dieu. »

Ce pauvre don Giulio, sans s'en douter, déposait dans mon esprit le germe funeste de l'incrédulité et de l'orgueil. Je n'étais pas d'un caractère à laisser stériles ces doctrines, et je me rappelle que j'en déduisais anneau par anneau, les dernières conséquences. Don Giulio en était effrayé, il s'écriait :

— Mais non : vous êtes un sophiste, la déduction n'est pas juste.

Je me taisais ; mais mon esprit retenait la semence jetée, et, en silence il la développait rapidement.

Cette philosophie a produit et produira toujours des illusions et des déceptions cruelles dans ses applications ; car, en rabaissant l'esprit dans les sens, elle a la funeste hardiesse de l'élever si haut, qu'elle en fait la seule divinité de l'homme, et l'objet unique de son culte et de ses adorations. Les jeunes gens révèrent cette philosophie comme une religion immortelle. Et, si l'on voulait les détourner de cette folle idolâtrie, on ne réussirait qu'à les y attacher plus opiniâtrément, et à passer dans leur estime pour profane, sacrilège, stupide ou insensé. Quand j'eus lu les écrits de Monti, je m'enthousiasmai pour tous ces grands noms de philosophes, qui depuis Descartes jusqu'à nous, ont corrompu et détruit les principes religieux, politiques et naturels ; je regardai ces hommes comme les divinités tutélaires du monde. Quand même le monde crou-

lerait sous l'influence désastreuse de ces doctrines dissolvantes, les noms de Bacon, de Montesquieu, de Locke, de Filangieri, de Beccaria, de Romagnosi et de cent autres, sont sacrés et inviolables, et malheur à qui les touche. Ce n'est plus Dieu, et c'est moins encore le Christ, qui inspire et dirige les sciences naturelles et politiques. La philosophie athée a enfanté des législations athées, et celles-ci, par leur action sur les peuples, ont produit ces conjurations qui ne cessent d'ébranler et de détruire la société.

Quelle sera la génération assez heureuse, pour voir surgir le génie qui écrasera ces idoles homicides et en jettera la poussière au vent? Napoléon s'est levé, et il a renversé les trônes de l'Europe. Mais le trône de la philosophie moderne ne saurait être ébranlé que par la petite pierre qui a brisé les pieds d'argile du colosse de Nabuchodonosor. Je suis impie, mais je maudis de toute mon âme et de toutes mes forces la philosophie qui m'a rendu impie. Elle s'est subtilement insinuée partout; toutes les institutions humaines en sont empreintes : l'histoire, la critique, la philologie, la politique, l'économie politique, les lois criminelles et civiles, les sciences naturelles et exactes : elle a tout corrompu, tout empoisonné ; on la boit avec l'eau, on la respire avec l'air. J'ai entendu des hommes croyants, religieux et pieux, s'écrier : « *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (1).

Je ne lis plus rien : mais si le remords de ma conscience qui me ronge, si la misanthropie et le désespoir qui m'accablent me laissent, un jour, un peu de calme, je ne lirai plus que les vieux livres écrits avant le protestantisme. Dans ces légendes, dans ces chroniques, et jusque dans les livres profanes, on sent cette inspiration religieuse qui nous fait dire à chaque page : il y a là de la foi.

(1) Je crois, Seigneur, mais soutenez la faiblesse de ma foi.



Le malheur de ma jeunesse provient de la philosophie de Locke et de l'imprudence de mon père. Il avait une bibliothèque remarquable, mais composée dans le goût du dernier siècle, remplie de tout le bagage des philosophes français. Ma curiosité de jeune homme me fit jeter les yeux sur certaines éditions reliées en maroquin aux filets d'or et ornées de gravures charmantes. Je mis la main sur les *Contes moraux* de Marmontel, dont la lecture me passionna ; je lus ensuite les *Incas* et enfin *Bélisaire*, livres empreints d'un sentiment corrupteur et mortel. Toutes les fois que je pouvais échapper à l'œil du maître, je me repaissais de ces lectures. Quand la jeunesse y a pris goût, c'est une faim insatiable. Pour comble de malheur, je trouvai les romans de Voltaire, la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, l'*Amérique* de Raynald, qui m'enlevèrent le peu de piété qui me restait. J'étais pris d'une telle passion pour la lecture, que, sous prétexte de mal de tête, je congédiais mes maîtres de musique, d'escrime et même d'équitation. Mes parents, en me voyant si tranquille, si concentré en moi-même, si composé dans mes actes et dans mes démarches, presque toujours sérieux et solitaire, disaient à leurs amis :

— Savez-vous que Nello devient un homme ; il n'est plus si léger, si étourdi.

Mais Giuseppina était effrayée de ce brusque changement : ces bonnes sœurs ont un sens exquis et presque angélique pour pénétrer au fond de l'âme de leurs frères. Elles lisent dans les yeux, sur le visage, dans la couleur, dans les mouvements des lèvres, dans la démarche, dans le maintien, et, par des indices imperceptibles, reconnaissent la passion ou la pensée qui nous domine.

Giuseppina me regardait, silencieuse et inquiète ; elle m'interrogeait de son œil candide mais scrutateur ; elle sentait comme un aiguillon qui la poussait sans cesse à me chercher, et, contrairement à son habitude, elle savait se

soustraire quelquefois à l'attention de ma mère et de sa réceptrice pour me saisir à l'improviste. Un jour, elle me vit entrer dans le jardin; elle prit les devants, et, au débouché d'un sentier, elle me rencontra, occupé à lire. Je fermai le livre de Rousseau avec une certaine précipitation. C'était un livre de petit format, je le laissai tomber dans ma poche comme par un mouvement machinal. Mais l'œil si tendre et si pieux de ma bonne sœur avait remarqué un certain trouble sur mon visage, malgré le sourire affectueux dont j'avais cherché à le couvrir. Elle me dit avec une certaine agitation craintive : « Nello, que lis-tu ? — C'est une histoire, ma chère, lui répondis-je séchement. » Elle me regarda fixement, une larme brilla dans ses yeux, elle me serra la main et je sentis que la sienne tremblait; puis, comme pour m'exprimer le désir de se promener un peu avec moi, elle m'entraîna au fond du bosquet. Là, elle s'arrêta et me dit :

— Nello, tu n'es pas content de toi-même; tu me fuis, et je t'aime tant ! Je te vois bien changé, car ton bon naturel te trahit. Nello, tu me caches quelque secret, et tu as tort; prends garde aux tentations du démon; je t'avoue que je ne suis pas tranquille sur tes lectures. Auparavant, tu me montrais tes livres, et maintenant tu te caches, quand tu lis. Je crois que tu passes bien des heures de la nuit à lire, parce que, dernièrement, en revenant le soir du théâtre avec maman, je me suis aperçue qu'il y avait encore de la lumière dans ta chambre. Recommande-toi à Dieu, et prends conseil de ton confesseur.

Je l'assurai qu'il n'en était rien, qu'elle se trompait, et je lui fis force protestations. Giuseppina m'écouta tranquillement, et, avec un sourire gracieux, elle mit la main dans ma poche. Je la saisis brusquement et elle la retira aussitôt; se jeter à genoux, les mains jointes, et s'écrier avec une tendresse suppliante : « Nello, pardonnez-moi ; » ce fut l'affaire d'un moment.

Je me sentis comme frappé de la foudre. Ah ! pourquoi une fausse honte arrêta-t-elle mes aveux ? Je pleurai avec Giuseppina, je cherchai à la calmer, et je lui promis de suivre ses conseils. Mais mon cœur était déjà trop asservi par ces passions, mon âme trop enivrée de ces illusions, l'occasion trop facile de mettre la main sur cet arbre de la science du bien et du mal !

Si ma sœur avait su que je trouvais ces livres dans la bibliothèque de mon père, elle l'eût averti, et m'eût délivré de l'occasion et du désir de les lire. Une clef pouvait me sauver. Combien de pères dont l'imprudence est la cause de la perte de leurs enfants ! Les livres irréligieux et obscènes devraient être toujours renfermés sous triple serrure. C'est un poison qui tôt ou tard donne la mort. Un père prudent devrait les donner aux bibliothèques publiques ; là seulement ils peuvent servir à quelque chose, comme les poisons dans les pharmacies (1).

(1) Le pauvre Giacomo Leopardi fut une de ces victimes. Il trouva, dans la bibliothèque de son père des livres qui lui ravirent, avec la foi, la plus douce des vertus que Dieu a répandues dans le cœur de l'homme : l'espérance. Quand on a ouvert les livres de ce malheureux jeune homme, le cœur manque pour aller jusqu'au bout. Ils étouffent dans l'âme le dernier souffle de la vie. Je l'ai aimé. Nous sommes nés la même année, nous avons fait nos études ensemble, tous deux de faible complexion, tous deux, dans nos premières années disciples ardents de la philosophie des Grecs. Mon bon ange m'a sauvé à temps ; Giacomo s'est laissé entraîner par le démon du mensonge, et de perfides amis l'ont jeté dans l'abîme du néant. Mais Dieu a usé envers lui de ses miséricordes ; et Giacomo s'est confessé et est mort repentant de ses erreurs. Que Biancini et Gioberti crient au mensonge : maintenant que Gioberti, mort subitement, a entendu le jugement de Dieu, je doute qu'il insiste autant pour exalter la mort sans repentir.

---

## VII. — L'UNIVERSITÉ.

J'avais à peine atteint ma seizième année, lorsque mon père mourut à la chasse d'un anévrisme, et je restai à la maison sous la tutelle de ma mère. Nos amis et nos parents lui conseillaient de hâter au plus vite mon mariage, mais je m'y opposai absolument. Je regardais comme une folie de s'empêtrer dans les embarras domestiques, et je déclarai à ma mère ma résolution d'aller au mois de novembre suivre les cours de l'université de Padoue. Ma mère et mes parents en furent affligés : ils avaient honte de voir le fils d'une si grande maison aller se mêler avec les avocats, les médecins et les chirurgiens. Voyant que ma résolution était inébranlable, ma mère me fournit d'un riche trousseau d'habits et de linge ; elle me prépara de belles couvertures, des oreillers et de riches fourrures pour l'hiver. Guiseppina, pendant plusieurs mois, n'eut d'autre pensée en tête que de disposer à mon usage tout ce qui peut servir à un jeune homme pour vivre en son particulier.

Elle avait l'œil à tout : elle avait placé, dans certaines petites boîtes, six paires de bretelles en soie, rouges, jaunes et bleues ; six paires de jarretières élastiques ; je ne sais combien de petits paquets de gants fins, des écharpes de cou pour le matin, des pantouffles légères de tous les goûts et de toutes les façons. Elle m'avait mis une dizaine de briques de savon d'une odeur suave ; j'avais une trousse de rasoirs, des ciseaux, des pincettes, des limes à dents et à ongles, de sorte que j'aurais pu ouvrir une boutique de parfumeur. J'avais des bourses à cigares, de petits sacs fermés par des cordons de soie et ornés de filets d'or et



d'argent pour mettre le tabac à fumer ; des pipes de toutes les formes et de toutes compositions, depuis l'écume de mer jusqu'à la porcelaine de Sèvres.

Elle avait placé tous ces petits objets avec beaucoup de soin dans de petits coffrets en ébène et en bois de sandal, avec diverses inscriptions pour en désigner le contenu. Pauvre Giuseppina, elle dépensait bien inutilement ses soins pour un frère dénaturé ! Je lui reprochais de se donner trop d'embarras, mais elle me répondait par un sourire gracieux, et quelquefois laissait tomber une larme sur les objets qu'elle préparait. Ma mère écrivit à l'une de ses connaissances de Padoue, pour me chercher un quartier élégant, au centre de la ville, bien exposé, bien aéré et commode ; il y fallait une écurie pour deux chevaux de selle, et une remise pour un tilbury et une *paduane* à deux roues.

A mon départ, ma mère, ma sœur et les femmes de chambre versèrent beaucoup de larmes : les vieux serviteurs en étaient fort tristes et ils vinrent des villa's et des fermes avec les gardes-chasse pour me souhaiter un bon voyage ; mes amis, mes parents me serraient la main, me baisaient, m'embrassaient : c'était un événement. L'excellent don Giulio voulut m'accompagner avec l'intendant de la maison : mais arrivé à Padoue, après avoir présenté mes lettres de recommandation, fait les visites de convenance et m'être un peu rassis, je donnai congé au prêtre et à l'intendant, le chargeant des lettres fort tendres pour ma mère et pour Giuseppina.

Je ne fus pas longtemps sans faire beaucoup de connaissances dans les cercles les plus distingués de la ville. Chaque soir, j'allais me promener en tilbury ou bien à cheval avec mon groom, qui m'accompagnait jusqu'au café Pedrocchi ; où je descendais de selle et lui donnais le cheval à reconduire ; là, je causais avec les habitués jusqu'à l'heure du théâtre.

Quand les cours furent commencés et que je fus entré en rapport avec les élèves, je remarquai que Padoue était une ville tranquille. Les nobles et les citoyens forment comme une ville à part; ils se réunissent en cercles particuliers, s'entretiennent ensemble de leurs plaisirs, de leurs affaires, de leurs promenades, vont aux églises et suivent avec soin les usages et les coutumes de la ville. Les élèves suivent d'autres lois, ont d'autres réunions, forment des cercles à part, ont leurs cafés, leurs soirées, leurs fêtes, leurs goûts propres et exclusifs. Un étudiant qui se mêle avec les familles padouanes, qui se promène même avec les jeunes gens nobles, qui prend part à leurs concerts, à leurs danses, aux amusements qu'offre la société distinguée de la ville, se mettent en guerre ouverte avec toute l'école qui veut vivre sans frein. Le moins qu'on leur fasse, c'est de leur dire qu'ils sentent la maman, le lait de nourrice et l'odeur du collège, qu'ils tremblent encore sous la fêrule du pédagogue. On les appelle Ariste, valets de couronne, esclaves de cour : ils passent pour des aspirants séminaristes ou moines. On leur lance des clins-d'œil, on leur fait la moue, on éternue à leur approche. On les fuit, et, quand ils paraissent, il s'en trouve un qui élève la main, et impose le silence en disant : « Voici le fanal, voici la trompette, vivent les espions. » Et la troupe disparaît comme un nuage devant le soleil.

Les jeunes gens, qui ont du bon sens et de la fermeté de caractère, se soucient peu de ces folies; ils respectent la liberté d'autrui et savent faire respecter la leur. Mais je n'étais pas homme à résister devant ces épouvantails, et je me crus perdu, si je ne me laissais pas entraîner avec le courant. Je quittai donc les jeunes gens de ma condition, et je me jetai, tête baissée, dans la bande des plus débauchés. Ils eurent bientôt flairé l'odeur de mes sequins et ils se mirent à me suivre avec l'empressement des mouches autour d'un cadavre.

Caresses, éloges, flatteries me furent prodigués à l'envi. Les ressources ne me manquaient pas : je recevais de chez moi soixante sequins par mois pour ma table et trente pour mes menus plaisirs ; il y avait de quoi régaler mes parasites. J'en avais toujours une bande autour de moi : il fallait leur payer le déjeuner, les cigares, les liqueurs, les petits pâtés ou les buzzolai, comme les appellent les Vénitiens. Pour mon dîner, à l'hôtel, j'en avais toujours cinq ou six ; et si, par malheur, la table était un peu plus grande, il se trouvait souvent là des pique-assiettes qui, sans cérémonie, remplissaient les vides. Ils demandaient au garçon des portions doubles ; et, quand ils étaient bien repus, ils se levaient de table et partaient en disant à l'oreille du garçon : « C'est le comte qui paie. » Et ainsi, quand je n'avais donné mes ordres que pour cinq ou six, j'étais condamné à payer pour dix, et personne ne m'en savait gré. Plusieurs fois, en entrant au théâtre, j'étais surpris d'entendre le concierge me dire : « Il est entré une société de cinq ou six personnes en votre nom, veuillez payer. » Et moi, soit débonnairété, soit fol orgueil, je payais tout avec le sourire sur les lèvres. Puis, à la sortie du spectacle, mes farceurs venaient m'entourer et me disaient : « Comte, pourquoi ne nous as-tu pas invités à souper avec toi chez Bartoletto : il a acheté ce matin un panier de bécassines et il a les meilleures truffes de Montebaldo, que tu aies jamais mangées. » Et je les invitais. On entraît à la cuisine, on commandait à mes frais un souper en règle, trois ou quatre sortes de vins étrangers ; puis, c'était le café ; après le café, une bouteille de rhum, et mes gens s'en allaient en arpentant la rue.

D'autres me disaient : « Comte, tu vois quelles belles journées de printemps ! Si nous allions demain faire un tour à la *Mira* ou bien au *Dolo* ? Amis, à demain, à six heures, sur la Brenta, avec la barque de Telesforo : je serai le directeur, on paie un thaler par tête, nous ferons



un régal, nous boirons du vin des monts Enganei et de ce vieux, surtout, si excellent et à la teinte jaunâtre qui a un demi-siècle d'existence. N'y manque pas, cher comte. »

Le lendemain nous étions tous en barque à l'heure convenue, chacun le cigare en bouche : on avait pris notre barque pour un bâtiment de guerre qui vient de lâcher une bordée. C'étaient des conversations bruyantes, dévergondées, de nature à soulever de dégoût les natures les moins délicates : les attitudes, les gestes, les manières étaient de la dernière inconvenance, le tout accompagné de hurlements et de blasphèmes de démons. Arrivés à la Mira ou au Dolo, on les aurait pris pour une bande de limiers à la piste d'une perdrix. Après le déjeuner, qui avait été bien servi et bien bruyant, mes gens disparaissaient l'un après l'autre de la salle ; et me plantaient là tout seul pour recevoir la note de l'hôtelier, et payer non-seulement le repas, mais encore les plats cassés, les bouteilles jetées par la fenêtre, et même plusieurs livres de saucissons et de fromage de Parme avec quelques bouteilles de vin, qui devaient être dégustées sur les barques. Quand je les rejoignais, les coquins criaient ensemble : « Vive le comte ! nous te devons un écu par tête, nous le jouerons au billard. » C'est ainsi que je payais l'écot de tout le monde.

Cependant, si les choses n'eussent pas été plus loin, si j'eusse été quitte pour quelques dîners, mes dépenses n'auraient pas dépassé mes revenus ; mais mon malheur, ou plutôt mon mauvais caractère, me poussa au jeu : je me passionnai d'abord pour le billard, puis pour le pharaon, pour la basset et la rollina qui est le plus détestable de tous les jeux inventés par l'enfer. Quelques jeunes gens de la troisième année de droit et de médecine, qui étaient filous, fripons et escrocs de profession, me prirent pour but de leurs tentatives. Ils commencèrent par me faire jouer au billard ; d'abord le succès fut pour moi, je gagnais et j'emportais leurs éloges par-dessus le marché. Ils pro-

Ils étaient que j'étais un joueur incomparable, ils vantaient mes coups comme des chefs-d'œuvre d'adresse ; ils simulaient le désespoir, ils doubleraient la mise, et, quand ils m'avaient assez alléché, ils proposaient de remettre toutes les mises jouées, et de les tripler. En badaud que j'étais, j'acceptais la proposition, et en dix minutes j'avais perdu trois fois plus que ce que j'avais gagné d'abord.

Ainsi, en déboursant chaque soir cinquante, cent ou deux cents livres, je me trouvais bientôt au dépourvu. La honte m'empêcha de demander à la maison de nouvelles traites : je vendis mes voitures, puis mes chevaux, puis quelques bijoux. Un soir, après avoir perdu tout l'argent que j'avais reçu de la vente de mes chevaux, je mis en jeu mes chemises, je les perdus ; on me les prit pour les vendre à des juifs : les deux tiers étaient encore toutes neuves, et n'avaient été touchées que par la main de Giuseppina.

Il ne me restait plus de linge, que ce qui se trouvait alors à la lessive. J'en étais singulièrement mortifié : car j'étais toujours sorti jusque-là propre comme une hermine. J'écrivis à Giuseppina : j'inventai des stratagèmes et des mensonges, je lui contais que les lessiveuses de Padoue déchiraient mes chemises, que la plupart étaient en lambeaux, et qu'un jour pendant que j'assistais au sermon, on m'avait volé ce qui me restait. Ainsi donc, elle devait se hâter de m'en procurer, et j'ajoutai, avec force lamentations, que les voleurs m'avaient enlevé ce riche solitaire que mon père portait au doigt, mes épingles en rubis et en émeraude, et même ma montre à répétition avec la chaîne d'or. La bonne Giuseppina, avec l'agrément de ma mère, en moins d'un mois, m'expédia par le courrier un trousseau complet, une magnifique montre anglaise à cylindre, quelques épingles ornées de brillants et de pierres précieuses, avec une bonne bourse pleine de sequins ; et elle me priait d'agréer tout cela comme son cadeau d'étrennes.

du nouvel an. Elle ne se doutait pas que tout cela devait être dévoré en quelques jours dans le gouffre de la dissipation et du jeu (1).

Ma fureur pour le jeu me réduisait souvent à de telles extrémités, que je n'aurais reculé devant aucune considération pour me procurer de l'argent. Dans ma première année à l'université, j'ai joué non-seulement deux fois tous mes meubles et mon trousseau, mais mon manteau et mes meilleurs habits, mes draps, mes couvertures de lit, mes peaux de mouton et de zibeline, et même mes sacs de voyage et mes valises, de sorte que je m'en retournai chez moi pour les vacances pauvre et léger comme un capucin. Arrivé à la maison, il me fallut débiter des histoires, fausses et invraisemblables, des vols, des larcins, des escroqueries, des contes à faire peur, qui attendrirent ma mère et ma sœur et les déterminèrent à me remettre encore une fois sur pied.

Mes plus belles espérances reposaient sur les intendants des propriétés; j'avais dessein de les visiter à domicile, mais mes calculs furent trompés. On craignait le tuteur, on craignait ma mère, on redoutait surtout le secrétaire, un vieillard vétilleux, rusé, soupçonneux et d'une exactitude mathématique, ne disant jamais : c'est bien, sinon devant une preuve palpable. Celui qui m'aida le plus, ce fut le gardien de la grande rizière : il put vendre en cachette quelques sacs de riz et il en retira une petite bourse d'or ; de tous les autres, je ne pus attraper que quelques misérables sequins ; et encore fallut-il subir mille recommandations :

— Oh ! oh ! Excellence ! ne me ruinez pas ; n'en parlez jamais ! si le signor Anselmo venait à le savoir, je suis un homme perdu !

(1) Nous avons connu un autre Lionello, qui, pendant son séjour à l'Université de Turin, joua au billard trois trousseaux en un an. Sa pauvre mère les refaisait avec la persuasion que son fils était victime des laveuses du Pilone et de la Dora.



Chez moi, je parvins à soustraire des brillants et des pièces d'argenterie, qui m'e réalisèrent une somme passable de beaux et de bons écus; et puis, mes caresses et mes douceurs auprès de ma mère et de ma sœur me valurent bien mille sequins. C'était de la paille sur du feu : je me remis à jouer avec encore plus d'audace, à risquer de grosses sommes aux courses de chevaux, qui se font dans les prairies de la Valle. Je dépensai, je gaspillai, je répandis l'argent à profusion. A la moindre tentation, coûte que coûte, il fallait satisfaire mon désir. Je ne dirai pas les larmes de désespoir que j'ai fait verser à de pauvres mères sur le déshonneur de leur famille, à d'innocentes créatures, victimes de mes pièges criminels. La voix de leurs malédictions s'est élevée jusqu'au ciel, les anges de Dieu l'ont entendue, et ils me poursuivent d'un glaive de feu. En vain, pour le fuir, j'ai traversé les mers et parcouru les régions les plus lointaines; semblable à Caïn, je ne puis me dérober au poids du remords qui m'accable sans cesse.

J'eus bientôt englouti tout mon argent et la valeur de mes effets : mais plus je m'appauvyrissais, plus je sentais s'accroître ma passion pour le jeu et la dépense. Honteux de recourir toujours aux sollicitations auprès de ma mère et de ma sœur, je résolus de me jeter dans le dernier abîme : de demander de l'argent aux escrocs, aux filous, aux juifs, aux usuriers à fonds perdu. J'entrai donc en relation avec ces gens, qui ne vivent que de rapine et de vol, et sont les sangsues et les bourreaux des pauvres étudiants qui tombent dans leurs griffes.

Plusieurs fois, ils me prêtèrent deux cents livres à deux sous d'intérêts par jour : de sorte que si je remettais le paiement à dix jours, je devais quatre cents livres, et, dix jours après, j'en avais pour huit cents. Cependant, les deux cents livres ne m'étaient d'abord délivrées que moyennant un gage. Aussi, j'ai engagé bien des fois jusqu'à mon lit, et il ne me restait qu'un matelas et deux cou-

vertures : je portais tout le reste de mon mobilier sur moi, c'est-à-dire mes rasoirs, mes bottes et mon chapeau.

Les juifs, qui m'avaient déjà reconnu pour un écervelé, avaient pris des renseignements sur mon compte aux juifs de mon pays ; ils apprirent que ma maison était très-riche et ils me prêtèrent dès lors à profusion. Un jour, j'avais perdu cinquante thalers, et je devais les payer dans les vingt-quatre heures sous peine d'encourir la note de fourberie : j'eus recours à un juif, qui me les donna, moyennant une obligation passée devant notaire. Le fourbe se fit un peu prier, puis il m'accorda comme par grâce cent thalers, et me donna, pour neuf cents autres thalers, des épingles, des boutons, des anneaux, avec un billet ainsi conçu : « Mille thalers en argent sonnante au cours de la banque. »

D'autres filous, entendus avec mon juif, se pressèrent bientôt autour de moi, s'offrant à vendre pour moi ces objets. D'un capital de neuf cents thalers, il m'en revint cent quatre-vingt-deux : encore, fus-je obligé de leur en donner vingt ; restait donc cent soixante-deux.

D'autres fois, sous forme de prêt, ils me vendaient de vieux tableaux, des pièces de coton déteint, des chevaux poussifs, des carrosses disloqués et même des pièces de cuir, toutes marchandises dont je ne retirais pas deux pour cent.

Il y avait à cette époque-là à Padoue, une réunion d'étudiants, qui formaient une société secrète. Cette société, composée d'abord d'Allemands, s'était recrutée d'étudiants par l'entremise d'un bandit salarié. Ils se réunissaient pendant la nuit dans un lieu écarté ; et là, ils faisaient des serments horribles et d'épouvantables blasphèmes, en agitant leurs poignards. Ils se montaient l'imagination devant des scènes d'assassinats, de crimes effrayants, de sicaires, de victimes, reproduites dans un style de feu par certains

écrivains allemands, où burinées sur des gravures avec un talent remarquable.

Ils se donnaient entre eux le nom de *Sauvages* ; ils ne se coupaient ni les ongles ni les cheveux ; rarement, ils se peignaient et se lavaient. Il leur était défendu de porter la barbe et les moustaches, mais ils laissaient croître et s'em-mêler d'une manière étrange les favoris et les poils du menton. Il était de règle de ne pas raccommoder ses habits, de ne pas les décrotter, de ne pas cirer ses bottes. Dans leur retraite nocturne, assis autour d'une table de vieux chêne, à la lueur blafarde d'une lampe, on les aurait pris pour une bande d'animaux féroces.

Les élèves en anatomie emportaient sous leurs manteaux les membres des cadavres du théâtre de dissection. Ils étendaient sur un linge rouge, au milieu de la table, les yeux d'un jeune homme de seize à dix-sept ans : chacun d'eux venait regarder cet œil sanguinolent du côté du nerf optique, blanc comme le lait à sa surface extérieure, au milieu de laquelle contrastait la pupille noire, terne et éteinte, mais qui semblait reproduire, avec une expression de dédain, les traits de ces barbares. L'un des plus féroces se levait, et, d'une voix rauque il criait : « Je maudis ces yeux tendres et langoureux, qui ont, sans doute, pleuré de compassion pour un frère, pour une sœur, pour un ami, qui, peut-être, ont exprimé un amour noble et chaste. Quand l'âme est forte, il y a dans les yeux de la haine, de la colère, de la vengeance. » Et, en parlant ainsi, il perçait ces yeux avec la lame d'un poignard.

Le plus souvent, leur amusement féroce avait pour objet le cœur d'un jeune homme, mort à la fleur de l'âge : ils le regardaient en frémissant, en grinçant des dents, puis le plus osé de la bande le mordait, en déchirait un morceau et le passait à ses compagnons, qui en dévoraient chacun sa part : semblables à des hyènes et à des tigres, ils



se lèchaient les doigts trempés de sang. Parfois, c'était un flacon, rempli de sang à l'hôpital, et que ces forcenés se passaient tour à tour comme une coupe de vin.

Ils allèrent même jusqu'à faire leur souper de chair crue et de sang; l'un d'eux allait à la boucherie au moment où l'on tuait un bœuf; il achetait un quartier d'épaule et une bouteille de sang chaud, sous prétexte qu'il devait faire des beefsteacks. Les convives mangeaient la chair encore palpitante, et prenaient le sang comme une boisson.

Les Italiens ont lu avec effroi, dans les journaux de ce temps, que l'un de ces cannibales, sorti après minuit de cette tanière, fut trouvé mort sous un portique dans une rue de Padoue : avait-il reçu une violente contusion à la tête, avait-il été étranglé, ou plutôt n'avait-il pas été atteint d'une indigestion, ou d'une congestion cérébrale à la suite de cet affreux repas? La dernière hypothèse est vraisemblable. On le porta au cimetière, on fit l'autopsie de son cadavre et l'on découvrit qu'il avait l'estomac rempli de chair crue et de sang de bœuf non digérés. Les médecins et les chirurgiens furent saisis d'épouvante : la police fit des recherches, et elle flaira si bien, qu'elle finit par mettre le nez sur le repaire de ces féroces conjurés. Elle trouva leurs affreux règlements, leurs horribles serments, leurs livres diaboliques et leurs infâmes gravures.

Voici quels étaient les sujets de quelques-unes de ces gravures : Aristodème, éventrant sa fille, et fouillant, la lampe à la main, ses entrailles palpitantes ; Médée qui présente à son époux les membres rôtis de ses enfants ; une hyène qui, pendant la nuit, déterre des cadavres dans un cimetière ; une panthère, qui dévore un bédouin éloigné de sa caravane ; une troupe de sauvages de la Calédonie, au fond d'une forêt, autour d'un bûcher, faisant rôtir un prisonnier sous les yeux de sa femme, et lui présentant à manger les jambes et les bras.

La chambre, où se réunissaient ces jeunes gens, formait un vrai taudis ; le sol était une sorte de terreau, la voûte noircie de fumée, les parois toutes couvertes de sang, de lambeaux de chair, de peaux et de graisse, qu'ils avaient jetés après leurs repas afin de les coller aux murs. La porte donnait sur une petite ruelle, où il y avait un égout. C'est dans cet égout qu'ils jetaient les os, les cœurs, les yeux et les jambes des malheureux qui avaient été disséqués, et la police y a trouvé des cadavres entiers.

Mères infortunées, qui avez mis au monde de pareils monstres, la honte de la nature et le triste témoignage de la perversité humaine, ce sont les doctrines de Weishaupt qui ont fait votre désespoir. Ce ne sont pourtant là que les préludes du Communisme germanique. Voilà les conséquences des doctrines de Weitling, de Georges Herwegh, de Beker, de Kolhmeyer, et de Guillaume Marr, qui enseignent ceci à la jeunesse allemande : « L'homme doit devenir sauvage en compagnie du lion du désert, s'il veut arriver à quelque chose de grand. »

Je vois bien que je devrais m'excuser auprès de mes lectrices, dont la délicatesse a pu se froisser de l'horreur des détails que je viens de donner. Mais je parle pour enseigner, pour prévenir et pour éloigner les jeunes gens des dangers des sectes impies et révolutionnaires. Ces jeunes gens, si tristement égarés, sont nés de bonnes et honnêtes familles ; ils ont été élevés avec beaucoup de soins et de sollicitude. Mais quand l'enfant n'est pas formé à ses devoirs de chrétien, en devenant plus grand, il n'a rien pour le prémunir contre ses passions et contre les tentations et les pièges dont on l'entoure. Cette secte des *sauvages* à Padoue était composée de fanatiques et d'écervelés, plutôt que de vrais criminels. J'en ai connu un, qui s'était laissé engager par respect humain, qui y persévéra par bravade, et qui, en rentrant dans sa chambre, avait peur et ne manquait jamais de tenir de la lumière pendant

toute la nuit et de placer un crucifix sous son oreiller, de peur que le démon ne vînt l'étouffer. Jugez par là de ce que peuvent ces scélérats pour corrompre la jeunesse (1)!

Pour m'attirer dans leur repaire, un de ces étudiants essaya tous les moyens et me raconta tous leurs amusements. Mais leur grossièreté, leur brutalité me répugnait trop. Ils prirent mon refus pour le dédain d'un noble, et résolurent de me le faire expier. Leurs mauvais traitements ne réussirent qu'à me mettre plus en garde contre eux. Souvent, au théâtre et au café, ils me lançaient de mauvaises plaisanteries et excitaient les autres à en faire autant; j'eus le bon esprit de ne pas m'en soucier.

Une nuit, je m'étais rendu à une réunion secrète, où l'on jouait un jeu prohibé, la roulette, qui m'avait déjà fait perdre de fortes mises: après quelques coups malheureux, en redoublant toujours l'enjeu, je fus presque ruiné. De désespoir, je mis sur la table mes dix derniers sequins, je gagnai jusqu'à trois cents sequins. Je les mis dans ma bourse, et m'en retournai vers mon logis en fredonnant un air. Arrivé derrière le dôme, je m'engageai dans une ruelle étroite. Je me sens tout à coup saisir au bras, et une espèce de géant me dit à demi-voix: « Ta bourse! » J'avais l'habitude de porter à la main un élégant fouet de chasse, dont le manche, recouvert de peau, était d'acier et qui cachait une lame capable au premier coup d'étendre raide mort un colosse. J'avais aussi deux pistolets; mais tout était inutile, le gaillard me tenait les deux pouces, comme dans un étau. Je lui dis en frémissant: « Lâche-moi, je te donnerai ma bourse. » Mais sa main suivit la mienne dans

(1) Était-ce une secte politique? Nous n'en savons rien. Seulement, nous disons que c'est ainsi que les sectes politiques se rassemblent et que c'est dans de telles réunions que se rencontrent, au jour des révolutions, les plus ardents adversaires des gouvernements. Un homme, qui avait eu des rapports avec ces jeunes gens, disait: « Eh! la police les craint! » Cette pensée est effrayante. C'est cette persuasion qui leur donne tant d'audace et qui fait leur force. Les gouvernements devraient y mettre plus de vigilance et de fermeté.



ma poche, je tirai la bourse et la lui donnai. Il me dit : « Prends garde de ne jamais dire un mot de ceci, ni maintenant, ni jamais, à qui que ce soit. Jure-le. » Je le jurai, il me lâcha et disparut.

Je me félicitai d'en avoir été quitte à si bon marché. Je n'avais plus d'argent, mais je n'avais pas de blessure. Je me résignai à mon sort assez facilement, et pensai que le coup était venu de quelqu'un de la bande des *sauvâges*. La nuit suivante, comme je m'en retournais chez moi, me voici tout à coup en présence d'un homme dont le visage était masqué, et qui me dit, en me parlant entre les dents : « Tiens, voilà ta bourse. Je n'avais besoin que de trente-cinq sequins pour solder une perte faite au jeu : l'honneur m'a fait commettre le vol d'hier. » Je demeurai stupéfait et, tenant la bourse dans la main, je dis à l'inconnu : « Signor, si vous avez besoin d'autre chose, prenez à votre gré. » Il me répondit : « Vous êtes trop généreux à l'égard d'un voleur. Il me manquait trente-cinq maudits sequins, je les ai eus, cela me suffit, mais j'aviseraï à vous les payer, dit-il, et il disparut.

Peu de jours après, je me trouvais engagé dans une affaire malencontreuse. J'avais donné de trop légitimes sujets de mécontentement à deux frères, hommes robustes, qui avaient résolu de se venger. C'était le soir. A l'entrée d'une rue, je me sens saisir par les bras et entraîner vers le pré de la Valle. Il n'y avait pas moyen de me débarrasser de ces quatre bras vigoureux ; il m'était impossible d'appeler au secours, ils m'avaient trop bien bâillonné la bouche. Je me crus mort. Mais peu d'instants après, une voix s'écria : « Arrière, canaille, ou je vous étrangle. » A peine ces mots avaient-ils été prononcés, qu'un gros bâton tombe sur le dos de nos deux agresseurs. L'un d'eux reste étendu à côté de moi, l'autre se relève et se met en fuite ; mon libérateur le poursuit comme un vautour. Cependant, comme j'avais les mains libres, je me débar-

rassai de mon bâillon, et me mis à courir pour aller remercier mon sauveur; que j'avais reconnu à sa voix pour être celui qui m'avait enlevé, puis rendu ma bourse.

Ce ne fut pas la seule fois que je lui fus redevable de la vie. Mon étourderie et ma témérité me jetaient à tout moment dans les plus grands périls, et cet homme extraordinaire, voulant expier le tort qu'il m'avait fait ou plutôt l'acte dont il s'était rendu coupable à mon égard, avait résolu de me suivre de près et d'accourir toujours à mon secours. C'était un jeune homme d'un bourg important de la Polésie : il avait le cœur noble, mais il avait été séduit, comme moi, par quelques mauvais compagnons : il était ardent, intrépide, vigoureux et d'une haute taille; il aimait à vivre à l'écart de toute société et parlait peu. Il s'était tellement attaché à moi, qu'il aurait donné sa vie pour me sauver; il me voyait avec peine souiller la noblesse de ma race et de mon caractère. Il me suivait depuis longtemps le soir, à la sortie du café et du théâtre, sans que je m'en aperçusse.

Une nuit, je fus attaqué par trois individus de la secte des *sauvages*, avec lesquels j'avais eu la veille une contestation assez animée. C'était près du canal de la Brenta. Ces bandits m'assaillirent à l'improviste et me jetèrent dans le courant. J'allais me noyer, quand tout à coup arrive mon libérateur, qui plonge dans l'eau et me ramène sur la rive. Il me tint un moment les pieds en haut, me chargea sur son épaule et ne s'arrêta pas avant de m'avoir déposé à mon hôtel, dans un lit; il alla aussitôt me chercher un médecin.

J'eusse été certainement victime de mes folies, sans le secours providentiel de mon gardien, surtout un soir que je fus attaqué, près du jardin botanique, par un boucher, excité par la jalousie. Il levait sur moi un gros couteau et allait me l'enfoncer dans le dos, quand mon gardien lui arrêta le bras, lui donna un croc en jambe et le désarma.

Et, pour l'empêcher de songer à employer quelque autre arme, il leva le gros bâton noueux, qu'il portait toujours, et lui en asséna un coup à la jambe et un second sur le bras droit; mon adversaire ne lui demanda pas son reste, il lui fallut quelque temps avant d'être en mesure de se relever.

Ma vie de désordre n'était pas sans me causer les plus cruels remords. J'essayais de les combattre : mais je ne réussissais qu'à me tourmenter dans cette lutte et ces angoisses mortelles.

Quelquefois, je gémissais sur mon sort, je pleurais, je m'arrachais les cheveux de désespoir; quand il m'arrivait une lettre de ma mère, je pâlisais, comme si les caractères, tracés par sa main, eussent été autant de témoins, accusateurs de mes désordres. Les lettres de ma sœur, si pieuses, si douces et si aimantes, me bouleversaient le cœur : j'avais peur de les toucher, comme si mes mains les eussent souillées; en les ouvrant, en les lisant, je tremblais de tous mes membres. Sous ces pénibles impressions, souvent il m'arrivait d'aller me réfugier dans une église; mais là encore se renouvelaient mes tourments intérieurs : je n'osais porter mes regards sur l'autel, je baissais la tête sur mon banc, et, pensant à tous mes désordres je me condamnais moi-même, je me promettais de changer de vie. Mais le remords n'est pas le repentir. J'avais tort de ne pas me lever de là, pour aller porter au confessionnal le poids de ma conscience : le prêtre m'eût encouragé et la grâce divine eût fortifié mes résolutions. Je crois que c'est là toute la différence qu'il y a entre le philosophe et l'homme simple. Celui-ci tombe aussi, mais il sait s'humilier et chercher la miséricorde et la force dans la vertu du sacrement; l'autre, au contraire, ne veut compter que sur lui-même et il reste dans son impuissance et sa misère.

Je dois cependant faire remarquer, pour être impartial à



mon égard, que, malgré mes déportements, je n'ai jamais pu me dépouiller de ces sentiments de noblesse, héréditaires dans une race antique, et de la distinction d'une bonne éducation, qui accompagnent toujours le vrai noble : c'est une vérité que notre siècle a tort de méconnaître, et qu'il veut nier pour ne voir nulle part la supériorité. Il n'en est pas moins vrai que le noble a plus de peine pour abaisser son ame et son cœur dans le vice, que l'homme d'une naissance abjecte : le vice est plutôt au niveau de ce dernier, il y arrive de plain-pied : et voilà pourquoi le noble, qui se corrompt, est pire que tout autre, selon le proverbe sacré : « La corruption du meilleur est la pire de toutes. »

Au milieu de mes désordres, j'avais conservé un extérieur plein d'urbanité, de politesse et de courtoisie, et même, par moments, de la grandeur et de la générosité. Il y avait, à l'Université, bon nombre d'étudiants, de familles nobles, mais déchues de leur fortune. Ces jeunes gens avaient pris à tâche de rendre à leurs familles leur ancien éclat, et ils étudiaient avec une ardeur, qui leur promettait les plus beaux succès. Seulement, ils étaient réduits à s'imposer de dures privations. Je le remarquai, j'en fus touché de compassion, et je me fis souvent un bonheur de venir à leur secours. Aussi j'avais obtenu l'affection de presque tous mes compagnons d'étude.

Il m'arriva un soir de rencontrer une pauvre fille, insultée par deux vauriens. Je leur administrai quelques bons coups de fouet, ils s'éloignèrent rapidement et je restai près de l'infortunée, qui pleurait et tremblait de frayeur. Je m'informai de son état et de sa condition : elle me répondit qu'elle était sans travail ; que, malgré ses recherches, elle n'avait pu en trouver pour procurer un peu de soupe à son vieux père ; qu'elle était sortie le soir pour demander une aumône et qu'elle avait eu le malheur de tomber dans les mains de ces deux vauriens. Je l'accompagnai à son habitation : j'y trouvai son vieux père, couché sur un lit pauvre,

mais bien propre. Il y avait dans cette petite chambre, appendus aux murailles, plusieurs vieux cadres de saints, et, au-dessus de l'armoire, une statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, sous un globe de cristal; devant laquelle brillait la petite lampe, qui éclairait la place.

J'aperçus, près de la fenêtre, une chaise et une table, entourée de lamettes, du coussinet, et du tambour avec les fuseaux; de l'autre côté, se trouvait un métier de tisserand. Vis-à-vis, le long du mur, c'était le lit de la jeune fille, pauvre et étroit, mais propre aussi, comme toute la petite habitation. Au moment où nous entrâmes, le vieillard lui dit : « Tu reviens bien vite, Giustina? Est-ce que la Providence aurait déjà voulu nous consoler? Mais qui est-ce qui est avec toi? — Ne craignez rien, mon père, c'est un bon monsieur, qui a voulu voir s'il est vrai que j'aie un père, vieux, infirme et aveugle. » Alors, je m'approchai de lui, je lui mis un thaler dans la main, il serra la mienne étroitement, et voulut la baiser. J'en fus ému jusqu'aux larmes. Pour calmer mon émotion, je dis à la jeune fille : « Giustina, (puisque tel est votre nom), quand vous n'aurez pas d'ouvrage, venez dans telle rue, numéro 30, au second; » et je m'en allai le cœur content. Cela se passait au mois de décembre, et, malgré tous mes vices, je continuai toute l'année à protéger la vertu et l'innocence de cette pauvre fille.

Un autre jour, que j'étais encore bien disposé, je me trouvais presque seul dans la belle basilique de Saint-Antoine : j'admirais les merveilles de l'art qui en font un des plus beaux monuments de la haute Italie. J'étais devant l'autel du saint, et je m'étais mis un peu de côté pour mieux examiner l'effet des sculptures de la châsse, que Donatello, Sansovino et d'autres grands maîtres ont travaillée avec tant de talent et de piété. Pendant que j'étais comme absorbé dans mes contemplations, mon regard vint à tomber sur une jeune fille, agenouillée sur la première marche, au

pied de la colonne, tournée du côté de la statue du saint. Elle priait et versait des larmes, il semblait qu'elle allait s'évanouir devant le saint, son protecteur. Son visage virginal était empreint d'une douleur profonde et vive : on aurait dit que toute son âme était dans ses yeux pour exprimer l'ardeur de sa prière : ils respiraient tour à tour l'espérance, la confiance, la crainte et l'angoisse. Son front se couvrait de sueur, et tout son corps tremblait.

Elle ne paraissait pas de basse condition : elle portait une robe de mousseline blanche, un châle rouge et bleu, et à la main, un mouchoir blanc dont elle essuyait ses sueurs et ses larmes. J'étais seul avec elle dans l'église : sans réfléchir davantage et comme poussé malgré moi, je m'avançais près d'elle doucement, et je lui dis à demi-voix :

— Signorina, ne pourrais-je pas vous être utile en quelque chose ?

La pauvre fille fut saisie d'un mouvement convulsif, elle pâlit et rougit en un moment, se leva et, baissant les yeux, elle me répondit :

— Signor, oh ! que le saint puisse toucher votre cœur ! Je n'ai pas besoin de dons, il ne me faut que vingt sequins, en prêt seulement, pour sauver la vie de ma mère.

— Et comment cela ?

— Signor, je n'ai plus de père. Il enseignait la médecine à l'Université. Il vivait des émoluments de sa chaire et des consultations qu'il donnait. Il est mort depuis quelques années par suite d'un excès d'étude. La pension de ma mère est modique, mais elle nous suffit. Seulement, mon frère, qui est en garnison dans la Dalmatie, nous coûte beaucoup, surtout depuis quelque temps qu'il est tombé malade. Pour subvenir à ces dépenses, ma mère et moi nous travaillons nuit et jour. Ma mère en a contracté une maladie, qui la



tient au lit depuis deux mois. Notre quartier, composé de trois chambres et d'une petite cuisine, nous coûte dix sequins par mois. Il ne nous a pas été possible de payer les deux premiers trimestres, et le troisième est déjà échu d'un mois. Le propriétaire est un homme dur et avare : il a tourmenté ma mère par mille reproches et mille menaces. En voyant ma mère dans un tel état d'abattement et de tristesse, j'ai résolu d'aller le trouver pour le conjurer de nous accorder un peu de délai. Ce méchant homme ne m'a dit que des injures. Aujourd'hui, il a envoyé l'huissier et il veut nous faire sortir et vendre nos meubles, si nous ne l'avons pas entièrement payé demain.

— Ah ! coquin, m'écriai-je ; par saint Antoine ! cela ne sera pas. Précédez-moi, mon enfant, jusqu'à votre demeure, et, ce soir, à minuit, vous aurez les vingt sequins.

Elle sortit de l'église : je la suivis, je vis sa maison, et, à minuit, je lui apportai, non pas vingt, mais trente sequins. La bonne mère ne voulait en accepter que vingt, mais je tins ferme, en lui disant : « Il vaut mieux prévenir de nouvelles angoisses pour les dix autres mois. »

Jamais, je ne pourrai dire la reconnaissance de mes deux protégées. J'aurais dû comprendre alors les véritables jouissances, que la richesse peut procurer, quand elle est bien employée, selon les desseins de la Providence, tandis que, détournée de cet usage, elle ne sert qu'à multiplier les besoins, les passions et le malheur.

---

## VIII. — LES PRISONS DE POLICE.

Pendant ma troisième année de droit, il arriva, pour mon malheur, à Padoue, l'une des plus fameuses danseuses de l'Italie. Elle suscita autour d'elle tant d'envie, de jalousie et de passions, qu'elle était devenue, pour ainsi dire, l'objet exclusif des pensées et de l'attention de toutes les sociétés de la ville. Voilà donc ce qui rassasie le cœur humain, quand il s'est éloigné de sa fin véritable, qui est Dieu !

La société païenne, si matérielle qu'elle fût, portait du moins son affection sur la beauté du visage et de la personne ; il était réservé à notre âge, qui se regarde comme le juge le mieux entendu du beau et du bon, de s'amouracher pour ce qu'il y a de plus ignoble et de plus bas, pour le pied qui se souille dans la fange, et il s'en éprend si éperdument, il en raffole tant, il en devient si fou et si furieux, qu'on prendrait le pied qui danse pour un objet céleste, pour la plus vive expression de l'amour. Au pied, il offre son cœur, ses soupirs, son culte, son encens et son adoration : divinité vraiment digne d'un cœur charnel, qui défie son origine païenne ; culte étrange, renouvelé des mystères d'Eleusis, et consacré par les folies du panthéisme.

Mon cœur était trop perversi pour ne pas se laisser prendre, comme Holopherne, aux sandales élégantes, aux poses gracieuses, aux mouvements légers, aux évolutions rapides, à ces pointes de pieds qui effleurent à peine la scène, à cet élanement du pied gauche, qui, sous la courte jupe, s'avance horizontalement, pendant que la poitrine forme

une charmante proéminence, et que les bras s'élèvent en soutenant une couronne de fleurs : tel est l'enchantement qui enchaîne les cœurs, aveugle l'esprit, enivre les sens, enflamme la concupiscence, dissipe la fortune, détruit la paix, souille l'honneur, ternit la renommée, affaiblit les forces, pervertit le bon sens, rabaisse la grandeur d'âme, et conduit au meurtre et au suicide. La déification du pied est devenue une religion plus cruelle et plus sanglante que les cultes de Saturne, de Moloch, de Savi, et de Mithra, qui veulent des victimes humaines égorgées sur les autels ; car la choréolatrie ne se rassasie que des gémissements des épouses et des mères, que du sang des duels et des suicides. Cinq ou six danseuses, dans l'espace de quelques années, ont fait plus de victimes, que le plus cruel sicaire de la jeune Italie.

Moi qui, maintenant, de sang-froid, fais de si justes réflexions sur mes égarements, j'oubliais, alors, tout sentiment raisonnable ; et je l'emportais, par mes folies, sur les plus frénétiques partisans de la danseuse de Padoue. Je ne parle pas des rivalités d'étudiants, des disputes de café, des gageures de sommes fabuleuses pour avoir la première loge. Un jour, je donnai vingt thalers pour obtenir l'honneur d'être le garçon de son chausseur et de lui porter ses sandales dans son alcôve parfumée ; je donnai presque autant au perruquier pour me réserver la charge de porter, à sa place, ses peignes, ses cordons, ses fers à friser et ses pommades ; j'assistai ainsi à sa toilette, et j'eus l'avantage de présenter au perruquier les fleurs et les diamants qui devaient orner sa chevelure ; je m'emparai d'un cheveu resté entre les dents d'un peigne, je le baisai et le conservai comme la plus précieuse relique du monde. Je fis aussi des affaires avec sa tailleuse : je lui payai fort cher un cordon de sa robe de chambre, et je le renfermai dans un petit gland d'or que je portais au cou. Si, en passant sur la scène, elle venait à me toucher du bord de sa jupe bouffante, je baisais



avec empressement l'endroit de mon habit favorisé de ce contact. Le dirais-je ? un jour, après la séance, pendant laquelle j'avais remarqué où elle avait posé le pied, je me jetai à terre pour en baiser les traces divines. Et voilà comment la noblesse de ma naissance se trouvait rabaisée en dessous de la divinité-savate.

Lecteur, tu souris de pitié, et moi, je rougis de honte. J'étais alors un jeune homme émancipé, et, n'ayant pas de maître, j'étais l'esclave de mille caprices. J'ai pu me convaincre que la pantoufle d'une danseuse peut coûter plus cher que le diamant. Héros de l'Italie, expulsez donc de votre pays l'étranger avec ses danseuses, et, alors, vous pourrez penser à vous mesurer avec les armées de la Croatie !

Ma danseuse de Padoue était ennemie des combats ; ses triomphes étaient les soupirs, le désespoir et les folies des étudiants ; ses couronnes étaient tressées, non de lauriers, mais de roses ; ses trophées se composaient, non de casques et d'épées, mais d'odes anacréontiques, de sonnets et de romances. J'en composai beaucoup, et, à peine étaient-ils sortis de presse, que je les faisais répandre sur la place et dans les loges du théâtre. J'avais soin surtout d'en faire jeter sur la scène, afin que le contact de ses pieds divins leur donnât un caractère sacré, comme les pieds du fameux Pégase faisaient jaillir la source poétique.

Le carnaval touchait à sa fin. La danseuse devait se rendre à Trieste. Je résolus de l'y précéder. Comme la police autrichienne n'a pas trop d'égards pour la race des enchanteresses, je voulus éloigner tout soupçon de ma personne. Je me procurai le passeport d'un certain *Venolli*, de la province d'Adria. Je passai un trait de plume sur les deux L de son nom, et je partis sous le nom de *Venotti*. Il y avait assez de rapports pour l'âge, la taille et la couleur des cheveux. Arrivé à Venise, je m'embarquai à bord du *Lloyd*, et une heureuse traversée me conduisit sans difficulté

à Trieste. Je me logeai dans un modeste hôtel, et là, j'attendis avec impatience l'arrivée de ma danseuse aux pieds légers. Chaque jour, le matin et le soir, mes promenades se dirigeaient vers le port, et, durant de longues heures, immobile et les regards fixés sur la haute mer, j'interrogeais l'horizon, à l'aide de mon télescope, comme les marchands qui attendent le retour de leurs navires d'Odessa ou des Indes. Chaque voile, qui pointait à l'horizon, faisait battre mon cœur d'espérance ; chaque colonne de fumée, qui s'élevait au-dessus des flots, me faisait dire : « Enfin, c'est elle ! »

Quand un navire arrivait dans le port et jetait l'ancre, je braquais mon lorgnon sur le bord : j'examinais un à un tous ceux qui descendaient dans la chaloupe, et s'il s'y trouvait quelque dame, je la suivais jusqu'à ce qu'elle montât sur le môle. Mais dix, douze, quinze jours s'étaient écoulés depuis le carnaval ; j'étouffais de rage et d'un amour insensé, pendant que la danseuse passait gaîment ces jours sur les promenades de Venise, en se moquant des étudiants et de leur simplicité.

Pendant ce temps-là, je ne cessais pas, toutes les nuits, de jouer au billard avec les plus adroits garçons de magasins, qui, dans une ville si commerçante, sont occupés tout le jour aux écritures, aux comptes et aux opérations, et, après le souper, pendant une grande partie de la nuit, se dédommagent amplement par toutes sortes de plaisirs. En peu de soirées, je fus mis au dépourvu. Mais le joueur n'a pas de fausse honte : je demandai de l'argent à prêter à plusieurs à la fois, sous divers prétextes. On me donna tout ce que je demandai. Les jeunes gens de Trieste sont, au delà de toute expression, complaisants, francs, loyaux et de bon cœur. Mais ils sont marchands, et comme tels, leur grande vertu, c'est une exactitude rigoureuse ; le plus grand crime à leurs yeux, c'est un manquement à sa parole, je n'avais demandé que des termes fort courts ; et les jours

se succédaient rapidement sans que je pusse me décider à informer ma mère de ma fuite et de mes hontes. Je souffrais, je gémissais dans ma chambre. Je la parcourais d'un coin à l'autre comme un fou ; mon hôte avait appris par la police que j'étais joueur et il me serrait de près : tous les trois jours, il fallait payer mon compte.

Le terme de mes emprunts était échu, je me consumais de honte, et il m'était impossible de fuir. Vers le soir, arrivent l'un après l'autre les jeunes gens dont j'étais le débiteur. Leurs manières polies et dignes ne firent que redoubler ma peine et ma honte. Je les priai de m'excuser, parce que mes lettres de change ne m'étaient pas arrivées, sans doute par quelque erreur de la poste. Ils me répondirent tous de ne pas me mettre en peine, qu'un retard de quelques jours est assez ordinaire et qu'ils avaient confiance en ma probité. Je n'avais qu'à écrire deux lignes d'un aveu sincère à ma mère pour me tirer d'embarras : je ne pus m'y résoudre. Un orgueil insensé me retenait la main comme un mors de fer. La nuit, dans son silence, me ramenait à une bonne résolution ; mais, le jour venu, quand je m'étais mis en position pour écrire, je passais des heures entières à former des plans absurdes et coupables pour tromper ma mère. Un soir, pendant que, étendu sur un sofa, je dévorais mon chagrin, j'entends frapper à ma porte, et je vois entrer un homme, vêtu de noir, qui me dit avec une froide politesse : « Signor, je suis commissaire du gouvernement, faites-moi le plaisir de venir avec moi. »

Ces paroles furent pour moi une lueur sinistre qui me firent entrevoir l'abîme où j'allais m'engloutir. Pâle, tremblant, couvert d'une sueur froide qui me parcourut tous les membres, je balbutiai : « Où me conduisez-vous ? » Au tribunal, répondit-il ; prenez votre chapeau, fermez votre porte et remettez la clef à l'hôtelier. Je sortis et, au bas de l'escalier, je vis deux agents de police qui nous laissèrent passer en avant. Je remis les clefs, et nous marchâmes,



suivis des deux gardes. J'avais comme un homme qui a perdu la raison : pendant mon séjour à l'Université, je m'étais trouvé dans tant de terribles rencontres, j'avais bravé avec audace toutes sortes de périls, et maintenant, entre les mains de la justice, j'étais faible et timide comme un enfant.

Arrivés au palais, nous traversâmes les premières portes. Devant une grande salle, le commissaire s'arrêta, auprès d'un gros homme, vêtu de culottes courtes, d'un gilet blanc et d'une grosse cravate qui lui couvrait le menton, et il lui dit : « Prosdocimo, ayez-en soin ; » l'autre répondit : « S'entend, on connaît son monde. » Le commissaire partit, et je restai là étourdi, regardant autour de moi et voyant de grosses murailles massives coupées çà et là de petites fenêtres, par lesquelles pénétrait la lumière d'un réverbère placé dans la cour et qui faisait ressortir les fortes barres de fer. Dans un coin, il y avait un grand feu, autour duquel s'agitaient des figures sinistres d'hommes, qui mettaient des tisons sous une marmite, soutenue par un trépied boiteux et disloqué.

Enfin, la voix du gros homme me fit sortir de ma torpeur. Tourné du côté du foyer, il dit d'une voix rauque : « Meneghetto, au numéro six. » Et voilà un jeune homme, lourd et épais, en culottes vertes, ceint d'une bande de soie rouge et portant une basque de velours, qui se lève, détache d'un crampon un trousseau de grosses clefs, allume une chandelle et en se mettant devant moi, dit : « Nous marchons, signor Custode. » Saisi de frayeur, je prends le gardien par la main, en lui disant : « Mais où allons-nous, signor ? » Ce pauvre gardien me regarda fixement, me serra la main avec affection, et ému sans doute en reconnaissant ma jeunesse, un certain air de distinction et surtout ma pâleur mortelle, il me dit : « Ayez patience, signorino, c'est pour cette nuit ; demain j'espère que vous serez en liberté. »

— Mais je suis donc en prison ? m'écriai-je épouvanté.

— En prison... non... il vous le paraît?... la prison des condamnés n'est pas ici... c'est une chambre de discipline.

— Vous voulez donc me frapper ?

— Vous frapper ! jamais : on ne frappe pas ici.

On me conduisit dans un petit corridor bas, noir, lugubre : je passai auprès de quelques portes, qui avaient trois gros cadenas, une grosse barre et un verrou. Arrivés au numéro six, le geôlier enfonça une clé dans la serrure, et tira trois verrous les uns après les autres. La porte s'ouvrit, et il me mit dans ma cellule.

Un air corrompu et méphitique me suffoqua, comme si j'étais entré dans un égout ; le long des deux parois, il y avait d'espace en espace, plusieurs planches couvertes de sacs et de haillons : plusieurs hommes étaient couchés sur ces paillasses, et leurs têtes dépassaient, couvertes de mouchoirs.

Aussitôt que la lumière parut, tous se levèrent, les uns appuyés sur leurs coudes, les autres assis. J'avais à peine dépassé le seuil, qu'une voix stridente cria : « Eh ! voici un oiseau de nuit. Pauvre petit, la couche est un peu dure ici, mais nous te chanterons quelque chose à la place de ta maman. »

— Silence, coquin, cria sévèrement le gardien.

— Hem... hem... silence, vous autres ; voici le roi des fleurs. Corpetto ! quel beau jeune homme, quel mine de fiancé ! Il toussa et envoya à terre un gros crachat.

Le gardien me désigna mon sac, me fit signe de me coucher ; le geôlier jeta sur moi la couverture grise, ils partirent et je me trouvai dans une obscurité profonde. Je suais et tremblais de tous mes membres. Mes dents cla-

quaient comme si j'avais eu la fièvre quarte ; un grand feu me monta à la tête , brûlante comme une fournaise. J'entendais des cris semblables à des grognements, des grincements de dents, des voix qui se répondaient d'un lit à un autre, et surtout la voix stridente, qui m'avait accueillie la première et qui, se dirigeant de mon côté, me disait :

— De grâce, ne pourrait-on pas savoir votre nom ? allons, faites-nous ce plaisir.

Je ne répondais pas, et me roulais dans mon lit avec des mouvements convulsifs.

Et l'autre ajoutait :

— Voyez, voyez un peu, quelle fierté ! il ne daigne pas parler avec les braves gens : à demain.

— Tais-toi, bavard, et respecte la première douleur du prisonnier.

Ces mots étaient prononcés par une voix solennelle. Le bouffon ricana :

— Taisez-vous, petits : grand-papa, ce soir, ne veut pas de plaisanteries, savez-vous ?

— Laisse-nous dormir, sacrifiant, cria un brave aubergiste de Pusteria, ennuyé de ce tapage.

— Oui, répondit le bouffon, oui, colombe de la prison, oui, mes entrailles, oui, mon cœur : je me tais, bonne nuit.

Pour moi, ma nuit fut très-mauvaise. Ma tête était sur le point de se briser, il me semblait que mon cœur sortait de ma poitrine, une soif amère me brûlait le palais, ma langue était desséchée, et ma respiration grinçante comme une lime. La rude couche où j'étais étendu, m'avait brisé les os ; de petits insectes dégoûtants commençaient à me mordre et, à chaque piqure, renouvelaient ma fureur. Après la longue



agonie de cette nuit, l'aube apparut, et je me mis à examiner l'intérieur de ce repaire. Dieu, quelle horreur ! je voyais, encore endormis, mes compagnons, les uns pâles et amaigris, les autres charnus et osseux, les pieds en dehors des couvertures et chaussés de vieilles savates en pièces ou moisies par la sueur. D'autres dormaient, la tête sous la couverture, et l'un d'eux, qui avait laissé tomber presque toute sa couverture, laissait voir une chemise en lambeaux, sale et tachée de vin. Ces têtes, enveloppées de haillons, de vieux mouchoirs ou de bonnets crasseux dont les trous laissaient passer des mèches de cheveux hérissés ou imprégnés de sueur, offraient un spectacle repoussant.

L'un d'eux, en s'éveillant, s'étend, bâille et fait craquer ses os : un autre s'assied sur son lit, prend de la salive et s'en lave les paupières chassieuses. Un troisième, à peine éveillé, mord un morceau de pain et une tranche de lard, qu'il mange en grognant comme un porc ; un quatrième sort de son lit, et, sans plus de cérémonie, va se soulager. Je croyais rêver : mais mes os endoloris m'avertissaient que tout était réalité dans ce triste égout des misères humaines.

— Oh ! ma mère, toi qui nages dans les parfums, qui dors dans la soie, à ce moment-là, tu pensais peut-être à ton Nello, toi si aimante, si pleine de sollicitude pour ton enfant ! Chère sœur ! innocente et pure Giuseppina, vois-tu ton Nello, le vois-tu dans la fange, et dans l'ignominie, étendu sur un grabat de galérien ?

Il me semblait que, si j'eusse été seul dans une cellule, je me serais trouvé moins malheureux. L'homme dépravé aime la bande, avec laquelle il blasphème, outrage, maudit et joue ; mais tout autre préférerait se voir au fond d'une tour, dans une citerne, dans un sépulcre, plutôt que de s'éveiller au milieu de cette canaille.

Peu à peu ils s'éveillèrent tous, et un bruit de voix s'éleva et finit par une tempête : ils se souhaitaient le bonjour avec des imprécations, ils se racontaient leurs songes, ils juraient contre les insectes, ils maudissaient la grossièreté et la dureté des gardiens, des espions, des gardes de police. Ils étaient tous innocents, ils criaient : « Si l'empereur était ici, oh ! nous ferions danser tous ces petits tyrans. Ah ! les chiens ! Et dire que nous sommes innocents ! — Oui, très-innocents ! » criait l'un d'eux, homme pâle, sec, à la bouche énormément large, au nez camus, et dont la pointe se terminait disgracieusement par une framboise ; « oui, innocentissimes ! » et il soufflait, il se grattait le front, en se renfonçant la tête entre les épaules et en faisant dépasser sa langue frétilante comme un serpent. « Affreux bouffon, à qui fais-tu des grimaces ? demanda un Toscan. Mille tonnerres ! je ne sais ce qui me retient...

— Eh ! eh ! au feu, au feu ! apportez un sceau d'eau à ce beau Toscan, il va brûler. »

C'était précisément le bouffon qui m'avait salué à mon arrivée dans la prison ; il était vis-à-vis de moi. Je ne pouvais plus respirer, et ne savais me résoudre à me lever, quand le malencontreux personnage saute en bas de son plancher, fait mille gambades dans la prison, se tourne vers moi, se met les mains sur les flancs, serre son ventre, et me fait une énorme grimace d'arlequin. Il lève un pied, se ferme un œil, me regarde de l'autre, et, le menton en avant, se met à faire claquer bruyamment ses lèvres, joue des deux pieds, et, enfin, avance rapidement le bras et lève la couverture dont je m'étais enveloppé jusqu'aux yeux.

Je bouillonnais de fureur. En voyant le feu de la colère dans mes regards, il se rejeta en arrière en criant : « Diantre, quel poulet ! quel visage angélique ! quelle étoile du Ciel est venue tomber au milieu de ces diables ! » et il continuait à faire les plus horribles grimaces. Mais voici une

espèce de géant qui saute de son plancher, le saisit par le bras et le fait pirouetter au milieu de la prison, puis lui dit : « Encore un mot, et je t'écrase le bec ! » Il se tourna alors vers moi, en me disant, d'un air poli et affable : « Levez-vous, jeune homme, et ne craignez rien. »

Je l'en remerciai, je lui serrai la main, et je descendis de mon plancher. Je portais un habit de cachemire très-fin, bordé de soie noire, orné de cordonnets, qui se rattachaient à des boutons en arabesques : j'avais un gilet de velours bleu, des culottes de mérinos couleur olive, de magnifiques bottes de cuir anglais et une grande cravate de satin retombant sur une fine chemise de Hollande. Quand les prisonniers eurent remarqué mon élégance, les uns riaient sous cape, les autres me plaignaient, d'autres me méprisaient. Mais le géant promena sur eux un regard sévère, qui semblait leur dire : « Je le protège, gare à qui le touche ! »

Il était évidemment le maître de la chambre, et c'est ce qui arrive dans toutes les réunions d'hommes, même parmi les prisonniers ; nulle part on ne sait se passer d'un supérieur. Celui-ci était un Romain, qui avait vécu plusieurs années à Venise du métier d'orfèvre ; il faisait d'assez bonnes affaires, mais il eut le malheur de se trouver compromis dans certaines fraudes contre la gabelle, et c'est pour ce fait, qu'on l'avait mis dans une prison correctionnelle. Son honneur resté intact, ses manières distinguées, son caractère franc et résolu, sa bonté, dont l'excès seul l'avait fait jeter en prison, lui avaient donné sur tous ces bandits une supériorité qu'aucun d'eux n'osait contester et à laquelle ils ne songeaient pas à se soustraire.

Et pourtant, il y avait bien là tout ce que la place de Trieste, le marché de l'Orient et de tout l'empire autrichien, réunit de plus fiers coquins et de plus hardis escrocs. Il y avait bien trente-cinq prisons comme celle où j'étais renfermé, et, dans ces prisons, se trouvaient des courtiers de



commerce, des entrepreneurs de jeux prohibés, des danseurs de corde, des aventuriers, des escrocs, des bateleurs, des faussaires, des filous qui faisaient danser des singes, des chiens et des marmottes; des fripons d'une adresse extrême, des coupe-bourse, des recéleurs; des fourbes qui excellaient à se donner les symptômes de l'épilepsie, de la paralysie et de la catalepsie; enfin, c'était l'assortiment le plus complet de toutes les variétés du crime.

Mais le plus précieux joyau de cette belle mosaïque, c'était sans contredit le fameux Momoletto Zinzin, celui qui m'avait salué à mon entrée dans la prison et à mon lever. C'était un bateleur de place publique, qui avait les articulations et je dirais presque les os dénoués et plus élastiques que ceux d'un jeune chat. Il faisait de son corps une espèce de boule et roulait d'un bout de la chambre à l'autre en un clin d'œil. Il marchait à quatre pattes et nous passait entre les jambes avec la rapidité d'une souris. D'autres fois, après le repas, quand les prisonniers étaient couchés ou assis sur leur lit, le bouffon sautait au milieu de la chambre, et, posant une main à terre, il se levait les deux jambes en l'air, de son pied droit faisait les plus ridicules inclinations auprès de chaque lit : puis, lançant ses deux jambes, il se laissait tomber lourdement et se livrait à mille plaintes comiques sur le mal qu'il feignait d'éprouver. Ces folies ne manquaient jamais d'exciter un rire universel; ceux qui se trouvaient plus près de lui, lui jetaient leurs couvertures sur le dos et l'ensevelissaient comme dans un tombeau; mais il en sortait bientôt par un trou en poussant un cri, et se mettait à imiter le chat qui s'assied sur ses pattes de derrière et se lave les moustaches, ou qui guette attentivement la souris; il faisait le singe avec tant de naturel, qu'on ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire.

Quelquefois, il formait de petites boules avec de la mie de pain, en lançait huit ou dix en l'air en même temps, les rattrapait et les rejetait les unes après les autres comme

le fil d'un jet d'eau. Mais il excellait surtout à imiter, à l'aide d'un fêtu de paille, le chant des oiseaux : le rossignol, avec toute la variété de ses modulations ; le cri de la grive, le ramage de la caille, les sons saccadés et perlés du merle et de la mésange, le cri des ortolans, le ramage des pinsons ; enfin, il n'y avait point d'oiseau du printemps dont il n'imitât parfaitement la mélodie.

Il valait à lui seul l'arche de Noé, miaulait comme le chat qui cherche sa minette ; aboyait, jappait et glapissait comme un chien ; grognait comme le porc ; brayait comme un âne : souvent, pendant la nuit, on aurait cru que des légions de chats rôdaient dans la prison ; on entendait des chiennes glapir sous les lits, des huppés gémir, des chats-huants crier et la chouette pousser son cri lugubre. Ajoutez à cela qu'il était ventriloque ; souvent, on croyait entendre quelqu'un nous appeler au dehors : un blessé qui se plaignait ; un enfant éperdu, qui criait maman ; un soldat de sentinelle qui prononçait son qui va là. Bref, c'était l'homme le plus heureusement doué du monde.

Les autres n'étaient pas tous aussi insoucians que lui : ils avaient femmes et enfants, des parents respectés, des affaires de commerce interrompues, ou bien des procès en train et des condamnations imminentes. A certaines heures, nous voyions souvent venir la femme d'un jeune tailleur, qui était en prison pour escroquerie : elle était jeune, d'une physionomie douce, modeste et honteuse de se trouver au milieu des bandits, et de voir son mari en prison. Elle pouvait lui parler par la fenêtre ; elle lui apportait un peu de nourriture, souvent des fruits nouveaux, quelques tartelettes faites avec soin : pour lui procurer ces douceurs, elle avait dû travailler tout le jour et une grande partie de la nuit. On voyait dans ses yeux le bonheur qu'elle éprouvait de pouvoir consoler un peu son mari dans son malheur. D'autres femmes venaient en pleurant, entourées d'enfants, couvertes de haillons, pâles et amaigries par la faim. Nous

leur donnions un peu de notre pain ; ce spectacle devait être bien cruel pour les malheureux prisonniers qui avaient ainsi, par leurs crimes, jeté leurs familles dans la honte et la misère.

Et Lionello ? le grand Ariste de l'Université, le bel Adonis des cafés et du théâtre, né dans les splendeurs de la richesse et dans l'éclat de la plus haute noblesse, élevé au milieu de tant de soins dans sa maison, et au dehors de tant d'honneurs ; Lionello en prison pour escroquerie, bafoué, méprisé, vilipendé au milieu de la plus abjecte canaille ! Cette pensée me déchirait l'âme pendant le jour, et, pendant la nuit, c'était un remords aigu, profond et mortel qui me perçait le cœur et m'écrasait d'un poids accablant. Je ne savais recueillir aucune de mes idées, sinon l'idée fixe qui m'était restée de cacher, par tous les moyens, mon origine. Il est certain que dans les prisons de police il y a toujours quelque espion chargé de surprendre les secrets des détenus ; et c'est un moyen qui réussit souvent à déjouer les trames les plus habilement dissimulées. Il n'est pas moins certain que les sectes révolutionnaires ont aussi, pour le mal, dans ces mêmes repaires, leurs prosélytes et leurs espions. Plusieurs de ces derniers m'entourèrent de leurs ruses ; mais leurs efforts furent inutiles, et je fis semblant de ne pas comprendre leurs avances.

Je fus moins heureux devant la police. Mandé par le préfet pour déclarer mon état, j'avais résolu de recourir aux mensonges ; mais j'avais affaire à mon maître, et je fus bientôt mis au pied du mur. Le préfet me déclara : que j'étais un étudiant de Padoue, que j'avais falsifié mon passeport, que ce Venotti n'était pas dans les registres de la province d'Adria, que celui qui falsifie son nom est passible des galères. J'eus beau protester et persister dans mon système : il m'annonça que j'allais être transporté à Venise et de là à Padoue, et qu'ainsi la vérité se ferait jour.



Dans le trajet de Trieste à Venise par la voie de Palmara, je fus tellement saisi à la pensée que j'allais être découvert, et que mon nom serait à jamais déshonoré, que cent fois je tentai des moyens d'évasion, invoquant tantôt un besoin, tantôt un autre ; j'espérais pouvoir ainsi m'échapper au milieu des haies, dans les champs de blé, dans les broussailles des fossés ; mais ce démon de commissaire de police était toujours sur mes talons. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de fuir, je résolus de me donner la mort ; descendu dans une auberge, je demandai un verre de vin ; j'avais dessein de le briser entre mes dents, d'en avaler les morceaux et de me couper ainsi la gorge et les intestins. Mais le gardien me surveillait, et, au premier bruit du verre qui se brisait, il me donna sur la nuque un coup de poing sec et vigoureux qui me fit ouvrir la bouche et vomir le verre, le vin et mon sang.

Le seul résultat de ma tentative fut une fièvre qui m'abattit pour le reste du voyage. Je dois pourtant le déclarer, pour l'honneur de la vérité, ce commissaire fut toujours pour moi d'une délicatesse parfaite ; il ne m'adressa pas un reproche et ne me fit pas garrotter ; mais, quand nous descendions dans une auberge, il avait soin que son lit fût placé près du mien, et d'ailleurs, il y avait toujours par ses ordres un homme pour me surveiller : dans la voiture, il me donnait souvent des oranges et m'offrait d'autres rafraîchissements. Savait-il mon origine ? je ne le pense pas ; mais cette idée envenimait tous ses actes de bienveillance et de générosité.

---

---

IX. — L'HOSPICE DE SAN SERVULO.

A Venise, ma fièvre se changea en une inflammation de cerveau, qui me rendit furieux : je criais, je hurlais, je sautais à bas de mon lit, je donnais des coups de poing et des coups de pied à tout ce qui se trouvait auprès de moi, je mordais comme un chien enragé les personnes qui m'approchaient.

On jugea nécessaire de me mettre la camisole de force : quatre gardiens vigoureux de San Servolo me saisirent, et me firent passer les bras dans le fatal vêtement ; l'un d'eux m'attacha une plaque de fer aux jarrets et m'enchaîna les pieds ; un autre me boutonna la camisole sur le dos, de sorte qu'il m'était impossible de faire le moindre mouvement ; on me mit dans une gondole et on me transporta dans la petite île de San Servolo.

La maison des aliénés est confiée aux soins des Frères de Saint-Jean-de-Dieu : œuvre admirable par son but de charité éminente et par son dévouement sublime aux faiblesses de l'humanité. Elle l'emporte incomparablement sur toutes les institutions du protestantisme et de la philosophie, et sur les plus belles théories de la science humaine.

Ces bons religieux ont le seul vrai remède, celui de la charité, qui relève, ennoblit la souffrance, en l'associant aux souffrances volontaires du Christ. Ces hommes seront toujours pour moi un objet d'amour et de respect. Dans toutes les villes où ils ont été appelés à rendre leurs services et où j'ai passé dans mes voyages, je me suis fait un devoir de leur faire visite, à Lyon, à Florence, à

Naples, à Rome et à Milan. J'entrai à San Servolo, furieux comme un tigre ; j'en sortis doux comme un agneau. Plût à Dieu que mes passions se fussent éteintes avec ma fièvre, ou que j'eusse pu les raviver à une flamme pure et céleste, pour les porter vers le bien ! Quand ma fureur fut calmée, je restai tranquille pendant quelques jours : grâce aux bons soins des Pères, je recouvrai peu à peu mes forces physiques avec l'usage de ma raison. J'aimais à voir ces religieux manipuler dans la pharmacie les médicaments avec tant d'intelligence et d'adresse : il y en avait, du reste, quelques-uns très-forts en médecine et en chirurgie.

Dans ce vaste et magnifique édifice, une partie était réservée aux fous furieux, placés chacun séparément dans une cellule, bien éclairée, bien aérée, mais fortifiée, pour ainsi dire, de grosses barres de fer aux fenêtres qui donnent sur la mer. Au bas des fenêtres, ouvrant sur le corridor, se trouvait une ouverture, par où l'on passait la nourriture sur une espèce de petit tour. Quand le malheureux se sentait pressé par la faim, il pouvait là se rassasier. C'était un spectacle bien triste d'en voir, qui étaient attachés au lit par des liens de coton, retenant leurs pieds et leurs mains captifs ; ils faisaient des contorsions, s'arc-boutaient en arrière, hurlaient, écumaient, grinçaient des dents et soufflaient comme des taureaux furieux. D'autres étaient placés dans des bains froids, d'autres sous des douches glacées, mais avec toutes les précautions pour empêcher que le froid ne leur montât au cœur ou à la tête.

Parmi ceux qui étaient libres, on en voyait qui rongeaient leurs couvertures, leurs chemises et tout ce qui leur tombait sous la main ; tandis que d'autres, debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur la poitrine, restaient des heures entières l'œil fixe et hagard, sans remuer, semblables à des statues de pierres. L'un des gardiens me dit un jour :



— Voyez-vous celui-ci ? il est si furieux, malgré son immobilité, que, si vous entriez, il vous mettrait en pièces avec ses ongles et ses dents.

Je me sentis ému de compassion pour ce malheureux, et je lui dis :

— N'est-ce pas que tu ne me feras pas de mal ?

Et, en lui parlant ainsi, j'avancai deux doigts à travers les barreaux ; il s'approcha de moi, prit mes deux doigts dans sa main et me les serra affectueusement : je ne pus m'empêcher de laisser couler une larme, et je me disais en moi-même : « Quelle n'est donc pas la force de l'amour ? » Peut-être, si l'un de ces bons religieux avait pu en prendre soin, au lieu du premier domestique venu, il serait parvenu, à force de bonté, à l'adoucir et à le calmer. De fait, ce n'est que par leurs caresses et la douceur de leurs traitements qu'ils arrivaient à les dompter.

Il y en avait qui blasphémaient, qui envenimaient leur fureur à force de jurer et de maudire, les poings fermés et les bras en arrêt ; d'autres restaient couchés à terre sur le dos ; d'autres se tenaient assis, la tête penchée jusqu'aux genoux. Celui-ci ne voulait pas manger, celui-là hurlait comme un désespéré, cet autre s'accrochait aux barreaux comme s'il eût espéré de pouvoir les briser. C'est ainsi que l'homme, noble créature de Dieu, perd non-seulement la raison, mais devient plus furieux que les plus féroces animaux des forêts. Il n'y a que la charité divine, qui puisse les adoucir ; il n'y a que la douceur céleste, qui puisse approcher de ces cœurs si pervers. Cette charité, plus que maternelle, s'exerce aussi dans ces hospices par des vierges, consacrées à Dieu, qui sacrifient leur jeunesse au soulagement de ces malheureux. La douceur de leurs regards, la suavité de leurs paroles et de leurs manières, le charme de leur modestie, sont le seul empire auquel ils se soumettent volontiers. Cette charité inspire aussi le dévouement de ces

médecins, qui rivalisent de dévouement avec les religieux, et qui méritent éminemment de la société et de la religion.

Il y a d'autres espèces de folies innocentes, qui excitent bien la compassion, parce qu'elles accusent la perte du plus précieux privilège de l'homme, mais qui, cependant, forcément, provoquent parfois les rires par leur bizarrerie et leur originalité.

En traversant la cour des aliénés, il m'arriva plusieurs fois d'être témoin de certaines folies, où se mêlait une grande dose de sagesse. Ainsi, un jour, deux d'entre eux se rencontrèrent près de moi : ils se regardent avec étonnement, et le dialogue suivant s'établit :

— Quoi ! tu es ici ?

— Tu me connais ? Tu sais que je suis Napoléon.

— Certes, si je le sais ; je t'ai vu à Moscou ; c'est moi qui ai mis le premier le feu au Kremlin.

A ces mots, le prétendu Napoléon lui jeta un regard indigné, et, en secouant la tête, il continua son chemin ; l'autre sourit, se frotta les mains en signe de contentement, et s'éloigna dans une direction opposée.

Un fou m'arrête un jour par le bras, et me dit, en se donnant l'air le plus mystérieux, le plus confidentiel et en se penchant sur mon oreille : « Vous êtes un fou. » Je crois que jamais personne ne m'a dit une vérité plus vraie et plus franche. Un autre s'imaginait être médecin, et voulait tâter le pouls à tous ses confrères ; il me rencontra un jour, et, avec l'expression du sérieux le plus parfait, il me dit :

— Ami, le système raserien a tiré des veines de l'homme assez de sang pour faire tourner les moulins et alimenter les ateliers de Paris et de Londres, au moins durant un mois.

Il y en avait un qui se prétendait le frère du soleil, et, dans les plus fortes chaleurs, il restait, tête nue, en plein soleil, immobile et suant, mais aussi satisfait que s'il s'était trouvé sous le plus frais ombrage.

Un matin, je me vois accosté par un grand jeune homme, au ventre rebondi et aux joues bouffies, dont l'une était marquée d'une grande cicatrice. Il se planta vis-à-vis de moi, et me dit :

— Que regardes-tu?... Cette cicatrice n'est pas une égratignure de femme, ce n'est pas le signe d'un duel d'amour, c'est un coup de sabre que j'ai reçu en combat singulier avec le grand sultan de Babylone pendant les Croisades.

— Eh ! lui répondis-je, vous êtes un grand paladin ?

— Comment ! tu ne me connais pas ? Je suis Tancrède.

— Le grand Godefroid de Bouillon m'aime plus que Renaud, qui amollit son courage dans les jardins enchantés d'Armède. O honte ! Ami, appelle mon écuyer, fais-moi seller mon cheval de bataille, je monterai en selle, j'irai, et je l'arracherai à ses folles amours, dussé-je le chercher jusqu'au bout du monde !

Il dit, et partit en fredonnant :

Cependant Hermanie, à l'ombre des forêts.....

C'était un acteur assez distingué, gai compagnon, aimable, et d'un caractère généreux. Un jour, après avoir fait des libations abondantes, il était monté sur une table et il pérorait le verre en main : il tomba, et, dans sa chute, se blessa la joue avec son verre ; il en devint fou, et dès lors il chanta sans cesse le Tasse et s'appelait tour à tour Renaud, Bohémond ou Baudouin.

Le caractère le plus commun de ces fous, est de croire



qu'ils sont métamorphosés : l'un se figure qu'il est changé en guitare, et il se tient le ventre de la main droite en jouant de la main gauche comme sur des cordes; un autre s' imagine être un chat, et il miaule; celui-ci, une grenouille, et il marche en sautillant et en s'agitant, comme s'il nageait dans un étang; celui-là se démène sans cesse avec les mouches et les taons. L'un est soldat, l'autre est roi, et tous ceux qu'il rencontre sont ses écuyers, ses chambellans, ses aides de camp, ses gardes du corps, ses pages et ses secrétaires, et il se fâche quand on ne s'incline pas à son passage, et qu'on ne l'appelle pas sire ou sa majesté.

Mais le fou le plus original que j'aie vu, était un petit homme brun, robuste, d'une physionomie sévère, les jambes arc-boutées en dedans, qui se réputait comme le plus hardi et le plus habile capitaine de vaisseau qui eût traversé les mers du Sud. Peut-être avait-il été marin, ou seulement avait-il lu beaucoup d'histoires de voyage et de découvertes des grands navigateurs : toujours est-il qu'il parlait pertinemment de toutes les îles de la Polynésie et de l'Océanie, comme s'il avait eu une carte de marine sous les yeux. Il décrivait exactement les ports, les baies, les promontoires, les falaises aux embouchures des fleuves, les plages sûres et jusqu'aux récifs cachés sous les flots.

Il disait les mœurs des sauvages de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Zélande, de Taïti, de Bladac, de l'archipel Pomotou et de Sandwich, avec une telle vraisemblance, qu'on se serait cru transporté dans ces régions éloignées du monde; on voyait leurs costumes, leurs formes, leurs couleurs, leurs statures, leurs nez, tantôt relevés, tantôt camus; leurs bouches aux lèvres grosses, retroussées, ou épaisses; leurs cheveux longs et soyeux ou courts et plats, ou bien disposés en tresses de toutes les formes; leurs couleurs blanche, roussâtre, jaune, cuivrée ou noire; leurs figures saillantes ou écrasées, pleines ou allongées, leurs peaux tatouées ou peintes de couleurs, chargées de bandes,

de cercles, de petits ronds, de petites étoiles sur la figure, sur la poitrine, sur les bras et même sur tout le corps.

Il nous faisait connaître parfaitement ces sauvages, les uns d'un naturel pacifique, les autres durs, cruels et sanguinaires : ici, portant au voyageur dans leurs nacelles des provisions de fruits et de gibier ; là, les fuyant, les combattant de loin avec leurs flèches, et de près avec leurs casse-têtes. Les uns montrent de l'esprit, les autres de la stupidité. Ceux-ci sont enclins au vol et se jettent avidement sur tout ce qu'ils rencontrent ; ceux-là s'étonnent de tout, rient, sautent, hurlent et battent des mains : en somme, notre fou était un Cook, un La Pérouse, un Dumont d'Urville. Quand il était de bonne humeur, tout le monde faisait cercle autour de lui, et c'était un charme véritable d'entendre ses récits si précis et si exacts. J'étais effrayé de cette mémoire prodigieuse de noms, de lieux, d'usages, et il était évident que sa folie n'avait atteint qu'une partie de ses facultés ; le trouble n'existait que dans son imagination.

Un jour, je le rencontre seul, et, d'un air un peu réjoui, je lui dis :

— Eh bien ! capitaine, que fait-on de bon ?

— Ne le vois-tu pas ? me répond-il, nous allons doubler le cap Horn ; appelle Nostromo, et dis-lui qu'il ordonne au timonier de donner une *sext* de bord. Animal ! c'est une tierce, cela ; il faut une sexte. Eh ! camarade, fais filer les nœuds ; allons, courage, et vous, voiliers du beaupré, arrangez les voiles d'étai à un quart. Bien. Un demi-tour à la maîtresse voile et aux deux bonnettes (1).

— Capitaine, on file dix milles et demi.

— C'est assez. Vous autres, jeunes gens, vous voudriez

(1) Ce sont deux voiles en triangles isocèles mais un peu échancrées d'un côté, et qui ressemblent aux voiles d'étai.

voler comme des hirondelles, mais le vieux marin est plus calme. Nous sommes maintenant dans une mer de lait. Ce n'était pas comme cela, en février 1820; nous étions à bord de l'*Uranie*, commandée par l'invincible Freycinet; nous doublions le cap Horn, quand nous fûmes assaillis par un vent contraire, qui nous rejeta sur les îles Malouines. Mais hélas! nous trouvions le naufrage, là où nous espérions le salut.

— Comment, capitaine? Vous avez navigué avec Freycinet sur l'*Uranie*? Vous avez donc fait le tour du monde?

— Mais sans doute, et, de plus, j'étais sous-officier. Après cette expédition, de retour en France, je m'embarquai sur la *Conchiglia* avec l'audacieux Duperrey, compagnon du fameux Dumont d'Urville et de Lesson. Quelles campagnes! mais je ne me reposerai pas tant que je n'aurai point trouvé l'axe du pôle antarctique.

— Il doit être énorme, mais aussi la rapidité de sa rotation doit l'enflammer; n'en approchez pas de trop près, vous pourriez vous brûler.

— Les glaces de cette mer le rafraîchissent.

— S'il en est ainsi, arrivé devant les glaces, vous jetterez l'ancre, et vous pourrez aller à patins jusqu'à l'axe du globe.

— Tu as raison. C'est comme cela qu'il faut s'y prendre, pas autrement.

— Dites un peu, capitaine, comment avez-vous fait naufrage sur l'*Uranie*?

— Je te le dirai, c'est une chose horrible à penser. Tu dois savoir que le 17 septembre, nous sortions de Toulon; le 5 octobre, nous passions le détroit de Gibraltar; et le 6 décembre, nous jetions l'ancre à Rio-Janeiro; là, Freycinet s'arrête quelque temps pour observer la contrée; car notre voyage avait pour but des recherches scientifiques. En



quittant le Brésil, nous fîmes voile pour le cap de Bonne-Espérance ; nous fîmes une halte aux îles Maurice et à l'île Bourbon, puis nous filâmes droit sur la Nouvelle-Hollande. L'*Uranie*, mon cher, ressemblait à une naïade marine, sautant gracieuse et légère sur les flots. Dans la baie des *Chiens marins* de Dampier, ces bêtes sautaient autour d'elle, comme les Tritons autour de Galatée. De là, nous nous reposâmes à l'île de Timor, où nous trouvâmes des habitants de couleur noire, bien faits, et portant les cheveux frisés : il y avait aussi des Chinois et des Malais, faisant le commerce avec des Portugais et des Hollandais. Les Timoriens se saluent, non pas en s'embrassant, mais en se pinçant réciproquement le bout du nez (1), ils se tatouent et ont les mœurs des habitants des autres îles océaniques.

De là, nous nous dirigeâmes sur les îles Moluques, puis sur les terres des Papous, au cap occidental de la Guinée, sur les îles voisines Rawak, Waighiu, Boni et Rabarei, étudiant la nature des climats, des métaux, des plantes et des habitants de ces forêts. Le 9 juin 1849, l'*Uranie* prenait son essor vers les îles de l'Amirauté, vers l'Archipel des Carolines, puis vers le groupe Tamatau jusqu'aux îles Mariannes ; nous partîmes de là pour entrer en plein Océan Pacifique et nous arrêter dans la belle île de Havaii, le 5 août. Le roi Tamea-mea était mort, et les partis étaient dans l'effervescence ; mais Freycinet prononça un discours si éloquent à l'assemblée, qu'il calma la tempête et fit proclamer roi des Havaitiens le prince Rio-rio.

L'interprète Rive (gascon qui, de mousse qu'il était, se donna pour médecin dans l'île) nous conduisit faire une visite à la reine-mère Kabou-Manou, dont le sieur Arago prit le portrait avec celui de cinq autres reines. Oh ! mon

(1) Les sectaires de l'*Unité italienne*, découverts en 1830 à Naples, ont sans doute emprunté cet usage aux Timoriens ; ils se saluent comme eux en se prenant par le nez et en se donnant une petite tape sur la joue, comme marque de reconnaissance.

cher, tu n'as pas l'idée d'une beauté de ce genre ! La plus légère de ces cinq reines pèse quatre cents livres. Figure-toi cinq vaches marines, cinq éléphants accroupis sur des nattes, le ventre rebondissant sur les genoux, une carnation couleur de cendre, un gros nez large et épâté, deux yeux cachés dans cette masse charnue, une bouche dont les lèvres ressemblent à deux saucisses, et, par-dessus le marché, certaines couleurs dessinées grossièrement sur ces beaux visages, et dis-moi si le Corrège ou Albani auraient réussi à reproduire ces odalisques.

» Je ne te raconterai pas notre voyage à Mawi, ni comment, en quittant les îles Sandwich, nous fîmes voile pour la seconde fois vers Jackson. C'est de là que l'*Uranie* traverse la mer du midi dans la direction du Cap Horn ; alors nous fûmes saisis par un vent contraire et rejetés sur les îles Malouines. Nous cherchâmes à aborder dans la baie des Français. C'était le 14 février 1820 ; la mer était calme, une brise légère soufflait en plein dans nos voiles. Mais, au moment où nous entrions dans l'embouchure de la baie, la carène heurte contre la pointe d'un récif. « A la pompe ! » Tel fut un cri universel, et chacun de pomper de toutes ses forces. Mais les pompes ne suffisaient pas à vider le dixième de l'eau qui entraît, la pauvre *Uranie* chancela et sombra sur le côté.

» Il était nuit. Nous attendîmes les premières clartés de l'aube pour aborder sur les canots, emportant avec nous la poudre et les biscuits, que nous avions pu soustraire au naufrage. La Providence vint à notre secours ; nous avisâmes un veau marin et le tuâmes : il pesait plus de 2,000 livres. La chasse et la pêche nous fournirent notre nourriture dans cette île déserte, où les bœufs et les chevaux sauvages paissaient en très-grand nombre dans les forêts.

» Il nous arriva une autre provision : une immense ba-

LIONELLO.



leine vint s'embarrasser dans les écueils de la côte; malgré ses efforts, malgré les fleuves d'eau qu'elle vomissait de ses narines, malgré les soulèvements de sa queue, elle ne put en sortir. Nous lui tirâmes vingt coups de fusil; mais les balles rebondissaient sur sa peau comme sur la pierre. L'un des plus audacieux marins sauta sur l'échine du monstre, et se mit à manœuvrer à coups redoublés avec sa hache sur cette montagne de chair; il y pratiqua une grande ouverture, y accrocha un harpon et l'attacha à un rocher. Au moment de la haute marée, le cétacé se secoua si violemment qu'il brisa la corde et prit le large; mais les coups qu'il avait reçus lui ôtèrent ses forces et les flots le rejetèrent expirant sur le rivage. Nous en retirâmes de la chair et de l'huile en abondance.

» Déjà, nous étions au mois d'avril, et l'hiver, si rigoureux dans les régions antarctiques, commençait; aucun espoir de salut n'apparaissait pour nous.

» Enfin, un navire américain, parti pour la pêche de la baleine, s'approcha de notre baie. Freycinet fit élever les signaux, on les aperçut; le vaisseau jeta l'ancre près de notre colonie, et l'on nous reconduisit à Rio-Janeiro. Nous partîmes le 17 avril, et vers la mi-juin, le baleinier rentrait dans le port. Freycinet acheta un beau navire, qui nous emmena le 13 novembre, et, après une heureuse traversée et un voyage de trois ans et deux mois, nous aborâmes au Havre. »

A peine avais-je laissé mon navigateur, que j'entends des cris animés et violents, comme des gens qui en sont venus aux couteaux et aux poignards: « Au secours! arrête! par ici! » Au moment, passait un infirmier, je lui demandai ce que ce bruit signifiait:

— Rien, me dit-il. Ce sont des fous, qui crient comme s'ils en étaient aux mains avec des ennemis; ils sont seuls, et il n'y aurait pas plus de danger s'ils étaient réunis. »



A ce sujet, il me raconta qu'étant infirmier à l'hospice des fous de Vérone, ces cris amenèrent la découverte d'un grand crime, d'une manière tout à fait inattendue.

Un assassin, qui portait dans un sac les membres mutilés de sa victime pour les jeter dans l'Adige, passait, sans y faire attention, près de l'hospice ! il entend deux fous qui criaient : « Arrête ! attrape ! gare ! » Le criminel, saisi d'une frayeur panique, laisse tomber son sac et se sauve à toutes jambes, comme s'il avait eu tout le personnel de la police à ses trousses.

A la pointe du jour, de bonnes femmes, qui s'en allaient à la messe, passèrent par le chemin et trouvèrent ce sac : quelle ne fut pas leur frayeur en apercevant une tête humaine, des bras et des jambes ensanglantés ?

Bientôt, la police fut avertie, on procéda aux recherches. Un bouton qui avait été détaché de l'habit de l'assassin par la chute du sac fut l'indice révélateur.

Les espions avaient fait leur service pendant plusieurs jours, et ils étaient toujours revenus auprès du préfet, honteux comme des chiens qui n'ont pas réussi à faire lever le gibier. L'un d'eux qui était renommé pour son adresse, avait déclaré que jamais il n'avait vu de mystère plus impénétrable ; le préfet lui avait fait quelques reproches, l'espion avait protesté de son zèle et de son activité. Au moment où il s'éloignait, le préfet remarqua qu'il manquait un bouton à son habit. Il le rappelle, il sonne, un huissier entre, il lui donne l'ordre d'appeler deux carabiniers, il s'adresse à l'espion et lui dit qu'il veut le faire accompagner pour aller dénicher deux bandits dans les jardins du bastion d'Espagne. Arrivent les deux carabiniers, l'ordre est donné :

— Emmenez-moi cet homme.

L'assassin pâlit et tremble. Le préfet le fait revenir, il

prend le bouton et le petit morceau d'étoffe qui y était resté attaché, et il se trouve qu'il s'adapte parfaitement et pour la forme et pour la couleur à la place du bouton perdu. L'assassin avoua que sa victime était un homme qui était revenu de la foire avec quelques centaines d'écus; qu'il avait averti son père et qu'ensemble ils l'avaient tué, qu'ils avaient ensuite découpé ses membres pour les mettre dans un sac et le jeter dans l'Adige.

Ils furent pendus tous les deux : le fils se repentit et demanda pardon à Dieu, mais le père mourut endurci dans son crime et dans l'impénitence.

L'infirmier ajouta :

— Soyez persuadé que la Providence veille toujours sur le crime : tôt ou tard, elle le met au grand jour, elle pénètre les consciences, elle scrute les cœurs, elle attend le repentir, mais la justice se fait toujours.

Quand le feu qui s'était allumé dans mon cœur fut un peu calmé, je commençai à réfléchir sérieusement sur ma position. D'un côté, j'éprouvais un vif remords des désordres qui m'avaient jeté si bas, qui m'avaient fait subir tant d'avaries, et cela, pour une danseuse; de l'autre, la honte de retomber, aussitôt après ma guérison, dans les griffes de la police, me torturait. Je voyais briller dans ces bons religieux l'humanité, la courtoisie, la complaisance. Le supérieur était un vieillard savant et affable. Je finis par me dire, que je serais un fou de ne pas profiter d'une si belle occasion pour me tirer de ma profonde misère. J'en avais les moyens à ma disposition; il ne me fallait que de la fidélité à moi-même.

Rassuré par ces réflexions, je saisis le moment où le supérieur était un peu à l'écart, je l'abordai et lui dis que je venais en toute confiance lui demander aide et conseil. Le Père m'accueillit avec une bonté touchante; il me dit de lui ouvrir mon cœur en toute confiance et qu'il ferait

pour moi tout ce qui lui serait possible. Je le priai de tenir le secret de mes confidences, il me le promit, et je lui racontai ma vie, mes désordres, mes malheurs ; j'ajoutai que j'avais à Venise un grand-oncle, noble et riche, qui m'aimait beaucoup.

Le bon religieux s'affligea à l'audition de mes égarements et du danger que j'avais couru de jeter la honte sur ma famille et sur mon nom. Il resta pensif quelques instants ; puis, avec un regard de tendresse paternelle, il me dit qu'il se chargeait de mon affaire avec la police, ainsi que des frais et dépenses pour le tribunal et pour l'acquittement de mes dettes. L'espérance m'avait ranimé, et je me promis de me relever à la hauteur de ma conscience et de ma noblesse.

Deux jours après, le religieux avait tout arrangé avec mon oncle. A minuit, on me conduisit à une gondole, et je me rendis à la maison de mon oncle ; je lui déclarai tous mes emprunts, toutes mes dettes : l'argent fut aussitôt adressé à un banquier. Comme mon nom n'était pas connu, je fis remettre un large pourboire au gardien et au geôlier du numéro six ; je fis commander, pour le jour de Pâques, un régal composé de chapons, de viandes, de tartes, de vin de Grèce et de confettis en faveur de mes compagnons de prison, avec l'obligation, pour Zanetto, une heure après le dîner, de faire la roue, la sirène et ses plus beaux tours. J'obtins de mon oncle la mise en liberté de l'orfèvre, mon protecteur.

Mes affaires étant arrangées, je pris congé de mon oncle. Craignant que la police ne m'eût découvert et qu'elle n'eût transmis ses renseignements sur mon compte au Recteur magnifique de Padoue, j'avais résolu de m'en retourner par Mestre, Trévise, Bassano et Vicence, et de laisser Padoue sur le côté. Mais une autre pensée cruelle me travaillait l'esprit et me dominait complètement, quand je



fus arrivé à Rovigo : comment retourner dans mon pays ? Et si ma mère savait que j'eusse été jeté en prison pour escroquerie, confondu avec les malfaiteurs et les brigands, comment pourrais-je soutenir son regard ?... Comment oserais-je baiser de mes lèvres le front chaste et pur de Giuseppina ? Comment me montrer à mes amis, visiter mes parents, traverser la ville ? et, ce qui m'inspirait plus de honte encore, comment supporter le regard de mes serviteurs ? « Le comte Lionello, notre maître, échappé des galères sous le froc d'un moine ! » Et il me semblait les voir, à mon arrivée, me saluer avec un respect simulé, et, par-derrière, me jeter des regards accompagnés de gestes de mépris.

Ces pensées me firent une telle impression, que je n'eus plus la force de supporter le projet de mon retour. J'écrivis à ma mère, je lui dis que l'air de Padoue me faisait mal, que, ne pouvant retourner chez moi sans avoir complété mes études de droit, j'avais résolu de me rendre à Bologne : je lui promettais de lui écrire de cette ville et je la priais, en attendant, de m'envoyer de l'argent. Ma résolution fut bientôt mise à exécution. A Bologne, je pris mes appartements à l'hôtel de Saint-Donat, et je recommençai à fréquenter les étudiants et à jouir des charmes de cette ville, l'un des plus agréables séjours de l'Italie. On y respire un air pur, on y trouve des visages toujours gais, des manières gracieuses, des cœurs affectueux, des esprits faciles, des caractères francs et animés. On ne se lasserait jamais de vivre dans ces réunions, de s'asseoir dans les cafés ou à la table des pâtisseries, de se promener sous les portiques du Pavillon, de gravir les collines et de parcourir les charmantes villas des faubourgs.

Mais, pour mon malheur, il y avait alors des serpents cachés sous les fleurs. Dans les réunions et dans les lieux de plaisirs, on rencontrait de rusés embaucheurs, dont la malice était un péril inévitable pour tous les cœurs, que ne

protégeait pas le bouclier de la foi. Ils avaient tant de moyens à leur disposition, tant d'accord entre eux dans leurs entreprises, que, malgré la défiance ordinaire à ceux qui ont vécu un peu dans les universités, ils finissaient par entraîner les plus hardis et les plus intrépides.

Pourtant, il faut que je l'avoue, j'ai remarqué que le poison révolutionnaire n'avait de prise que sur les cœurs déjà corrompus. Les âmes candides et pures sont à l'abri de sa funeste influence ; ils la pressentent plus vite et en éprouvent une plus grande horreur. Pour moi, la lecture de Voltaire et une philosophie trompeuse avaient égaré mon esprit ; mes désordres avaient achevé sa perversion : je ne voyais pas la vérité, et, l'eussé-je vue, le courage me manquait pour la pratiquer.

Un jeune homme de la Romagne, triste personnage perverti au-delà de toute expression, fut le premier qui s'occupa de moi : il avait entendu dire que j'étais riche, présomptueux et téméraire, et il ne se donna plus de relâche, qu'il ne m'eût amené dans ses filets. Il commença par m'entourer d'attentions délicates, de flatteries et de grandes promesses.

Il me réputait pour une âme noble, un grand cœur, un esprit élevé : j'étais capable des plus grandes entreprises ! L'Italie me regardait avec amour et comptait sur moi pour son bonheur ; elle me montrait son sein déchiré par les tyrans, ses bras chargés d'entraves, ses pieds livides enchaînés au poteau de la servitude ! C'était moi, et quelques autres de la même trempe, qu'elle attendait pour la sauver !

---

---

X. — LES VENDITES ET L'INSINUATEUR  
DE LA CARBONERIE.

Plus j'y pense, et moins je puis revenir de mon étonnement, malgré mon carbonarisme, quand je me rappelle comment, en 1829, s'organisait la conspiration universelle, sous les yeux des gouvernements, avec des signes si évidents, des menées manifestes, une action ardente et hardie : les gouvernements nous regardaient, comme le cuisinier qui s'assied en surveillant le chat qui va flairant autour d'un plat, et qui, au moment où la surveillance cesse, se jette sur le morceau, le saisit et s'enfuit.

A Bologne, les aveugles se laissaient séduire par l'attrait de la nouveauté. La plupart des professeurs de l'Université joignaient à beaucoup de science, une grande prudence, une fidélité à toute épreuve et un jugement solide ; mais il y en avait quelques-uns qui tenaient école ouverte d'insubordination et de révolte : ils recevaient tour à tour les étudiants chez eux ; sous les portiques de l'Université, en se promenant, ils disaient à demi-voix : « L'Italie est lasse de la servitude ; elle est déchue de son ancienne grandeur ; les nobles et les princes la tiennent abaissée dans la boue ; ses espérances ne reposent plus que sur la jeunesse. » La police, quand on lui dénonçait quelque professeur, répondait en secouant les épaules :

— Les grands génies ont toujours un grain de folie ; laissez-les croasser un peu, pourvu qu'ils ne nous gênent en rien. Et l'on riait des bizarreries des sayants et des utopistes.



Dans presque toutes les Universités de l'Italie, il y avait une école, plus ou moins ouverte, de conjuration : elles se communiquaient leurs projets, leurs moyens, leurs ruses ; elles se rattachaient ensemble par les grands fils de la révolution (1).

Le vieux duc de Modène avait ses fidèles espions dans toutes les Universités, dans toutes les métropoles, dans toutes les cours ; il veillait, il ranimait, il avertissait les gouvernements ; il connaissait les plus secrets agitateurs, ceux qui se louaient au service des princes pour surveiller leurs démarches, pour surprendre leurs secrets, pour capter leur confiance, pour détourner et empêcher leurs projets. Et les princes ne s'en occupaient pas plus, que s'il se fût agi des affaires du Congo ou du Monomotapa. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce même duc de Modène, qui voyait de si loin les affaires des autres, ne remarquait pas que les mêmes faits se produisaient dans sa ville, dans son palais et jusqu'à la porte de sa chambre ; il salariait et honorait de sa confiance les mêmes hommes qu'il dénonçait ailleurs. Les sociétés secrètes ont divers degrés de mystères : on peut les connaître jusqu'au troisième ou quatrième degré ; au-delà, c'est un labyrinthe impénétrable. Il arrive souvent que la police et les princes cherchent bien haut leurs chefs, qui se tiennent cachés en bas. Si je disais que la *haute lumière* des Carbonari n'était ni un comte, ni un marquis, ni un colonel, ni un général, on ne me croirait peut-être pas : si j'ajoutais que c'était un cordonnier, un bijoutier, ou un chapelier, on crierait : mensonge ! et pourtant, n'est-ce pas une bande de coquins qui a renversé le trône de Louis-Philippe, soutenu par une

(1) L'Italie était plus heureuse que la France et l'Allemagne en fait de doctrines et de professeurs : mais il n'en fallait pas beaucoup pour causer des maux immenses. Dans quelques Universités, on se tenait sur ses gardes, on avait peur du prince, mais on travaillait en secret d'une manière plus pernicieuse : par les fruits, éclos en 1848, on peut juger de la semence.

garnison de cent mille soldats, par des forces d'artillerie en très-bon état, par des munitions et des remparts inexpugnables, par des agents de police très-clairvoyants, par des ministres consommés dans la science politique?

Ainsi, les princes de l'Italie, en 1829 et 1830, s'amusaient autour du monstre qui devait les dévorer.

Sur la fin de 1830, Marie-Louise, duchesse de Parme, estimait comme un modèle de la plus rare fidélité, un homme que j'avais sur ma liste au milieu des plus audacieux Carbonari. elle le vit, au mois de février suivant, à la tête des insurgés, et, au moment où elle montait en carrosse avec sa dame d'honneur, elle lui jeta un regard de dédain avec ces paroles : « C'est un Judas ! » auxquelles le traître répondit en lui souhaitant bon voyage.

Le grand-duc de Toscane en avait à sa cour, mais plus timides, plus réservés, ou plus prudents, ils ne se manifestèrent pas d'abord; ils attendaient les mouvements de Rome et de la Lombardie.

Charles-Félix, roi de Sardaigne, était infirme, et en même temps qu'il refusait, depuis dix ans, avec une fermeté constante, de faire quartier aux rebelles de 1821, il y avait des traîtres, qui tramaient la révolte auprès de son lit; ils avaient si bien disposé leurs filets, que le général Cavasanti, commandant les carabiniers du royaume, ne pouvait venir à bout d'en dénouer les fils. Aussi, sans le coup d'éclat des Modénais, des Parmésans et des Romagnols, le Piémont-sautait en l'air, sans pitié pour son monarque moribond (1).

(1) Le général Cavasanti était un homme d'une valeur héroïque, d'un grand cœur et d'une fidélité inaltérable. Il avait un de ses fils au collège de Turin; il savait que les conjurés avaient résolu d'en faire l'assaut au premier coup de la révolte, pour prendre les enfants comme des otages, et tenir ainsi en respect les pères, qui étaient les grands de la couronne, les ministres, les généraux et les sénateurs. Il alla un jour trouver le supérieur, et lui dit : — Cette nuit, on a vu un groupe d'hommes rôder autour du collège, et regar-

Un soir du mois de juin, dans un souper qui se donnait sur la route de Saragosse, il se trouvait un avocat avec deux professeurs de l'Université dans une réunion de jeunes gens, dont je faisais partie. Quand on fut au dessert, et que le vin eut commencé à chauffer les têtes, on entama la question de la situation actuelle de l'Italie avec une hardiesse de vues et de projets qui auraient épouvanté le plus intrépide monarque. On disait, entre autres choses : « Tant que les rois nous méprisent d'un côté, et de l'autre ne font que nous redouter, nous avons beau jeu avec eux. » L'avocat ajouta : « Allons, il ne faut pas que le vin de Scandiano, qui est ordinairement la lumière de la vérité, te fasse tomber dans ces contradictions de mépris et de crainte : ce sont des sentiments qui ne peuvent s'allier ensemble. »

— Tu es avocat, reprit l'autre, et il t'est permis d'avoir en horreur les contradictions. Toi qui es si fort sur ce chapitre, qui sais si bien accoupler la foi et le parjure, l'honneur et la lâcheté, et presque le diable et les saints, c'est sans doute le vin de Scandiano, qui illumine tes yeux. Ce sont pourtant les contradictions des princes et des gouvernements qui font marcher nos affaires.

— Explique-nous donc ta théorie.

— Ce sont des faits et non des théories. Veux-tu les constater ? Vois si je dis vrai. Nous avons tant écrit et proclamé depuis plusieurs années, que les opinions sont libres, que les moyens qui profitent à la liberté ne peuvent être des délits, que l'opinion est la reine du monde, qu'il y en a eu assez pour assourdir les princes et les ministres. Si un prince déniche une conjuration, il est plus embarrassé de

der les fenêtres basses de l'infirmerie, et l'un d'eux a dit : « Nous pouvons escalader et entrer de ce côté-ci. — Ayez soin de barricader solidement ces fenêtres. Je ne veux point retirer mon fils, je jetterais l'émoi dans les familles et je ferais tort au collège ; je m'en remets à la garde de Dieu. » Le lendemain, il revint et dit : « Si la révolte n'éclate pas cette nuit, demain nous aurons vaincu. » Le lendemain, la révolte fut comprimée ; et ce père généreux avait su mettre l'amour de la patrie au-dessus de sa tendresse paternelle.



l'avoir trouvée que de la voir éclater contre lui. D'un côté, il voit bien qu'il s'agit de tenir la main ferme et d'attaquer rudement : mais de l'autre, il craint un déluge universel de la presse, qui lui jettera à la face les noms de Néron, de Caligula, de Tibère, de bourreau et pis encore (1).

« Ajoutez qu'il craint les autres couronnes qui prennent plaisir à voir son embarras et à critiquer ses ministres. Ajoutez enfin que, si le prince n'a rien de commun avec les rebelles, on lui apporte une dépêche d'une cour plus importante, dans laquelle on plaide leur cause, on fait appel à la générosité, à la magnanimité, à la puissance invincible du prince, on élève jusqu'aux nues sa modération et sa prudence, on célèbre sa haute sagesse, et enfin on invoque la tendresse de son cœur paternel, qui ne peut souffrir de voir verser le sang de ses bien-aimés sujets (2).

» Cependant les juges étudient les procès, ils font des recherches, interrogent les témoins, multiplient les séances, pèsent les circonstances aggravantes, examinent

(1) François IV, duc de Modène, a dû le savoir par Ciro Menotti, qui le trahit malgré les bienfaits qu'il en avait reçus ; saisi dans sa maison avec plus de quarante conjurés, pendant que le duc lui promettait le pardon moyennant promesse d'amendement, il lui tira lâchement un coup de pistolet par derrière. Sa maison fut prise d'assaut, il fut fait prisonnier et condamné à mort. Toute l'Italie se rappelle les malédictions qui tombèrent sur ce prince si grand et si généreux. — D'autres ne furent pas si sourds aux cris des conspirateurs : *L'Echo du Mont-Blanc* disait : « Il est positif qu'en 1847, la France et l'Autriche voulurent détruire (en Suisse) ce foyer menaçant... mais au moment d'entrer, leur cœur leur manqua par la crainte des vociférations de la presse radicale ! (15 mars 1852) »

(2) Ce fut le système général de la politique Européenne depuis 1830, soutenue particulièrement par Louis-Philippe, et plus que jamais de nos jours par un puissant ministre de l'une des plus grandes nations de l'Europe. Il paraît que Louis-Napoléon veut délivrer la société de la ruine dont la menacent les sociétés secrètes. Nous citerons à ce propos les maximes d'un grand homme d'Etat d'aujourd'hui. Il dit : « Un système funeste a prévalu à notre époque ; on invoque l'humanité, on excuse l'erreur, on loue la pensée et c'est à peine si l'on blâme l'acte, quand il s'agit d'une conspiration contre l'ordre légitime. Ce système est absolument contraire à tout principe de justice et plus funeste dans l'application que s'il s'étendait aux autres délits, moindres comparativement, que ceux que l'on qualifiait autrefois de lèse-majesté et de haute trahison. L'assassin, le voleur, le faussaire, sont terribles pour les individus ; les criminels politiques le sont pour une société entière. Il est vraiment étrange que l'on en soit venu à n'avoir plus de pitié pour quiconque menace et offense séparément quelques membres de la société, tandis que la commisération et la protection publique doivent couvrir, entourer et sauver ceux qui tendent à ébranler et à renverser la paix, l'ordre et les droits d'une nation entière, etc., etc. (*Solaro D. M. Memorandum.*) »

ies armes, les écritures, et en viennent à la sentence capitale. »

— Capitale ! s'écria un jeune homme : je n'en connais qu'une, et si celle-là s'exécute, adieu les petits soupers de Saragosse.

Le professeur répondit :

— On voit bien que tu es encore novice. Les juges, bien entendu, font leur devoir. « Vu l'article du code pénal, où les dépositions, le coupable convaincu et faisant des aveux, est condamné à la peine de mort. — Les bonnes gens qui lisent ces sentences affichées à la porte du tribunal et sur les colonnes du palais, ainsi qu'aux coins des rues, frémissent de frayeur ; mais on lit bientôt après : « Sa Majesté, notre gracieux souverain, écoutant plutôt sa clémence naturelle que la rigueur de la justice, a daigné commuer la peine de mort en vingt années de travaux forcés. »

— Je respire, s'écria le jeune homme, qui suait d'épouvante. Cependant, vingt ans de galère, hum !...

— Allons donc, tu ne sais donc pas ce que sont les années de la Clémence ?

— Elles sont de douze mois, sans doute ?

— Les années de douze mois sont bonnes pour les misérables ; mais, pour les rebelles, elles sont à peine de six mois ; on ne compte pas les nuits, et les mois sont de quinze jours ; dans les galères, on est toujours aux équinoxes, il y a douze heures de jour et douze de nuit.

— J'entends. Si l'on déduit les heures de nuit, les mois ne sont plus que de quinze jours.

— Mais ce n'est pas tout. Il y a d'autres petites soustractions à faire : Un prince de la couronne vient-il à naître, les rebelles ont une remise de trois ans. Un mariage se célèbre à la cour, on déduit encore un an ou deux. Et puis,

une révolte éclate, voilà le gouvernement qui ferme boutique, et qui s'en va ; les frères arrivent, ouvrent les portes du bagne, brisent les fers et délivrent ces pauvres innocents, ces martyrs du parti ; on leur met le fusil dans les mains, et ils jurent bien que plus jamais ils ne se laisseront mettre en cage.

L'avocat lui dit : « J'espère bien ne jamais goûter de la prison ; mais, si mon sort le voulait, je retiendrai la leçon, je compterai les équinoxes, les naissances, les mariages, et, en attendant, je ferai le service de l'autel et de la sacristie ; il y aura toujours un saint quelconque pour m'assister. »

Le professeur continua à développer sa proposition relative au double sentiment de crainte et de mépris, que les gouvernements éprouvent à l'endroit des conjurés. Et, malgré ses prétentions à l'effet, il disait avec beaucoup de bon sens et de vérité : « Nous savons que la police connaît la plus grande partie de nos secrets, de nos menées, de nos projets ; et ils nous méprisent néanmoins : autrement, ils ne nous laisseraient pas faire. »

» Il est vrai que chaque prince compte parmi nous des traîtres, qui le mettent au courant de quelques mystères sans portée ; mais nul prince n'ignore que nous avons, nous aussi, nos intelligences secrètes dans son palais, dans son cabinet et jusque dans son secrétaire, dont Sa Majesté a pourtant toujours la clef dans sa poche. Il a cependant l'air de ne pas s'en inquiéter. »

L'avocat ajouta que souvent les conjurés ont la minute des lettres et des dépêches les plus importantes, avant qu'elles n'arrivent aux ambassadeurs et aux ministres auxquelles elles sont adressées. La secte a la clef de tous les chiffres, de tous les signes conventionnels, de toutes les pratiques, de tous les usages mystérieux. Mais le mystère le plus incompréhensible, c'est de voir les gouvernements, qui savent ne rien faire pour nous arrêter.



Avant les révolutions de l'Italie, arrivées en 1834, les *Vendite* (on appelait ainsi les grands centres du carbonarisme) étaient dans leur plus grande faveur ; leur travail s'étendait des extrémités des Calabres jusqu'au cercle des Alpes, et, malgré la déconfiture de 1824, qui avait peuplé les bagnes du Spielberg, les *Vendite* s'étaient ranimées : elles cachaient leur feu sous la cendre, mais ce feu était de nature à jeter les flammes les plus ardentes. Les Allemands veillaient, mais les Carbonari étaient prêts à soutenir l'attaque : ils obtenaient difficilement des passeports en Lombardie pour franchir les frontières de leur pays, et, sous ce rapport, l'agrégation rencontrait des difficultés. Mais, sous mille prétextes, ils trouvaient des moyens d'entrer et de faire quelque prosélyte important.

La bulle de Léon XII contre les sociétés secrètes avait déjà retenti partout, et elle avait eu plus d'empire sur les esprits qu'on ne le croit généralement. Les jeunes gens, qui sont, comme le remarque Weishaupt, l'aliment ordinaire des sectes, avaient à vaincre, outre la crainte de la justice humaine, l'horreur de l'excommunication. Cependant, les Universités étaient là pour fournir la pêche abondante au parti. Dans quelques villes, pourtant, les jeunes gens étaient plus défiants ; et, dans la Lombardie et la Vénétie, on traitait plutôt avec les hommes mûrs qu'avec la jeunesse.

Là, où il y avait des étudiants, on travaillait surtout les plus inexpérimentés. Les gouvernements n'ont jamais voulu comprendre, à notre grand profit, que ces nombreuses écoles, ouvertes dans chaque Etat, favorisaient nos desseins, et que chaque Université était un marché ouvert aux *Vendite* du Carbonarisme. D'un autre côté, je vois que la multiplication des Universités provient de l'altération des principes du droit international, qui varient autant que les formes de gouvernement. Les études autrefois avaient pour base unique le droit romain et les lois canoniques ; l'Italien, l'Espagnol et l'Allemand pouvaient étudier dans la célèbre

université de Paris, comme à Padoue, à Bologne et à Salamanque.

Le protestantisme a corrompu en Europe les principes fondamentaux du droit naturel, politique et chrétien : il a ôté aux lois leur fondement commun, il a fait affluer au cœur tout le sang de la nation ; il a coupé toutes les veines dans le grand corps de la législation catholique ; et il en résulte que le plus petit Etat veut avoir à lui des principes constitutifs.

Où faut-il rechercher la cause de cette rupture désastreuse ? Dans le système des disciples de Weishaupt : la multiplication des universités. Une université, c'est un rendez-vous de prosélytes qu'il ne faut pas chercher de tous côtés. Une université, c'est une tentation pour tout ouvrier de faire de ses enfants des docteurs. Une université, c'est une machine à produire des avocats, des médecins, des ingénieurs, qui s'abattent, nombreux comme un essaim, sur le trésor public, et qui, ne trouvant pas tous à s'y rassasier, cherchent dans les conjurations la réalisation de leurs grands projets et de leur insatiable ambition. Les gouvernements ont voulu vivre chez eux à part, avec leurs lois, avec leurs monnaies, leurs études, leurs évêchés, leurs manufactures, leur commerce circonscrit dans leurs frontières, grâce au monopole universel établi dans chaque Etat. Et ils n'ont pas vu que les sectes, à la faveur de cette agrégation, de cette concentration, en formaient une autre qui menace d'absorber et de détruire l'indépendance et l'autonomie de tous les peuples.

Les sociétés secrètes ont bien prévu le résultat : elles se servent des doctrines des Universités pour l'accomplissement de leurs projets. J'en ai entendu plusieurs exposer les moyens de tourner contre les gouvernements les armes qu'aiguisent les Universités au profit de la secte de Weishaupt, qui est toujours le grand maître dans ces sortes

d'opérations (1). Un jour, que nous étions réunis à l'occasion des mouvements de 1831, et que nous discussions la question des obstacles possibles de la part des gouvernements, le président, vieillard rusé et expérimenté, nous dit brièvement : « Savez-vous le plus grand obstacle qu'on pourrait nous opposer ? Ce serait de fermer pendant dix ans toutes les Universités de Paris. »

Plusieurs témoignant de l'étonnement et trouvant l'idée fort étrange, il leur répondit qu'ils ne voyaient pas plus clair dans cette question que des bacheliers en politique. « En fermant les Universités, on supprimerait par là même les recrues nouvelles de prosélytes, et le déluge annuel des docteurs, qui sont pour le parti d'ardents propagateurs de nos doctrines et de puissants excitateurs à la révolte au milieu des peuples. Supposez que pendant dix ans on ne fabrique plus d'avocats ni de médecins, les plus médiocres trouveraient nombreuse clientèle, et, comme les chiens, ils n'aboieraient plus, parce qu'ils seraient rassasiés.

« Les princes l'ont parfaitement compris; ils ont voulu en venir à l'exécution, après les mouvements de 1824, mais nous avons tant crié que l'on a reconstitué les Universités sur le pied précédent. Quand nous avons fait les soulèvements de 1831, si les princes avaient pu remonter sur leurs trônes, ils auraient certainement fait fermer à double tour les portes des Universités : qu'en serait-il résulté ? Nous aurions crié, ils les eussent ouvertes.

Il y eut un peu d'étonnement dans la réunion, en entendant les propositions si hardies du vieux carbonaro. Il

(1) Louis-Napoléon, avec la pénétration d'un grand homme d'Etat, a reconnu que la concentration absolue, au lieu d'unir, disjoint et substitue à l'idée de patrie qui est sacrée pour tout le monde, l'idée vague de nation, laquelle se renferme dans tout entière la cité capitale où aboutissent tous les intérêts des communes. C'est cette conviction qui a motivé le sage décret du 25 mars, par lequel il confère aux préfets de plus larges pouvoirs pour l'administration des intérêts locaux. Ce décret donne une plus grande vie aux communes ; il est de nature à ressusciter le véritable amour de la patrie.



rencontra, du reste, une adhésion unanime. Les Carbonari, et tous ceux qui sont vraiment initiés aux mystères des sociétés secrètes, savent mieux que les gouvernements les mesures et les moyens qu'il faudrait prendre pour arrêter leurs opérations. Ils voient mieux que personne que leur plus ferme soutien, c'est le système de la peur et du laissez-faire.

Toutes ces considérations ne me venaient pas à l'esprit, quand j'étais à Bologne ; quand je commençai à réfléchir, il était trop tard ; je n'avais pas la force de me remettre sur le sentier du bien et de l'honneur. Alors, je me laissais emporter par les songes de mon imagination, je m'avançais en aveugle sur la pente du vice, je marchais inconsidérément avec les mauvais compagnons qui se multipliaient autour de moi. Les ruses de mon *Initiateur* (les Carbonari appellent ainsi celui qui a la mission de recruter un membre nouveau pour la secte) achevèrent de m'entraîner dans les filets de la *Vendita* de la Romagne, dont le chef était alors à Cesena.

Il me restait bien un peu d'amour filial et d'attachement pour ma sœur ; quelque chose me poussait à revoir ma mère et à embrasser Giuseppina. Mais l'affaire de Trieste et la honte de reparaitre dans mon pays avec le déshonneur de la prison, combattaient ce désir de mon cœur ; les séductions de l'habile carbonaro achevèrent de m'aveugler, et je me laissai entraîner à cette fatale résolution, qui fut le principe de tous mes autres désordres et de tous les malheurs de ma vie. J'écrivis à ma mère ; je lui dis que je voulais passer mes vacances en voyage, parce que je n'étais pas encore remis de mon indisposition de Padoue, et que les médecins me conseillaient de prendre des distractions ; je la priai de me fournir ce dont j'avais besoin.

Quinze jours après, don Giulio arrivait à Bologne avec le majordonne, m'amenant une jolie voiture de voyage, avec une riche provision de linge et tout ce qui peut être

utile à un jeune voyageur. Don Giulio s'offrit à me servir de compagnon. Mais je réussis à me débarrasser de la présence d'un mentor. Muni d'une bonne somme d'argent et de lettres de change sur Forlì, Pesaro et Ancône, je témoignai l'intention de partir seul. Je ne le fus pas longtemps. L'*Initiateur* m'attendait dans une auberge à un mille de Bologne, il monta avec moi en voiture, et nous allâmes dîner à Imola, où nous attendait une réunion d'amis, les uns Carbonari, les autres aspirants.

Je pus reconnaître dès-lors combien sont multiples et étroitement unis les anneaux de la chaîne qui, dans toutes les villes, rattachent entre elles les sociétés secrètes. Il n'y avait pas un quart d'heure que nous étions réunis, que deux jeunes gens arrivaient, puis un troisième, puis d'autres couples, qui se suivaient à des intervalles rapprochés. Ils s'embrassaient d'une manière particulière, ils se donnaient des poignées de mains convenues, ils se serraient le gros doigt dans la paume, ils se serraient à deux reprises le poignet; et, grâce aux leçons de mon maître, je savais déjà la signification de ces rites mystérieux. Cependant, n'étant encore que catéchumène, je ne comprenais que peu de chose à leur argot; ils se communiquaient les nouvelles des pays éloignés, sous des noms empruntés dont on baptise les nouveaux adeptes; ils se déclaraient leurs espérances et leurs craintes, leurs projets et leurs résolutions; ils disaient le courage des uns, et la lâcheté, la faiblesse des autres, les changements de magistrats et les ordres nouveaux des capitaines.

Mon *Initiateur*, dont le nom était Pierre, s'appelait Alcibiade dans la société; un nommé Lorenzo, s'appelait Cléon; un nommé Joseph, Aristide; un autre nommé Louis, Démétrius: et, parmi nos compagnons, je comptai deux nobles, trois bourgeois, un marchand, un menuisier, un commissaire de police, un employé d'octroi et un domestique de l'hôtel, qui, tout en préparant la table, se mêlait à la conversation avec

un à-propos parfait. Son nom était Cecchino, mais dans la secte il s'appelait Titus ; c'était le plus brave fripon du troisième escadron de la première section. Il avait un nez de limier pour flairer les voyageurs, qui descendaient à l'hôtel : le moindre indice surpris en passant, dans le regard, dans le sourire, dans la manière de tenir son couteau, de boire, d'interroger lui révélait un frère. Il jetait, comme au hasard, un mot de convention ; et si l'autre reprenait la balle au bond, il levait le masque et le saluait dans les termes ordinaires : « Jusqu'à la mort, » et l'on se donnait les renseignements nécessaires.

La nuit, à Forli, nous trouvâmes le même accueil ; mais le lendemain, arrivés à Cesena, Alcibiade me quitta pour aller faire visite au grand *Trafilierè*, qui était en correspondance directe avec les *Trafilieri* de l'Italie. Les *Trafilieri* sont de hauts personnages de la Carbonerie, qui ne reconnaissent au-dessus d'eux que l'un des chefs suprêmes, dont ils reçoivent les ordres immédiatement et avec lequel ils communiquent pour les affaires de haute importance. Ainsi le *Trafilierè* de Bologne avertit le *Trafilierè* de Forli, de Pesaro et d'Ancône de l'arrivée d'un frère, des affaires qui lui sont recommandées, des moyens à mettre en œuvre, des événements qui se sont produits ; et, s'il est besoin, il leur donne son aide et ses conseils. La *Vendita Carbonica* se divise en *Trafile*. Chaque *Trafile* a son *Trafilierè*. Sous le *Trafilierè*, il y a d'autres chefs secondaires, qui sont comme le bras qui exécute dans les diverses sections. Les *Trafiles* se subdivisent en *Sections*, et les sections en *Escadrons*. Dans chaque ville, il y a un Régulateur, qui porte le nom de *Haute-Lumière* ; il communique avec le *Trafilierè*, mais il ne connaît pas les chefs des autres *Trafiles*. La *Haute-Lumière* commande aux chefs des *Escadrons* qui se composent régulièrement de dix Carbonari.

Le cadre des *Escadrons* s'est élargi depuis : ils se composent maintenant de quatorze membres, et quelquefois



d'avantage. Quand je fus inscrit, il n'y en avait que cinq, qui ne connaissaient pas les autres chefs d'escadrons, où les membres dont ils se composaient; le chef d'escadron lui-même ne connaît pas les autres chefs, mais chacun connaît son chef de section, et les chefs de section connaissent leur Haute-Lumière. Voilà pourquoi, en 1834 et en 1833, la police de Turin et de Gênes n'a pu venir à bout de suivre les fils de la conjuration, qui, de toutes parts, se brisaient dans ses mains, et si, pour notre malheur, elle n'avait pas saisi la liste d'un Trafilière, elle n'aurait pas aussi facilement dévidé les fils de l'écheveau.

Outre la Haute-Lumière, il y a les Insinuateurs ou Enrôleurs que l'on choisit parmi les plus habiles, et qui se mêlent et se fourrent partout pour allécher et entraîner de nouveaux prosélytes : ils vont dans les universités, dans les lycées, dans les académies, dans les écoles militaires, dans les douanes, dans les chantiers de ports, dans les magasins, dans les boutiques, dans les grandes réunions d'ouvriers, dans les casernes et jusque dans les bourgs, les villages et les hameaux. Quand ils ont recruté un membre, ils le passent aux *Maîtres*, qui ont la charge d'instruire les néophytes, de leur faire connaître les coutumes, les rites de la société, les dissimulations, les précautions, les subterfuges, les moyens d'échapper à la surveillance, ou à la poursuite des autorités, l'argot, les signes et tous les secrets qui composent les mystères du premier cercle, car nous sommes bien au-dessus des puérils emblèmes de la Franc-Maçonnerie.

Toutes les sociétés secrètes de nos jours sont façonnées sur le type de l'Illuminisme. Elles ont toutes des chambres de réunions, qui donnent les unes sur les autres, et dans chacune desquelles les mystères sont révélés dans une proportion graduelle, jusqu'à la dernière, accessible, seulement, à ces petits nombres d'élus, qui s'enveloppent de ténèbres profondes pour se soustraire aux regards des

gouvernements. On peut juger par là si les effets doivent être terribles, quand éclatent les révolutions (1). —

Alcibiade, mon enrôleur, mon conducteur jusqu'aux premières limites du temple, après avoir vu le grand Trafilière, revint à l'hôtel et m'annonça que j'étais reçu, et qu'à trois heures mon baptême aurait lieu dans la maison de la Haute-Lumière; il devait me chercher des *Parrains* et des *Couvreurs* internes et externes. Les parrains se tiennent aux deux côtés du catéchumène : ils sont témoins des serments prêtés par le baptisé; les couvreurs sont les vedettes et les sentinelles avancées, toujours attentifs à prévenir les recherches et l'assaut de la police. Les couvreurs externes se tiennent au bout des rues, les couvreurs internes au bas des escaliers, parce que les salles des mystères ont ordinairement plusieurs sorties pour s'échapper en cas de surprise. Il y a souvent aussi contre les parois de grands cadres, représentant un saint, ou un trait historique ou un paysage, et derrière lesquels s'ouvre une petite porte, qui donne sur un escalier. Personne ne pourrait supposer, quand le cadre est remplacé, qu'il y ait là une issue.

Nous sortîmes de l'hôtel bien joyeux; comme j'étais étranger, je marchai en regardant de côté et d'autre; le monde qui passait me jetait un regard et s'en allait à ses affaires, comme cela se fait dans les villes où affluent les étrangers. Après une courte promenade dans la ville, Alcibiade me conduisit au café, où se réunissaient ses frères : là, nous passâmes d'un groupe à l'autre, échangeant des embrassements, des paroles aimables et plaisantes. Alcibiade me prit par le bras, et me tirant un peu à l'écart, il fit signe à deux des frères, et leur dit :

(1) Par les horreurs dont la Suisse, l'Italie et l'Allemagne ont été victimes en 1848 et 49; par celles qui ont effrayé la France en décembre 1852, les gouvernements ont pu juger de l'esprit infernal qui anime les sociétés secrètes.

« Trois heures de la nuit, chez Calpurnius (c'était la Haute-Lumière), vous serez parrains. » Il s'adressa à un troisième et lui dit : « Il faut que nous ayons des Couvreurs pour trois heures de la nuit. »

A l'heure du repos, je trouvais, en arrivant à l'hôtel, la table préparée, pour plusieurs convives, dans la salle que nous avions réservée : ils nous attendaient déjà, et passaient le temps à lire à demi-voix les nouvelles de Ravenne, où un commissaire de police avait été tué d'un coup de mousquet quelques jours auparavant. Frappé à mort, il était tombé, et aussitôt les frères s'étaient réunis et massés autour de lui, de sorte que l'assassin put s'échapper en se confondant avec la foule. On disait : « Qui est-ce ? — C'est celui-ci. — Non. — C'est un autre. — Juste ciel ! — Où sommes-nous ? Un pauvre père de famille, un homme loyal, un fidèle officier, frappé, non pas d'un coup de poignard, mais avec un fusil ! Ce sont certainement les sicaires de la secte. — Silence ! disait l'un des nôtres en simulant la compassion ; silence ! on nous sent. Ces Carbonari nous en veulent donc à nous, gens braves et honnêtes ? Ils sont capables de tout ; ils nous sentent, malheur à nous ! En sortant du pardon de Saint-Vital ou de Saint-Apollinaire, ils pourraient nous donner un coup de poignard. Allons-nous-en, il ne fait pas bon ici. »

Cependant les carabiniers étaient accourus avec un piquet de la garde du cardinal légat : « Arrière ! faites place, voyons, bonnes gens, laissez le champ libre à la justice. » On souleva le blessé, on le transporta dans une chambre, où peu d'instants après il expira. Mais notre brave Icilius, qui avait chargé trop fort, s'était blessé en tirant, sa poitrine avait été atteinte, et il vomissait du sang. On appela un chirurgien et on lui dit, qu'étant allé à la chasse dans un bois de sapins, il s'était blessé en tirant une bécasse. Le chirurgien a fait son rapport. Nous crai-



gnons beaucoup : la police a des soupçons et le garde à vue (4).

Le dîner fut gai. On fit de nombreuses libations à ma bien-venue, avec force allusions au bonheur futur de l'Italie, aux progrès de notre société, à ma nouvelle consécration. Le soir, nous fûmes en réunion au café, on fit quelques parties de billard, on prit d'excellents rafraîchissements, après lesquels plusieurs Chefs d'escadrons s'en allèrent à la maison de Calpurnius. Je sortis plus tard du café, accompagné de deux Assistants ou parrains, et de deux maîtres Couvreur qui me conduisirent au rendez-vous et me présentèrent à la Vendita comme candidat. La Haute-Lumière me fit une courte allocution pour animer ma foi, mon zèle, mon courage et ma persévérance dans la société; il ajouta qu'il fondait sur moi de grandes espérances. La noblesse de ma naissance, la grandeur de mes sentiments, la richesse de ma famille devaient servir d'auxiliaire à de généreuses et nobles entreprises. L'œil de la Vendita me suivrait partout, cet œil qui voit maintenant la prostration de l'Italie, et qui verra un jour mon bras, avec le concours de généreux champions, rendre à la patrie la couronne et le sceptre de reine des nations.

Il dit, et mes deux assistants me conduisirent au milieu de la salle, me bandèrent les yeux et me posèrent la main droite sur l'épaule : la Haute-Lumière me baptisa en me jetant de l'eau sur le visage. Puis le secrétaire de la Vendita fit la lecture des lois fondamentales du statut et me dit : « Giulio, car c'est en ce nom que te baptise la société, promets-tu la fidèle observation de ces lois? — Je la promets.

(1) Les soupçons étaient bien fondés comme on l'a démontré dans le procès où il a été convaincu d'homicide. Il faut dire ici que l'auteur a été fortement repris par quelques Ravennais pour avoir dit que le meurtre avait été commis en plein jour, tandis qu'il l'avait été à une heure de la nuit. Le pauvre homme avait entendu raconter le fait déjà depuis plusieurs années : une erreur de quelques heures lui a valu la conclusion que le Juif de Vérone et Lionello ne sont que des calomnies !

— Une obéissance aveugle, prompte, ferme, constante aux ordres qui te seront donnés au nom de la société? — Je la promets.

— De maintenir le secret inviolable jusqu'à la mort? — Je le promets.

— D'avoir pour ennemis tous les ennemis de société, et de les haïr de toute ton âme, de tout ton cœur et de toutes tes forces? — Je le promets.

— Il faut maintenant jurer! » Alors, ils me débandèrent les yeux; on tira un grand rideau de velours rouge, derrière lequel se trouvait au fond, en forme d'armoire, une espèce d'autel avec deux cierges allumés autour d'un piédestal, où l'on voyait un poignard à trois lames. Sur l'une, il y avait gravé : *Fraternité!* sur l'autre : *Mort aux traîtres!* sur la troisième : *Mort aux tyrans!* La Haute-Lumière le prit, me le montra du côté où il y avait : « Mort aux traîtres! » et me dit : « Place là paume de la main sur la pointe, et dis avec moi : je jure d'observer ponctuellement tout ce que j'ai promis. Que la pointe de ce poignard me fende le cœur, si je manque à ma foi. Dès ce moment, je donne pouvoir de m'assassiner à tout membre de la société qui me reconnaîtra déloyal, comme je tuerai quiconque je trouverai infidèle à la société. »

Je le jurai : le rideau se referma ; la Haute-Lumière me baisa au front ; les autres me serrèrent la main de la main droite, en plaçant la gauche sur mon épaule, et me baisèrent sur la bouche (1). —

(1) Ce ne sont plus maintenant des mystères; ces pratiques ont été mises au jour, non-seulement dans le procès de l'Unité Italienne à Naples, en 1850, mais dans tous les journaux de France, par les procès et les révélations des communistes de la Montagne, en 1852.

---

XI. — LE SERMENT.

Ces serments horribles que je prêtai après le baptême de la Carbonerie, prouvent bien la valeur des baisers que me donnèrent sur le front et sur la bouche la Haute-Lumière, et les deux maîtres Assistants. Dans ce rite, je reconnus la nature et la forme des sociétés secrètes. Le serment que j'avais fait de tuer tous ceux que je reconnaîtrais comme traîtres, avait été fait par tous ceux qui m'avaient donné le signe le plus sacré de l'amour et de l'amitié, qui est le baiser. C'est ainsi que l'on s'aime dans les sociétés secrètes; l'on ne se hait pas autant parmi les barbares. Il est, en effet, bien difficile de comprendre comment je pourrais aimer d'un amour sincère un homme auquel demain, sans qu'il m'ait offensé, seulement parce qu'il est condamné par un tribunal que je ne connais pas, je plongerai mon poignard au milieu du cœur. Et, ce qu'il y a de plus cruel à penser, c'est que, lui aussi, qui m'aime d'un juste retour, doit toujours être prêt à m'assassiner, au premier ordre qui en sera donné.

Et cependant, il y a assez de folie sur la terre, pour que bien des hommes ne redoutent pas d'entrer dans ces infernales sociétés, de s'astreindre à une obéissance aveugle envers un tyran qu'ils ne connaissent pas, d'être toujours disposés à commettre des forfaits atroces qui peuvent leur être commandés à tout moment, de s'exposer à être mis à mort par celui qui leur donne l'hospitalité, qui les reçoit à sa table, ou qui partage son lit avec lui. L'on voit des jeunes gens qui trouvent trop pesante l'autorité paternelle, trop durs les reproches de leur mère, trop asservissante



l'auguste autorité des monarques, et qui vont se condamner à un esclavage ignominieux, vil et stupide sous le joug de fer de supérieurs invisibles, d'inquisiteurs implacables (1), de sicaires cruels et sanguinaires (2).

Nous appelions dans la secte du nom d'*invisibles* ceux qui, élevés à des grades plus importants, se cachent dans l'ombre du plus profond mystère, n'étant pas connus des initiés et encore moins des candidats ou *novices*. Il arrive ainsi que l'on se trouve dans les hôtels, à table, ou au théâtre à côté d'eux, et que l'on remplit ensemble des offices publics sans les connaître. Les inquisiteurs sont plus ténébreux que la nuit, plus adroits que le diable, plus clairvoyants que le lynx, plus subtils que les fouines; ils sont partout, ils voient tout, ils entendent tout, ils examinent, ils notent, ils rapportent, ils jugent tout. Et comment se croire libre dans les sociétés secrètes, quand un tribunal plus terrible et plus mystérieux que les anciens *Wémiques* de Westphalie vous environne, vous assiège et vous condamne partout. Celui qui te donne un baiser aujourd'hui, demain te donnera la mort.

La fraternité, l'amitié des sectes est ainsi faite, et nul n'est à même de l'apprécier mieux que moi; ils ont beau dire et crier au mensonge. Voilà ce que sont, sous ce rapport, non-seulement les Carbonari, mais les affiliés de toute société secrète, et surtout des plus récentes, qui sont plus cruelles et plus perfides que les autres; j'ai fait l'épreuve de l'amitié qui règne parmi eux. Je vais, du reste, en citer un exemple.

Il y a peu d'années, dans une ville de l'Italie centrale, deux jeunes gens, amis d'enfance par la familiarité d'un bon

(1) Voir l'article XIII de l'*Unité italienne*: « Avant d'unir une personne, dit-il, il faut faire un examen rigoureux de sa vie passée, de sa famille et de ses amis. Quand ils sont entrés, les inquisiteurs exercent sur eux une sévère surveillance. » *Proc. Unité*, etc.

(2) Dans l'*Unité italienne*, les sicaires s'appelaient *comité d'exécution*. Au mois de juillet 1849, le haut-conseil décida l'établissement du *comité des poignardeurs*.

voisinage et par le lien d'une certaine parenté, étaient toujours ensemble aux heures de l'étude comme dans les moments de récréation. Ils vivaient comme deux frères. Vint le jour d'aller à l'Université pour y suivre les cours de droit. Ils logeaient au même hôtel, dans la même chambre; ils fréquentaient les mêmes réunions, ils portaient les mêmes habits; c'était le plus beau modèle de l'amitié. L'un d'eux était noble, mais d'une fortune peu considérable; aussi son père mettait-il un peu de parcimonie dans ses dépenses. L'autre était fils d'un riche marchand et avait de l'argent en abondance; et, dans les amusements et les petites parties de plaisirs, il ne laissait jamais payer son ami, agissant toujours avec une générosité et une délicatesse, qui sont la preuve de la plus sincère amitié.

Le père d'Albert qui était noble, vint à mourir chargé de dettes, que sa veuve ne pouvait acquitter : elle écrivit à son fils que sa pauvreté la forçait à le rappeler chez elle. Marino, l'ami d'Albert, l'ayant appris, lui dit :

— Je ne souffrirai pas que tu t'en ailles sans avoir terminé tes études, écris à ta mère que je me charge de tous les frais et que je pourvoirai à tous les besoins.

Dès lors, Marino, pour éviter que ses parents eussent connaissance de sa double dépense, se retrancha les plaisirs et les agréments, que se procurent la plupart des jeunes gens.

Quelque temps après avoir pris son grade de bachelier, Albert tomba dans les mains d'un *Insinuateur* des Carbonari : il fut si bien entouré de ruses et de séductions, qu'il devint un ardent promoteur de la carbonerie, et finit par entraîner avec lui le pauvre Marino. Albert était d'un caractère altier, ardent, intrépide jusqu'à la témérité, d'une imagination vive et inquiète, d'un esprit facile, d'une volonté ferme jusqu'à l'obstination. Marino était d'un caractère ouvert, généreux, franc, prompt à la colère et facile à

s'apaiser, compatissant pour le malheur, libéral et courtois avec ses amis, noble dans ses procédés et complaisant dans ses paroles. Albert, vivant dans la chambre et aux frais de Marino, s'appliqua sérieusement à l'étude; sortit de l'Université avec le titre de docteur, et revint dans son pays avec son bienfaiteur et son ami dont les secours adoucirent les malheurs domestiques.

Mais la *Vendita Carbonica*, ingénieuse à découvrir les talents, avait reconnu qu'Albert pouvait lui rendre de grands services, et elle l'employait volontiers dans les affaires les plus périlleuses de la secte. Il s'agissait de traiter des affaires secrètes avec des affiliés de diverses provinces: la mission fut confiée à Albert. On lui donna une grande somme d'argent, et, muni d'un faux passe-port, il monta dans une chaise de poste et se mit à voyager en qualité de jeune homme étranger. Soit qu'il ne se fût point entouré de précautions suffisantes en traversant quelques villes, soit que déjà il eût éveillé les soupçons de la police, il fut saisi au passage au moment où il s'y attendait le moins. Arrivé dans une ville, et descendu au meilleur hôtel comme un grand seigneur, il avait résolu d'y rester quelques jours pour traiter quelques affaires.

Le gouverneur de la province, homme d'une grande pénétration et d'une adresse extrême, ne put le voir de bon œil; il se rendit à l'hôtel, et, prenant à part le garçon, il lui dit :

— Veux-tu gagner une pistole? fais-moi passer pour quelques minutes, le portefeuille de cet étranger.

— Excellence, répondit l'autre, il est impossible d'en venir à bout, car il le tient toujours dans la poche de son habit.

— Si ce n'est que cela, c'est un petit mal. Après le dîner, prend-il le café?



— Excellence, oui.

— Eh bien ! aujourd'hui, en le lui versant, tu feras une petite gaucherie, et il lui en tombera sur la manche ; il s'exclamera et te traitera d'imbécile : tu feras le triste, tu iras chercher sa robe de chambre, tu lui demanderas son habit en disant : « Je vais le faire sécher ; dans cinq minutes je vous le rapporte. » Il ne pensera pas à autre chose, et tu viendras me l'apporter dans la chambre où je t'attendrai.

Ainsi fut fait. Albert, dans sa colère, ne pensa pas à son portefeuille ; le renard de garçon l'apporta au gouverneur, qui parcourut rapidement les adresses des lettres, lesquelles étaient destinées à plusieurs Carbonari de Rome, de Naples et d'ailleurs ; il en prit note et restitua le tout immédiatement. Albert remit son habit sans penser plus loin et partit le lendemain. Le gouverneur avait apposté à quelques milles de la ville trois carabiniers à cheval, qui arrêterent la voiture d'Albert et lui demandèrent son passe-port ; ils l'examinèrent et lui dirent qu'il n'était pas en règle et qu'il devait retourner à la ville pour se présenter à la police ; il fit force plaintes et réclamations, mais il fallut finir par céder. La police le visita minutieusement, trouva d'autres papiers encore fort suspects et le retint en prison.

Le lendemain, le gouverneur, avec les commissaires et l'agent fiscal, lui fit subir un long interrogatoire, auquel il ne répondit pas un mot : on lui apporta à dîner, il ne voulut rien prendre. Le jour suivant, le gouverneur vint lui faire visite ; il chercha par tous les moyens à lui faire dénoncer les conjurés, avec lesquels il était en relation. Point de réponse. Albert se tenait immobile, le regard fixé à terre, pâle, se serrant les lèvres de ses dents, les bras croisés et les poings fermés. Pendant trois jours et trois nuits, il ne prononça pas un mot, ne prit ni boisson ni

nourriture, inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de se laisser mourir de faim. Le gouverneur le voyant succomber d'épuisement et persuadé qu'il serait mort sans lui avoir dit un mot, manda un pharmacien de l'hôpital, donna l'ordre à deux sbires de le coucher sur une planche, de le tenir ferme, et lui fit donner, au moyen d'un clystère, par la voie inférieure, à trois ou quatre reprises, plusieurs tasses de chocolat. Le matin et le soir, le gouverneur venait le visiter poliment, mais il ne pouvait en obtenir un seul mot. Le malheureux obstiné était dans cet état depuis plusieurs jours, quand on intercepta une lettre de sa mère qui se plaignait de ce qu'il l'avait abandonnée dans une aussi grande misère, et lui disait que, sans la bonté de Marino, son ami, elle et sa sœur seraient mortes de faim : que sa dette de cinquante écus, dont le terme était échû depuis plusieurs mois, la forcerait dans quinze jours à vendre tout son mobilier, et qu'elle n'aurait pas la force d'en parler à Marino.

Le gouverneur se rendit à la prison, lut la lettre à Albert, qui ne put dompter son émotion et se laissa aller aux expressions de la plus vive douleur : alors le gouverneur tira de sa poche une bourse et la présenta au prisonnier en lui disant : « Albert, voici deux cents écus pour votre mère, écrivez-lui un mot : je les expédierai par la poste. » Albert était vaincu, il dénonça ses complices sous le secret, et le gouverneur, peu de temps après, lui rendit la liberté (1).

De retour dans son pays, ayant juré qu'il n'avait pas trahi les secrets, il vivait à son aise de sa profession d'avocat, et continuait à jouir de l'amitié de Marino, qui, quelques mois après, devait épouser une belle et riche héritière, qu'il aimait beaucoup. Mais, avait-il, par remords, renoncé

(1) L'histoire est authentique dans tous ses détails. Depuis le café versé sur la manche, jusqu'au chocolat administré par le clystère.

à la secte, ou pour quelque autre cause les Carbonari le suspectaient-ils de mauvaise volonté? La secte résolut de le faire disparaître du monde. On désigna le meurtrier, les *couvreurs* et le jour de l'opération, selon le langage de la *Vendita*. L'un des Couvreurs porta à Albert l'ordre de la Haute-Lumière qui le chargeait, pour telle nuit, de *refroidir le traître scélérat Marino* (telles sont les gracieuses épithètes de la secte). Albert fut frappé de stupeur et demanda s'il n'y avait pas moyen d'en revenir.

— Non, répondit le couvreur, la chose est jugée. Nous serons deux Couvreurs au bout de la rue, deux au coin du cul-de-sac, trois sur la petite place. Marino a coutume de retourner chez lui une heure avant minuit presque toujours seul; donne-lui une botte à la gorge et une autre au cœur, laisse-lui le poignard dans la plaie; et pendant qu'il cherchera à le retirer, tu auras le temps de fuir; nous accourrons, s'il est besoin, comme passant là par hasard. Voici la barbe postiche que tu mettras après le coup; endosse un habit de velours noir et enfourche des pantalons à carreaux. A demain dans la nuit, sais-tu? sans manque (1).

Albert maudissait l'heure où il était né. Marino, vers le soir, selon sa coutume, sortit pour faire sa promenade; il remarqua qu'Albert était sombre et pensif, il lui dit : « Ami, as-tu du chagrin? quelle est ta peine? as-tu besoin d'argent? dis-le-moi avec confiance, tu sais que je t'aime. — Je n'ai pas besoin que tu me le rappelles, répondit Albert; je ne l'ai que trop éprouvé et je t'en remercie.

(1) Ces jugements ténébreux et cruels se continuent par les sectes, sous les pouvoirs même les plus vigoureux. Le *Courrier de Vienne*, à la date du 24 mars, raconte que la police de Paris a découvert un écrit dont voici la teneur : « Comité secret de la chapelle de Saint-Denis, 8 février 1852, à 11 heures du soir. Sont présents tous les membres du tribunal. Le citoyen D., huissier, lit les actes concernant les accusations de Jaquet : le procureur soutient l'accusation et propose qu'il soit condamné à mort. Les jurés se rendent à minuit à la salle des discussions. Le président des jurés reconnaît la culpabilité de Jaquet, le président du tribunal prononce la sentence. — Au nom de la république démocratique et sociale, la cour condamne Jaquet à la peine de mort. Les citoyens V. S. F. exécuteront la sentence. »



Aujourd'hui, j'ai un peu mal à la tête; c'est sans doute ce temps sombre qui en est cause. » Alors Marino commença à parler de sa fiancée, du bonheur que lui donnerait cette union tant désirée, bonheur que partagerait surtout son ami Albert. L'heure était déjà avancée; il tardait à Marino de voir l'objet de son affection. Quand ils furent arrivés à la porte, Marino serra affectueusement la main d'Albert et lui dit : « Albert, aime-moi toujours et que demain je te retrouve la tête libre et le cœur joyeux. »

Lecteur, aurais-tu le courage de me suivre plus loin dans mon récit? pour moi, je sens ma plume trembler entre mes doigts, je vois devant moi l'ombre sanglante d'un ami, qui me rappelle un à un tous ses bienfaits, qui me demande d'une voix étouffée, mais persévérante : « Est-ce parce que je t'ai sauvé la vie à Lisbonne, que tu m'as lâchement assassiné? » Et il regarde la main homicide que je cache en vain sur ma poitrine, il la tire et me la montre au soleil. Jeune homme, qui avez entendu ce récit, dites-moi si l'amitié peut exister dans les sociétés secrètes, si le baiser du sectaire peut être loyal, quand, en vous baisant, il peut vous plonger son stylet dans le cœur (1)?

L'infortuné Marino tomba sur le seuil de sa porte, en poussant un gémissement qui attira l'attention d'un épiciér du voisinage. Celui-ci le releva, appela au secours, lui retira doucement le poignard du côté, et, aidé de ceux qui étaient accourus à ses cris, il le transporta dans sa maison entre les bras de sa mère. Le pauvre jeune homme demanda

(1) La cruauté du sectaire est si dénaturée qu'il massacre de sang-froid, non-seulement son ami, mais son frère et même les auteurs de ses jours. Le *Courrier de la Drôme*, du 25 février 1852, nous en donne une horrible preuve : il raconte qu'à Valence, la nuit du 7 décembre, Benjamin Richer, âgé de 26 ans, après que sa mère lui avait préparé et porté à son lit une potion et était allée se coucher, s'arma d'un couteau de cuisine et, entrant dans la chambre de sa mère, la perça de neuf coups. La malheureuse, qui survécut quelque temps, interrogée par la justice sur le crime de cet atroce forfait, dit que c'était son fils. Devant le tribunal, il répondit froidement qu'il l'avait massacrée, parce qu'elle avait été traître et lâche en l'empêchant d'aller combattre avec les frères rouges de la Montagne. Quelle horreur! et en Italie, il y a encore des jeunes-gens qui entrent dans ces sociétés

aussitôt un prêtre, il invoquait continuellement le nom de Jésus, et, se sentant faiblir, il dit à sa mère, qui s'abîmait en sanglots :

— Adieu, ma mère, je m'en vais ; tâchez de consoler ma bonne Victoria et Albert : aidez-le dans ses besoins et remplacez-moi auprès de lui. Je pardonne de bon cœur à celui qui m'a frappé, afin que le Seigneur me pardonne, à moi aussi, mes péchés. Ma mère, je me meurs... Jésus!... et il expira.

Les *Couvreurs* d'Albert avaient pris les devants, ils le rejoignirent et l'accompagnèrent dans la maison de l'un d'eux, où il changea d'habits au milieu des applaudissements de ces tigres à face humaine : les uns le conduisirent aussitôt au café, pendant que les autres s'en allaient aux écoutes sur la place et au théâtre. Aux premières nouvelles qui circulèrent dès le matin, ils répandirent le bruit qu'on avait vu un sicaire, venu de Livourne, rôder depuis quelques jours dans la ville et suivre de loin Marino.

— C'était sans doute un ennemi... jaloux... Quelque imprudence de jeune homme... Qui sait ? on est entouré de tant de coquins ! La police devrait être plus vigilante... La vie d'un honnête homme n'est plus en sûreté. Quel temps que le nôtre ! Pauvre jeune homme, il était si bon !

C'est ainsi que les sectaires donnaient le change et firent croire que leur victime avait été frappée par une main étrangère.

J'ai connu à Rome plusieurs malheureux qui avaient commis des meurtres, sur l'ordre de leurs *Trafiles* dans les villes de la Romagne et des Marches ; j'ai su par eux, jusqu'aux plus minutieux détails, l'art avec lequel ils répandent de faux bruits et font circuler des nouvelles imaginaires pour dérouter les recherches de la police. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les sicaires

se vantent entre eux de leurs crimes, qu'ils plaisantent de ces forfaits atroces, sans avoir l'air de s'inquiéter du danger où ils se trouvent continuellement d'être faussement dénoncés comme traîtres et châtiés à leur tour, comme leurs propres victimes, de la main de leurs meilleurs amis.



## XII. — LES DERNIERS GRADES.

Devenu carbonaro sous le nom de Giulio, je restai quelque temps à Cesena pour apprendre les symboles, les coutumes, les industries, les ruses secrètes de la secte. Ma noblesse, ma fortune, la vivacité de mon esprit, les études que j'avais faites, mes manières franches, mon caractère entreprenant, ma taille élevée, mon visage agréable promettaient beaucoup pour mon avenir ; et ces dispositions heureuses ne pouvaient échapper aux grands maîtres de la *Vendita*, qui sont les plus fins *explorateurs* des replis du cœur humain. Il fut donc décidé que je pourrais monter aux derniers grades, sans passer par l'épreuve accoutumée des *initiés*, et donner ainsi, sans retard, mon concours à l'œuvre des conjurations, qui se multipliaient partout, devaient éclater sur l'Italie dix-huit mois plus tard, épouvanter les rois et les ducs, et établir le gouvernement populaire depuis les Alpes jusqu'aux Abruzzes.

Cette élévation rapide aux plus hauts grades de la hiérarchie carbonarique excitera généralement la curiosité et le vif désir de connaître les mystères nouveaux, que j'ai dû apprendre dans les ténébreuses retraites des conjurations ; les moyens dont les sociétés secrètes se servent ; les armes dont elles attendent le succès ; les conseils sur lesquels elles



s'appuient ; enfin, le véritable but que poursuivent leurs plus intimes et plus secrètes pensées.

Je pense que ce désir de pénétrer dans les mystères du carbonarisme, aurait été vivement excité, il y a quelques années, non-seulement dans le commun des lecteurs, mais chez les hommes d'un esprit distingué, qui, connaissant la tendance générale des sociétés secrètes, ne savaient pourtant point encore le résultat définitif, où elles ont abouti. Mais si je répondais à toutes ces questions, si je voulais satisfaire cette curiosité et ce désir, mon temps et mon œuvre ne dépasseraient pas 1847 ; et voilà près de dix ans écoulés depuis que la France, l'Allemagne et la Suisse, ont été inondées d'un déluge de confessions publiques, de révélations complètes sur les intentions de toutes sociétés secrètes, depuis le carbonarisme jusqu'au socialisme et au communisme universel.

Toutes ces sociétés, rejeton de l'Illuminisme de Weishaupt, ont le même but que se proposait cet odieux et insolent ennemi de Dieu, des rois et de toute la société humaine. La fin dernière de la *Carbonerie* est celle de la *Jeune Italie*, du *Radicalisme* suisse, de la *Sacrée Alliance* germanique, de la *Montagne* en France. Nous l'avons vue sans mystère se développer au large sous tous ses aspects, dans toute sa latitude ; nous l'avons vue démasquée en 1847 ; nous avons vu ses applications patentes dans toute l'Europe en 1848. Donc, le serment vrai et final du Carbonarisme, c'est :

« 1<sup>o</sup> De détruire sur la terre, d'abord, Jésus-Christ et son Eglise, puis le nom même de Dieu, en élevant à la divinité l'homme sous l'idée complexe de peuple ;

» 2<sup>o</sup> De détruire toute autorité, sous quelque nom que ce soit, d'empereur, de roi, de sénat, de statut ou de loi ;

» 3<sup>o</sup> De détruire tout lien de nationalité, de patrie, de famille, de propriété ;

» 4<sup>e</sup> Enfin, de réduire tout l'homme à se faire un Dieu de lui-même, maître de toute la création, animal solitaire, féroce, altéré de sang comme le serpent, le tigre et le lion des forêts (1).

» Telle est l'essence constitutive de la félicité humaine. L'homme sociable est un monstre dénaturé par une faute originelle. Il faut le ramener à l'état sauvage pour lui rendre le bonheur auquel il aspire. Mais comme l'idée de Dieu l'épouvante, il doit renier Dieu et se faire Dieu lui-même. S'il veut ensuite perfectionner sa nature divine, il n'a qu'à se personnifier avec l'âme du monde, que le vulgaire appelle démon ou ange des abîmes, et que les sages de l'Égypte symbolisaient dans leur grand Typhon. Par conséquent, le culte rendu au démon, ou la Démonolâtrie est l'apogée de la perfectibilité humaine, relevée et personnifiée hypostatiquement avec l'idée négative et contradictoire du Dieu du ciel, jaloux et éternel ennemi du progrès humain. »

Tel est le dernier et le plus sublime mystère, où tendent le carbonarisme, la jeune Italie et toutes les autres sociétés secrètes, à la plupart desquelles je suis affilié et dont j'ai reçu les grades. Elles ont des rites divers, des épreuves plus ou moins criminelles ; mais toutes doivent aboutir à la négation de Dieu et à l'union de la nature humaine avec la nature diabolique.

Lecteur, tu pâlis, tu frémis et tu trembles d'horreur. Peut-être, te prosternes-tu pour adorer ton Dieu, ton

(1) Nous avons eu un petit essai de ces doctrines dans les horreurs commises en France par les Socialistes et les Communistes au mois de décembre 1852, dans vingt-cinq départements, théâtres d'incendies, de brigandages, d'homicides, de crimes et de sacrilèges innombrables. Après le coup d'État du 2 décembre, on a découvert le serment des *Rouges de la Montagne*, lequel est le même que celui de la *Carbonerie*, de la *Jeune-Italie*, de l'*Alliance germanique*, etc. Voici ce qu'ils jurent sur la pointe d'un poignard : « Je jure par ce fer, symbole de l'honneur, d'armer mon bras, d'abattre, de combattre toutes les tyrannies religieuses, politiques, sociales, de les combattre sans cesse, partout et toujours. » (L'*Univers*, à la date du 2 février 1852.) Pour quiconque n'admet ni loi divine, ni loi humaine le mot tyrannie est synonyme d'autorité ; ce qui prouve clairement qu'ils jurent de détruire tout ce qu'il y a de légitime et de sacré sur la terre.

Créateur et ton Rédempteur, qui t'a préservé de tomber dans cet abîme de prévarication. Frère, tu m'as demandé le mystère, je te l'ai révélé, mais seulement en paroles. Car tu ne pourrais supporter le spectacle d'une réunion de sociétés secrètes, assister à ces rites, entendre ces blasphèmes exécrables et absurdes. Je dis absurdes à dessein : qu'y a-t-il de plus absurde que de voir une créature humaine, qui se sent faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qui nie, abjure, abdique sa noblesse pour s'unir au diable ? Elle s'est déjà avilie par ses vices, mais souiller sa beauté pour la remplacer par la difformité et la laideur de Satan, c'est un délire qui inspire plus de compassion que de dédain. Vous autres, chrétiens, vous dites qu'il est presque impossible qu'un sectaire consommé se convertisse ; il hait Dieu formellement ; non-seulement il l'a renié, mais il s'est identifié avec l'ange de perdition. Nous avons pourtant des moments terribles : parfois, un éclair de lumière illumine le fond de l'abîme, où nous sommes descendus ; mais cette lumière terrifie et ne console pas ; elle n'éveille pas l'espérance, elle n'amène que le désespoir. Oh ! je le sais, je le vois, je sens toute l'horreur qui m'environne, et je n'ai ni la force, ni la volonté de m'y soustraire ; une malédiction pèse sur ma tête ; c'est le sang du Christ, qui m'a purifié, que j'ai effacé de mon âme, et qui me persécute et me condamne.

Mais, jusqu'à présent, je ne me suis adressé qu'aux âmes pures et timorées, qui me lisent avec effroi : il se trouvera bon nombre de lecteurs qui, se croyant sages et expérimentés dans les choses du monde, souriront à ces tragiques récits, et les regarderont comme des remords, comme l'effet de la mélancolie qui me dévore, et peut-être comme les caprices d'un cerveau romanesque. Ceux-là ont beau dire ce qu'ils veulent, je leur raconte ce que je sais. Ils n'ont qu'à lire les révélations, qu'ont faites et que font maintenant encore dans leurs écrits, les socialistes et les



communistes, comme Fourier, Considérant, Proudhon, Desmoulins, Marr, Weithtling, Babeuf et consorts, qui, sans parler de leurs serments dans les sociétés secrètes, publient des choses comme celles-ci : « Il est temps d'en finir. Plus de Dieu, plus de rois, plus de gouvernements, plus de lois, plus de nobles, plus de bourgeois ! Le prolétaire seul doit vivre, régner, être Dieu. Mort aux possesseurs de champs, de maisons et d'argent ! Vive l'assassinat : l'unique vertu, c'est le délit ; l'unique délit, c'est d'adorer Dieu et d'aimer son prochain. Pour régénérer le monde, il faut égorger au moins deux millions et demi de Jésuites. Que l'on bannisse Dieu de la terre, et l'homme sera heureux (1). »

A mon avis, il manque quelque chose aux sociétés secrètes : ce n'est pas d'adorer le diable, c'est de s'en faire adorer. Car, enfin, Satan, malgré tout son orgueil, croit en Dieu et tremble, *credit et contremiscit* ; mais nous, fils de Weishaupt, nous croyons et nous méprisons. Giuseppe Ferrari nous crie de Lugano : « Qui est Dieu ? et que nous veut-il ? » et Proudhon écrit à Paris, en plein soleil : « Dieu, c'est le mal. » Voilà le *nec plus ultra* du blasphème ; et depuis que le monde a été créé par la souveraine bonté de Dieu, il n'a jamais entendu rien de si horrible. Si ce blasphème, en s'élevant de la terre, n'eût point été étouffé dans le sang de Jésus-Christ, il aurait suffi pour précipiter le monde dans le néant. Dieu, parce qu'il est le *bien infini*, est l'infinie miséricorde, et, en faveur de ses élus, il supporte patiemment ces blasphèmes, qui s'exhalent des soupiraux de l'enfer par la bouche des chefs des sociétés secrètes (2).

(1) Dernièrement, nous avons lu avec horreur, dans la *République Universelle*, page 30 : « la religion est une maladie sociale qu'on ne saurait guérir trop tôt. »

(2) Ce sectaire voit et avoue la vérité, il la publie hautement et il n'a pas le courage de sortir de cet abîme, dont il reconnaît toute l'horreur. Dans quelques notes manuscrites d'un petit journal du comte de Maistre, on trouverait la clef de ce mystère : peut être la donnerons-nous plus tard. Il y a ici le *vidéo meli-va proboque, deterio-a sequor*, et Lionello en est une preuve d'un bout à l'autre de ses mémoires.

J'aurai peut-être une troisième classe de lecteurs, si toutefois ils viennent à me lire : ceux qui sont entrés dans la Carbonerie, dans la Jeune-Italie, et qui n'ont jamais entendu ni supposé qu'ils pussent en venir à d'aussi horribles abominations. Ils se croiront sincèrement obligés de contredire mes affirmations. Mais ils devraient savoir que les grades de la Carbonerie et de la Jeune-Italie sont nombreux, que l'on arrive aux derniers que rarement et bien tard, après de longues épreuves, de grands services rendus à la société. Les uns arrivent aux grades inférieurs de *Hautes-Lumières*, d'*Insinuateurs*, de *Censeurs*, de *Scrutateurs* et même de *Maîtres*; les autres sont comme les bras exécuteurs; ils administrent, ils manœuvrent, ils écrivent, ils voyagent, ils mettent la main, ils poussent à la machine des conjurations, séditions, révolutions locales; d'autres servent de *Lancés perdus*, d'*Enfants perdus*, qui se jettent tête basse dans les périls les plus inévitables. Il y en a aussi qui sont les *Justiciers*; il y a le bras armé de la secte, ce sont les *Sicaires*, qui se divisent en plusieurs classes, selon l'importance des jugements, qu'ils ont à exécuter. Mais il en est un bon nombre, qui sont à peine initiés, et qui jamais ne vont plus loin; on les nomme pour cela les *Stationnaires*. Ce sont ceux qui ont peu d'esprit, peu de cœur ou trop de langue, mais en revanche beaucoup d'argent pour aider les entreprises de la secte, ou qui, enfin, sont nobles et par là relèvent la Société; après tout, ils se sont soustraits à la société des gens de bien, et c'est un profit déjà appréciable pour les sociétés secrètes.

Les Grands-Maîtres, qui sont l'ame et le cœur des sociétés secrètes, sont peu nombreux, et ils ne communiquent le grand secret et l'exécrable serment qu'à quelques rares fidèles dans les Trfiles : il y a plusieurs milliers de Carbonari, qui ne les connaissent pas, qui les respectent sous le nom d'*Invisibles* et leur obéissent aveuglément (1).

(1) Louis-Napoléon, président de la république française, prohiba, sous des peines sévères,

Je n'oublierai jamais ce qui m'arriva à Londres, dans un de mes voyages, en qualité de député secret de la *Vendita*. Je m'étais déjà aperçu, à Paris, du mystère, dont s'enveloppent les chefs suprêmes du Carbonarisme, de leur profonde dissimulation sous un extérieur ouvert, de leur ruse subtile sous des airs de simplicité et de débonnairété. Dix Fouchet, avec toutes les cohortes de la police, ne les auraient pas suivis à mille lieues de distance. A Londres, l'un des grands *Soleils* me fit une si étrange impression, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez la première fois que je le vis.

Je devais lui porter un billet d'une très-grande importance, qui était enveloppé dans un morceau de laque, roulé autour d'un petit cylindre, avec tant d'adresse, que l'œil le plus exercé s'y serait trompé ; il était écrit en chiffres. L'adresse du grand personnage m'avait été remise sous l'empêgne d'un soulier. Je la copiai sur un morceau de papier jaune, et je me fis conduire par le cocher dans le plus vieux quartier de Londres. Descendu de voiture à un coin de rue, je m'avançai dans de petites rues boueuses et tortueuses ; j'entraï dans une grande avenue obscure, au dessus de laquelle je me trouvais dans une petite cour, entourée de bâtiments très-élevés, qui ne laissaient voir

res, les sociétés secrètes. et il fit saisir et déporter à Cayenne les plus dangereux sectaires. Cependant, à la même époque, on réouvrait les loges maçonniques à Paris ; le prince Lucien Murat en était nommé le Grand-Maître. La première cérémonie s'est faite avec une pompe extraordinaire ; l'élite de la société parisienne y assistait. On écouta, avec une curiosité avide, le premier discours, on y dit que la maçonnerie est une académie de sciences philanthropiques, une réunion d'hommes qui amélioreront le monde, sans se mêler de politique.

Mais, peut-être, n'a-t-on pas réfléchi que la maçonnerie est secrètement unie à l'Illuminisme, qu'elle s'inspire de son code et de ses lois destructives de toute autorité divine et humaine. Le fameux Knigge, le bras droit de Weishaupt, a commencé par agréger à l'Illuminisme, dans le grand congrès de 1783, à Wilhemsbad, toutes les loges maçonniques d'Allemagne, de Suisse, d'Angleterre, d'Italie, et, enfin, toutes celles de la France.

A l'extérieur, la maçonnerie continua à tenir ses assemblées publiques, à faire imprimer ses discours dans les journaux de Paris, mais, en secret, elle travaillait activement à la première révolution française. *La maçonnerie, dit Knigge, cherche à régner dans l'éclat et aux yeux du public ; nous cherchons à agir dans le silence et le secret.* Elle a donc un grand Maître public et son autre secret. Le premier est le couvre-chef, l'autre est la tête.



qu'un petit espace du ciel. Derrière une porte, s'élevait un escalier, au bas duquel un savetier était assis en qualité de concierge : je lui demandai sérieusement en anglais quel étage habitait Mister Edward ?

Le brave homme tira d'abord son fil jusqu'au bout, y donna le coup de marteau pour le serrer, et puis, sans m'honorer d'un regard, me répondit en vrai Spartiate : « Au 3<sup>e</sup>, n° 2, tirez la sonnette. » Je montai huit escaliers étroits et ténébreux ; enfin, j'aperçus une porte verte, et une plaque de cuivre poli avec l'inscription : « M. Edward. » Je tire la sonnette et j'en entends le son retentir dans le lointain, puis un bruit de pas, une petite toux sèche, la clef qui grince dans la serrure, et une voix qui me dit :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— To te death (jusqu'à la mort), répondis-je.

On ouvre, hélas ! Une vieille, chauve édentée, au teint jaune, me dit :

— Soyez le bienvenu. Vous venez pour le maître ?

— Oui, mister Edward.

— Entrez, suivez-moi.

Elle fait un tour de clef dans la serrure, fait le verrou et me précède, la marche traînante et la tête tremblante. Le corridor conduisait à un salon assez grand : au milieu se trouvait une table en noyer, contre la muraille huit ou dix chaises, entre les deux fenêtres un vieux buffet, et sur les murs les portraits de Pitt, de Nelson, de Jackson et de Spenies. La seconde et la troisième chambre étaient occupées de haut en bas par des rayons de bibliothèque, où l'on voyait des livres poudreux reliés en cuir de Cordoue, et dont les titres avaient été faits à la main en caractères anciens, tracés vraisemblablement par un notaire du temps de Cromwell.

Je me disais en moi-même que cet archimandrite des Carbonari devait être le Pacôme et l'Hilarion des sociétés secrètes. Pendant que sa Perpétue m'annonçait, je regardai avec étonnement les rideaux des fenêtres, jaunis par la fumée, un canari et un perroquet de la Polynésie, qui criaient dans leurs cages à qui mieux mieux, comme pour fêter ma bienvenue. Peu après, la vieille arriva, un sourire sucré sur les lèvres, et me fit signe d'entrer. Cette troisième chambre n'avait pas un mobilier plus somptueux que les autres : au fond, j'y vis un banc tout couvert de gros registres, de rouleaux de papier et de mauvaises papperasses, un tout petit homme enseveli dans un fauteuil de peau de Bulgarie roussâtre ; il inclina lentement sa grosse tête chauve, ornée près des tempes de quelques rares cheveux blancs. C'était un petit bossu rachitique, dont les bras étaient excessivement longs, et dont les mains ressemblaient à deux extrémités de rames. Je l'accoste, je lui annonce l'objet de mon message de la part des *Vendite* d'Italie, et je lui présente le morceau de laque renfermant la missive : il me regarde, sourit légèrement entre ses petites lèvres blanches, allume une chandelle, et, avec une adresse admirable, brise la cire et en extrait le billet.

Il parlait facilement presque toutes les langues de l'Europe, particulièrement l'allemand, l'italien, l'espagnol, le français et les dialectes slaves. Il lut les chiffres, avec une grande facilité, brûla le billet en ma présence, et, se tournant vers moi, qui m'étais assis auprès de lui, il me dit en bon italien : « Giulio, vous êtes, malgré votre jeune âge, un preux et vaillant frère, je me réjouis que la *Vendita* vous ait choisi pour une si noble mission. Les frères de votre pays me demandent comment ils doivent se comporter dans les circonstances actuelles. Dites-leur qu'ils ne se hâtent pas trop : votre imagination méridionale et le sang qui bout dans vos veines vous poussent à agir plus vite que la discrétion ne le demande. Vous devez attendre

que la bombe éclate en France, et alors vous seconderez le mouvement. Charles X, avec sa brillante aristocratie échappée au naufrage de 89, sautera en l'air dans quelques mois, comme une balle élastique.

— Comment ? lui dis-je. Mais en ce moment même le maréchal de Bourmont assiège et détruit Alger ; cette victoire ne fera que raffermir Charles X sur son trône.

— Ne vous en souciez pas, répondit mon rusé Pacôme. Charles X est plus étroitement assiégé par nos frères que ne l'est Alger par l'armée de Bourmont. Il tombera sous peu : Louis-Philippe d'Orléans le supplantera et règnera.

— Mais d'Orléans est un fourbe consommé : s'il attrape la couronne de France, il ne la lâchera jamais.

— Bah ! fit le bossu, nous avons bien découronné Napoléon, qui avait écrit autour de sa couronne impériale : « Gare à qui la touche. » Et ce petit Philippe nous ferait peur ! S'il n'est pas sage, il sautera plus vite encore que Charles X. Mais dites bien aux frères d'Italie de se tenir prêts. Après la France, ce sera la Pologne qui se soulèvera ; après la Pologne, la Belgique : vous laisserez faire. Dans le premier trimestre de 1831, vous mettrez le feu à la mine. Qu'il y ait entre vous entente parfaite ! Ayez l'œil sur Naples et sur Turin, autrement l'Italie centrale vous échappera et vous aurez un déluge d'Allemands sur le corps.

Je lui dis : « Nous agirons ainsi : nous avons au timon des pilotes experts, et aux batteries de francs gaillards. »

— Très-bien, à merveille ; mais vous avez une boussole trop mobile qui voltige à tout mouvement des courants électriques. Il faut être ferme au pôle, autrement le timon ira se briser contre les écueils.

Le bossu aux longues mains parlait en prophète. Les grands maîtres des sectes sont invisibles, absolument,



diraient les anciens, comme le dragon qui se cache au fond des sources et en empoisonne les eaux, sans que personne s'aperçoive d'où vient le venin. La police a beau flairer partout, comment arriverait-elle à dénicher de leurs tanières ces renards qui s'encapuchonnent sous de menteuses dépouilles, et font les simples, les tartufes et les hommes positifs? J'en ai connu un, entre autres, en Italie, qu'on aurait pris pour le meilleur chrétien : quand il habitait sa maison de campagne, il était toujours avec le curé, montrait beaucoup de zèle pour les catéchismes et ne manquait jamais à la grand'messe. Trouvez-moi celui-là !

Mon bossu était un homme d'une grande intelligence, d'une pénétration étonnante pour grouper ensemble les circonstances les plus éloignées, les plus disparates, et en tirer parti pour le succès ; un homme qui se sentait le démon dans les veines, l'enfer dans le cœur, et qui avait des manières composées, la bonté sur le front, la douceur dans ses paroles, et presque la pudeur dans les yeux et sur le visage. Il avait visité toutes les *Vendîtes* de l'Italie, de la France et de l'Allemagne ; il avait fait prêter aux chefs les plus horribles serments, et, finalement, il s'était retiré à Londres, ensevelissant dans sa tanière tous les projets, les plans et l'ordre des futures opérations des sectes. En m'expédiant de Londres à Varsovie, il avait mis tant de netteté et de précision dans ses avis, que je ne pouvais me tromper d'un iota. De tels hommes sont capables de soulever le monde et de le précipiter dans les abîmes.

---

### XIII. — PRATIQUES DU CARBONARISME.

Le lecteur est sans doute curieux de connaître les rites et les observances de la Carbonerie. Le monde a fini de plaisanter sur les enfantillages de la maçonnerie. Il n'y a plus d'équerres, de triangles, de niveaux, de rouleaux, de loges, de bibliothèques secrètes, de cabinets mystérieux : on fait maintenant les choses plus rondement.

Les cabinets publics de lectures remplacent les bibliothèques secrètes ; les cabarets, les estaminets, les cafés, les restaurants nous valent bien les cabinets secrets. Les villas, les fabriques de papier et de coton, s'ouvrent n'importe où à nos *Juntas d'Etat*. Nous avons nos maximes générales auxquelles nous tenons : le reste de toutes les malices de Weishaupt, savez-vous où nous les étudions ? ne riez pas surtout : dans le Jacobinisme de Barruel.

Nous le donnons au monde comme un menteur, un imposteur, un rêveur ; mais, en famille, nous croyons que personne mieux que lui n'a développé les doctrines et les mystères de Weishaupt. Nous laissons de côté ses homélies, ses exclamations et ses longues péréoraisons, témoignages de l'horreur que lui inspiraient les futurs malheurs du monde ; nous nous réjouissons de trouver un résumé si concis, si complet et si exact des ouvrages de notre maître. Maintenant, nous avons les commentaires ascético-mystiques de Mazzini, mais, de mon temps, nous ne les avons pas. Les Carbonari et les associés de la Jeune-Italie ne tiennent plus ces éternels registres, toutes ces notes et ces papéresseries de Zwach et de Massenhruzen, l'un le Caton,

l'autre l'Ajax de notre légistateur Weishaupt ; mais cependant, les Trafiliere ont leurs petits mémoires sur les candidats. Ils enregistrent seulement dans un livre les noms et prénoms de famille avec les numéros d'ordre, et, dans un autre livre, le numéro de rappel avec le nom donné au baptême de la secte. On tient ces deux livres cachés dans des lieux différents, afin d'empêcher la police de confronter le nom supposé avec le nom véritable. C'est ainsi que le fisc a souvent mis les griffes sur ces rôles sans en tirer aucun résultat, parce que ces noms séparés l'un de l'autre ne peuvent donner aucun indice révélateur.

Nous travaillons sans relâche à deux opérations : l'une consiste à exciter des soulèvements particuliers dans les provinces auxquelles nous appartenons, et des révolutions générales dans toute l'Italie ; l'autre à jeter les gouvernements dans des complications d'embarras qui les empêchent de s'occuper de nos machinations. Nous réussissons souvent, parce que, grâce à nos fourberies et à nos dissimulations, nous parvenons à obtenir, auprès des gouvernements, les fonctions et les charges les plus délicates et les plus importantes. Nous savons nous couvrir de tous les masques, feindre toutes les attitudes, nous composer tous les dehors du zèle le plus ardent et le plus passionné. Nous avons parmi nous des renards, qui s'élèvent parallèlement dans les grades de la secte et dans les dignités de la Cour, du sénat, de l'armée, des administrations, des gouvernements et même de la police.

L'une de nos plus ardentes entreprises, c'est de combattre la religion et l'Eglise, et nous nous ingénions à trouver toujours de nouveaux moyens de tenir en suspicion, auprès des princes, les évêques, le clergé et le pape. Nous mettons obstacle aux missions, sous prétexte qu'elles agitent les peuples, à une époque où le calme leur est si nécessaire. « Dieu nous en préserve ! une étincelle peut déterminer un incendie ; non, non, c'est assez des curés pour



leur expliquer l'Evangile. Des missions ! bon pour le moyen âge, ce sont des torrents, qui, après leur passage, laissent la terre plus aride qu'auparavant. » Nous faisons dire tout cela aux ministres, aux gens de bien, à quelque bigot de cour ; nous leur remplissons les oreilles de quelques dévotes dévorées de scrupules, de quelques mariages brouillés, de quelques scandales secrets ; nous avons une provision d'ascétisme à dérouter les confesseurs de nonnes.

Mais notre grande bataille est dirigée contre les jésuites, nos éternels ennemis, que nous avons juré de n'admettre jamais, sous aucun titre, dans nos sociétés (1). Nous proclamons les Etats de l'Italie, qui n'en ont pas, heureux, prospères, pleins de civilisation et de vie. En 1833, le bruit courait qu'un roi les avait redemandés : un de nos braves nous servit à merveille ; pendant la nuit, il écrivit avec du charbon sur les murs en grands caractères dans les rues principales de la ville : « Pas de jésuites, sinon... » (2). Il n'en fallut pas davantage ; on se crut menacé d'une conjuration secrète, d'un mauvais tour de diable, et que sais-je ? Il ne fut plus question des révérends pères.

Quant aux Etats qui les avaient accueillis, nous disions et nous écrivions des choses étonnantes d'ignorance, de superstition, d'intrigue, de fourberie, de haine et d'aversion, comme on n'en dirait pas des Albans et des Croates. Nous les redoutions tellement comme les ennemis de la liberté, que, dans les villes où ils ouvraient un collège, nous formions aussitôt un comité secret, chargé de les surveiller minutieusement et de rendre un compte détaillé de leurs démarches au comité central. Ce comité secret devait, par tous les moyens, détourner les parents de

(1) Dans les articles organiques de la société secrète, formée en 1849 à Naples, sous le nom d'*Unité Italienne*, au § 13, il est dit : « Ne seront jamais admis les ex-jésuites... les voleurs, les faussaires, les infâmes. » En quelle belle compagnie on les a mis !

(2) Cet ami s'en vantait avec ses amis. C'était sans doute une plaisanterie, de la part d'un homme comme lui ! Il est mort maintenant. Que Dieu lui pardonne !

leur confier l'éducation de leurs enfants ; et, quand il n'avait pu y parvenir, de les attendre au sortir du collège et de les corrompre, au moment où ils entraient à l'Université ou se réunissaient à leurs familles.

Je me rappelle que Charles-Albert roi de Sardaigne répondit à un de mes amis qui, en 1838, lui parlait du peu de résultats de l'éducation des jésuites dans le Piémont : « Ces religieux font leur possible ; mais je sais positivement que dans la Savoie, la Sardaigne et le Piémont, les sociétés secrètes jouent le rôle du serpent de l'Apocalypse auprès de la jeunesse (1).

Le roi avait raison : nous leur tendons mille pièges pour les prendre au passage, et une fois qu'ils se laissent prendre, ils sont bien gardés. Nous en avons peu dans la Carbonerie et dans la Jeune-Italie.

Craignant que le levain jésuitique ne vienne à fermenter, nous les faisons plus méchants que les autres pour nous assurer qu'ils ne nous trahiront pas. Mais, nous avons beau faire : les vérités chrétiennes se sont tellement enracinées dans leurs âmes, que plusieurs, vaincus par leurs remords, finissent par retourner secrètement dans le sein de l'Eglise. Oh Dieu ! c'est sur l'un d'eux que j'ai commis le crime horrible que je rapporterai plus loin, et qui sera le tourment le plus désespérant de mon odieuse existence. — Ami, je le jure, je ne te connaissais pas au moment où tu fus la victime de ma fureur !

(1) Charles-Albert disait un jour au recteur du collège des nobles : « Le croiriez-vous ? à peine avais-je ouvert le collège d'Aoste, que les Carbonari, sans s'effrayer des glaciers du Col du Bonhomme et du Prarayer, qui protègent cette bonne cité, y plantèrent aussitôt un comité pour entraver les œuvres de votre zèle, surtout auprès de la jeunesse. Il est vrai qu'Aoste est une ville célèbre par ses antiques monuments ; mais le collège de Nelan dans le Fossigny, qui est isolé dans une vallée solitaire, et qui était autrefois une Chartreuse, n'eut-il pas aussitôt son comité carbonique, érigé à Bonneville avec des *Spéculateurs* placés en vedette dans cette bicoque de Taninge. Le comité central est près de là, à Genève. Voyez s'ils sont malins ! » Finalement le roi Charles-Albert ne s'aperçut pourtant pas des comités secrets qu'il avait dans son palais et qui travaillaient sans relâche à sa ruine.



## XIV. — LE SÉPULCRE DE GALLA PLACIDIA.

Le sépulcre de Galla Placidia, fille de Théodose-le-Grand et mère de Valentinien III, est l'un des plus beaux monuments de Ravenne, cité remarquable entre toutes les cités de l'Italie, par l'antiquité et la magnificence de ses basiliques, éclatants témoignages de la piété italienne, qui remontent aux premiers siècles de la liberté de l'Eglise. Ainsi, celle de Sainte-Agathe fut construite, en 447; celle de Saint-Jean l'Evangéliste, en 424; celle de Saint-Jean-Baptiste, chef-d'œuvre de Baduarius Patricius, en 438; celle de Saint-Apollinaire hors des murs, en 534. Au premier aspect, cette dernière, élevée par Julianus Argentarius, vous étonne par sa splendeur : ses admirables colonnes, ses parvis précieux, ses urnes d'albâtre, ses ambons d'une sculpture parfaite, ses arcades en marbres très-fins, son abside incrustée de mosaïque sur champ d'or, son autel qui s'élève, majestueux, surmonté d'un pavillon de marbre, entre quatre colonnes d'un prix inestimable.

Ce temple magnifique n'a pourtant pas la prééminence : il le cède à l'église patriarcale des Ursins et surtout à la basilique de Saint-Vital, monument octogone élevé aussi par Argentarius et consacré par l'archevêque saint Maximien, en 547. On y admire des colonnes de porphyre et de cipollin, des niches et des loges couvertes de marbre de la Grèce avec des carrés en marbre rouge d'Egypte ; et, sur toutes les parois, sur les corniches, sur les bases, l'agate jaune, verdâtre, violette ; l'albâtre rouge, cotonneux ; la brocatelle, la brèche de corail, et cent autres marbres très-fins et très-rares, qui tous sont effacés par une superbe co-



lonne, formée dans le sein d'une montagne d'émeraudes, de jaspes, d'agathes, des grenâts, de sardoines et d'améthystes qui se confondent et s'unissent avec une grâce et un éclat merveilleux.

Je ne parle pas des autres monuments de la grande abbaye des Camaldules, œuvre si belle du XVI<sup>e</sup> siècle, ni du mausolée de Théodoric, génie barbare élevé par Cassiodore à la grandeur romaine : quels qu'aient été les mausolées de l'Égypte, je ne pense pas que l'on puisse trouver une rotonde aussi vaste et aussi massive, couverte d'une coupole de marbre aussi pesante que le mausolée du roi ostrogoth. De quelle montagne a-t-on pu détacher cette masse ? Quelles mers l'ont transportée aux rives de Ravenne ? Quel architecte a pu élever dans les airs ce môle énorme, et puis l'asseoir, avec tant de grâce, sur ces arcades qui s'enchâssent dans la clef de voûte au centre du grand cercle ? Je doute que tous les progrès modernes de l'art réalisent un semblable problème.

Le sépulcre de Dante, placé dans un sanctuaire hors de l'église de Saint-François, est dans Ravenne, comme la flamme de Vesta, destiné à ranimer le feu sacré dans le cœur des Italiens. Mais les Italiens, voyant dans cette flamme resplendir l'éclat de l'ancienne foi, qui sait, en s'alliant à la liberté, rester unie à la justice, à la probité et à la tempérance, refusent de venir à cet autel et vont ranimer leur âme au feu qui dévore la poitrine de Mazzini. Ce n'est plus cette flamme sereine, qui éveille les nobles pensées et les généreux sentiments ; c'est le flambeau, agité par les Furies, pour semer la désolation dans l'Italie : ce feu qui souille, obscurcit, consume les lois et les droits ; qui voudrait incendier le ciel et la terre, les hommes et Dieu ; ce feu de Satan qui cherche à faire du monde l'enfer.

J'ai été amené, à propos du sépulcre de Galla Placidia, à parler des autres monuments de Ravenne, comme poussé

par un remords qui me travaille, parce que j'ai commis dans ce sépulcre un horrible sacrilège. Ce grand mausolée s'élève, solitaire, dans les jardins de la basilique de Saint-Vital : il inspire un respect et une vénération, qui tiennent plus à son antiquité, qu'à sa beauté matérielle : un autel surmonté de la croix, composé des marbres les plus rares, se présente d'abord aux regards ; c'est derrière que se trouve humblement placée la grande urne d'albâtre oriental, dans laquelle reposent les cendres de l'impératrice, en attendant la résurrection.

L'édifice est en forme de croix : à droite, on voit la tombe d'Honorius, et à gauche celle de l'empereur Constance, époux de Galla Placidia et père de Valentinien III. Les plus élégantes mosaïques ornent le lieu saint ; la faible lumière qui y scintille et le perpétuel silence qui y règne le remplissent d'une terreur religieuse.

Mais la secte impie des Carbonari n'a rien de sacré. Elle abuse de la religion avec une prédilection marquée. C'était une heure après minuit : je passai en silence avec un compagnon près du palais Ransponi, tout entier aux tristes pensées qui s'agitaient dans mon esprit ; je traversai plusieurs rues et j'arrivai à la basilique de Saint-Vital, qui, grâce aux rayons obliques de la lune, projetait une ombre immense. Je m'avance dans de longs cloîtres, j'arrive à un atrium antique où s'élève une forêt obscure de colonnes ; mon compagnon frappe légèrement à une porte ; un homme couvert d'un manteau l'ouvre, mon compagnon me précède, et nous entrons dans le temple du mausolée.

Au milieu de l'autel, se trouvait une veilleuse dans une coupe de cristal rouge, qui répandait une couleur de sang sur les parois de marbre. Autour de ces parois, et le long des arches des empereurs Honorius et Constance étaient placés des bancs, sur lesquels étaient assis, en diverses attitudes et dans un profond silence, quelques hommes

qui, à mon arrivée, levèrent la tête et se mirent à me regarder. L'un d'eux, qui se tenait debout du côté de l'Évangile, vint au-devant de moi, me fit signe du doigt de m'asseoir dans une stalle qui était vide, commença à compter les assistants :

— Nous sommes au complet, vingt-deux.

Les menées du carbonarisme italien étaient déjà si vastes, si bien tramées, si habilement ordonnées, qu'il ne manquait plus que le coup du maître. Aussi s'étaient rendus à Ravenne les ambassadeurs des divers comités d'Italie, pour y ouvrir les comices de l'assemblée générale, sous des costumes divers de voyageurs, de marchands, de peintres, l'un après l'autre : deux de la Vénétie, deux de la Lombardie, deux du Piémont, deux de Toscane, deux de Sicile, quatre du comité central, un Français, un Prussien, un Anglais et un Espagnol, qui parlaient l'italien parfaitement.

Le premier député de Naples était calabrais, d'une taille très-petite, brun, sec, nerveux, d'une physionomie animée, les yeux pétillants d'un feu cruel. Il fut élu orateur du congrès et, quand le héraut se leva, il fit signe au Calabrais de parler. Celui-ci se leva, s'avança vers l'autel, en monta les degrés : la lumière qui lui donnait en pleine figure, la faisait resplendir d'un aspect sinistre et infernal. Il regarda autour de lui, affermit son chapeau sur sa tête, passa deux fois la main du front au menton, secoua un peu la tête, et dit :

« Frères, à cette heure solennelle, en cet instant mystérieux qui défie les siècles, dans ce profond silence qui nous environne, au pied des tombes maudites des tyrans de l'ancien monde, devant ces cendres détestées qui assistent froides à nos serments, ma parole s'élève, féconde de liberté. En ce moment, l'Italie tout entière est ensevelie dans le sommeil, mais nous veillons pour elle : une nuit



viendra, et elle est proche, où l'Italie indolente dormira son dernier sommeil dans les chaînes. Elle s'éveillera, libre, assise sur son trône, avec sa couronne d'impératrice des nations. Les rois, eux aussi, dorment sur leurs lits d'or, et ils rêvent à de nouvelles chaînes et à de nouvelles entraves pour resserrer l'esclavage de leurs peuples : qu'ils dorment et qu'ils rêvent, nous veillons. Ce sommeil nous fait plaisir, et nous ne craignons pas que leurs ministres les éveillent; car, eux aussi, ils dorment le sommeil de l'ivresse, et, quand ils s'éveilleront, ils verront leurs maîtres, gisants à terre, pauvres, nus, demander par pitié un toit qui les abrite, un morceau de pain qui les soutienne. C'est ainsi que se sont éveillés, au mois de juillet dernier, les ministres de Charles X en France; c'est ainsi que s'éveilleront nos rois et nos princes d'Italie.

» Frères, tout a été prévu, ordonné et préparé pour le grand coup. Louis-Philippe excite la Flandre et le Brabant contre le roi de Hollande; il a jeté la torche dans Varsovie; il a fait creuser les mines dans la Suisse, leur explosion ébranlera l'empire de Vienne et en arrachera la Hongrie, la Bohême, la Lombardie et la Vénétie. Mais nous, que ferons-nous de nos tyrans? Si le coup n'est pas bien frappé, ils nous échapperont et nous les verrons fondre sur nous avec les canons de l'Autriche. Nous ne devons pas comparer notre position avec celle de la France : Louis-Philippe a jeté le gâteau de la liberté à une nation généreuse, grande et invincible, elle y prend goût : Charles X pourra trouver un asile pour se réfugier, il ne retrouvera pas le chemin du trône.

» L'Italie est partagée en petits Etats; les peuples ne savent pas encore aimer la liberté; et, pour parler franchement, ils ne l'aimeront jamais : il y aura des séditeux, mais les séditeux ne sont pas la nation. Il faut donc la former, lui arracher le Christ du cœur, il faut lui enlever ses prêtres et ses religieux, il faut crier, déclamer, écrire,

nous emparer des asiles de l'enfance, soustraire l'éducation aux mains du clergé, nous rendre maîtres des écoles, patroner les universités ; la classe des marchands n'est pas encore à nous, il faut l'attirer, la corrompre et lui promettre de l'or à pleins bras. Les paysans de l'Italie nous verront toujours de mauvais œil, parce que les prêtres les empoisonnent : et pourtant, c'est là que fleurit l'agriculture qui est la force de la nation. Dans les villages plus importants, il y a un médecin, un pharmacien, un étudiant en droit ; il faut les mettre à l'œuvre. Nous entraînons facilement les campagnards avec de l'argent ; mais trop souvent nous en sommes quittes pour avoir épuisé nos trésors : les campagnards accourent à l'hameçon, mais quand l'appât n'y est plus, on les voit disparaître. Il faut donc nous les attacher par le cœur et par la persuasion.

« Frères, tous les fils de la conjuration sont tendus pour les premiers jours de mars 1834 : attention au signal ! courage, confiance, patience et persévérance au milieu des travaux, des fatigues, des épreuves, des difficultés, des injures, des outrages, des menaces ! Une impatience prématurée, une initiative trop empressée ruinerait tout. Notre frère Giulio, jeune homme noble et intelligent, voyagera et portera les informations au grand Comité : son but principal doit être d'obtenir de la France une promesse de non-intervention. Si Louis-Philippe nous tient parole, les rois de l'Italie ne se relèveront pas de la culbute, et la liberté régnera depuis les Alpes jusqu'au cap Lilybée. »

Il descendit de l'autel et s'assit dans sa stalle. Le héraut prit un candélabre à quatre branches et, tirant de son côté un poignard, l'aiguisa et le plaça sur le candélabre en forme de bougie ; il étendit à terre un morceau d'étoffe écarlate, et plaça dessus le candélabre. Alors, le président de l'assemblée dit :

« Frères, jurons ! »

Ils se levèrent tous, étendirent leurs mains vers le poignard, les retirèrent et s'assirent de nouveau. Alors, chacun d'eux commença à rendre compte des affaires de sa province, à énumérer les *Comités spéciaux*, les *Divisions*, les *Trafles* de chaque *Division*, les *Hautes-Lumières* de chaque *Trafles*, les *Sections* et les *Escadrons*. On fit le recensement général des *Capitaines* avec leur *biographie* : lignée, patrie, naissance, parents, amitié, richesses, industrie, caractère, études, vices et vertus de chacun ; s'ils sont rusés, dissimulateurs sous un air de franchise ; s'ils sont résolus à tout sacrifier pour la secte, père, frères, amis, richesses, eux-mêmes ; tout est noté et consigné dans l'acte de l'*Initiation*, en partie par les *Enrôleurs*, en partie par les *Maîtres*, en partie par les *Censeurs* ; et ces notes sont d'une exactitude et d'une sûreté à désespérer les argus de la police.

On traita longuement et minutieusement de la question financière ; la plupart mettaient leurs espérances dans le pillage des caisses provinciales, militaires et municipales, qui tomberaient en leur pouvoir par la révolution. D'autres firent remarquer que les caisses publiques tombent entre les mains des premiers et des plus hardis ravisseurs, et que l'on ne peut faire grand compte là-dessus ; la vente des biens du clergé est incertaine et d'une opération lente ; mettre les églises au pillage, ce serait irriter la religion des Italiens : que faire donc ? augmenter la contribution des Carbonari riches. Les Lombards, qui sont sévèrement surveillés par les Autrichiens, ne peuvent prendre les armes, mais ils sont riches ; ils doivent donc aider les autres provinces, qui combattront pour délivrer la Lombie et la Vénétie. On peut compter aussi sur les Juifs qui sont riches et pleins de zèle. Les plus grands frais doivent être consacrés à la provision des armes.

On fit l'inventaire des armes qui avaient été distribuées aux conjurés et de celles que la société tenait en ré-



serve. La Sicile se pourvoyait à Malte, les Calabres aux îles Ioniennes ; la Toscane trouvait à Livourne des armes françaises transportées sur les bateaux à vapeur ; le Piémont les recevait de la Savoie, la Lombardie des cantons Suisses ; les villes maritimes de l'Adriatique des contrebandiers de toute nation ; armes de l'Orient, anglaises, espagnoles, françaises. Plusieurs dépôts d'armes souterrains existaient dans les Marches, dans la Romagne, dans l'Italie centrale, amenées par le Pô, par le Tésin des vallées de Comacchio et de Cervia. Mais les espérances reposaient surtout sur l'assaut des arsenaux militaires. Que le cœur et le bras ne manquent pas aux braves, et les armes ne manqueront jamais.

Il y eut scission concernant la Toscane ; les uns voulaient la soulever avec le Piémont, les Etats de l'Eglise et le duché de Parme : les autres voulaient qu'elle restât neutre, comme un camp de réserve ; la guerre est toujours incertaine, la révolte l'est davantage encore : la Toscane était toujours prête ; les étrangers de Naples, de l'Espagne et du Piémont, qui s'y étaient réfugiés à la suite des mouvements du 24, y jetaient des semences qui porteraient leurs fruits quand on le voudrait<sup>(1)</sup>. Le conseil était bon : après la déroute des Romagnols en 1834, les révolutionnaires purent descendre en Toscane, et, par Livourne, se réfugier en France.

Il fut aussi question de la police italienne, et des précautions qu'il fallait prendre contre elle. Les députés Piémontais affirmèrent que plusieurs commissaires étaient affiliés à la secte, mais que les chefs supérieurs restaient fidèles au roi Charles-Félix. Le gouverneur d'Alexandrie était un vieillard rude comme un ours et un porc-épic,

(1) Ils se trompaient dans leurs calculs, car quelques avocats, quelques médecins et quelques poètes ne forment pas la nation. Les Florentins en ont donné, en 1849, une preuve à Guerrazzi et à Montanelli ; ils s'en souviendront.

qui d'un coup de patte aurait fait sauter en l'air un taureau : il avait fait la guerre de Russie et rapporté en Italie la rudesse du Cosaque avec la froideur du Lapon ; il régnait dans la citadelle comme un pacha, passait les revues à cheval sur un canon, et faisait trotter nos petits officiers de façon à les désespérer. Le gouverneur de Novare, avec sa mine de lion, surveille Magadino et Belinzona d'un regard menaçant ; il se tait et murmure entre ses dents. Celui de Gènes est doux et poli, mais il a toujours à côté de lui un général de division, aux moustaches hérissées, à la tête fièrement levée. Le maréchal gouverneur de Turin est un homme d'une foi antique, un loyal soldat, qui ne soupçonnerait pas nos ruses, s'il n'avait pas autour de lui une meute de limiers, qui font fort bien la ronde et ne doivent guère nous inspirer la confiance.

« Ainsi donc, interrompit l'autre Napolitain, vous n'êtes pas en ordre ? — Nous y serons pour le mois de mars, répondit le Piémontais, mais nous aurons rude besogne jusque là ; et du reste, vous autres, Napolitains, vous ne dites pas tout : certaines têtes au palais et les suisses au *Castel Sant' Elmo* vous donneront bien quelque embarras. »

On parla longuement aussi du duc de Modènes ; la plupart étaient d'avis qu'il fallait lui tirer un coup de pistolet à la sortie de la porte Castello, et son fidèle hussard n'arriverait pas à temps pour le couvrir de sa fourrure. Mais l'un des quatre du comité central dit : « Laissons cette affaire à Menotti, il le prendra comme une taupe à l'attrape. Il est rusé, le duc, mais ne voyant pas que nous l'avons circonvenu, il paie nos espions, et fait maintenant voyager en Allemagne et en France un jeune homme qui nous sert à merveille. »

L'un des points essentiels de cette Diète nocturne fut de tenir prêts les journalistes pour l'explosion de la révolte ; on parla d'un grand nombre de directeurs, dont chacun

devait se choisir des dogues pour bien aboyer : on désigna les noms à donner aux journaux, parce qu'un beau nom excite la curiosité. On parla de la ligue des imprimeurs et des libraires qui avait un double but : l'un, de ne jamais imprimer de bons livres, surtout contre les factions et la liberté, de sorte que, autant que possible, aucun ouvrage, sur le *juste* et sur l'*honnête*, ne put trouver d'éditeur. Si l'imprimeur ne peut l'éviter, il acceptera le manuscrit, mais les libraires refuseront de le vendre, ou bien ils le jetteront dans les fonds de magasin.

Le second but, c'était d'imprimer, de publier et de répandre par tous les moyens les œuvres des libéraux, d'en faire de belles éditions, de les multiplier sous des formats à bon marché, de les faire connaître par des éloges pompeux dans les journaux, tandis que l'on ferait une guerre à mort aux écrivains religieux. Il fallait aussi, dans chaque comité un éditeur affidé, qui imprimât secrètement les feuilles, les ordres, les correspondances clandestines, sur un papier étranger et avec des caractères inconnus à ses ouvriers, parce que la police met les yeux partout. Il ne devait pas tenir ces papiers et ces caractères chez lui, mais les déposer dans une chambre bien close, chez une bonne veuve, ou une fille dévote et avare, qui ne pût éveiller les soupçons et qui n'ouvrit pas sa porte à tout venant (1).

Enfin, il fut question des proscriptions, et chaque député en avait une liste, aussi longue que celle de Sylla et de Catilina. Les uns devaient être mis à mort par le poison, par le poignard ou par le mousquet ; les autres, être dépossédés de leurs charges lucratives, de leurs offices honorables, et impliqués dans des procès ruineux ; d'autres, considérés à juste titre à la cour, dans l'armée ou dans les

(1) On trouva, en 1833, à Gènes, les papiers les plus secrets de la conjuration chez une veuve, et ce fut une marchande d'herbes qui donna l'éveil, parce qu'elle avait vu entrer dans cette maison, pendant la nuit, des hommes à la mine suspecte.



administrations, devaient être accablés de calomnies infâmes et atroces, qui ne leur permettraient plus de paraître en public. Ceux qui étaient restés en arrière et n'avaient pu atteindre l'avancement qu'ils attendaient légitimement, il fallait leur parler de l'ingratitude et de l'injustice de leurs princes et les détacher de la fidélité ; on devait laisser tranquilles auprès des ministres ceux qui ne peuvent nuire aux conjurations ni par leurs paroles, ni par leurs actes : à ceux-ci, lier les mains de manière à ce qu'ils ne puissent remuer un doigt ; à ceux-là, en corrompant leurs enfants, fermer toute issue pour améliorer leur condition, et réduire leur famille à la misère et au désespoir.

Et comme si ces œuvres ténébreuses et infernales n'étaient que des gentilleses pour la Carbonerie, on vint à parler des sicaires, de la valeur de chacun d'eux, des preuves qu'il en avait données ; de la nécessité de mettre les chefs d'escadron en rapport avec les sicaires des autres provinces et des autres Etats ; des moyens de les soustraire aux investigations de la justice, de les faire passer en pays étranger ; des lieux de refuge, des signes pour les connaître, de la manière de les employer, et, enfin, quand ils sont tombés dans les mains de la justice, des ruses pour les délivrer, pour corrompre les gardiens, les juges et les faux témoins.

Pendant que, sous ces antiques voûtes, au milieu de ces sépulcres, dans cette solitude et ce profond mystère, devant ce poignard, sur lequel se réfléchissaient les rayons sanglants de la lumière, les députés du carbonarisme discutaient, tranquilles et froids, ces questions de conjuration et de mort, on entendit frapper légèrement à la porte. Le *Couvreur interne*, qui était de garde toute la nuit, au signal connu, ouvrit et vit que c'était un des *Couvreurs externes* qui venait secrètement avertir l'assemblée qu'il était près de quatre heures du matin et que la prudence commandait de se séparer.

Il s'avança, silencieux, vit le poignard sur le candélabre, s'inclina, étendit la main sur la pointe, et jura ; puis, se tournant vers l'assemblée, il dit : « Frères, vous pouvez sortir d'ici avec la même sécurité qui a présidé à cette conférence nocturne. Vous avez un couvreur dans le cloître de Saint-Vital, un autre au bout de la rue, il y en a à tous les débouchés du quartier. Pour éloigner de ce côté, la surveillance des carabiniers, nous leur avons donné de l'ouvrage toute la nuit : nous avons payé à boire dans un cabaret, derrière la place, à quelques vauriens dont l'un est chef d'escadron, avec la charge de faire semblant de se disputer, pour attirer le peuple et les carabiniers à la suite. De fait, il y eut un tel tumulte, un tel tapage, que les autres buveurs sortirent des estaminets et accoururent pour mettre la paix. Un détachement de carabiniers arriva bientôt, avec un brigadier ou deux : ils franchirent le passage à coups de plats de sabre, mirent les menottes à cinq ou six, et puis restèrent là pour surveiller les autres, qui avaient l'air d'être prêts à en venir aussi bientôt aux mains.

» Mais ce ne fut qu'un jeu, auprès de la bourde que nous leur jouâmes l'autre jour près du palais de Théodoric, où se donnent rendez-vous les pêcheurs et les marins du port en rentrant dans la ville. L'un des *Couvreurs* paya l'écot à cinq ou six, et quand il les vit bien lancés et hors des gonds, il leur dit qu'à cette autre table là-bas il y avait quelques moqueurs qui leur faisaient des grimaces insultantes, ajoutant entre ses dents, que ce serait peu de quatre de ces poltrons-là contre un.

» Par hasard, il se trouva que l'un des cinq avait eu quelques jours auparavant une difficulté avec un jeune homme de l'autre réunion : il n'en fallut pas davantage, il s'élança en levant le poing et, mesurant son ennemi, il lui dit : « Je te trouverai demain près de la fontaine hors de la porte. — Pourquoi demain ? répondit l'autre. J'ai bonne

envie de couvrir ta face de porc d'un bon soufflet. — Un soufflet à moi ! *Corpo ! sangue !* je te donnerai de mon couteau dans le ventre, je te ferai vomir tes boyaux. »

» Il dit et se jette sur son ennemi, l'hôtelier saute sur lui pour l'arrêter : les garçons tremblent et tout le monde s'enfuit en criant : « Au secours, accourez, on se tue chez Battistone. ! »

» — On se tue ! s'écria-t-on sur la place : vite, au secours ! et on accourait à la maison, on fermait les portes ; les femmes venaient aux fenêtres et demandaient : « Combien en ont-ils tué ? »

» Une sœur de marin qui avait été attaquée, laquelle demeurait dans le voisinage, se trouvait parmi ces femmes, elle demanda : « A qui en ont-ils voulu ? » On lui répondit : « A Prospero. — A Prospero ? ah ! les chiens ! ah ! les traîtres. » Elle saisit un couteau, et, les habits et les cheveux en désordre, elle s'élance vers l'estaminet. On lui dit : « Mais laissez donc faire les hommes, ne vous jetez pas au milieu des ivrognes. Ivre de colère et de rage, elle s'élance dans la maison. La place était sens dessus dessous ; trois carabiniers venaient d'arriver, et s'emparaient de celui qui avait frappé Prospero. Benedetta, sa sœur, se faufile comme un chat, donne un coup de couteau dans le ventre du meurtrier, frappe deux coups de coude en pleine poitrine aux deux carabiniers, et arrive à la porte pour sortir.

» En ce moment, quatre autres carabiniers survenaient en toute hâte ; deux la saisissent par les cheveux, elle crie, mord, se débat, se jette par terre et cherche à échapper à leur étreinte. Tout le quartier était dans la rumeur : les uns transportaient Prospero chez lui, les autres remettaient les entrailles à celui qui avait été éventré ; ailleurs, on pleurait, on s'enfuyait, on accourait. Ainsi, vous voyez, frères, que personne, durant cette nuit, n'a pensé au sépulcre de Galla Placidia. »



Quand il eut fini de parler, nous nous levâmes en silence et nous partîmes en nous éparpillant en sens divers. Le président du comité central ne négligeait aucun moyen pour assurer une harmonie parfaite dans les opérations ; il tenait à ce que chacun émit son avis et donnât ses renseignements : il fallait donc se réunir chaque jour. Mais ce n'était pas sans de grands dangers de la part de la police. Elle veillait avec plus de soin que jamais, depuis qu'un commissaire avait été atteint, dans le carrosse du cardinal légat, d'un coup de carabine, qui blessa aussi un ecclésiastique, à côté de lui. Nous avions soin de nous retirer dans les lieux les plus solitaires de Ravenne, en changeant chaque jour de place.

Un jour, je rencontrai trois des nôtres dans le baptistère, près de la basilique des Ursins : en sortant de là, je me rendis à Saint-Nicolas, et j'en trouvai trois autres. Deux m'attendaient dans la basilique du Saint-Esprit ; ils souriaient en regardant la petite fenêtre, par laquelle la tradition rapporte que descendait la colombe, le jour de l'élection des archevêques de Ravenne, pour venir se poser sur la tête de celui que l'Esprit-Saint avait choisi. Cinq autres se promenaient sous le portique du baptistère des Ariens, et, entrant dans cet admirable édifice comme pour en contempler les beautés, ils se réunirent à nous pour causer des affaires du moment. Sorti de là, j'étais attendu à Saint-Apollinaire par deux Siciliens, qui faisaient semblant de regarder la mosaïque représentant l'ancienne Ravenne avec le palais de Théodoric et le port de Classe : nous nous entretenîmes quelque temps, puis nous montâmes en voiture pour aller à Sainte-Marie du Port, église érigée par le B. Pietro Pescatore de la noble famille des Onesti ; là se trouvaient encore cinq frères à qui nous donnâmes l'ordre du jour.

Par tous ces moyens, en moins de huit jours, nous avions arrêté nos dispositions pour le soulèvement général du

mois de mars 1834 : notre but fut déjoué par la mort de Pie VIII et l'élection de Grégoire XVI, l'extinction de la race de Savoie dans la personne de Charles-Félix et l'avènement au trône de Charles-Albert de Carignan. Mais le grand obstacle, ce fut le caractère intraitable des Italiens, qui ne sauront jamais avoir de l'unité dans leurs conseils, dans leurs pensées, dans leurs lois, dans leurs intérêts. Le ciel et la terre s'opposent à cette unité ; la race italienne est trop multiple. Les Saturniens, les Enotriens, les Ausones, les Siculiens, les Pélasges, les Osques, les Tyrrhéniens, les Sabelliens, les Peucèzes, les Liguriens, les Messapiens, les Brutiens, les Doriens, les Eubéens et cent autres peuplades, qui les avaient devancés ou qui les suivirent : ni la *Carbonerie* ni la *Jeune-Italie* ne feront jamais que toutes ces divergences se réunissent et se confondent dans une unité indissoluble. Dieu a mis, au milieu de cet assemblage divers, le Vatican, et ce rocher ne veut pas de maître ; il attire à lui, dans l'unité de la foi, toutes les nations. Là, seulement, il y a de l'unité, et l'Italie n'en aura pas d'autre, quoi qu'en fasse Mazzini. L'unité que rêve Mazzini, c'est le songe d'un cerveau en délire, et je n'ai fait que rêver en pensant comme lui ; mais, je me suis éveillé trop tard, quand le remords m'avait conduit déjà sur le bord de l'abîme, où je vais me précipiter.

---

## XV. — ARIEL ET DORALICE.

Le père Antonio Cesari, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe à Vérone, sa patrie, était venu dans l'automne de 1828, faire visite à ses amis de la Romagne, et surtout à son disciple bien-aimé, Giuseppe Manuzzi, de Faenza,

l'honneur de la littérature italienne : il se rendit ensuite à Ravenne, pour goûter, auprès de Mgr Farini, les charmes d'une conversation savante et amicale. Surpris par une maladie violente, il mourut auprès de son ami ; et ce grand homme qui, toute sa vie, avait honoré et glorifié le Dante, fut enseveli à Ravenne, où repose, depuis cinq siècles, la dépouille du grand poète.

Quelques années auparavant, j'étais allé, avec don Giulio, à Vérone, dans le but de visiter les tombeaux de Scaliger : je désirais vivement voir et connaître cet homme qui avait réhabilité et ranimé en Italie l'étude de notre langue si riche, si gracieuse et si noble, dont mon précepteur m'avait déjà fait goûter et admirer les chefs-d'œuvre. Mon bonheur voulut que, me trouvant avec les comtes Balladoro dans le Val Policella, chez le comte Antonio Perez, le père Cesari vint passer avec nous quelques jours de villégiature, comme il en avait l'habitude chaque année. Je restai de longues heures suspendu à ses lèvres, d'où découlait une science facile et abondante des écrivains anciens de Rome, et surtout de Dante, dont il avait achevé d'exposer les beautés dans ses dialogues.

J'étais subjugué par le charme d'une simplicité naturelle : je la comparais avec l'éloquence forte et élevée, qu'il déployait en foudroyant les vices de notre époque, et je ne pouvais croire que ce fût bien là le même homme si modeste, si calme, si bon de vouloir bien me compter parmi ses nobles amis. Je me rappelle qu'un jour, lui ayant parlé des mauvais sentiments de ses ennemis à son égard et, lui ayant demandé pourquoi il ne les avait jamais confondus, il me répondit :

— Mon cher Lionello, c'eût été me mettre au dessous d'eux, mon silence me plaçant au-dessus de leurs injures. Soyez-en persuadé, si, au lieu d'écrire sur Jésus-Christ, sur les saints et sur l'Eglise, j'avais entraîné l'imprudente jeunesse dans les conspirations, si j'avais crié bien haut :

LIONELLO.

44



« Liberté ! » j'eusse été comblé d'éloges par ceux qui, maintenant, m'accablent d'outrages. Mais jamais je n'échangeais mon sort contre les plus magnifiques louanges, achetées à si vil prix. Lionello, ayez la crainte de Dieu ; soyez noble, digne et vertueux, et laissez croasser de jalouses corneilles.

Pendant que j'étais à Ravenne, auprès de la modeste tombe de pierre qui recouvrait les restes de ce noble enfant de l'Italie, je me rappelais ces sages paroles ; et, dans le silence, le rouge me montait au front : je levai les yeux et je vis un jeune abbé regardant l'inscription gravée sur sa tombe : « Antonio Cesari ; » ces deux mots en disent plus que de pompeux éloges (1). Cet ecclésiastique portait une soutane, et cet habit relevait encore sa haute taille ; j'admirais sa large poitrine, ses fortes épaules, sa robuste complexion, qui était plutôt celle d'un gladiateur que d'un lévite. Il avait le regard modeste, recueilli, et d'un calme qui semblait le résultat de la lutte et de la victoire.

Nous n'étions que deux dans l'église : c'était un jour férié, une heure après-midi, ce moment surtout où l'on vaque à ses occupations. L'ecclésiastique lève la tête, me regarde et, de sa grosse voix, s'écrie : « Lionello ! » Je l'examine avec une expression de gaieté, mêlée d'étonnement, il me semble revoir une ancienne connaissance ; mais comment un abbé peut-il m'appeler avec ce ton de familiarité, surtout à Ravenne, où je ne connaissais que

(1) Mgr Stefano de Rossi, délégué apostolique de Ravenne, voyant que la dépouille du grand écrivain, Antonio Cesari de l'Oratoire de Vérone, reposait depuis plusieurs années sans honneur, sous une modeste pierre dans l'église de Saint-Romuald, pensa que, dans la ville où Guido de Polenta a élevé un si beau monument à Dante Alighieri, il était convenable de faire partager cet honneur à son commentateur et son noble défenseur. Il lui fit donc construire à ses frais un tombeau de marbre, afin de prouver aux étrangers, qui viennent à Ravenne visiter les basiliques des empereurs et des exarques byzantins, que, de nos jours, il y a encore des cœurs généreux qui savent honorer la science et la vertu. Vérone sera reconnaissante de la noble pensée de Mgr de Rossi qui a voulu ainsi célébrer la gloire de l'un de ses plus illustres citoyens, et toute l'Italie lui saura gré d'avoir si dignement honoré le restaurateur de sa douce, limpide et harmonieuse littérature. CIVILTÀ CATT. — Août 1853.

quelques conspirateurs ? Il allonge son grand bras, me présente une main robuste et serre la mienne, en me disant :

— Lionello, est-ce que tu ne me reconnais pas ? Je sais que tu devrais-refuser de me serrer la main, car c'est une main de voleur, mais j'espère l'avoir lavée trois fois en l'employant à te sauver la vie. Je suis cet étudiant de Padoue qui t'assaillit pendant la nuit, enleva ta bourse, et, la nuit suivante, te rendit ces trente maudits sequins.

J'étais comme stupéfait ; je le regardai attentivement, et j'eus quelque peine à le reconnaître, parce qu'il avait coupé ses énormes moustaches et ses longs cheveux, qui lui retombaient sur les épaules en larges boucles.

— Piétro, lui dis-je, toi ici ? et sous cet habit !

Piétro me répondit :

— Je suis venu ici voir un de mes oncles, qui m'aime comme son enfant, et qui est très-heureux de me revoir, surtout sous ce saint habit. Mais je te demanderai, à mon tour, comment tu te trouves ici ? Ah ! tu ne sais pas tout le chagrin, les inquiétudes et les tristesses que ma causés ton départ de Padoue : tu es si aventureux, si téméraire, que je craignais que tu ne fusses tombé dans quelque piège de tes ennemis.

Alors, dissimulant l'angoisse de mon cœur, je lui dis :

— Eh bien ! Piétro, sais-tu pourquoi je me suis éloigné de Padoue et où je suis allé ?

— Non, reprit-il. Tu n'ignorais pas que j'étais très-désireux de le savoir : j'avais juré de veiller sur toi, de consacrer à ta défense la force de mon bras, pour expier l'injure que je t'avais faite. Dieu m'avait fait la grâce de te sauver déjà plusieurs fois ; tu ne paraissais guère avoir profité de toutes ces leçons ; je craignais chaque nuit qu'il ne t'arri-

vât quelque malheur, et je ne rentrais jamais à mon hôtel, que je ne t'eusse vu de loin rentrer chez toi.

— Ame généreuse ! m'écriai-je, tu étais donc mon ange tutélaire ?

— J'étais le plus sincère de tes amis. Quand je m'aperçus de ton absence du théâtre et des cafés, j'allai à ton hôtel, demandant si tu étais malade : on me répondit que tu n'avais pas paru depuis deux jours et que l'on ne t'attendait plus. Il y eut grande rumeur parmi les étudiants. On te disait arrêté pour dettes : on assurait que tu t'étais battu en duel à Stra, pour la danseuse Gilda, avec un capitaine hongrois, que tu l'avais blessé grièvement, et que, pour te mettre en sûreté, tu étais passé au delà du Pô ; on nommait même ceux qui t'avaient servi de témoins. Je ne croyais rien de tout cela ; je soupçonnais que tu avais été surpris dans la découverte de la secte des *sauvages*, et que la police t'avait chassé de Padoue. Néanmoins, ne te voyant plus reparaître, je pris des informations auprès de deux commissaires de police de mes amis ; l'un ne savait rien sur ton compte, l'autre me dit que la comtesse ta mère, ayant appris que tu te perdais loin d'elle, t'avait rappelé et fait marier.

— Ne t'a-t-il pas dit le nom de ma femme ? Cela ne doit pas être une difficulté pour la police.

— Non, répondit Piétro ; mais j'ai bien pensé que ta noblesse et ta fortune t'auraient fait entrer dans une maison princière. Lionello, avec ton cœur et ton esprit, j'étais certain que ta femme devait être heureuse.

— Très-heureuse ! pense donc, Piétro, qu'il ne me faut qu'une soirée pour jouer sa dot au pharaon.

Mon ami était intrigué ; je lui serrai la main, et lui dis en souriant :



— Non, Piétro, je n'ai pas de femme que je sache : si la police m'en tient une en réserve, tu me serviràs de témoin, et je t'assure que je suis, après tout, plus disposé à prendre femme qu'à me faire prêtre. Mais, comment, diantre ! t'es-tu jeté dans une sacristie, un juriste comme toi ? Il est vrai, cependant, que je te voyais aller à la messe, et qu'après tes premières folies, tu es redevenu bien vite sage : mais jamais je ne me serais imaginé qu'en terminant tes études, tu aurais endossé cet habit. Quel caprice as-tu donc suivi ?

— Ah ! Lionello, ce n'est point un caprice que j'ai suivi, mais la grâce admirable de la Providence, qui conduit ses créatures par des voies secrètes, douces et sûres, au terme de ses miséricordes. Tu sais que j'étais sur le point de finir ma quatrième année de droit, je me préparais aux examens, et je venais d'être reçu docteur, quand m'arriva la terrible aventure, dont le souvenir me fait frémir encore.

« Tu dois connaître cet Aristodème qui portait, retombant sur ses épaules, de longs cheveux partagés par une ligne au milieu de la tête comme ceux d'une demoiselle, et que nous appelions par moquerie la Ninetta. Il logeait à un étage au-dessous du mien, avec de bonnes gens auxquels il payait sa pension. Dans les premiers jours de juin, la chaleur étant plus grande que de coutume, notre Ninetta, tout trempé de sueur, eut l'idée de se baigner dans le Bacchi-glione : l'eau était encore froide ; il fut saisi d'une faiblesse, et sans un saule, aux branches duquel il put se retenir, il se serait infailliblement noyé : le froid subit qui l'avait atteint lui causa un tremblement si violent, qu'il lui était impossible de regagner la rive.

» Par hasard, un paysan vint à passer de ce côté-là, il le secourut, l'aida à se revêtir et l'accompagna jusqu'au premier café où il lui fit servir un bol de rhum : de retour chez lui, il tomba dans des syncopes qui amenèrent le délire. Une bonne dame de l'hôtel vint me prier de monter

pour lui porter secours, pendant que son mari était allé chercher le médecin. Quand je le vis en cet état, grinçant les dents, la bouche écumante, sautant sur son lit, et commençant déjà à mourir, je fis chauffer des linges et je le frictionnai pour ramener, s'il était possible, la transpiration au dehors.

» Le médecin arriva, et dit que l'accès était très-grave; le mari était épouvanté, les femmes se désespéraient; le médecin ne fondait un peu d'espoir que sur certaines fumigations; une servante courut chez le pharmacien, pendant que les autres s'empressaient de donner tous leurs soins au malade. Pour moi, craignant qu'il ne passât pas la nuit, je pensai à sauver l'âme du malheureux jeune homme, dont la vie, je le savais, avait été fort orageuse; et, sans rien dire, j'allai chercher le curé qui vint avec moi auprès du malade. Pendant ce temps-là, le médecin était parti pour ses autres visites, en promettant qu'il serait revenu avant minuit. Le jeune homme était enseveli dans une profonde léthargie, d'où il ne sortait que par rares intervalles, pour murmurer des imprécations et des malédictions contre une certaine Doralice.

» Le curé l'aspergeait d'eau bénite : à chaque aspersion, le jeune homme s'agitait, ses cheveux se dressaient sur sa tête, il saisissait ses draps avec les dents et les mordait, il serrait convulsivement les poings, et se débattait, ouvrant de grands yeux, égarés et terrifiants. Alors, le bon prêtre lui posa son étole sur la poitrine; son sein se souleva comme un soufflet de forge, sa respiration devint haletante, précipitée, et son cœur semblait bondir.

» A ce terrible spectacle, les femmes épouvantées sortirent de la chambre à la hâte, sans pouvoir proférer une parole. Le mari se tenait debout dans un angle, n'osant regarder le malade furieux, se signant et invoquant saint Antoine. Vers minuit, le médecin revint, et, voyant le moribond en cet état, il dit :

» — Sa position est désespérée : aussitôt que ce paroxysme aura cessé, empressez-vous de le confesser.

» Il essaya de lui faire prendre quelques gouttes d'une potion anodine, et s'en alla.

» Vers une heure, le moribond poussa un grand soupir ; je lui soulevai la tête et lui fis prendre un peu de calmant, qui produisit un bon effet. Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui, et vit le curé :

» — Que fait ici ce prêtre, dit-il, et que veut-il ?

» Le curé lui répondit doucement :

» — Signor Aristodème, j'ai appris que vous étiez malade ; je suis venu vous faire une visite et vous offrir mes services.

» Le malheureux lui jeta un regard de dédain, en disant :

» — Je n'ai pas besoin de prêtre !

» — Mais cependant, signor Aristodème, il serait bon de penser à votre âme ; on ne peut répondre de rien... le mal est sérieux... vous en guérirez, je l'espère... mais si vous régliez les comptes de votre conscience...

» — Je n'ai pas de compte à rendre ! je n'ai pas de conscience !

» Et il commença à pousser des cris, à se dresser sur son lit en frémissant, serrant les dents, et promenant dans la salle des regards furieux :

» — Arrière ! arrière ! dit-il, ce prêtre ! Et, saisissant le bout de l'étole du ministre de Dieu, il la lui jeta au visage, avec une colère frénétique.

» Je conseillai au prêtre de se retirer un moment ; je pris



les mains du malade dans les miennes, je le caressai, et, avec un mouchoir, je lui donnai un peu d'air au visage, en lui disant :

» — Aristodème, le prêtre est parti.

» — Ce n'est pas de lui-même qu'il a fui, reprit-il avec un rire infernal ; c'est Doralice qui l'a chassé.

» Il se remit un peu ; je crus que l'accès était passé ; mais, tout d'un coup, il sauta sur son lit, frémissant, et, montrant le poing, il s'écria d'une voix forte : « Que me veux-tu, maudite ? laisse-moi en paix : oui, je sens hennir ton Ariel, il écume, il piaffe, il secoue sa noire crinière, il jette du feu par les yeux ; oui, oui, je le monterai, je l'enfourcherai ; il m'emportera au loin. Je l'ai juré, je ne me rétracterai pas, je ne me dédirai pas. Va, maudite, précède-moi, je te suis. »

» Après ce violent accès et ces paroles mystérieuses, qui m'avaient glacé d'effroi, Aristodème tomba dans une profonde léthargie : je m'éloignai du lit, je pris par un bras le maître de la maison qui était comme hors de lui-même, je le conduisis dans la chambre voisine, où le bon curé priait à genoux devant une image de la sainte Vierge. J'appelai la demoiselle Antonietta, et lui demandai si elle ne savait rien d'une certaine Doralice, dont le malade ne prononçait le nom qu'avec des malédictions ?

» Elle me répondit :

» — Non, je n'ai rien de précis. Tout ce que je puis dire, c'est que l'année dernière, en raccommodant un de ses pantalons, je trouvai, dans une poche, un étui de peau rouge fermé par une petite agrafe : je l'ouvris par curiosité, et j'y vis une touffe de cheveux sous laquelle se trouvaient ces mots, écrits sur un billet : « Souvenir de Doralice ; » sur le cercle, il y avait comme des crins de cheval, avec cette petite inscription : « Gage d'Ariel. » S'adressant en-

suite au maître de la maison, elle lui dit : « Tu te souviens, Filippo, de cette nuit où Aristodème criait en rêvant : « Non, Doralice ; mon ame, jamais ! » Tu courus près de lui, il s'éveilla, suant, tremblant de tous ses membres et te priant de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il se rendormît.

— Oui, je me le rappelle, répondit Filippo.

» Le curé nous dit de prier pour ce malheureux, et il nous en donna l'exemple.

» Je m'assis au chevet du lit ; la léthargie dura jusqu'au matin ; il lui vint alors une forte transpiration ; il ouvrit les yeux, et, en me voyant : « Oh ! bon Piétro, me dit-il, quelle nuit ! combien je te suis reconnaissant de tes soins ! Ce ne sera plus pour longtemps, car je me sens très-mal. »

» — Mon cher Aristodème, lui répondis-je, ce que je fais, je le fais bien volontiers, et je voudrais pouvoir te sauver ! mais si tu te sens si mal, pourquoi n'appelles-tu pas un prêtre pour te confesser ? crois-le, ami, la paix de l'ame fait bien au corps.

» — Pietro, il n'y a plus de paix pour moi. Oh ! ne me parle pas de prêtre, je suis damné, je suis perdu pour toujours ; je sens déjà le démon courir dans toutes mes veines et me serrer le cœur, car mon cœur lui appartient, je l'ai juré, je ne puis le lui reprendre. Doralice le sait, Ariel en fut le témoin..... Ariel hennit et frémit : déjà je lui ai offert deux victimes, et ces deux victimes sont le sceau de ma perdition.

» Je lui serrai les mains avec affection, je le baisai au front et je lui dis : « Aristodème, à tout péché miséricorde ; la grâce de Jésus-Christ est toute-puissante : quels sont donc cette Doralice et cet Ariel ? »

» — Je vais te le dire, répondit-il. » Il regarda autour de

lui, me fit signe de lui essuyer la sueur du visage, et continua ainsi : « Tu dois te rappeler, qu'il y a un an et demi, avant les fêtes patronales, il arriva une célèbre compagnie d'écuyers, avec lesquels se trouvaient deux femmes, dont l'une de Mecklembourg, grande, forte et d'une beauté si remarquable, que les jeunes gens de l'Université l'appelaient Junon. Beaucoup d'entre eux se laissèrent prendre à ses charmes; j'en subis l'influence plus que tous les autres : je l'aimai jusqu'à l'adoration. Celle que je regardais comme une créature céleste n'était qu'un démon incarné : elle était initiée aux plus profonds mystères de l'illuminisme, elle était chargée des fonctions d'*enrôleuse* et de *Maestra*.

» En me voyant si éperdument attaché à ses pas, elle m'étudia avec soin; elle reconnut mon caractère vicieux, corrompu, esclave des plus criminelles passions : il ne lui en fallait pas davantage. Elle commença à m'initier peu à peu aux mystères de Weishaupt; elle me conduisit si bien, que, peu de temps après, elle finit par briser le dernier sceau et me jeter dans la gueule de la bête du mystère. Que cette nuit soit à jamais maudite ! Doralice m'avait fait embrasser le culte de Satan; elle prit une lanterne de la main gauche, me donna la main droite, traversa toutes les chambres de son quartier, qui était au premier étage, et commença à descendre un escalier. A chaque marche, j'entendais en bas comme les frémissements d'un cheval, puis c'étaient des hennissements précipités et des piaffements incessants. Doralice ouvrit une petite porte, et nous nous trouvâmes dans une écurie.

» Je vis, attaché dans un angle, un grand cheval, noir comme la nuit, et portant une étoile blanche au front; à peine eut-il aperçu sa dame, qu'il cessa de hennir; il la regardait avec deux yeux pleins de flammes, secouait sa queue et sa longue crinière, dressant les oreilles comme deux langues de basilic. Doralice posa sa lanterne sur le pilier de la fontaine, dont les réverbérations jetaient au milieu des ondes



une lueur sinistre. Alors Doralice me dit : « Aristodème, c'est Ariel, mon bon génie; mets ta main droite sur la tête d'Ariel, entre les deux oreilles. » Je tremblais : j'étendis la main, et le cheval s'agita et releva sa tête avec dédain. La perfide femme me regarda avec colère, et me dit : « Lâche, tu trembles ! tu crois donc encore en Dieu ? » Je sentais mon sang se glacer dans mes veines : elle prononça un mot en allemand, Ariel baissa sa tête et j'y posai la main. De ses deux mains, elle prend un peu d'eau dans la fontaine, me la jette au visage, et pose l'index sur l'étoile blanche, en disant : « Je te baptise, au nom d'Ariel : tu l'appelleras désormais *Teucro* ; que l'étoile blanche d'Ariel te soit un présage de bonheur ! » Elle détacha le cheval et le fit venir au milieu de l'écurie. Elle posa la main gauche sur mon épaule droite, et la droite sur mon cœur qui battait violemment ; elle tourna la tête vers le cheval, et fit avec ses lèvres : « Happ ! » Et le cheval tourna rapidement, s'approcha de nous, mit ses narines près de la main qu'elle me tenait sur le cœur, puis il frémit et hennit avec force. Elle se retira un peu en arrière, regarda le cheval, lui dit certaines paroles en allemand ; la bête se leva sur un pied, et, de sa tête, elle touchait presque la voûte. La dame frappa des deux mains, le cheval s'abaissa et s'étendit à terre, doux comme un agneau.

» Alors, Doralice détacha son châle et le posa sur les épaules du cheval, qui ploya ses genoux jusqu'à terre; elle le monta, lui donna un léger coup de talon, et il se releva. La dame ainsi assise, et ressemblant à Déjanire sur le centaure, m'appela et me dit :

« Aristodème, mets ta tête sous mon pied : j'obéis, elle appuya son pied sur ma tête, et me cria : « Disciple d'Ariel, seras-tu fidèle à l'ange de la blanche étoile ? » Je répondis : « Je le serai (1). » Elle frappa sur la croupe du cheval ; il

(1) Voilà bien l'orgueil humain, qui ne veut pas se soumettre à son Dieu créateur et

trembla, frémit, écuma, piaffa, et rua. Doralice lui posa la main sur la crinière, en lui disant d'une voix forte : « Ariel, Teucro est à toi, calme-toi. » Et l'animal devint immobile. Doralice, d'un bond, sauta à terre, enleva le châle, me le jeta sur le cou, et me tira vers Ariel en me disant : « Baise son étoile; » et je la baisai : « Donne-lui la main en signe de fidélité; » le cheval, ô prodige ! leva la jambe droite, me la présenta, et je la serrai de ma main.

» Pietro, comment te redire la sensation que j'éprouvai en serrant ce pied armé de fer ? Pietro, ce fer je me le sens toujours dans la main, comme un poids qui la fatigue. Ariel me regarda, m'entendit, fit souffler ses narines, claquua ses lèvres et me jeta l'écume au visage ; je la sens encore, elle me brûle, et tu me parles de prêtre ? Ariel a mon ame : Doralice lui arracha un crin, le mit dans un cercle, et y écrivit ces mots : « Gage d'Ariel. » Tu le vois, je le porte au cou avec les cheveux de cette maudite : et tu me parles de la miséricorde divine ! Il n'y a plus de miséricorde pour moi : Ariel, c'est Satan ; Ariel est ici près de moi, il hennit, il écume, il piaffe, il ploie les genoux, il me prend sur son dos, comme Doralice, et il me plonge dans l'enfer. »

» Lionello, dit Pietro, je t'assure qu'en ce moment je frémissais d'épouvante : cependant, Dieu me fit la grâce de lui dire ces mots : « Aristodème, calme-toi. Cette perfide t'a cruellement trompé. Tu sais que ces écuyers habituent leurs chevaux à faire mille tours d'adresse. J'en ai vu de surprenants, le peuple en est frappé et il crie au miracle : mais, de fait, il n'y a là que l'habitude de l'exercice. Ton Ariel était un cheval bien dressé, le diable n'y était pour rien, et Doralice n'était pas même une magicienne. C'était une fine *Illuminée*, elle t'a enlacé dans les serments de la secte exécrationnable de Weishaupt ; voilà tout.

souverain maître de toutes choses, pour se consacrer au diable dans les sociétés secrètes, et incliner sa tête sous le pied d'une prostituée.

» — Mais j'ai vendu mon ame à Satan, le pacte est fait. Pietro, cette secte est infernale; non content de me perdre moi-même, j'ai séduit deux autres jeunes gens, je les ai fait parjurer le Christ, son nom, leur saint Baptême, et je les ai plongés dans le gouffre de la perdition.

» En ce moment, le curé, impatient de sauver cette ame, s'avança près de la porte; il ne s'était pas encore montré, que le malade criait : « Pietro, tu m'as trahi; le prêtre est là, là qui plante la croix sur le seuil, et derrière lui je vois deux yeux de feu. » Et il se retourna convulsivement dans son lit, en se cachant la tête.

» Alors le bon prêtre, sans entrer, commença à lire les exorcismes de la sainte Eglise, auxquels je répondis : « Amen (1). » Le malade ne fit plus de mouvement : j'entendais comme un feu remuer dans son sein, un murmure rauque et profond, une suffocation qui, par moments, soulevait violemment sa poitrine. Peu de temps après, l'enflure avait pris de plus grandes proportions, je sortis de la chambre et je dis au curé : « Je ne l'entends plus respirer. » Il entra avec moi sur la pointe des pieds et me dit : « Levez un peu la couverture. » Ciel ! il était mort, tout défiguré par l'enflure ; le visage était livide et noir, il n'avait plus la figure d'un homme ; il avait vomi des flots de bile et de sang.

» Lionello, cette mort si horrible me frappa d'une crainte salutaire; et, en sortant de cette chambre, ma résolution

(1) Qu'ils rient, s'ils le veulent, ceux qui ne croient pas aux rapports intimes du démon avec les affiliés aux plus coupables mystères des sociétés secrètes; surtout quand ceux-ci se débattent dans la lutte de l'agonie. Ils ne riront pas ceux qui ont souvent assisté au lit des mourants. On pourrait donner en preuve un fait qui s'est passé en France, au milieu des fureurs de la Montagne, après l'expulsion de Louis-Philippe, en 1848. Ces hommes sauvages assiégeaient, avec force hurlements et blasphèmes, la maison du curé d'un faubourg de Paris : le curé, vieillard vénérable et pieux, les voyant s'agiter furieusement sur la place, mit son étole, prit de l'eau bénite, lut sur eux les exorcismes, et, par l'ouverture des fenêtres, les aspergea de l'eau sainte. Il a raconté lui-même à un personnage digne de foi, de qui nous tenons ce récit, qu'à chaque aspersion, leur fureur diminuait, et que, sans autres causes apparentes, ils s'en allèrent, l'un après l'autre, de divers côtés.



était prise de fuir les pièges des impies et de me consacrer au Seigneur. Je pris mon grade de docteur, je retournai dans mon pays, et peu de jours après je me rendis à Ferrare, et là je fis une bonne confession générale. J'espère que Dieu m'a pardonné ; puisse-je réparer les scandales que j'ai donnés à mes compagnons ; et toi, Lionello, me lit-il, en se jetant tout à coup à mes pieds, pardonne-moi pour l'amour de Jésus-Christ l'outrage que je t'ai fait. »

A ce spectacle, je reculai en arrière, et, tout agité : « Lève-toi, don Pietro, lui dis-je, lève-toi, je t'en prie : oui, je te pardonne. » Si j'avais consulté le mouvement de mon cœur, je me serais jeté à ses genoux, je lui aurais demandé pardon de mes scandales, je lui aurais confessé que j'étais plus sacrilège et plus parjure qu'Aristodème. Plût à Dieu que je l'eusse fait ! je ne serais pas en proie aux remords qui me dévorent, au désespoir qui fait de ma vie un enfer anticipé. L'orgueil m'arrêta ; je relevai mon ami, je lui demandai avec un calme affecté s'il avait un patrimoine ecclésiastique, lui offrant une bonne prébende. Don Pietro me remercia, me dit qu'il avait un bénéfice de famille, me salua, et sortit de l'église en me laissant seul avec mes terreurs sur la tombe d'Antonio Cesari.

Deux jours après, je n'étais plus à Ravenne. J'avais peur de rencontrer don Pietro ; cette entrevue m'avait trop profondément ému : je l'avais toujours devant les yeux, il me semblait le voir sortir de chaque rue, de chaque porte, me suivre, me prendre les mains, se jeter à mes genoux pour me conjurer de revenir à Dieu. Cette rencontre avait sans doute été ordonnée dans les conseils de la Providence pour mon salut : au lieu de m'abandonner dans les bras de la divine miséricorde, je cherchai à m'y soustraire par la fuite.

## XVI. — LE RETOUR DU CARBONARO.

J'avais appris par don Pietro qu'à Padoue on ne savait rien de mon emprisonnement : c'en fut assez pour me décider à retourner dans mon pays, où je comptais que l'on en savait moins encore. Mon absence avait été de plus de deux années ; car après les examens du doctorat à Bologne, étant tombé dans la Carbonerie, je restai dans la Romagne tout l'hiver ; le printemps suivant, je visitai Rome, Naples et la Sicile, comme député de la secte. Là, je reçus la commission de visiter Malte, Corfou et les autres îles Ioniennes pour les préparer au soulèvement de 1834 ; ma commission eut pour résultat de mettre en sûreté un grand nombre de nos frères, qui par l'amnistie de 1856 revinrent en Italie raviver le feu des conspirations. Je dus ensuite traverser rapidement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, revenir à Varsovie et de là rentrer dans la Romagne avec les lettres des *Vendite* et des *comités secrets*.

Il m'est impossible de redire quelle fête se firent de me revoir et ma mère et ma sœur, et quelles caresses je reçus de mes parents et de mes amis : mais j'avais l'enfer dans le cœur, et les orages qui bouleversaient mon âme m'empêchaient de jouir des joies domestiques et de la tendresse de ma mère et de ma sœur. Tout me paraissait changé dans la maison, tout était sombre, et le plus beau soleil n'égayait pas assez pour moi les somptueux appartements et le magnifique jardin. O toi qui lis ces lignes, si jamais, éloigné du toit qui t'a vu naître, tu as eu le malheur de tomber dans le gouffre des sociétés secrètes, dis-moi, quand tu as revu la maison qui entendit tes premiers vagissements, qui vit

tes premiers pas, qui recueillit les premières paroles sorties de tes lèvres, qui abrita les jeux de ton innocence, les douceurs de l'affection maternelle, dis-moi, à ton retour, cette maison ne t'est-elle pas apparue comme un tombeau ?

Au dehors, l'ivresse et le délire de l'imagination, les actes et les paroles de tes perfides séducteurs te soustraient à toi-même et t'enveloppent comme un tourbillon, sans laisser un moment de repos à tes pensées errantes, à tes sentiments tumultueux ; quand tu reviens au silence de ta chambre, aux soins tranquilles de tes affaires, ton cœur se trouble, ta raison ouvre des horizons éclairés de lueurs terribles, ta conscience reprend tout son empire, et tu te trouves réduit à simuler une paix menteuse, à former sur tes lèvres un sourire hypocrite, à composer dans tes regards un calme trompeur.

Hélas ! quel supplice pour moi de voir cette pure et charmante Giuseppina venir me raconter, avec une admirable ingénuité, les pensées qui avaient agité son cœur durant ma longue absence, ses peines et ses frayeurs, ses joies en recevant mes lettres, ses préoccupations quand il fallait y répondre, son habitude de suivre sur les cartes géographiques les pays que j'avais parcourus, et d'en lire les descriptions en se figurant qu'elle était avec moi, qu'elle naviguait pour la Sicile, pour Malte et Céphalonie, se servant à mon côté au moment de la tempête, ou bien admirant avec moi le lever de la lune au-dessus des flots de la mer, s'endormant et s'éveillant dans ces doux rêves de sa jeune imagination. Enfin, elle me disait ses premières espérances, ses premières affections, ses désirs, ses doutes, ses joies et ses douleurs.

Je n'étais plus capable de goûter les délices de l'innocence : je me faisais violence pour répondre à ce pur sourire que mon cœur ne comprenait plus. Dans cet abandon, dans cette intimité qui lui faisait me confier ses plus



minutieuses pensées, elle me regardait avec des yeux pleins de joie, miroirs de son ame : parfois elle s'arrêtait brusquement, me regardait toute tremblante, en me disant : « Mon Nello, qu'est-ce que tu as ? — Rien, va toujours. — Ah ! disait-elle, tu es triste ! » Et elle redoublait ses caresses.

J'avais déjà dit à ma mère, que j'avais résolu d'aller, à la fin de l'hiver, à Paris, à Londres et dans la Haute-Allemagne ; elle en fut fort affligée, et me dit qu'à peine arrivé, je voulais repartir, que ma sœur dans quelques mois devait se marier, qu'elle resterait seule, veuve, sans enfants ; quelle ingratitude de ma part, quelle dureté de cœur !

Je lui fis de fausses protestations, je lui dis que je reviendrais bientôt, que don Giulio lui tiendrait bonne compagnie... Pauvre mère ! je lui mentais cruellement. Dans le serment de la Carbonerie, nous renonçons à toute affection, prêts à sacrifier à une aveugle obéissance et à la tyrannie de la secte les devoirs les plus sacrés.

Guisseppina n'ayant pu vaincre mon obstination, mit tous ses soins à préparer mon bagage. Elle tenait tant à ce qu'il n'y manquât rien, que souvent elle oubliait son trousseau de fiancée, ce qui est la preuve de la plus vive affection dans une jeune personne. Un jour qu'à mon insu, elle était occupée dans mon cabinet à me préparer une valise, on m'annonça la visite d'un étranger : je le reçois dans mon petit salon, et, après le premier accueil, il me dit brusquement :

— Giulio, que fais-tu ? Le comité t'enjoint de partir sans délai. Les faits nous pressent ; les journées de juillet qui ont renversé Charles X sont des gages d'espérances et de liberté, l'Italie s'appête à les recueillir. Les grands maîtres de la Carbonerie de Paris et de Londres veulent connaître notre travail, nos projets, nos préparatifs pour le grand coup. Pars, allume, chauffe, enflamme : l'Italie te regarde,

le comité confie à ton zèle la grande entreprise : Oreste déjà, t'a prévenu, Horace est en Belgique, et Décius en Suisse.

Je le priai de me laisser quelque temps pour les noces de ma sœur. Son visage se contracta, il me regarda fixement. Ce regard était satanique, et me traversa le cœur comme un dard empoisonné : il prit son chapeau en me jetant ces deux mots : « J'ai compris. »

Mon cœur s'assombrit à ces dures paroles ; l'ordre était cruel, et je ne savais à quel prétexte recourir pour parler à ma mère et à ma sœur de ce départ précipité. Alors, je sentis combien lourde et cruelle est la tyrannie des sociétés secrètes. Triste, tourmenté, découragé, je me promenais à grand pas dans ma chambre ; je cherchais à arranger les phrases les plus douces pour annoncer la funeste nouvelle à ma mère ; mais toutes ces douceurs se résumaient toujours dans ces deux mots : je pars. Enfin, je descends à ses appartements, je me compose un visage assuré, et je lui dis : que pour le mariage de Giuseppina je voulais faire à la hâte une course jusqu'à Paris, et lui acheter des diamants et des objets de premier goût. D'abord elle s'opposa vainement à ce qu'elle croyait mon caprice ; mais je lui en dis tant que cette bonne mère, au milieu de ses plaintes et de ses larmes, finit par y consentir.

Après minuit, je veillais encore ; silencieux et triste, je lisais les instructions du Comité ; j'arrangeais mes plans, je songeais aux moyens de tirer de l'argent à intérêt, car je n'étais pas encore majeur, et ma quote-part pour l'approvisionnement des armes n'était pas moins de cinquante mille francs. Pendant que dans le silence profond de cette nuit, je restais assis sur mon lit, livré à mes pensées, j'entends tout à coup comme un léger frôlement de vêtements, puis on ouvre doucement ma porte, et je vois, timide et irrésolue, Giuseppina s'avancer vers moi. Pendant que je la regarde tout étonné, elle me dit à demi-voix.

— Nello ?...

— Que veux-tu ?

— Nello, est-ce que tu me le permets ?

— Oui.

Giuseppina s'avança sur la pointe du pied, légère comme l'ange de la vision nocturne; elle s'approcha de moi et me dit :

— Comment pourrais-je me coucher et dormir, mon frère, quand mon cœur est soulevé par la tempête ? Tu viens de laisser notre mère dans une profonde douleur par la nouvelle de ton départ. Nello ! pourquoi veux-tu ainsi la plonger dans le chagrin ? De grâce, prends pitié d'elle et de moi qui t'aime tant. Tu dis que tu pars pour m'acheter des cadeaux, des pierres précieuses pour orner ma couronne de fiancée, des bracelets et autres parures. Nello, quelles seraient donc ces noces, arrosées des larmes de ma mère ? elles seraient trop cruelles pour moi. Crois-tu que maman, qui a tant pleuré ta si longue absence, pourra résister à de nouvelles douleurs ?

Je l'interrompis, en lui disant :

— Ma chère, je reviendrai bientôt.

Elle s'approcha de moi, me prit la tête entre ses mains, me baisa affectueusement, et me répondit :

— Nello, tu ne reviendras plus : tu ne voyageras pas pour moi, mes pressentiments sont funestes, ton cœur n'est plus pour nous, tu n'es plus toi-même : pourquoi as-tu changé ton nom ? pourquoi maintenant t'appelles-tu Giulio ?

A cette parole, je sentis tout mon être trembler de frayeur, et d'une voix étouffée, avec un regard terrifiant, je lui criai :

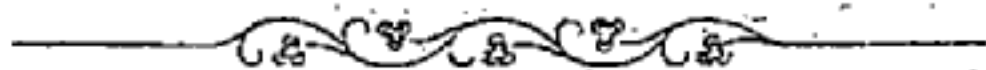


— Pina, que dis-tu ?

La pauvre fille bondit de frayeur , et, se cachant le visage, elle dit :

— Vierge Marie, secourez-moi !

Elle s'enfuit rapidement. Je restai comme foudroyé ; j'étais immobile, je ne voyais plus rien devant moi. Cette jeune fille ingénue, qu'avait-elle donc vu de terrifiant et d'horrible dans mes yeux scintillants de la flamme cruelle des conjurations et de la lumière diabolique de l'enfer ? Nous qui sommes si habiles à cacher soigneusement notre secret, qui arrangeons nos démarches et nos paroles avec tant d'artifices dans nos rapports et nos conversations avec les princes, avec les ministres de la police, avec les plus habiles et les plus rusés courtisans, sans laisser transpirer le moindre soupçon, je crois que sous les frémissements de la fureur de la secte, nous devenons le plus exact portrait de Satan, sous une figure humaine. Et moi qui tant de fois ai terrifié les autres de mon regard, je suis épouvanté parfois, sous le regard de mes féroces compagnons (1).



## XVII. — LE GRAND SAINT-BERNARD.

Après m'être arraché aux embrassements et aux larmes de ma mère et de ma sœur, arrivé à Novare, la pensée me

(1) Ce que raconte Lionello, nous l'avons vu à Rome plusieurs fois, surtout dans les plus grands soulèvements, comme le 1<sup>er</sup> mai, le 15 et le 16 novembre 1848, et au moment du siège ; nous avons vu des faces si épouvantables, des yeux si sinistres, si méchants et si cruels, qu'on les aurait pris pour des dragons et des basilics. Personne ne pouvait en soutenir l'aspect, et s'il se trouvait parmi eux quelques jeunes gens assez bien faits, ils avaient dans le regard l'orgueil et la cruauté de démons incarnés. C'étaient exactement les démoniaques de Georges Sand et de Balzac.

vint de monter le grand Saint-Bernard, pour descendre dans la Suisse, passer par Genève jusqu'aux gorges du Jura, longer le Rhône et prendre la route de Lyon à Paris. J'ordonnai à mon domestique de suivre avec ma voiture la route du Simplon et de m'attendre à Martigny ; pour moi, je me rendis de Vercelli à Ivrée.

Ce siège antique des rois de l'Italie fut en grande partie la cause de la ruine de Charles-Albert ; grâce aux nouvelles histoires de Luigi Cibrario, il se crut un descendant de la maison d'Ivrée, par conséquent l'unique roi d'origine italienne : il en conclut que son empire devait, de plein droit, s'étendre depuis le Varo jusqu'à Livenza. Dans cette persuasion, il déclara résolument la guerre à l'empire d'Autriche, maîtresse de la Lombardie et de la Vénétie : le résultat fut une double défaite, d'abord à Custoza, puis à Novare ; au lieu de lui donner un nouveau royaume, elle lui fit perdre sa couronne, et le fit mourir de chagrin sur une terre étrangère. Roi magnanime et infortuné, pendant sa maladie à Oporto, il a vu ses adulateurs déchirer son royaume, et tyranniser la jeunesse de Victor-Emmanuel. Il aurait dû alors dire à son fils de réveiller la valeur qu'il avait montrée à Goito, à Monzambano et à Pastrengo, et, à l'exemple d'Emmanuel-Philibert, après la bataille de Saint-Quentin, délivrer le Piémont des ongles des vautours qui le démembraient.

D'Ivrée, en côtoyant la Dora Baltea, j'arrivai aux écluses de Bard, où la nature et l'art ont planté les tenailles qui hérissent ces gorges sauvages, au sommet desquelles on ne parvient que par des routes creusées dans le roc vif, protégées par des murailles vingt fois séculaires, et garnies de ponts et de contreforts inébranlables. Il semble que la tête de cette haute montagne ait été arrachée de ses épaules boisées par un violent cataclysme, et précipitée, avec d'énormes blocs de pierre, au fond de la vallée : ces blocs sont là les uns au-dessus des autres, comme suspendus

sur des abîmes, où bouillonnent et écument les vagues frémissantes de la Dora Baltea. C'est au milieu de ces amas, formés par les violents ouragans, que s'élève, menaçante, la forteresse de Bard, dominant toute la vallée au débouché des Alpes pennines et des Alpes grecques. Au-dessus des précipices, on voit se dresser les tours et les forts avec leurs batteries de canons, qui défendent le passage, le seul praticable à travers la montagne. Il est impossible que nul homme puisse passer outre, contre le gré de la garnison de Bard. Cependant Napoléon y a passé avec son armée, sa cavalerie, son artillerie et ses fourgons. Si les Allemands avaient fait jouer seulement dix bouches de canon, elles auraient arrêté le téméraire consul. Est-ce la valeur, est-ce la ruse, est-ce la trahison, qui lui a valu le succès? Par là, il descendit jusqu'à Marengo, repoussa Mélas, et s'ouvrit les portes de l'empire.

Aoste, assise au pied d'immenses vallées, entre le Balteo et la Dora, antique siège des Salassi, est peut-être la plus riche héritière des monuments d'Auguste, chef-d'œuvre de l'âge d'or des beaux-arts. L'arc-de-triomphe rappelle les victoires de Valérius Messala et de Terentius Varron sur les belliqueux Sallassiens; les deux portes prétoriennes restent intactes pour perpétuer le souvenir de la colonie qu'y fonda Octave Auguste. Toute la ville est encore entourée des murs des Romains, et témoigne de leur admirable science stratégique : le long des courtines, à chaque vingt pieds, les tours carrées sortent en saillies du mur d'enceinte, et le mur est couvert de grands carrés en marbre poli, avec leurs larmiers, sous les parapets. Une grande partie des courtines est dégarnie, parce que les habitants d'Aoste se servaient autrefois de ces grands carrés pour les édifices publics et privés; mais il n'y a que la surface qui ait subi ces mutilations.

J'ai fait dans cette ville la connaissance du chanoine Gall, qui sait joindre à une profonde science de l'antiquité



une politesse exquise. Il m'accompagna pour me faire admirer ces beaux monuments; il me montra les restes du théâtre, de l'amphithéâtre, du forum au blé, les ponts magnifiques, la vieille cathédrale, la basilique de Sant'Orso et les grands travaux des Goths et des Lombards : mais ce que j'ai vu de plus curieux, c'est une dyptique grecque d'une date certaine, puisqu'elle conserve un portrait en ivoire d'Honorius III, de l'an 406. En me conduisant voir la tour du lépreux d'Aoste, rendue célèbre par le récit de Xavier de Maistre, il me fit remarquer, le long du mur intérieur d'Auguste, quelques saillies, s'élevant à d'assez longs intervalles; il ne savait si c'étaient des contreforts ou bien des créneaux, d'où l'on pouvait combattre sur le parapet; mais, dans mes voyages, j'avais vu à Rome le camp prétorien de Probus; dans l'île de Caprée, le camp des gardes préto-riennes de Tibère; et à Baïa, les quartiers du cap de Misène; je lui dis que c'étaient des cellules militaires disposées le long des courtines : le chanoine reconnut la justesse de mon appréciation, et ajouta que chaque cellule contenait d'ordinaire dix soldats et un décurion. En quittant Aoste, je m'engageai dans la belle et charmante vallée qui s'étend jusqu'à Etroubles : je ne pouvais certainement m'imaginer, en traversant ces collines bordées de pâturages verdoyants et couronnées de vignes, ces massifs pittoresques de châ-taigniers, ces groupes de noyers et de hêtres; je devais, au détour, entrer dans ces gorges escarpées, dont les flancs énormes menacent le ciel. Mais arrivé à Saint-Oyen, je me vis au milieu d'immenses forêts de chênes et de pins sauvages, dans lesquelles mugissaient les vents des gla-ciers, en sortant des gorges profondes.

Ainsi, d'une montée à une autre montée, d'un rocher à un autre rocher, je découvrais de nouvelles vallées qui se perdaient sous des vapeurs nuageuses; on entendait par-tout le murmure des cascades qui se précipitaient dans les vallées pour aller grossir le Balteo.

Quand je fus arrivé à Saint-Remi, je descendis de mon char-à-côté étroit et léger, destiné à franchir les sentiers resserrés des montagnes. J'y trouvai une petite auberge bien propre, me fis apporter un bon déjeuner, demandai un cheval et un guide pour gravir le Saint-Bernard. L'hôtelier me regarda avec étonnement : « Un guide, dit-il ? trois ne suffiraient pas : vous ne voyez donc pas quel temps il fait ? A quelques pas du village, vous trouverez de la neige deux fois à hauteur d'homme, et plus vous monterez, plus vous en trouverez. Le cheval sera bien ferré, mais avec tous ses crampons, il y aura des passages trop scabreux ; il vous faudra descendre et vous faire monter à bras. »

Je lui répondis qu'il pouvait m'accorder quatre hommes ; il donna un coup de sifflet, et aussitôt apparut sa fille, bonne montagnarde qui s'entretint modestement avec moi des difficultés du passage et de ses dangers. La pauvre fille me raconta que, l'année précédente, son frère, jeune homme de vingt ans, avait été emporté par une avalanche dans un gouffre qu'elle me montra du doigt à travers la fenêtre, et qu'il fallut attendre jusqu'au mois de mai pour retrouver son cadavre sous des débris d'arbres et de pierres. Elle me disait :

— Il est enterré dans le cimetière voisin, et notre forgeron, qui était son grand ami, lui a fait la plus belle croix ; tous les soirs, je vais y dire un *requiem*, et, tant que dure la saison des fleurs, je lui fais chaque jour une guirlande nouvelle. Je vais quelquefois jusque sous les glaciers pour cueillir les plus belles.

— Comment ! lui dis-je, est-ce qu'il y a des fleurs sous les neiges et sur les glaciers ?

— Oui, oui, répondit-elle. A peine l'amas de neige est-il fondu, qu'on voit pousser une herbe fine et verte, puis bientôt fleurir de belles marguerites rouges, jaunes, bleues, des narcisses couleur d'amaranthe, des campanules ver-

meilles, des valérianes couleur de safran; j'en tresse des couronnes que je dépose sur la croix de mon frère. Ah! signor, vous êtes italien, ce me semble à votre prononciation: vous êtes catholique, n'est-ce pas? Eh bien! quand vous serez à l'hospice, je vous en conjure, dites un *Ave* pour lui à la Madone; et si vous lui faites dire une messe, je vous en serais toujours reconnaissante. J'y suis allée à sa fête de Septembre, et j'y ai communie pour mon pauvre Remi. — (En me parlant ainsi, sa poitrine se soulevait, elle essuyait ses yeux et me regardait avec une grâce si pure et si innocente que je me laissai aller à mon émotion.

Le croiriez-vous, lecteur? en ce moment, j'étais vraiment catholique. Je lui promis que je ferais dire non pas une, mais six messes pour son frère (et je tins ma promesse); elle me prit affectueusement la main, et me la bâisa dans un transport qui faisait passer toute son âme sur ses lèvres. Oh! ma Giuseppina, cette fille des montagnes m'a rappelé ton souvenir, il me semblait voir tes yeux purs et sereins, car les yeux de l'innocence sont beaux dans les cabanes comme dans les palais.

L'hôtelier revint avec quatre jeunes montagnards, hauts de six pieds, nerveux, robustes, d'une carnation vive et fraîche; ils me dirent d'un air assuré :

— Ne craignez rien, signor, nous sommes avec vous.

Ils avaient aux pieds des sabots de hêtre ferrés, aux jambes des pantalons de grosse laine, une grosse jaquette sur le dos, un cache-nez autour du cou, et sur la tête un gros bonnet avec des oreillons pour s'en couvrir au besoin. Chacun d'eux portait un long bâton noueux, armé d'une longue pointe de fer. Ces quatre gaillards m'invitèrent à monter sur un cheval, couvert d'une bonne selle dont les arçons étaient relevés; devant et derrière moi, ils avaient placés deux couvertures de grosse laine pour m'en couvrir dans le cas où j'aurais été transi par le froid.



En partant, ils firent un grand signe de croix ; ils se mirent deux à mes côtés et deux devant moi, et nous marchâmes bon pas ; mais plus nous avançons dans ces gorges étroites, plus s'épaississait autour de nous le nuage froid qui nous glaçait. De temps en temps, mon oreille était frappée de bruits lointains, qui se répercutaient de rocher en rocher, et venaient se perdre dans les glaciers voisins. J'en étais saisi de frayeur, et je regardais toujours au loin devant moi, quand, en tournant un flanc élevé pour entrer dans une sorte de vallon, nous entendîmes un craquement et un fracas qui me remplirent d'épouvante.

— Prenez garde, signor ! me crièrent mes guides ; voici, à gauche, une avalanche !

Je levai les yeux et je vis descendre rapidement une grande masse de neige, qui se grossissait en roulant, brisant sur son passage les plus gros chênes, les hêtres séculaires et les plus grands sapins, les entraînant dans sa chute, et les précipitant par sauts et par bonds, avec le mugissement d'un vent impétueux. Cette grande montagne de neige, tombant sur un énorme rocher, fut rejetée à une grande distance dans l'air, et, d'une immense hauteur, alla s'abîmer au fond du torrent : toutes les montagnes des alentours mugirent, les neiges partout se soulevèrent, les glaciers se rompirent, et le torrent encombré par l'avalanche écuma et bouillonna avec fureur.

Nous étions arrivés près d'un gouffre, les montagnards s'avançaient avec précaution ; à chaque pas, ils levaient les yeux sur la gauche, d'où une fumée épaisse sortait d'une vallée comme de la bouche d'un volcan. Tout à coup, ils s'écrient :

— La tourmente ! La tourmente ! A bas du cheval, signor ! Couvrez-vous la tête de votre manteau, tenez-vous au milieu de nous, et tenez ferme votre bâton en terre.

A peine étais-je descendu, que le tourbillon, débouchant

des profondes cavernes des vallons, arrivait sur nous, déracinant et emportant; par la force de la trombe, les arbres, les glaces, les neiges et les eaux des torrents, avec un fracas et une impétuosité qui semblaient devoir ébranler les montagnes et les précipiter dans les abîmes. L'horreur de la nuit précédait l'ouragan, des bruits de tonnerre retentissaient sur son passage, la destruction et le ravage le suivaient, la terre tremblait, les avalanches se précipitaient de toutes parts, les rochers se brisaient, et leurs éclats s'entrechoquaient en roulant au bas de la montagne. Cette violente bourrasque alla s'amortir contre un rempart de roches très-élevées, où elle amoncela une masse prodigieuse de neige, de troncs d'arbres, de blocs et de quartiers de glaces.

Nous ne fûmes saisis que par un côté de l'ouragan, mais le vent était si vif, le souffle si violent, la grêle si précipitée, la neige si épaisse, le froid si rigoureux, qu'il me fut impossible, malgré la couverture dont je m'étais enveloppé, de reprendre mon haleine. Nous restâmes immobiles; adossés contre un rocher; et quand la tourmente eut passé, mes guides me firent reprendre le chemin vers la cantine qui n'était pas éloignée.

La cantine est le dernier refuge avant d'arriver aux sommets, où s'élève l'hospice de Saint-Bernard; il est situé sur une sorte d'esplanade qu'entourent des crêtes immenses, comme le gouffre dépeint par le Dante. Là, dans cette solitude, dans ce désert, où ne pousse pas même un arbuste, où l'aigle ne monte jamais; au milieu de ces glaciers éternels aux réverbérations sombres; au milieu de ces cavernes, de ces gorges et de ces profondeurs comblées de neige; au milieu de ces torrents qui se précipitent à travers les rochers dans des abîmes insondables; au milieu de ces dentelures et de ces pointes arides et nues qui se lèvent et vont toucher le ciel, menaçantes et retentissant du bruit des tempêtes, l'homme s'annihile et sent la présence du

Créateur. Mon impiété fut humiliée ; je rentrai en moi-même, et je compris combien j'étais petit en face de telles grandeurs.

Il me semblait voir l'esprit de Dieu passant, solitaire et tout-puissant, au-dessus des abîmes, entouré des tourbillons et des tempêtes, au moment de prononcer cette parole solennelle : « Que la lumière soit ! » Il me semblait voir la terre, sortant des océans qui l'enveloppaient, et déployant dans les airs, comme un géant, ses larges flancs et ses hautes épaules, nue et privée encore de sa parure : l'herbe verdoyante ne la couvrait pas encore de son brillant manteau, elle ne portait point encore la chevelure ondoyante des forêts, elle ne palpitait point encore au souffle de la vie. Il faut monter sur ces hauteurs, surtout après une de ces bourrasques que les paysans appellent tourmente, pour concevoir quelle sensation de terreur et de respect s'empare de l'âme, frappée de tant de majesté.

En ce moment solennel, j'étais redevenu croyant, et une circonstance inattendue accrut encore dans mon cœur ce sentiment de foi. Nous arrivâmes tout épuisés à la cantine, nous étions transis de froid, mon manteau était chargé de neige ; elle était entrée jusque dans mon collet et avait pénétré dans mes poches, on me conduisit près d'un grand foyer où brillait un feu ardent. J'y trouvai, assis sur un banc, un voyageur de haute taille, d'un aspect noble et de manières distinguées : ses pieds étaient déchaussés, et une jeune fille, d'une beauté remarquable relevée par une gracieuse modestie, les lui frictionnait avec des morceaux de laine, qu'elle chauffait tour à tour, donnant à ses soins le sentiment manifeste de la plus vive tendresse filiale.

C'était un riche et noble Hongrois, qui se rendait de l'Italie à Genève, et qui, pour satisfaire le désir de sa fille, s'était décidé, quoique la saison fût avancée, à visiter le célèbre hospice de Saint-Bernard. Intrépide et courageuse, sa piété pour la Vierge lui avait inspiré la pensée d'aller



la vénérer dans le sanctuaire le plus élevé qu'elle eut en ce monde. Partis une heure et demie avant nous, ils avaient échappé à l'ouragan, avaient bravé les neiges, les glaciers et toutes les difficultés de l'ascension ; mais les vents si froids qui avaient précédé la bourrasque, renouvelèrent pour le comte Piétro les douleurs de la goutte ; et la bonne Sofia cherchait, par tous les moyens possibles, à adoucir ses souffrances.

Les montagnards n'avaient qu'un vin médiocre et dur, du pain de seigle et du fromage. Le comte ne voulut point en goûter : son état de santé ne lui permettait pas de se faire à ce régime de montagnard. J'avais, dans ma bandoulière, une gourde pleine de vieux madère, et, dans ma carnassière quatre oranges et deux tablettes de chocolat ; je m'empressai de rincer une petite coupe de cuir verni, je la remplis de mon madère, et la présentai au comte, qui s'en trouva fort bien. Je m'adressai à sa fille et lui offris du vin et des oranges. Elle accepta une orange avec une grâce parfaite, et pendant qu'elle la pelait, je tirai de ma carnassière le chocolat, et demandai un vase ou une coupe quelconque.

Sofia sourit, en disant : « Ce sera mon affaire ; » elle me demanda le chocolat, le cassa, fit bouillir l'eau, y mit la tablette, et y ajouta quelques feuilles de cornouillier. Je demandai des tasses, et la jeune fille nous servit la liqueur écumante qui nous ranima.

Ils avaient pris, comme moi, quatre hommes pour les guider ; d'eux d'entre eux étant sortis pour examiner le ciel, rentrèrent en disant que le temps était devenu plus favorable et que les nuages disparaissaient derrière l'Entremont. Sofia rechaussa son père, et trois des montagnards le remirent sur son cheval. Je lui soutins le pied et lui arrangeai ses étriers ; j'aidai Sofia à s'asseoir sur la selle, je l'enveloppai de son boa de martre, montai à cheval à

mon tour et nous nous mîmes en route. Nous n'avions que de la neige sous nos pas ; elle était heureusement durcie par la gelée ; nous eûmes bien encore quelques passages difficiles, mais grâce à l'habileté de nos montagnards, et aux pieux dont ils s'étaient munis à la cantine, notre ascension se continua heureusement.

Les guides s'arrêtèrent :

— Vous voici sur le grand rocher de Saint-Bernard ; vous voyez, dirent-ils, là haut, la croix qui s'élève au-dessus des neiges. C'est ici, disent les moines, que se trouvait le temple de Jupiter Apennin, bâti par les Romains, et que saint Bernard détruisit pour y planter la croix. Le démon pourrait-il encore nous faire du mal ? La croix ! et qu'elle est belle ! elle domine tous les vallons, et, pour tous ceux qui l'invoquent, elle est un secours et une protection.

Nous aperçûmes bientôt un moine avec deux hommes d'une taille herculéenne, accompagnés de deux énormes dogues ; l'un d'eux demanda à nos guides s'il n'était pas arrivé de malheur au moment de la bourrasque. Ces deux hommes, attachés à l'hospice, s'appelaient Maroniers ; ces deux chiens étaient les plus renommés, l'un d'eux s'appelait Drapeau et l'autre Bellona.

Ces chiens sont de couleur blonde, ont une tête de lion et presque la taille d'un veau ; ils comprennent si bien les ordres des moines, qu'ils sentent au flair un homme enseveli à plusieurs brasses sous la neige. Ils grattent et déblaient la neige au-dessus de la tête de l'infortuné voyageur ; puis ils débarrassent ses bras, jusqu'à ce qu'il puisse se remettre en mouvement. Chaque chien a un collier de cuir, auquel est suspendue une gourde de vieux vin, qui a la vertu de réchauffer le sang et de ranimer les membres engourdis.

Quand le voyageur est relevé, il marche, s'il le peut de

lui-même ; s'il est trop faible, il n'a qu'à se laisser tomber sur le dos du chien, et le chien le ramène sur le sentier où l'attend le Maronier, qui avance un long bâton auquel on peut s'attacher. Quand le voyageur est transi par le froid, le chien lui fait aller son haleine sur le visage, le lèche, lui soulève les bras avec sa gueule, le secoue et essaie de le relever ; il gémit autour de lui avec une sollicitude inquiète. C'est ainsi que, chaque année, ces chiens philanthropes sauvent un grand nombre de voyageurs. Les Radicaux suisses, avec leurs grands mots de philanthropie, moins humains que les chiens, plus cruels que les hyènes, ont chassé, après la guerre du Sonderbund, ces saints moines de l'hospice, et ont causé la mort de tant de catholiques qui s'étaient réfugiés dans les montagnes.

Pendant que nous étions à causer avec le moine et les Maroniers, Drapeau poussa un cri aigu, s'élança rapidement suivi de Bellona dans la direction d'une avalanche amoncelée au bord d'un précipice. Le saint religieux nous dit : « Il y a sans doute quelque malheureux sous la neige ; » et il s'avança avec les Maroniers. Nous les suivîmes à quelque distance, et nous vîmes les chiens s'agiter, impatients, flairer, battre de la queue, enfoncer le museau dans la neige, puis gratter et secouer la neige jusqu'à la terre. Alors les deux chiens glapirent comme de joie et de pitié, ils soulevèrent le malheureux, et se mirent à le réchauffer de leurs haleines. L'un des Maroniers put descendre, et les aider de ses bras.

Quel spectacle ! un jeune homme robuste était là enseveli depuis plus de deux heures ; il tenait étroitement serrée dans ses bras, visage contre visage, bouche contre bouche, une petite fille de neuf à dix ans, qui semblait sur le point d'expirer. Les chiens la lèchaient. Le Maronier la détacha des bras du jeune homme, prit une poignée de neige et lui en frotta le visage, si bien que la pauvre petite ouvrit les yeux et retrouva un peu de couleur. Il lui donna quelques



gorgées de vin de Chypre, et continua les frictions aux mains et aux pieds. Le jeune homme avait vidé le flacon porté par Bellona et avait recouvré ses forces. Le religieux, impatient du résultat, descendit aussi, prit des bras du Maronier la petite fille, et la remonta pendant que celui-ci aidait le jeune homme à sortir.

Sofia pleurait d'attendrissement ; quand le moine arriva en haut, elle lui demanda la petite fille, la posa sur son cheval, la recouvrit d'un manteau de velours bordé d'hermine, la tenant serrée contre sa poitrine et lui prodiguant ses caresses et ses soins pour la réchauffer. Je descendis de cheval, je fis mettre le jeune homme en selle et il marcha accompagné de deux guides jusqu'au haut de la côte. Nous étions là sur le plateau, entourés de ces dents de rochers et de ces aiguilles formidables, élevés à la hauteur de 10,327 pieds au-dessus du niveau de la mer, et enveloppés de ces brouillards qui s'élèvent des abîmes et des glaciers éternels. Sur le plateau s'étend un lac, gelé et transparent comme le cristal. Un peu au-dessus du milieu de ce lac, s'élève comme par enchantement la grosse tour de l'hospice, à 7,548 pieds au-dessus du niveau de la mer, flanquée d'énormes rochers qui la défendent contre la violence des tempêtes. C'est la plus haute maison habitée qu'il y ait dans le monde ; et il ne faut rien moins que la charité chrétienne, pour attirer sur ces cîmes prodigieuses ces hommes délicats, savants et polis, qui ont sacrifié toutes les aises de la vie et se sont offerts en holocauste à Dieu pour secourir de leurs frères.

Arrivés à l'hospice, les chiens vinrent au devant de nous comme pour nous souhaiter la bienvenue. Le père Cart, élevantier, ou hospitalier du monastère, accourut à leur suite et aida le comte Piétro à descendre de cheval, pendant que prenant dans les bras de Sofia la petite fille pour la donner à une montagnarde qui se trouvait auprès de moi, j'aidais la demoiselle à mettre pied à terre. D'autres soule-

naient le jeune homme, et le portèrent près des étuves. C'était un tisseur de lin, originaire de Biella, qui avait appris la mort de sa mère, et, inquiet du sort de sa petite sœur restée sans soutien, était allé la chercher pour l'amener avec lui en France, où des religieuses devaient en prendre soin ; mais, parvenu sans accidents jusqu'au-dessus de la Cantine, en marchant sur la neige, tout à coup elle s'était affaissée sous son poids, et il était tombé profondément enseveli avec sa sœur qu'il portait dans ses bras.

Le père Cart demanda au comte Pietro, s'il désirait un bain chaud pour lui ou pour sa fille ; mais le feu était vif et ardent dans la salle ; le comte et Sofia le remercièrent de cette offre. Le bienveillant chanoine nous fit alors servir un bol de thé avec un peu de rhum ; cette boisson nous ranima entièrement. A peine la bonne Sofia eut-elle repris ses forces et recouvré ses couleurs, qu'elle demanda au père Elevantier où se trouvaient l'église et la Madone ; il lui répondit qu'elles se trouvaient précisément derrière la salle où nous étions réunis ; et cette angélique créature alla s'y agenouiller, le front profondément incliné, les mains jointes, le visage recueilli elle resta longtemps à prier avec une ferveur admirable.

O jeune fille pleine d'amour pour ton Dieu, aurais-tu pu aimer aussi Lionello, et l'arracher à l'enfer ? J'étais si épris de ses charmes et de sa vertu, que deux jours après, j'avais demandé sa main au comte, et je l'aurais peut-être obtenue, si elle n'avait été déjà fiancée, depuis un an, à un jeune noble de Bade. Sofia et Fanny étaient les deux seules femmes au monde qui eussent pu me sauver ; mais je n'étais pas digne d'elles. Fanny était de Luxembourg ; veuve depuis quelques années, elle joignait à la beauté toute la piété et toute la franchise allemandes. Riche, noble, douée d'un brillant esprit, parlant plusieurs langues, habile musicienne, elle était d'une sensibilité exquise, et je suis sûr qu'elle m'aimait vivement. Elle avait un petit garçon, d'un

caractère charmant, que l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer en le voyant. Quand je fis à Fanny ma première proposition, elle fut saisie d'étonnement ; elle se calma bien vite, et, me montrant son petit Henri, elle me dit .

— Lionello, vois-tu ce gage de mon premier amour ? Regarde-le, et dis-moi s'il est possible qu'une mère l'abandonne ?

Je lui répondis que je serai pour lui un père dévoué.

— Non, répondit-elle. Il ne pouvait être aimé que de mon Othon : Dieu me l'a ravi, je l'aime pour lui ; il n'y a que moi qui puisse l'aimer d'un double amour.

— Mais vous êtes jeune, et vous voulez donc vivre à jamais sans consolation ?

— Comte, me répondit-elle, les années s'envolent, mais le chagrin de mes jours est incomparablement moins amer que toutes les douceurs d'un nouveau mariage.

Je partis de cette ville profondément triste. Je lui écrivis plusieurs fois d'Amsterdam, d'Aix et d'Anvers ; elle ne me répondit plus. Il me sembla que Sofia ou Fanny auraient été les deux seules femmes capables de mettre un frein à mes emportements et à mes désordres, et, en me réconciliant avec la vertu, de me rendre une paix que je n'ai plus connue depuis longtemps.

Sofia, après avoir prié la Madone, se leva, et s'avançant, le visage calme et souriant, elle dit à son père : « J'ai prié aussi pour toi, et j'ai remercié la Madone de nous avoir délivrés de tant de périls. » Bientôt le repas fut préparé : on ne se serait pas attendu à trouver là, tout ce que la charité et la politesse peuvent réunir de plus exquis. Rien ne manquait : linge bien blanc, riche vaisselle, mets délicieux. Le père Cart était assis auprès de nous et répondait à toutes les questions que nous lui faisions, tant sur le nombre de



voyageurs qu'il avait sauvés, que par rapport aux religieux vivant pendant l'hiver au sein d'une température si froide. Il nous dit que le nombre de victimes arrachés à une mort certaine, dépassait souvent en une année le nombre cent ; et il nous raconta des histoires fort tragiques. Les religieux avaient une maison à Martigny, où ils se retiraient, lors de la mauvaise saison ; les plus robustes restaient néanmoins au monastère, chantant des psaumes au milieu des tempêtes. Il y a des cellules pour mille étrangers ; chacune d'elle renferme un lit, et l'on peut trouver dans l'établissement de la nourriture pour plusieurs jours.

Il nous fit voir un beau musée d'histoire naturelle, contenant des chèvres sauvages, des daims, des chevreuils, des chamois, des marmottes, des blaireaux, des loirs, tous les animaux qui habitent les précipices et vivent dans les creux des rochers. Il y avait aussi des oiseaux de montagnes, des perdrix blanches, des francolins, des faisandeaux, des alpes, des coqs de glaciers, et un oiseau gris, clair, taché de rouge (le pinson des neiges de Linnée), lequel vit solitaire au milieu des neiges du Mont-Blanc et du Saint-Bernard. Le père Cart a recueilli plusieurs tables de bronze, qui ont été déterrées près de l'ancien temple romain : elles sont toutes dédiées à Jupiter Apennin, pour un heureux voyage, pour la délivrance de l'ouragan ou de l'avalanche des neiges. « Voilà, dit le père Cart, ce que faisaient les idolâtres ; et maintenant, il passe ici des chrétiens qui, au lieu de remercier Dieu, le blasphèment. » J'ajouterai en frémissant : et il s'est trouvé des suisses, nés catholiques, mais radicaux, qui, après la guerre du Sonderbund, ont persécuté ces religieux, héros de la charité, les ont massacrés, pillés et bannis cruellement (1).

(1) Au mois de mars 1852, les radicaux du Valais ont voulu vendre aux enchères tous leurs biens. Depuis l'an 900, l'hospice de Saint-Bernard est l'admiration du monde. Les princes et les peuples lui ont témoigné leur reconnaissance : chaque année, il nourrit gratuitement des milliers de voyageurs de tout ordre, de toute nation, de toute religion, catholiques, protestants, juifs, lures et païens ; car les impies qui ont abjuré le Christ sont pires

Le lendemain, on se leva de bonne heure. Sofia s'était confessée à l'un des bons moines; en entrant dans la salle, elle me dit d'un air ingénu et joyeux : « Lionello, je vais entendre la messe et faire la communion pour papa qui est encore au lit; vous avez une mère : voulez-vous communier avec moi ? »

Cette question inattendue me fit courir un frisson dans toutes les veines. Je lui répondis :

— Mademoiselle, je n'en suis pas digne.

La pauvre Sofia rougit, me regarda et une larme mouilla ses paupières :

— Lionello, dit-elle, je prierai aussi pour vous et pour votre mère.

Je crois qu'en ce moment elle avait vu luire dans mes yeux toute l'impiété de mon cœur.

que ces derniers; et là ils ont été accueillis avec la même charité chrétienne : tombés, ils ont été relevés; ensevelis sous les neiges, ils ont été déterrés; transis par le froid, on les a transportés au monastère; épuisés par la faim et par les souffrances, on leur a prodigué la nourriture et les remèdes, on leur a rendu la vie. Ici, il ne s'agit plus de religieux: l'enlèvement des biens des hospitaliers de Saint-Bernard, ce n'est pas seulement un vol fait à l'Eglise, c'était une cruauté exercée contre l'humanité, c'était l'assassinat des voyageurs de toutes les nations. France, Russie, Autriche, que pensez-vous? que faites-vous? Laissez-vous impunies ces barbaries des ennemis de la société? Ils sont français ou allemands, la plupart des voyageurs qui traversent ces neiges: souffrirez-vous que les loups du radicalisme suisse dévorent tant de citoyens, et les ravissent au commerce et aux arts?

O Italie, toi qui n'es pas revenue aux saintes idées, vois à quelle félicité tu aspires, quand tu cherches le gouvernement de ces régénérateurs! Pense à tes hôpitaux, à tes maisons de refuge, à tes orphelinats, à tes asiles de préservation et à toutes les institutions de charité, dont t'a dotée la munificence de tes ancêtres, surtout au temps des républiques et des communes. Ces nouveaux républicains sans Dieu et sans foi enlèvent tout: les autels du Seigneur et la table des orphelins, des voyageurs, des vieillards; ils jettent tes malades sur la rue; les mères resteront sans secours; les malheureuses victimes de leurs désordres délaisseront leurs enfants sans asile pour les recueillir. O ma patrie, si tu veux être cruelle, ne le sois pas du moins contre tes enfants! Il ne s'agit pas ici de venger tes prêtres et tes religieux; il s'agit du morceau de pain, que l'on veut arracher à la misère. Les rapines, exercées au Saint-Bernard et à Saint-Paul par les constitutionnels de Turin, prouvent assez la faim dévorante de tes tyrans: quand ils t'auront bien dépillée, ils succront jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

## XVIII. — LA MAÇONNERIE.

Après le dîner, pendant que Sofia était retournée à l'église faire ses prières à la Madone, le comte Pietro me pria de l'accompagner à la Morgue. Nous allâmes aux fenêtres, garnies de barreaux de fer, et de là, nous vîmes, retenus contre la muraille au moyen d'une ceinture, les cadavres de ceux qui, dans le courant de l'année, avaient été trouvés morts sous les neiges. Ils sont ainsi exposés à la vue des voyageurs pour être reconnus, s'il se peut. Le froid est si vif, l'air si subtil et si pur, que ces corps, dont les entrailles se dessèchent ainsi que le sang, conservent parfaitement leurs formes et les traits de la physionomie : pour peu qu'on les ait vus pendant leur vie, on les reconnaît sans peine.

Après avoir contemplé quelque temps ce triste spectacle, le comte, saisi un peu trop vivement par le froid, voulut retourner auprès du feu. Nous aperçûmes de là une grande pierre, qui rappelle, par une assez longue inscription, le passage de Napoléon et la bravoure de Desaix, ce général, qui dirigea l'armée à travers les précipices de la montagne, qui mourut en héros dans les plaines de Marengo, et trouva au Saint-Bernard un tombeau digne de lui, dans l'église du monastère. A cette occasion, le comte amena la conversation sur Napoléon, sur son génie, son intrépidité, son audace que nul obstacle ne pouvait déconcerter.

De transition en transition, nous arrivâmes à un sujet particulièrement intéressant pour moi :



— Chose étonnante ! dit le comte, ce grand homme qui dompta la nation, qui vainquit tant d'armées, brisa tant de trônes, et soumit à son sceptre une grande partie de l'Europe, ne réussit pas à dompter la maçonnerie. Elevé par elle à l'empire, il voulut en être le maître ; mais elle le précipita, comme un nouveau Prométhée, sur un écueil battu par la tempête. Lionello, on s'expose à de grands malheurs, quand on se confie à la puissance des sociétés secrètes : tôt ou tard on en sera la victime. Vous êtes jeune, vous allez en France, vous y trouverez des séductions puissantes et multipliées ; soyez sur vos gardes. Je n'ai qu'un fils qui faisait autrefois mes plus chères espérances, et qui maintenant est pour moi le sujet d'un chagrin continu, de larmes intarissables et de mortelles inquiétudes. Il tomba étourdiment dans les pièges de la Maçonnerie, entra dans les conspirations secrètes ; mais j'ai réussi à le sauver, après mille sacrifices et mille dangers ; je voyage maintenant pour aller le voir à Genève, où il passe, exilé et inconnu, des jours pleins de repentir et de remords.

Ces paroles du noble Hongrois me rappelèrent le souvenir de ma mère et réveillèrent les reproches de ma conscience : pour m'y soustraire, je m'occupai à replacer dans le foyer les morceaux de bois, puis me tournant vers le comte, je lui dis comme au hasard :

— Cependant, j'ai entendu soutenir que la Maçonnerie est chose innocente ; qu'elle n'a pas l'impiété de la *Croix rouge*, des *Ecossais* et des *Illuminés* ; que c'est une sorte de congrégation d'hommes savants, pleins d'esprit et de cœur, qui ne cherchent que le bonheur de leurs semblables, par la diffusion de la science, par le perfectionnement des instructions philanthropiques, par les progrès du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de tout ce qui est utile à l'humanité.

— Celui qui vous a dit cela, mon cher ami, fait preuve

d'une ignorance profonde ou d'une impudeur extrême dans le mensonge. Vous êtes Italien, d'une noble maison, élevé dans le sein de l'Eglise : croyez-vous que si la Maçonnerie était ce que l'on vous a dit, l'Eglise, dans sa sagesse et dans sa justice, l'aurait frappée de tant d'anathèmes ? Il est défendu aux catholiques d'y entrer sous peine d'excommunication, et les simples prêtres n'ont pas le pouvoir d'absoudre un si grand péché. L'Eglise, à la lumière qui l'éclaire, sait bien discerner ce qui est innocent ou coupable, ce qui conduit au salut ou à la ruine, ce qui est l'œuvre de Dieu ou le stratagème du démon.

— Mais dites-moi, comte Pietro, lui répondis-je, comment se fait-il donc que les Francs-Maçons se proclament les héritiers de la religion chevaleresque des Templiers ; et que, comme gardiens et restaurateurs de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, ils aient pris les emblèmes de la maçonnerie ? Ils ont, dans leurs loges, des peintures représentant des truelles, des polissoirs, des niveaux, des marteaux, des manivelles, des leviers et des tabliers.

— Il est vrai qu'ils se proclament tels, mais ils savent fort bien qu'ils sont sortis d'une triste semence. Dans le peuple, ils jettent cette poudre d'or aux yeux pour les éblouir, ils parlent, tantôt du temple de Salomon, tantôt de l'église du Saint-Sépulcre ; mais, en réalité, les Francs-Maçons ne sont qu'une corruption d'une noble institution de la charité chrétienne, copie tristement dégénérée, qui finit par faire autant de mal que l'original avait fait de bien.

— S'ils ne descendent pas des chevaliers du Temple, d'où vient donc leur puissance et leur diffusion, dans toute l'Europe, au delà des mers, jusque dans les deux Amériques et dans les îles nouvelles de Taïti, de Sandwich et de l'Australie ? C'est un grand fait qui doit avoir une cause puissante, grande et surhumaine.

— Cela n'est ni grand ni surhumain, mon cher Lionello,

et cette cause, voulez-vous la connaître ? C'est la rage et l'envie de Satan contre l'Eglise, c'est sa haine acharnée à corrompre, à détruire et à contrefaire les institutions divines par les œuvres du mal.

— Ainsi, le démon s'amuse à singer l'Eglise ?

— Oui, certainement, et c'est là une ruse ancienne. Il oppose autel contre autel, sacrifice contre sacrifice, sacrements contre sacrements, rites contre rites : contre le sacrifice d'Abel, celui de Caïn ; contre le baptême de Jésus-Christ, celui des Carbonari.

— Mais la Maçonnerie, elle, à quelle institution chrétienne est-elle opposée ?

— Je vous le dirai : je vous montrerai l'origine authentique des Francs-Maçons. Vous devez savoir que vers le XII<sup>e</sup> siècle, les peuples de l'Occident, voulant arracher aux Sarrasins le sépulcre du Christ, entreprirent les guerres que l'on a appelées les Croisades. Pierre l'Ermite conduisit la première ; Godefroid de Bouillon conquit Jérusalem et en devint roi ; peu à peu, tous les rois, tous les princes et tous les seigneurs chrétiens s'enrôlèrent sous l'étendard de la croix, depuis l'empereur Frédéric II, jusqu'à saint Louis, roi de France, et combattirent généreusement pendant l'espace de deux siècles.

« Le royaume des Francs avait été envahi bien des fois et dévasté par les pillages et les incendies des Maures venus de l'Afrique et de l'Espagne ; la partie septentrionale avait souffert des incursions des Normands, qui mettaient tout à feu et à sang. Les somptueuses abbayes et les magnifiques cathédrales, élevées par la pieuse munificence des Mérovingiens et des Carlovingiens, avaient été assaillies par ces bandes rapaces, pillées, et, pour la plupart, renversées et incendiées ; presque tous les villages étaient mis à sac, les remparts des châteaux-forts abattus, les ponts de



bois jetés sur les rivières brûlés, et leurs arches de pierre démolies. Dans la Bavière, dans l'Italie, dans la Bourgogne, les Hongrois firent des invasions à diverses reprises; ils passaient comme un incendie qui brûle, consume, dévore moissons et forêts, ne laissant après lui que l'horreur et la désolation. La Germanie au delà du Rhin était ravagée par les Prussiens; la Bohême et la Moravie, par les Tartares et par les Slaves; les côtes de la Baltique, par les Suèves et les Turinges; la Flandre, par les Frisons. Mais l'Angleterre, qui, sous ses premiers rois, était si riche en abbayes, en cathédrales, en hospices, eut à souffrir plus que tous les autres pays, des ravages des Danois qui jonchèrent le sol de ruines et en firent un véritable désert.

» Vous voyez, Lionello, que l'Europe entière, dans les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, était ramenée, par l'œuvre des barbares et des Musulmans, à l'état de barbarie; on lui avait ravi ses églises, ses monastères et ses villes fortifiées; ses habitants avaient repris les mœurs des sauvages habitants des bois; chaque ville, chaque château, chaque terre, ressemblait à une île au milieu de la mer, parce que les moyens de transport faisaient partout défaut. Plus de routes, plus de ponts, plus de barques, plus de ces riches hospices, plus de ces monastères qui accueillaient les voyageurs et les pèlerins; mais partout, des broussailles, des marais, des fondrières, que ni le piéton ni le cheval ne pouvaient franchir. Dieu eut pitié de la société: il suscita des hommes généreux d'une grande sagesse et d'une sainteté éminente; ils formèrent sur les institutions de saint Benoît, de nouvelles congrégations monastiques qui adoucirent la rudesse des mœurs et dissipèrent peu à peu l'ignorance. On vit en France resplendir d'un éclat glorieux les ordres de Cîteaux, de Cluny et de la Chartreuse, sous la direction des saints Bernard, Odon et Bruno; en Allemagne, celui de Prémontré, fondé par saint Norbert, archevêque de Magdebourg; dans l'Angleterre, les monastères de Saint-Alban, de Saint-

Dunstan, de Saint-Colomban, restaurés par Lanfranc et Anselme, archevêques de Cantorbéry. L'Italie compta entre autres, parmi ses bienfaiteurs, saint Jean Gualbert et saint Romuald, fondateurs de la Vallombreuse et des Camaldules, qui firent une guerre courageuse aux abus de l'époque. Enfin, au déclin du XII<sup>e</sup> siècle, apparurent les deux lumières du monde, François et Dominique, dont les deux ordres chassèrent les ténèbres de la barbarie, répandues sur les contrées chrétiennes. C'est alors que, pour adoucir et discipliner la rudesse et l'âpreté de ces nations, fut formé l'ordre de la chevalerie, et surtout les chevaliers de l'Hôpital et du Temple qui, rapportant de l'Orient des mœurs polies et cultivées, contribuèrent puissamment au progrès de la civilisation européenne.

» Mère toujours pleine de tendresse et de sollicitude, l'Eglise s'occupa de pourvoir aux besoins de la chrétienté d'Occident, comme elle avait pourvu, par les Croisades, à ceux du Levant. Dans ces temps de foi vive, le désir de puiser au trésor des saintes indulgences, faisait entreprendre résolument le voyage de la Palestine : l'Eglise profita de cette disposition des peuples et lui donna une direction plus avantageuse. Il n'était pas convenable de porter au dehors toutes les forces et toutes les lumières : il fallait conserver à la France, à la Bourgogne, à l'Angleterre, à l'empire d'Allemagne, leurs défenseurs, leurs gardiens, leurs conseillers : l'Eglise accorda les mêmes avantages spirituels à ceux qui se voueraient à son service et aux œuvres de charité.

» Parmi ces œuvres, il y avait l'offrande de quelques livres aux bibliothèques des monastères et des cathédrales, car les barbares, dans leurs invasions, en pillant les abbayes, les collégiales, les presbytères et les évêchés, avaient détruit les œuvres de la science sacrée et profane, et même les rituels et les livres de chant, les diplômes et les archives, les chroniques et les histoires. Ces barbares guer-

riers se servaient des livres pour allumer le feu ou pour garnir les selles de leurs chevaux; avec les rouleaux de parchemin, ils se faisaient des boucliers, ils recouvraient leurs hauberts et leurs cuirasses. Les manuscrits servaient de litière aux chevaux, comme il arriva aux livres de la République de Cicéron, ou bien on en faisait du feu pour donner des signaux. Dans ces circonstances, faire présent d'un livre à l'Eglise, c'était lui apporter un trésor; et c'est à cette ingénieuse charité des papes, que nous sommes redevables de la conservation des chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine, sauvée, avec les écrits des saints Pères, du déluge universel de la barbarie.

» L'Eglise veillait avec autant de soins à la réédification des hôpitaux, des monastères et des temples du Seigneur. Elle accorda la même indulgence qu'aux croisés à ceux qui contribuaient, par leur argent ou par leurs travaux, à fonder ou à restaurer les édifices d'utilité publique : c'est ainsi que beaucoup de comtes et de barons, empêchés par l'âge et les infirmités de suivre les croisés, voulaient participer à leurs mérites; c'est ainsi que les grandes dames, les riches et puissantes châtelaines, animées du même désir, poursuivaient généreusement la réalisation de ces nobles projets.

» Voilà comment la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et toute la chrétienté de l'Occident, virent s'élever, après l'an 1000, ces majestueux monuments, objets de notre admiration; monuments que les âges modernes n'ont pu surpasser ni même imiter de loin, malgré tous les progrès des arts et des sciences. C'était un beau spectacle, que ces margraves, ces landgraves, ces comtes, ces vicomtes, ces châtelains et ces barons, se présentant aux évêques et aux abbés, et leur offrant un concours dévoué pour relever les églises de leurs diocèses, les abbayes et les prieurés, et, sans compter leur argent, prêtant leurs chevaux, leurs mules, leurs charrettes et livrant leurs terres, leurs carrières, et le bois de leurs forêts.



» Mais l'Eglise sait mettre partout la règle, l'ordre et l'harmonie ; elle est la tête qui dirige les membres vers un but commun. Les évêques et les abbés partagèrent ces hommes dévoués en ordres et en classes, avec des régisseurs soumis à un chef unique qui imprimait sa direction à tout le corps. C'est de là que sortirent d'abord en France, puis en Angleterre et en Allemagne, les compagnies religieuses des *Maçons*, qui se consacraient à l'érection des églises, des monastères, des prieurés, des écoles de chant, des collégiales, des presbytères, des hospices pour les voyageurs et pour les malades, des asiles pour les lépreux, des ponts sur les rivières et sur les fleuves.

» Le chef de ces confréries s'appelait *Grand Maître des Maçons* ; les directeurs particuliers s'appelaient *Maîtres*, les ouvriers *Maçons*, les autres *Apprentis* ou *Initiés*. On donna le nom de *Loges* aux cabanes provisoires, érigées auprès des églises en construction pour abriter les ouvriers. Tous ceux qui étaient affiliés à cette congrégation se saluaient du nom chrétien de *Frères*. Pour y être admis, et gagner les indulgences, il fallait d'abord se confesser et communier, puis jurer obéissance au *Grand Maître*, et exécuter l'œuvre commandée par le directeur de la *Loge* ; mais surtout il fallait pardonner à ses ennemis et se réconcilier avec eux. Cette dernière condition était d'une importance souveraine dans ces temps belliqueux où les seigneurs, les villes et les communes étaient en état de guerre continuelle avec leurs voisins, au milieu de ces mœurs barbares qui perpétuaient les inimitiés, les haines et les vengeances sanglantes.

» D'après les mémoires les plus exacts, il paraît que ces confréries commencèrent à Chartres, au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, à l'occasion de la bâtisse de la cathédrale, et que de Chartres elles se répandirent dans la Normandie et dans le reste de la France d'où elles passèrent en Angleterre et en Ecosse, et surtout dans la Flandre et dans l'Allemagne. C'était un spectacle digne de ces temps

d'héroïsme et de foi, de voir, au sortir des ténèbres de la barbarie, de nobles et puissants barons se présenter dans une attitude humble et respectueuse devant l'évêque, demander sa bénédiction, puis offrir leur concours au *Grand-Maître*, qui les acceptait comme confrères et les envoyait auprès des Maîtres recevoir la tâche particulière qui leur était assignée. C'était un spectacle digne d'admiration, que ces superbes marquises et ces filles des land-graves, des barons, des comtes et même des rois sollicitant avec instance l'humble et fatigante condition de *Maçonnes*, et se flattant d'être inscrites au nombre des consœurs.

» Quand on annonçait que dans tel diocèse on allait bâtir une cathédrale, ou dans tel monastère une église, ou sur telle rivière un pont, on voyait arriver des diocèses voisins, par bandes nombreuses précédées des prêtres portant la croix, les ordres des *Maçons* et des *Apprentis*, qui se présentaient au *Maître*, et se rendaient dans leurs *Loges* respectives pour attendre les ordres. Vous les eussiez vus maçonner, tailler les pierres, dégrossir les poutres, courber les cintres, ajuster les planchers, poser les lattes, les traverses et les couchis. L'un éteignait la chaux dans le sable, l'autre criblait le gravier; celui-ci apportait des broussailles et des fascines pour les fourneaux; celui-là maniait l'argile ou faisait des tuiles, des briques ou des carreaux. De nobles matrones et de riches damoiselles portaient sur leurs épaules des pierres et du bois; elles soulevaient les vases pleins de chaux ou de sable; elles allaient puiser de l'eau aux fossés et aux rivières et parfois elles étaient assez nombreuses pour former, du théâtre des travaux jusqu'au cours d'eau, une chaîne non interrompue.

» Au milieu de ce mouvement, il y avait un silence et une retenue, digne expression de la foi et du respect religieux qui animaient tous les ouvriers. Ils chantaient en travaillant des hymnes saintes et des cantiques en l'honneur de Marie. Ils jeûnaient les jours de grandes fêtes, et les

prêtres les excitaient à offrir à Dieu leurs peines, leurs fatigues et tout ce qu'ils avaient à endurer des ardeurs du soleil, de la pluie, du froid, d'un sommeil souvent interrompu et d'un régime souvent mauvais. Si quelque différend survenait entre eux, les prêtres et les *Maîtres* l'apaisaient, et ces hommes habitués à tyranniser leurs vassaux, se pliaient volontiers à l'obéissance. Cher Lionello, en lisant ces histoires des *Maçons*, je me sentais transporté d'admiration devant cette puissance de la foi et de l'amour divin.

» J'ai vu une lettre d'Aymon, abbé de Saint-Pierre de Dives en Normandie, écrite l'an 1145 en Angleterre, aux moines de l'abbaye de Tutteburg, dans laquelle il raconte les merveilles de cette confrérie pour la construction de l'église de Saint-Pierre. « Vous auriez vu, raconte l'abbé, les plus puissants seigneurs et les plus nobles dames, oubliant la noblesse de leur naissance, leur autorité, la délicatesse et les charmes de la vie des palais, s'atteler aux charrettes pour transporter les bois, les pierres, le sable et les autres matériaux. Et après un si rude travail pendant le jour, ils veillaient une grande partie de la nuit, plaçaient sur les chars des flambeaux allumés, et chantaient des hymnes et des cantiques pieux. » Il continue en rapportant l'origine de ces confréries de *Maçons* à la construction de la cathédrale de Chartres, d'où elles se répandirent dans toute la Normandie. L'abbé de Dives ne va pas plus loin. Mais vous trouverez des détails très-édifiants sur ces corporations dans l'Histoire des archevêques de Rouen, dans les Annales de l'ordre de Saint-Benoît, et dans la continuation de Sigebert, par Robert Dumont. Dans l'histoire de Genève par Sponde, on lit l'extrait d'un manuscrit de 1243 qui rapporte l'institution d'une confrérie de maçons dans le but de bâtir la grande cathédrale de Saint-Pierre, qui a été respectée par les calvinistes, mais que nos *Maçons* modernes auraient sacrilègement détruite. Nulle part, je pense, les réunions de *Maçons* ne furent plus sagement disciplinées



qu'à Strasbourg, sous l'architecte Dotzinger, vers l'an 1450, quoique, à certains indices, je soupçonne déjà une altération de la pureté primitive de cette institution.

» Vous voyez donc, Lionello, que ces *Loges maçonniques* naquirent de la foi et de la piété chrétienne du moyen âge, sous l'inspiration et la direction de l'Eglise, qui attira les fidèles par l'espoir de gagner les indulgences des croisés. Nous en avons vu les magnifiques résultats dans les cathédrales de Chartres, de Bourges, de Cologne, de Mayence, de Strasbourg, de Westminster; sur tous les points de la France, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Allemagne et de la Suisse. En Italie, les communes et les républiques eurent la part principale dans ces sortes d'œuvres; mais elles furent puissamment secondées par le concours de ces confréries.

» Or, à ce spectacle de bonheur, qui changeait le désert en un Paradis et embellissait l'Europe sauvage, déserte et désolée de somptueux monuments, où retentissaient, jour et nuit, les hymnes à la gloire de Dieu, l'enfer s'émut de rage et de désespoir, et il jura d'arrêter ces saintes œuvres qui s'élevaient de toutes parts; il fit apparaître de l'Orient, d'abord en France et puis dans les autres pays, les cohortes malfaisantes des Cathares, des Bulgares, des Vaudois, des Paterins et des Manichéens, qui, jetant au milieu de la chrétienté d'Occident le venin de leur impiété et de leurs hérésies, semèrent la zizanie de Satan dans le champ du Seigneur.

» Ils commencèrent par s'introduire hypocritement parmi les chrétiens, ils choisirent les plus grossiers et les plus faciles à séduire; ils prétendirent que le culte de Dieu demandait la simplicité, et que l'unique temple du Seigneur c'est l'homme, qu'il faut avant tout autre chose restaurer et agrandir; ils excitèrent l'envie contre la somptuosité des cathédrales et des abbayes et déconsidérèrent les pieuses

confréries des *Maçons*. Puis, sous prétexte d'abattre les remparts de la tyrannie, ils amentèrent la plèbe contre les châteaux et les tours, qui défendaient le pays contre les invasions. En moins de quinze jours, dans la Picardie, dans l'Artois et dans la Brie, ils renversèrent et démolirent, sous les coups des béliers et des catapultes, plus de cent châteaux. Rois, princes et ducs se levèrent contre ces phalanges infernales, et sur leurs débris, la France, l'Angleterre et l'Allemagne commencèrent à respirer.

» Ils n'étaient pas complètement détruits ; la force armée avait trahi leurs desseins, ils eurent recours à la ruse. Les chefs, inspirés par la malice de Satan, se présentèrent hypocritement comme des hommes de foi ; et, dans leurs retraites ténébreuses, comme le serpent dans l'ombre prépare son venin, ils formèrent le projet d'imiter les *Loges* des *Maçons* ; ils se mêlèrent à elles, corrompirent leur foi, et les détournèrent de leur première institution. Alors, plus de paix ni de trêve. Ils commencèrent à jeter la mauvaise semence parmi les plus nombreuses et les plus considérées, et, grâce à un zèle simulé, eurent bientôt formé une secte puissante et terrible.

» Le démon, nous l'avons dit, est toujours le singe des institutions, des rites et des pratiques de l'Eglise : ils formèrent de nouvelles confréries, et prirent le nom de *Libres* ou *Franco-maçons*, comme s'étant affranchis des *Loges* communes et des *Maîtres* communs. Les simples et les ignorants ne s'aperçurent guère du changement, parce qu'ils avaient retenu les noms de *Loges*, de *Grand-Maître*, de *Maîtres*, d'*Initiés* ou *Apprentis*, de *Frères*, etc., etc. Ils se composèrent des signaux et les emblèmes secrets de la truelle, du niveau, de l'équerre, de la gache et des autres instruments de la maçonnerie ; ils se firent un argot pour distinguer les *Maçons* secrets de ceux des autres *Loges*. Dans tous ces projets, au dehors, il n'y avait rien de contraire à la loi de Dieu et à la probité naturelle ; les fourbes, au con-

traire, cherchaient à imiter la grâce, la gentillesse et la courtoisie de la chevalerie, qui brillait alors dans les cours seigneuriales, dans les tournois et dans les joutes ; de sorte que le titre de Franc-maçon devenait une recommandation auprès des damoiseaux et des preux chevaliers. Les *Maîtres* n'avaient pas manqué d'exciter l'ambition : ils promettaient des avancements rapides, des fiefs, des châtelainies, des droits de péage et des droits d'impôt sur les marchandises, sur les terres et sur les chevaux. Par ce moyen, ils attiraient dans leurs *Loges*, tout à la fois, les seigneurs et les vassaux.

» Dignes descendants des Cathares, des Manichéens et de la race impure des anciens Gnostiques, quand ils se virent en nombre suffisant, ils commencèrent à attaquer les sentences des évêques et des seigneurs laïques, et à exciter les puissants à s'emparer des droits de l'Eglise, des privilèges des clercs et des biens des abbayes et des prieurés : ils les poussèrent à charger d'impôts leurs terres, leurs pâtures, leurs chasses et leurs pêches ; à détourner les eaux de leurs moulins ; à imposer des tailles sur les serfs et les hommes-liges des presbytères, des collégiales, des maîtrises et des chapelles. C'était le moyen de faire tomber le respect dû à l'Eglise et à ses ministres, et, à la faveur de ce refroidissement, de faire passer parmi les fidèles les hérésies des Francs-maçons. Bientôt, ils donnèrent un libre essor à leur haine contre Jésus-Christ et son Eglise, contre ses sacrements, ses lois, ses pratiques et ses institutions. C'étaient de véritables païens sous le masque du christianisme. Pour s'affranchir de toute autorité divine et humaine et s'abandonner aux passions de la luxure et des richesses, ils semèrent dans les esprits la haine et la rage de la destruction contre toute hiérarchie légitimement constituée.

» De là, les pillages et les incendies des églises, des monastères et des édifices pieux ; les ravages et les massacres des Albigeois et des Paterins dans le Limousin, dans la



Provence et dans tout l'Occident. Quand on étudie attentivement ces faits de l'histoire, on y reconnaît évidemment l'esprit et la direction des sociétés secrètes. Réprimés bientôt par les croisades, les chefs se renfermèrent dans l'ombre des Loges maçonniques, en attendant le moment plus favorable d'agir en plein jour. Ils conservèrent si bien leur pernicieuse doctrine, que, de maître en maître, ils les transmirent jusqu'au quinzième siècle, où ils les reproduisirent avec éclat dans l'assemblée publique de Ratisbonne, en 1459, sous la protection, et grâce à la faveur des empereurs. Ceux-ci, ne voyant dans la maçonnerie que la religieuse confrérie du onzième siècle, la favorisèrent de grands privilèges et lui décernèrent tant d'honneurs, que le duc de Milan demanda à la société des Maçons allemands un architecte pour présider à l'érection du fameux dôme.

» C'est à cette époque que commença un nouvel ordre de choses pour la Maçonnerie. Les Templiers, dégénérés de leur sainteté primitive, avaient été abolis, sous Philippe-le-Bel, par le pape Clément V. Ceux qui purent se soustraire à la colère du roi de France, se réfugièrent en 1307 à Mull, en Ecosse ; et, en 1314, le roi Bruce les réunit à la société des Francs-maçons, en se réservant le droit héréditaire à la dignité de Grand-Maître de la vénérable Loge de Hierodam, à Edimbourg. Là, les Templiers accueillirent les doctrines perverses dont cet institut était infecté ; et ils y ajoutèrent leurs erreurs propres, empruntées à plusieurs sociétés secrètes hérétiques de l'Orient, de la Grèce, de la Syrie et de la Palestine, et renouvelées des Vieux Gnostiques, des rites persans et du bouddhisme indien : mystères infâmes et criminels que pratiquaient ces chevaliers sacrilèges.

» Ils modifièrent leur discipline secrète, leurs lois et leurs statuts ; ils se formèrent des signes et des indices pour se reconnaître ; professaient toujours publiquement l'art de bâtir les édifices sacrés, mais ils embrassaient secrètement

celui de combattre et de détruire tout ce qu'il y a de sacré et de légitime sur la terre ; ils juraient une haine irréconciliable à Jésus-Christ et à son Eglise, et une guerre non moins acharnée à l'autorité des monarques, qui ne voyant en eux, sous le manteau hypocrite de la flatterie, que les champions d'un nouveau droit, hostile à l'Eglise mais favorable à la couronne, réchauffaient dans leur sein leurs plus cruels ennemis (1).

» Il plut à Dieu, dans ses jugements, de laisser paraître, sur la fin du seizième siècle, Luther, qui souleva une grande partie de l'Allemagne contre le pontife romain ; Henri VIII souleva l'Angleterre ; Knox, l'Ecosse ; Calvin, une partie de la France, de la Suisse et de la Hollande. Les Francs-maçons, de leurs repaires ténébreux, se mirent à souffler dans le peuple la rage de la destruction contre les monuments élevés par la piété catholique. Il n'est pas de cœur assez froid ni assez impie, pour ne pas frémir d'horreur, en lisant les ravages, les ruines, les dévastations des cathédrales, des monastères, des chefs-d'œuvre de peinture, et des statues des premiers sculpteurs de l'Occident. L'Angleterre, l'Ecosse et l'Allemagne, redevables de leur civilisation, de leur science et de leurs beaux-arts à la sollicitude maternelle de l'Eglise et de ses ministres virent en peu d'années détruire l'honneur de plusieurs siècles, et joncher le sol de ruines. Les protestants eux-mêmes déplorent maintenant cette barbarie sans frein et cette rage de destruction, et ils conviennent tous, « qu'une secte secrète et puissante avait

(1) Ils étaient si loin d'être chrétiens, qu'ils ne se reconnaissaient même pas pour tels. Dans un manuscrit, fait à Cologne par les Francs-maçons le 24 juin 1535, trouvé dans les archives de la Loge maçonnique de l'Aia, copié par S. A. R. le prince Guillaume-Frédéric-Charles, Grand Maître des Loges des Pays-Bas, et distribué en 1818 à toutes les Loges du royaume, on lit : « Quoique dans la distribution de nos bénéfices, nous n'ayons égard ni à la religion, ni à la patrie, cependant nous n'admettons dans notre ordre que ceux qui, dans la société des profanes, s'appellent chrétiens. On y parle aussi d'un patriarche secret, que choisissent les chefs de l'ordre, connu seulement de ces chefs et regardé comme le chef visible et invisible de cette association : ils jurent de ne reconnaître pas d'autre supérieur que lui, sans excepter l'Eglise de Jésus-Christ. (Voyez Eckert, Histoire de la Franc-maçonnerie, Tournai et Paris, H. Casterman.)

allumé la flamme de l'incendie pour ruiner ces monuments sublimes. » Le fait est si incontestable, que, là où les Francs-maçons n'avaient pas de Loges, les provinces détachées de l'Eglise ont conservé intacts leurs édifices, comme la province de Genève, tout le pays de Vaud et les autres contrées de la Suisse, et quelques terres du Rhin et de la Bohême.

» Quand le protestantisme eut établi solidement son règne, la maçonnerie, voyant que la destruction de la foi et des temples était à peu près accomplie, se retira et concentra ses forces en Angleterre, pour se préparer à de nouveaux combats contre les pays encore attachés au rocher de saint Pierre. C'est de là qu'elle envoya les Jansénistes pour se frayer la voie. Vers la fin du dix-septième siècle, elle rétablit ses Loges dans la France et, sous la protection des Jansénistes et des philosophes, elle recommença ses manœuvres. Puis elle passa en Allemagne, et de là dans la Pologne, dans la Moscovie, jusqu'aux régions polaires; elle descendit en Italie et jusque dans l'Espagne et le Portugal. Les succès furent si prompts et si faciles, qu'elle réunit plusieurs milliers de Grands Maîtres, de dignitaires et d'officiers à la diète générale ouverte à Wilhemsbad en 1783, sous les yeux et aux applaudissements des monarques de l'Europe. Là, le fameux Knigge (4) greffa sur la plante funeste, la branche de l'Illuminisme de Weishaupt, laquelle porta bientôt des fruits de mort pour les plus belles contrées chrétiennes. La Maçonnerie déjà impie de sa nature, en s'unissant à l'Illuminisme, s'unit avec le démon et devint satanique.

» La fille aînée de cette union de la maçonnerie avec l'Illuminisme, fut la révolution française, avec ses conséquences : la théophobie et le bouleversement du monde.

(4) Voir sur ce fameux impie, ce qui a été dit dans une note du chapitre *Les derniers grades*.



Vous êtes jeune, Lionello ; mais moi, j'ai vu des choses incroyables et inouïes : tous les trônes de l'Europe en furent ébranlés, et pour la plupart ruinés : il y eut des guerres interminables, des massacres et des déplacements de couronnes et d'Etats. Le sang des prêtres coulait à flots dans la France au milieu des débris des autels, des églises et des monastères ; les vierges du Seigneur et ses serviteurs étaient bannis, leurs biens et leurs possessions injustement ravis. Un empereur s'éleva, il tomba et disparut ; mais les sociétés maçonniques n'étaient ni tombées, ni disparues : elles portèrent de nouveaux fruits plus funestes et plus vénéneux. Les monarques, secoués par le bras de Dieu sur le trône de leurs ancêtres, méconnurent la force de ce bras, ils ne virent pas que Dieu pouvait les renverser, et ils caressent encore les sectaires des Loges, ou du moins ils les secondent dans leurs projets d'attaques et d'entraves contre l'Eglise (1). »

Quand le comte Piétro eut terminé cette longue dissertation, Sofia revint de l'église, le visage joyeux et animé, plein de la joie dont son ame débordait. Le lendemain, vers trois heures, nous étions en route du côté de l'Entremont, accompagnés, pendant un trajet assez long, par le père Grant, par quatre Maroniers et deux chiens. Quand nous fûmes arrivés à la Cantine, sous les glaciers, notre généreux hôte

(1) Nous croyons que ce cours historique sur l'origine de la maçonnerie, est plus exact que l'histoire d'Eckert, qui s'appuie trop sur l'ordre des Templiers. Nous admettons que quelques-uns des plus impies chevaliers du Temple introduisirent quelques nouvelles erreurs dans les Loges écossaises ; mais déjà les Loges des Francs-maçons étaient le secret réceptacle de tous les mystères d'iniquité apportés d'Orient par les Cathares et les Manichéens. La preuve en est dans le document de Cologne de 1535, lequel dit : « La société ou l'ordre des Frères-maçons ne tire son origine particulière, ni des Templiers, ni d'aucun ordre ecclésiastique ou chevaleresque, et ne s'y rattache par aucun lien direct ou indirect. Cette société est plus ancienne que tous ces ordres : elle existait avant les Croisades dans la Palestine et dans la Grèce, etc. » En effet, les erreurs des Manichéens, des Albigeois, des Frisons, des Petits Frères, des Petits pauvres de Lyon, d'Arnaud de Bresce, etc., désolaient l'Orient bien avant l'abolition des Templiers. Quant à la corruption des confréries des Maçons, elle est évidente par le fait qu'ils ont conservé hypocritement tous les noms et toutes les dignités des pieuses congrégations, que la sainte Eglise, au moyen des indulgences, avait instituées pour le progrès de la religion et de la civilisation en Europe.

prit congé de nous; nous nous plaçâmes sur des traîneaux, et nous glissâmes rapidement jusqu'à Lide et Saint-Pierre, d'où nous descendîmes en voiture jusqu'à Martigny.

Je trouvais là mon carrosse, qui m'attendait depuis deux jours. Le comte voulait partir le lendemain avec le courrier du Simplon; mais je m'y opposai fermement, et je le priai si bien, qu'il accepta de venir avec moi jusqu'à Genève. J'avais une demi-berline de Vienne aussi commode que possible: je l'y fis entrer avec sa fille; pour moi, je me plaçai sur le siège avec mon cocher; bien enveloppé dans un manteau de martre, heureux de pouvoir encore pendant deux jours admirer les vertus de Sofia. J'avais besoin de ce souvenir consolant, avant le terrible malheur qui devait m'arriver peu de jours après à Lyon.

---

## XIX. — L'ORPHELINE.

Quand Mimo fut arrivé à cet endroit des Mémoires de Lionello, survint une circonstance, qui empêcha Alisa, pendant quelques jours, de se rendre à la réunion sous le berceau de la prairie. Dans les premiers jours passés au Chablais, pendant que Bartolo s'entretenait avec don Balthasar et ses neveux, en fumant le cigare et en lisant les journaux, Alisa, après le déjeuner, descendait toute seule sur la rive ombragée du lac par un sentier bordé de pruniers blancs. Elle s'asseyait sous l'ombrage épais d'un grand sureau, et là, elle faisait sa lecture. Un jour elle vit venir à elle une pauvre petite paysanne de dix ans environ qui, en s'inclinant avec respect, lui offrit gracieusement un bouquet de fleurs. Alisa en fut toute joyeuse, fit mille ca-

resses à la petite fille, lui donna quelques sous et revint chez elle.

Chaque matin, à la même heure, la petite paysanne revenait au-devant d'elle, et lui présentait son petit bouquet, avec tant de joie et de bonheur, qu'Alisa ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après, Alisa vit passer une autre petite paysanne et lui demanda si elle connaissait celle qui venait de lui apporter ce bouquet :

— Oh ! mademoiselle, c'est une malheureuse orpheline, d'une grande naissance, qui reste ici à vivoter dans la campagne, quand elle devrait vivre heureuse dans le palais de son père.

— Comment ! s'écria Alisa, où sont donc ses parents ?

— Ah ! belle signora, reprit la savoyarde, son père s'en est allé on ne sait où dans les voyages. Vous devez savoir que le père de la petite Lodoïska est un comte très-riche de la Pologne, qui avait autant de terres que tout le Chablais, dit notre curé, et qui était seigneur de beaucoup de châteaux, de villages et de fermes, dans lesquelles des milliers de paysans étaient occupés à travailler aux champs, à conduire les troupeaux, et à entretenir les écuries des chevaux. Que voulez-vous, mademoiselle ? les seigneurs ne savent pas souvent jouir de leurs biens, et le comte Casimir (je l'ai connu, moi, savez-vous ?) s'est révolté avec d'autres seigneurs contre un empereur terrible, dont je ne me rappelle pas le nom.

— C'est l'empereur de Russie, dit Alisa, qui règne sur une grande partie de la Pologne.

— Oui, c'est lui, et le comte Casimir était à sa cour. Cet empereur a vaincu les seigneurs polonais dans une certaine ville...

— A Varsovie, dit Alisa.



— A Varsovie, et il en a mis beaucoup à mort, il en a envoyé beaucoup en exil, bien loin, bien loin, dans un pays où il fait si froid, qu'il y a toujours des neiges et des glaces, comme là-bas sur les cîmes du Mont-Blanc.

— Oh ! les malheureux, dans la Sibérie...

— Mais le comte Casimir eut le bonheur de pouvoir s'enfuir avec la comtesse Ludomilla. Quelle belle et bonne dame ! comme elle était douce et bienveillante ! Je l'ai servie un an, et elle m'appelait sa bonne Marguerite. Mais cet empereur, pour punir le comte, lui confisqua tous ses biens, le condamna par contumace à la peine de mort, s'il rentrait en Pologne. Et il s'enfuit d'abord en France, avec tout l'or et les bijoux que la comtesse avait pu emporter à la hâte ; mais, ne pouvant suffire aux dépenses, il se retira en Savoie, près d'Evian, dans cette maison que vous voyez là-bas sur la colline. C'est là que naquit la petite fille qui est venue tout à l'heure vous apporter des fleurs, et la comtesse, quand elle l'eut sevrée, la confia aux soins de ma mère Agnola.

— Pauvre dame ! reprit Alisa, avec émotion ; quels chagrins ont dû assaillir son cœur, en se voyant la mère de cette innocente proscrite ?

— Elle en eut tant, mademoiselle, qu'elle ne faisait plus que soupirer, et tous les matins, il fallait lui apporter sa petite fille à sa maison ; chaque soir, elle allait à la chaumière d'Agnola, elle couvrait sa fille de baisers, elle lui faisait le signe de la croix sur la tête, sur la poitrine et sur la bouche : souvent, la tenant élevée dans ses bras elle disait en pleurant : « Bozemoi ! Bozemoi ! Gospodi, pomilluy ! Gospodi, pomilluy (1) ! » des mots que je ne

(1) « Bozemoi ; Mon Dieu ! Gospodi, pomilluy ; Seigneur, ayez pitié de moi ! » Que de mères, par la rage politique de leurs maris, se trouvent dans ces mêmes angoisses : qui, loin de se réjouir d'être mères, ont le douloureux chagrin de voir leurs enfants dans la misère et le besoin ; quand, dans la maison paternelle, ils auraient trouvé les richesses,

comprenais pas. Il fallait la voir, de ses blanches mains, faire l'ouvrage de la maison. Je l'aidais à faire le lit, à laver les chambres, à porter l'eau et le bois : tout le reste était à sa charge, jusqu'au blanchissage. Elle faisait la cuisine du comte : il allait à la chasse et rapportait une paire de tourterelles ou de pigeons sauvages, quelquefois une perdrix ou une bécasse ; la comtesse les faisait cuire avec un peu de légumes, et voilà tout leur dîner ! Quand le repas était préparé, elle se lavait les mains et le visage, arrangeait ses cheveux, et se mettait si bien, que l'on aurait dit une étoile dans tout son éclat. Après avoir pleuré toute la matinée, elle reprenait un visage gai en se trouvant à table avec son mari. On l'aurait crue la plus heureuse du monde, elle souriait et plaisantait avec le comte, qui ne souriait que rarement et malgré lui.

» Malheureusement, la comtesse Ludomilla commença à décliner peu à peu ; elle avait une fièvre ardente qu'elle cachait de son mieux, mais elle fut saisie plusieurs fois de faiblesse ; elle tombait évanouie : je la faisais revenir en lui jetant sur le visage de l'eau fraîche, qui faisait de la fumée, tant la fièvre était forte ! Elle était toute haletante, éprouvait de violentes palpitations, et me faisait signe de débarrasser sa poitrine de ses vêtements. Chaque matin, après avoir porté le café au comte dans son lit, elle venait à la paroisse, comme vous, mademoiselle ; elle écoutait la messe et communiait souvent avec une ferveur pleine d'édification. Quand elle commença à devenir malade, le curé, qui la voyait tous les jours, la fit accompagner par Amédée, jeune fille robuste, qui demeure vis-à-vis de l'église, et qui lui soutenait le bras. Un soir, tout d'un coup, assise sur un fauteuil, elle se mit à pâlir : j'accourus auprès d'elle, je la mis dans le lit. Revenue un peu à elle, elle demanda le curé et sa petite fille. Le comte revint, à

les honneurs et surtout une éducation digne du rang qu'ils devaient occuper dans la société !

ce moment-là, d'Evian, où il avait été donner des leçons d'escrime et de dessin : il en était réduit là ! Quelle scène ! La comtesse lui prit la main et lui dit :

» — Casimir, aie confiance en Marie, notre mère ! Elle te protégera, je la prierai pour toi en paradis ! elle prit par la main Lodoïska, lui fit un signe de croix sur le front, la baisa, et levant les yeux vers le ciel, elle s'écria :

» — Marie ! Marie ! Marie ! je la dépose dans vos bras, je la confie à votre cœur, puis elle ferma les yeux, et ses lèvres murmuraient :

» — Bozemoi ! Bozemoi ! Le curé lui retira doucement la main de sa fille, qu'il fit sortir. Il lui donna le saint Viatique, et elle expira pendant la nuit entre mes bras.

» Deux mois après, le comte appela Agnola ; il lui donna tout ce qui lui restait d'argent, et lui dit : « Je dois partir pour l'Amérique, je vous laisse en gage tout ce que j'ai de plus cher. Oh ! conservez-la-moi ! faites que je la revöie, quand il plaira à Dieu que je revienne ici. »

» Ma bonne commère se mit à pleurer, à baiser la main du comte, à baiser la petite fille, et elle ne sut pas dire un mot. Le comte partit pour Buénos-Ayres, qui est un pays fort éloigné au delà des mers ; et le curé nous a raconté que c'est la nuit par là, quand il fait jour pour nous, et que quand ils ont l'été, nous ayons l'hiver : dites un peu, mademoiselle, comment peuvent-ils vivre au-dessous de nos montagnes et se tenir ainsi les pieds en dessous des nôtres ? »

Alisa, tout absorbée dans une pensée de compassion, ne remarqua pas la réflexion de la paysanne, elle prit poliment congé d'elle, et s'empressa d'aller trouver son père pour le supplier d'avoir pitié de cette malheureuse. Bartolo lui répondit :



— Mon enfant, tu sais que c'est un bonheur pour moi de te faire plaisir, surtout dans cette circonstance, où tu me prouves une fois de plus la bonté de ton cœur et la charité qu'il t'inspire. Si tu te trouvais dans le même état, tu serais bien heureuse de trouver une personne pour t'arracher à la misère.

Alisa se fit accompagner par le curé; il avait pleuré d'attendrissement à sa proposition : il la conduisit chez Agnola et lui demanda si elle voulait céder Lodoïska à la charité d'Alisa qui la traiterait comme sa sœur, et la placerait à son retour à Genève, auprès de sœur Clara, où elle recevrait l'éducation qui convenait à son rang. Agnola leva les yeux au ciel, en s'écriant :

« Oh ! oui, volontiers ! c'est la comtesse Ludomilla qui nous a envoyé cet ange du paradis ! c'est elle, c'est elle qui l'a envoyée. » Alisa poussa la délicatesse jusqu'à vouloir qu'Agnola vint habiter dans sa maison, pendant tout son séjour dans cette villa.

Elle prit par la main Lodoïska et alla la présenter à ses cousins, et à don Balthasar, qui admirèrent la charité d'Alisa et la gracieuse paysanne.

Pendant les premiers jours qui suivirent, Alisa passa tout son temps à préparer des vêtements convenables pour celle qu'elle appelait sa petite sœur. Elle était déjà charmante dans ses pauvres habits du village; mise en citadine, elle reprit aussitôt un air distingué, qui transpirait dans son visage, et dans sa démarche. Elle apprit bientôt, grâce aux leçons d'Alisa, à lire couramment, à écrire, à compter et à réciter par cœur son catéchisme. Alisa passait à ces soins les plus belles heures de ses journées, et ces leçons formèrent son élève à l'amour de Dieu, bien mieux que ne l'avaient fait pour elle les leçons de Polixène.

Lodoïska, comme tous les enfants, eut la rougeole. Alisa ne quitta plus son lit et rien ne pouvait la distraire de sa tendre sollicitude pour sa chère malade : elle pria son père et ses cousins de continuer néanmoins la lecture des mémoires de Lionello, sous les ombrages de la prairie, pendant qu'elle resterait à la maison pour tenir compagnie à sa petite sœur. Mais la fièvre se dissipa heureusement, la petite fille fut bientôt en convalescence, et Alisa annonça qu'elle allait recommencer à descendre dans la vallée pour prendre part à la lecture des mémoires. Mimo s'était offert à venir lui lire dans sa chambre les chapitres parcourus en son absence, elle n'y consentit pas, et lui demanda seulement de lui faire un résumé des faits principaux, qu'elle pourrait revoir plus tard en particulier dans le manuscrit. Après le déjeuner, tous les autres descendirent dans la vallée, pour s'entretenir de ce jeune homme, qui inspirait tant de compassion, tant d'horreur et tant de mépris.

— La compassion et l'horreur, je les comprends; mais le mépris... pourquoi?

— Pour deux raisons, dit Bartolo : parce que les sociétés secrètes sont iniques et perverses dans leurs moyens de séduction ; parce que, dans la vie de Lionello, il y a une perpétuelle contradiction : il voit le mal qu'il fait, il voit combien est criminelle la voie où il est entré, et, au lieu de s'arrêter à la lumière qui l'éclaire, il ne fait que se jeter d'abîme en abîme.

— Oui, dit Alisa; parfois, en entendant ses aveux et l'expression si sincère de la vérité, je ne pouvais me persuader que Lionello fût un conspirateur et un carbonaro, et il me semblait entendre l'histoire d'un jeune homme vertueux.

— Je ne m'en étonne pas, dit don Balthasar; j'ai connu bon nombre d'hommes qui, dans leurs conversations quotidiennes et dans toute leur conduite, paraissaient honnê-

tes, vertueux et pleins de bon sens ; ils avaient tant de réserve dans leurs manières, ils parlaient un langage si raisonnable ; ils conduisaient si bien leur famille ; ils avaient tant de respect pour le prêtre, précepteur de leurs enfants ; ils veillaient avec tant d'attention à ce que les domestiques assistassent à la messe avec les maîtres, que vous les eussiez pris pour la fleur des chrétiens : quand survinrent les soulèvements de l'Italie, ils jetèrent le masque et on les reconnut comme appartenant depuis longtemps aux sociétés des carbonari ou de la Jeune-Italie.

— C'est incroyable, s'écria Lando. Comment peuvent-ils parler comme des catholiques, quand ils ne sont que d'impies fraticides ?

— Le fait est plus naturel que vous ne pensez, reprit don Balthasar : peuvent-ils être autre chose que chrétiens ? ils ont respiré pendant toute leur vie, par tous les pores, la pensée et la parole chrétienne. L'impiété peut bien leur inspirer une haine dévorante contre le Christ, mais elle ne peut effacer ce qui fait partie de leur nature et de leur substance. Nous prêtres, nous l'expérimentons chaque fois que Dieu touche le cœur de quelqu'un de ces malheureux : dès leur première confession, ils retrouvent le langage chrétien, oublié depuis de longues années, avec la même facilité que l'on se remet à parler la langue maternelle.

— Ils sont d'autant plus coupables, ajouta Alisa, de savoir et de ne pas faire, et même de faire le contraire de ce que demande à grands cris leur conscience : il faut avouer que Lionello est de ce nombre. Dis-moi, Mimo, continue-t-il dans ses Mémoires à parler comme De Maître et à vivre comme Garibaldi ?

— Précisément, répondit Mimo. Après avoir quitté, à Genève, le noble Hongrois, il courut à Paris travailler aux conspirations, toujours mécontent de lui-même et toujours mêlé aux perfides instigations de la révolte. Là, il



donna dans un luxe effréné, et prit un hôtel dans la rue du Faubourg-Saint-Germain : il mena grand train ; de somptueux équipages, de magnifiques chevaux, de nombreux laquais et serviteurs, des repas splendides, des fêtes, toutes sortes de jeux et de plaisirs : il ne négligea rien pour multiplier ses dépenses. Il alla ensuite à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Petersbourg, vivant dans un faste et un luxe à engloutir la plus riche fortune : et ce n'était rien à côté des sommes énormes qu'il perdait au jeu.

« Le moment arriva où les révoltes furent apaisées. Lionello accrut encore ses dépenses, en consacrant son or au soulagement des réfugiés ; il en eut un grand nombre sur les bras, auxquels il ne suffisait pas de vivre modestement selon leur condition, mais qui voulaient retrouver dans l'exil l'abondance et les plaisirs de leur patrie. La comtesse sa mère voyait pleuvoir chez elle les lettres de change ; et si elle refusait de les accepter, Lionello, par les expressions du désespoir, et même par ses outrages et ses menaces finissait par forcer sa volonté. Le chagrin de le voir courir à sa perte s'accrut de jour en jour, elle en devint malade et mourut sans espoir pour son fils.

» Il faut voir les lettres si touchantes de Giuseppina, les folies de Lionello, ses résolutions, ses hésitations, ses mille volontés contradictoires : il donna sa procuration à sa sœur, et continua à se ruiner dans de fastueuses prodigalités. Figurez-vous, Alisa, que, pour une chasse qu'il donna dans un château en Angleterre, il dépensa, en moins de vingt-quatre heures, plus de quatre cent mille francs (1). »

— Il était complètement fou ! s'écria Alisa ; en y allant de ce train, il aurait trouvé le fond des montagnes. Mais comment est-il possible de tant dépenser en un jour ? J'ai peine à le croire.

(1) On a accusé l'auteur d'exagération, et l'auteur a vu, un an avant d'écrire ce récit, son voisin dépenser, dans une fête, cent mille écus ! Oh ! il y a plus de fous qu'on ne pense.

— Si tu avais la description de cette fête, ton étonnement cesserait : il invita tous les lords et les nobles de Londres avec leurs femmes, les ambassadeurs et les seigneurs de la cour et de l'étranger, résidant à Londres : il fournit pour la chasse les meilleurs chevaux de trot et de saut (1), qu'élève l'Angleterre et que l'on paie des prix exorbitants. Ajoutez à cela une meute de chiens braques et de lévriers, une troupe de braconniers, de cornettes, de piqueurs, portant les livrées respectives du seigneur au service duquel ils étaient attachés ; des paniers et des traîneaux pour transporter les cerfs, les daims, les chevreuils, etc. ; ajoutez les piques, les dards, les fusils damasquinés, les pavillons dressés pour les moments de repos et les rafraîchissements ; les pour-boire aux valets, aux grooms, aux gardes forestiers ; les compensations de dommages aux cultivateurs dont les champs ou les prés ont été traversés.

» Imaginez ensuite la somptuosité du repas ; les oiseaux, les bêtes fauves, le poisson ; la finesse des vins, les vases d'or, d'argent, de porcelaine de Chine ; la vaisselle en cristal de Bohême de diverses couleurs, selon la variété des vins, comme cela se pratique dans les grands repas en Angleterre ; les demoiselles de service revêtues de draps noirs de Manchester ; les cochers anglais, français et allemands. Représentez-vous les salles du banquet resplendissantes d'argenterie, les luminaires soutenus par des statues parfaitement sculptées ; les parquets couverts de magnifiques tapis de Flandre ; et, sur les escabeaux des dames, des fourrures de Laponie, de Virginie, du Canada, d'Australie, de Russie, dont on n'a pas la largeur d'une paume pour une guinée, et qui devaient servir à chauffer les pieds des ladies. D'après cela, jugez du reste.

(1) Les chevaux de saut, *da sbarra*, sont accoutumés à sauter au-dessus des barrières et des haies, et ils le font si bien, que le cavalier, en se pliant un peu au mouvement, n'est nullement secoué en retombant de l'autre côté.

Ce n'est rien pourtant, en comparaison des splendeurs du bal : une suite de salons dont les parois sont recouvertes de brocart et d'hermine de Lyon, avec des bandes d'or et des arabesques ; les voûtes portant des lustres de cristaux à facettes, brillant comme des escarboucles de diverses couleurs ; les panneaux de chaque extrémité couverts en entier de grandes glaces de Saint-Petersbourg d'une seule pièce, qui, en se renvoyant leurs réflexions, multiplient les acteurs et agrandissent indéfiniment la scène.

» Les galeries, qui faisaient le tour du palais, et toute la cour, étaient aussi illuminées avec un éclat qui faisait pâlir la lune et les étoiles. Au milieu de la cour, apparaissait un jardin enchanté, avec des bosquets, des massifs, de petites prairies, des sentiers tortueux, garnis de bois de myrtes, de lauriers, de cornouillers et de sables ; çà et là s'élevaient, entourés d'espalliers, des kiosques gracieux ; on admirait les plates-bandes de jasmins blancs, jaunes et indiens, de campanules rouges et cramoisies, de cardamines étrangères avec leurs fleurs aux formes bizarres et de passe-roses frais et blancs. Il y avait des fontaines de marbre, des jets d'eau, puis des nappes recueillies dans de vastes piliers d'albâtre et même dans de larges coupes de cristal vermeil, d'où l'eau retombait scintillant de mille vagues couleurs aux réverbérations de la lumière. A l'endroit où la forêt était plus épaisse, il y avait des cavernes, des antres bordés de lierres, de liserons ; de petites cascades faisaient découler l'eau des rochers, pour disparaître en murmurant dans les herbes touffues.

» Les parterres de fleurs étaient un chef-d'œuvre ; on y voyait réunies, avec le goût le plus exquis, les fleurs de tous les pays du monde, réunissant dans une heureuse disposition, leurs couleurs, leurs nuances et leurs parfums. Là, se trouvait une planche de fraises, plus loin de petites caisses d'ananas, des touffes d'herbes odorantes et des parcs de groseilles et de framboises. On y voyait ensemble des



vignes aux grappes blanches, noires et vermeilles, des pêches, des pommes d'api et les poires les plus distinguées. Toutes les galeries, dans toute leur longueur, étaient bordées d'orangers, de cèdres et de citronniers.

» Or, pense Alisa, que ces jardins, ces fleurs et ces fruits furent transportés des serres des jardiniers de Londres jusqu'à ce palais enchanté : et, d'après cet aperçu que je t'ai donné rapidement, tu peux juger de ce que fut la dépense, surtout en Angleterre, où tout se vend à un prix si élevé. Les lords anglais qui donnent ces sortes de fêtes, ont déjà tous les éléments prêts dans leurs châteaux : cependant elles sont très-dispendieuses, et on en parle comme d'une profusion qui engloutit plusieurs milliers de livres sterlings. »

— Ce sont des goûts étranges, à mon avis, dit Alisa ; surtout en Angleterre, où tant de pauvres gens meurent de faim. Est-ce que Lionello resta longtemps à Londres ?

— Il y resta une année ; mais il allait et venait, au gré de ses caprices, et selon les ordres de la Jeune-Italie. C'est alors qu'il se mit au service de Mazzini et qu'il devint le plus ardent des *enrôleurs*. Je te l'avoue, je suis heureux que tu n'aies pas entendu certaines aventures, pleines d'horreurs et de crimes, certaines orgies nocturnes auxquelles il se mêlait, certaines réunions infernales où il se rendait pour les jeux défendus, pour les débauches, pour les conventicules de la secte, pour les consécérations diaboliques. Quel mystère d'iniquités ! quelles abominations ! Oui, Belzébuth a sur la terre un enfer qui n'est pas moins obscène, ni moins horrible que l'autre ; la colère de Dieu y passe, elle y attire la flamme et y fait peser la malédiction et l'anathème éternel.

— Mon Dieu ! s'écria Alisa : quels rapports peuvent-ils avoir avec le diable ? Quoi ! ils renieraient leur Dieu pour se donner corps et ame à leur ennemi ! C'en est trop, et je

ne puis y croire. Je pense que Lionello avait l'humeur noire, quand il a fait ce tableau si sombre.

— Tu ne te rappelles donc pas, reprit Bartolo, que, par le dernier serment des *sociétés illuminées*, les sectaires se donnent, se consacrent, se dédient au démon, se naturalisent avec lui, *s'endiablent* dans une union qui fait d'eux avec lui un même esprit et une seule chair ? Ils s'unifient avec le diable, et le diable s'incarne en eux.

Mimo, se tournant alors vers don Baltasar, lui dit :

— Vous êtes prêtre, et, mieux que tout autre, vous pouvez juger la question. Dites-nous donc si vous croyez que, pour les plus avancés dans les sociétés secrètes, le dernier serment consiste à renier le Christ, à adorer le démon et à se transformer en lui, comme Lionello l'a affirmé dans les chapitres précédents ?

— D'abord, je vous demanderai, dit don Baltasar, pour quelle cause, étant chrétien et baptisé au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, ils se rebaptisent au nom de la Carbonerie, ou de la Jeune-Italie, ou de la Montagne ? c'est évidemment pour effacer le premier baptême, par lequel ils ont renoncé au démon et à ses œuvres. N'est-ce pas là abjurer le Christ pour reprendre le démon ; effacer, s'il est possible, le Christ de leur ame, et y imprimer le caractère du diable ? Saint Jean nous le déclare positivement dans l'Apocalypse en disant : *Que ceux qui ont le caractère de la bête, fassent une guerre sans relâche à ceux, qui gardent les commandements de Dieu, et ont le témoignage de Jésus-Christ.* (xii. 17. — xiii. 17). La puissance, que le démon, grâce à la permission de Dieu, pour le châtiment du monde, donnera à la bête, c'est-à-dire aux sociétés secrètes, sera effrayante. *Et ils ont adoré le dragon* (vous voyez clairement la démonolâtrie ?) *qui a donné puissance à la bête, et ils ont adoré la bête en disant : « Qui est semblable à la bête ? Et qui pourra lui résister ? »* Lisez les proclamations de Mazzini, et

vous verrez qu'il parle des sociétés humanitaires comme d'une puissance, à qui rien ne résiste sur la terre, qui se rit et se moque des rois, qui défie l'Eglise et Dieu, affirmant que l'Eglise est morte, et que Dieu, c'est le peuple. « Et il lui a été donné une bouche, disant de grands mots et des blasphèmes... et elle a fait de grands signes... et elle a séduit les habitants de la terre à cause des signes qu'il lui a été donné de faire... et elle a fait que tous ceux qui n'adorent pas l'image de la bête soient tués (xiii) » Lisez les menaces de Proudhon, de Fourier, de Cabet, de Leroux, et des autres socialistes et communistes, et vous verrez cette pensée clairement exprimée : *qu'il faut assassiner et égorger tous ceux qui ne sont pas de leur parti*. Si Dieu permet qu'ils deviennent maîtres de l'Europe, vous verrez quel massacre (1) !

— Jésus ! Maria ! Ceux qui n'ont pas le caractère de la bête seraient tués !... Mais, j'espère dans la miséricorde de Dieu, et je crois que les méchants éprouveront les effets de sa justice.

— Oui, mademoiselle, et elle sera terrible. Car, lorsque le Seigneur aura châtié l'orgueil du monde, il détruira le fleau, et il enverra l'ange des vengeances.

(1) L'*Emancipation* de Bruxelles a publié, à la date du 30 mai 1856, un extrait du journal de Vezzer, où il est dit que la police de Brême a découvert, dans la maison d'un seigneur de Thuringe, un certain Nobelmann, qui se donnait comme précepteur et qui était le chef d'une société de carbonari. (Que de Polixènes ! Prenez garde, messeigneurs, à ces sortes d'instituteurs et d'institutrices). Cette horrible société secrète s'intitulait le *Todtenbund* ou société de la mort, parce qu'elle s'engageait à massacrer tous ceux qui pourraient empêcher leurs projets. On trouva leurs règlements affreux, et la liste nombreuse de ceux qui devaient être tués en une seule nuit.

N'avons-nous pas eu, en 49, la *Compagnie de la mort* à Ancône, laquelle tuait, en plein jour, les citoyens les plus distingués dans les rues les plus populeuses de la ville, avec la cruauté la plus féroce ? N'était-ce pas un vrai *Todtenbund*, que la société des massacres de Livourne et la compagnie infernale de Sénagallia, qui sacrifièrent tant de victimes ? et la compagnie des sicaires de Faenza, qui assassina tant de pauvres bourgeois, pour le seul délit de fidélité au pape, que l'on qualifiait du titre dérisoire de Papaloni ? Et les terroristes de Bologne, qui en peu de jours ont massacré tant de pauvres ouvriers ? Et les barbares de Mazzini dans Saint-Calixte de Rome qui ont égorgé tant de prêtres ? La société de la mort de Brême est la sœur de celles que nous avons vues en Italie, et qui pourraient nous attaquer encore, tant est incroyable l'aveuglement des chrétiens et l'activité des sectaires !



« Et le cinquième ange répandit sa coupe sur le siège de la bête : son empire fut couvert de ténèbres, et ils se rongèrent la langue de douleur ; et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs afflictions et de leurs blessures, et ils ne firent pas pénitence de leurs œuvres. (xvi, 10.) »

— Entendez-vous, Alisa ? dit Mimo. Ils seront châtiés, et ils mourront dans l'impénitence finale.

— Ils l'auront mérité, dit Bartolo. Conçoit-on qu'ils veuillent massacrer les gens de bien, précisément parce qu'ils sont bons ? — Don Balthasar ajouta : « N'est-il pas évident que la plupart des meurtres, commis à Bologne et dans les Marches, ne l'ont été que parce que leurs victimes étaient dans la classe des gens honnêtes ? Il n'y a pas moyen d'en douter. La *Compagnie infernale* de Senigallia en a fourni des preuves surabondantes.

— Comment ! cette compagnie s'appelle elle-même infernale ? s'écria Alisa avec frayeur.

— Mais oui, mademoiselle, elle est composée de méchants qui se glorifient de ce titre, et qui, une fois, ont fait crier, en plein théâtre : « Vive la Compagnie infernale ! » Ils portent l'image de la mort sur leurs bonnets rouges, et le peuple les appelle les massacreurs, parce que, quand ils rencontrent dans la rue quelqu'un dont la mine ne leur revient pas, c'est un cas de mort. Ils le traînent en prison, comme s'ils étaient les officiers de la justice (1).

» D'autres commettent leurs massacres sur les places et

(1) Ils ont traîné en prison plus de soixante-neuf citoyens, entre autres la comtesse Virginia Nastaf avec son époux Paladino Mercuri-Arsili, le chevalier Filippo Giraldi, neveu du Souverain-Pontife et les deux frères Pietro et Giuseppe Bedini, cousins de Monsignor Bedini, nonce au Brésil. Ces personnages distingués furent enlevés comme otages par la *société infernale*, à l'approche de l'armée autrichienne. Après avoir terrifié la ville par leurs crimes et leurs violences, ils assaillirent, le premier Mars, le palais du gouvernement, menacèrent de mort le gouverneur et s'emparèrent des dossiers, des procès criminels et politiques, ainsi que de toutes les armes déposées au tribunal comme corps de délit.

les voies publiques, comme par exemple, le 3 mars sur le sieur Mariano Perilli, maître des postes ; le 24 mars, sur le pieux chanoine Specchiatti, préfet et pénitencier de la cathédrale ; le 4<sup>er</sup> avril, sur Parolo Calcina ; le 4 mai, sur Pietro Campobasso et d'autres, parmi lesquels Michel Resti, pour n'avoir pas approuvé tout de suite, sur le fait, la plantation de l'arbre de la liberté. Et ses assassins étaient ses amis, ils avaient bu ensemble à l'auberge, et ils marchaient tranquillement dans la rue. Mais, quel fait choisir parmi tant d'horreurs ? Pour s'accoutumer au spectacle du sang, le 12 avril, ils attaquèrent la prison, en retirèrent Domenico Lanari, Pio Berluti, et se jetèrent sur eux comme des tigres, les tuèrent à coups de crosses de fusil, mirent leurs cadavres dans un sac et les transportèrent au cimetière !

— Oh Dieu ! s'écrièrent tous les auditeurs. Ces sectaires sont plus dénaturés que les bêtes féroces, et ils ont appris du démon à détester tout ce qui est bon. Mais ces Senigaliens sont-ils connus ?

— On les voit passer par bandes dans la ville le jour et la nuit ; ils insultent les citoyens en plein jour ; ils impriment des décrets et y souscrivent. Et vous verrez, mes amis, que, quand le pape sera remonté sur le trône, s'il approuve quelque condamnation capitale, on aura l'impudence de crier à la tyrannie, à la barbarie, à l'oppression cléricale !

— Mais, interrompit Mimo, ne savez-vous donc pas que c'est aujourd'hui une maxime générale, que ce n'est pas un crime de punir de mort la divergence des opinions, de faire partie des sociétés secrètes, d'appeler la république, de prêter main-forte aux révolutions ? Donc, c'est une loi pour les princes de pardonner.

— Oui, mais reprit don Balthasar, nous parlons ici de délits communs, opérés par esprit de parti, de rapines, d'incendies, de blessures et d'assassinats lâches et iniques. Que les princes pardonnent aux accusés politiques, qui

finiront bientôt par les renverser du trône, c'est leur affaire. Mais, que les cours de justice ne condamnent pas les assassins, précisément parce qu'ils sont carbonari, c'est se mettre en dehors de toute notion d'équité humaine, c'est ne plus distinguer le crime de l'assassinat légal.

— On voit bien que vous êtes prêtre, cher don Balthasar; et vous prêchez la barbarie !

— Les barbares, c'est vous; je vois bien que vous plaisantez, mais les journaux républicains et constitutionnels ne plaisantent pas. Ils se réservent le droit de fermer la bouche à quiconque réclamera le droit de secouer la servitude où ils nous tiennent enchaînés (1).

— C'est très-bien, dit Bartolo; mais nous sommes loin du point de départ : il s'agissait de savoir si vous croyez possible et vrai que les sectaires adorent le démon, et s'unissent intimement avec lui.

— Pardonnez-moi cette digression. J'ai déjà répondu à la première partie de la question, en citant ce texte : *Ils ont adoré le dragon, qui a donné puissance à la bête, et ils ont adoré la bête. (Apoc. xiii. 4.)* Et ce dragon, c'est le serpent antique, qui est appelé diable et Satan, qui séduit le monde entier. (xii, 9.) Comme la bête a tous les caractères des sociétés secrètes de l'Illuminisme, qui a envahi le monde entier, il est facile de voir que ceux qui ont le caractère de la bête adorent le démon. Quant à l'endiablement ou la transformation en Satan, je crois que c'est le vrai sens du dernier serment de cette impie société : *Et il est écrit sur son front ce nom : « Mystère. » (xvii, 5).* A cette bête, le dragon a donné

(1) Voyez les Etats Sardes : ils sont déchirés par les mille vautours du système constitutionnel, et ils ne peuvent dire un mot, car voici aussitôt les tribunaux en permanence, l'Etat de siège, les canons pour fermer la bouche au peuple souverain, les garnisons aux frais des communes, le désarmement et des peines terribles. Et, ce qu'il y a de plus beau, tout cela prôné et publié par celui-là même qui a tant crié contre les tribunaux en permanence, établis contre les rebelles de la Romagne.



sa force et une grande puissance (XIII, 2.), en l'animant de son esprit. Vous êtes fils du diable : *Vos ex patre diabolo estis*, a dit le Rédempteur aux impies ; que sera-ce donc des sectaires, qui se consacrent au démon pour faire la guerre au Christ et à ses saints ? *Le Christ est le chef de tout homme, le chef du Christ est Dieu* (1. Cor. XI. 3), et la grâce du Christ révèle l'homme qui vit dans le Christ. Comme le Christ vit dans le Père : *Je suis dans le Père et vous en moi, et moi en vous* (Joan. X, 38), de même quiconque a renié le Christ pour son chef et a pris pour chef le diable, vit dans le diable, s'unit et s'incarne avec lui. Comme le chrétien regarde l'incorporation au Christ comme le comble de la perfection, ainsi les sectaires estiment comme le terme du progrès l'incorporation à Satan. Si quelques-uns de ces malheureux ont horreur d'une telle impiété, le démon en rit et il prend possession d'eux, en vertu du parjure, par lequel ils ont renié le Christ en entrant dans les sociétés secrètes, anathématisées par l'Eglise. Cependant, je crois que les plus impies sectaires se moquent de ces rites, de ces serments et de ces consécérations diaboliques ; mais qu'ils les regardent comme nécessaires à certaines âmes pour les pousser aux excès désespérés : et c'est ce que nous avons vu à Rome dans ces hommes, dont se servirent les Triumvirs pour les actions les plus noires et les plus infâmes. Pourvu qu'ils obtiennent le résultat, ils s'inquiètent fort peu que le démon apparaisse ou non ; et, à mon avis, la plupart de ces apparitions ne sont que d'habiles mystifications, comme celle de Doralice avec Ariel. Cela n'empêcha pas, néanmoins, que la Démonolâtrie ne soit le dernier aboutissement des sociétés des Francs-Maçons, des Carbonari et de tous les autres rejetons de Weishaupt (4).

(1) L'un de nos amis nous écrit de la Haute Italie : « Je souhaite que l'on développe votre idée sur le mystère final des sociétés secrètes. Il y a assez de preuves rationnelles, théologiques et historiques pour établir que le *mystère d'iniquité* est, en effet, la plus profonde démonolâtrie, et que, dans les sanctuaires intimes de la secte, on réserve une mystérieuse

— Pendant que vous parlez de toutes ces diableries, dit Alisa avec trouble, je sens comme une sueur froide dans tous les membres, en pensant au malheur de la pauvre femme qui a épousé un de ces monstres. Et combien de femmes qui doivent les nourrir ! Que de filles doivent embrasser des pères si criminels et respirer leur haleine infernale ! Si du moins, le désert les avait enfantés, s'ils n'avaient pas de parents sur la terre ! Mais le démon les poussa dans les villes de l'Italie, comme des ours, des lions et des serpents, fléaux de la justice divine !

— Nous en sommes venus à un tel point, que, bientôt, je me déciderai à me retirer dans les forêts au milieu des sauvages, plutôt que de vivre avec ces sectaires affreux, de les rencontrer dans les rues, de m'asseoir à côté d'eux dans les voitures publiques, sur les chemins de fer, dans les bateaux à vapeur et dans les hôtels !

— Je suis bien de votre avis, mon père ; mais, pourquoi

métaphysique, qui change le sens des mots, et, sous les formes de l'orthodoxie, recèle toutes les hérésies. Il est probable que l'*Idee*, l'*Un*, le *Grand-Tout*, auquel l'homme doit, selon eux, retourner pour s'identifier avec lui, c'est le principe du mal, considéré par eux comme le bien suprême, opposé au Dieu des chrétiens. Il faudrait recueillir les preuves du système, preuves rationnelles, preuves du fait et preuves théologiques, avec les prédictions de l'Apocalypse. Quant à l'idée que la transformation suprême de l'humanité soit la *Conaturalisation* avec la nature diabolique, elle est logique, et je la crois, de plus, historique : toute la philosophie allemande la contient, et le socialisme, destructeur de tout théisme, y prépare les esprits, en se réservant de prêcher plus tard la dogmatique diabolique, quand le moment sera venu de faire connaître au monde le Dieu de la religion de l'avenir. Il n'est personne qui ne voie combien les démonstrations de ce genre seraient puissantes pour condamner le socialisme comme secte et comme le dernier mot des doctrines allemandes et rationalistes modernes. Ces démonstrations, basées sur les faits et sur des données positives, porteraient la conviction dans tous les esprits. »

Le philosophe, qui nous a écrit cette lettre, a lu maintenant notre chapitre d'Ariel et Doralice. C'est un fait particulier de consécration diabolique, qui, malgré la supercherie qui s'y mêle, nous donne cependant le sens du baptême de la secte. Mais, des faits, avec des noms propres de personnes et de lieux, aucun écrivain n'oserait s'y risquer. La discrétion, la prudence, la charité le défendent. Il n'y a que l'autorité d'un gouvernement, qui puisse fournir de tels documents à l'histoire. La police, les révélations des accusés dans les procès, les papiers recueillis dans les recherches juridiques sont les seules sources de cette histoire d'iniquités, à moins que quelque converti ne vienne à dévoiler le mystère. Nous avons en main des consécration au démon écrites avec le sang, nous connaissons des cérémonies exécrables, nous avons fait rentrer l'espérance des miséricordes infinies de Dieu dans ces âmes désespérées, mais nous ne pouvons rien en dire : ce sont des secrets qui meurent ensevelis dans la conscience du prêtre.

nous en entretenir davantage ? Revenons à Lionello, qui voit peut-être dans quels abîmes de misère il est descendu ?

— Oh ! s'écria Mimo, je ne puis vous le dire sans un sentiment de profond mépris, en voyant un jeune homme, si noble et si riche, réduit, par ses vices et ses infamies, à la condition d'un aventurier de bas étage.

— Vraiment ? A son départ de Londres, où s'en alla-t-il dévorer le reste de son patrimoine ?

— D'abord à Saint-Petersbourg, puis à Lisbonne, puis dans la Colombie et jusqu'aux îles Sandwich, faisant partout les folies et les excès les plus bizarres et les plus extravagants.

---

## XX. — LES TRAINÉAUX.

— A Saint-Petersbourg, dit Mimo, Lionello mena grand train, vécut en seigneur, louant des voitures et des chevaux de luxe, et perdant des sommes énormes au jeu. Ses belles manières, sa galanterie exquise et sa folle prodigalité le firent rechercher partout dans les réunions de la jeunesse russe.

» Au mois de décembre, il lui vint la pensée de donner une course aux traîneaux, comme cela se pratiquait encore en Lombardie au commencement de ce siècle, et comme il se rappelait de l'avoir vu faire par son père. Il fit venir de Milan, de Bresce, de Vérone et de Trente les dessins des plus beaux traîneaux, restés dans les remises des seigneurs. Il les fit exécuter par les meilleurs carrossiers de Saint-Petersbourg, et, au jour fixé, il fit sa sortie avec une



pompe royale. Il avait invité les plus grandes dames et les personnages les plus distingués de la cour : la plupart y vinrent avec les plus élégants traîneaux de parade. Ils parcoururent la grand'place de Pierre-le-Grand, la façade du palais impérial et de l'Amirauté et les superbes quais de la Néva.

» Les traîneaux de Lionello étaient précédés de quatre courriers, montant des chevaux anglais richement enharnachés : le premier courrier portait un costume de Cosaque ; le second de Pandour ; le troisième de Samoyède, et le quatrième de Kalmuck : ils avaient des justaucorps de pourpre, ornés de cordonnets à floches d'or, de boutons en rubis, en émeraudes, et des pelisses, attachées à l'épaule par des agrafes d'or ; sur la tête, des bonnets en peau de martre de Laponie.

» A côté de la dame chevauchait un jeune page, comme cavalier d'agrément ; et derrière, sur de grands palefrois, deux livrées, brillantes de bandes et d'arabesques d'or, avec des housses de velours amaranthe, relevées par de riches cordonnets formant de gracieux dessins. Sur les côtés de la housse, étaient tressées en fil d'argent les armes de la noblesse en forme de bouclier. Parmi les courriers, le pages et les livrées, vingt-huit chevaux, au moins, escortaient les traîneaux. Le premier traîneau représentait un aigle, richement sculpté et doré ; le second, un petit tonneau de Bacchus, entouré de deux vignes, avec les pampres et les grappes parfaitement imités ; le troisième était une tigresse avec sa peau : le quatrième reproduisait un ours blanc de l'énissea ; le cinquième, la barque que montait le hardi navigateur Kotzebue, quand il découvrit le groupe de Souvarow ; le sixième était le Bucentaure du doge de Venise ; le septième, c'était un ogre, grand monstre marin ; le huitième, qui portait Lionello, était un voutour, rabattant ses ailes au-dessus d'un rocher.

» Chaque traîneau avait des chevaux anglais, des cour-

siers du Skleswick, de l'Oldesloh, du Mecklembourg et du Holstein, ayant tous des housses de satin vert, des colliers de sonnettes d'argent, des étriers dorés, et portant à la ventrière les armes des maisons nobles. Sous son traîneau, Lionello avait un petit More barbaresque, avec un petit panache de plumes rouge de feu, au milieu desquelles s'élevait un lis de diamant, d'où sortait une aigrette de héron. Les huit dames, qui étaient assises dans les traîneaux, étaient vêtues, chacune d'un costume différent : elles représentaient les modes anciennes, moscovites, lithuaniennes, circassiennes, courlandaises, poduliennes, daghestanes, morlaques et mandchouriennes ; elles portaient les plus fines fourrures du monde : celles du Tanaïs, du Volga, du Don, de la Léa, du Kolima et de l'Inderska. Les caissons étaient garnis, à l'intérieur, de tapis d'Astrakan et de peaux d'ours blanc et noir, de loup-cervier et de lynx ; les tabliers ou couvertures extérieures étaient les plus fins et les plus moelleux cachemires de la Perse et du Thibet. Les grands becs ou proues des traîneaux, disposés de manière à arrêter les flocons de neige lancés par les pieds des chevaux dans leur course, étaient garnis de lames d'or et d'argent. Les sièges des conducteurs des traîneaux étaient couverts de velours double et étaient fixés par des pieds d'un acier poli, habilement sculpté. Les huit nobles jeunes gens, qui conduisaient les dames, portaient des justaucorps de peau de civette, de singe de Canada et de fouine de la Nouvelle-Zemble, avec des tresses d'or et des boutons de perles, d'émeraudes et de saphirs de Golconde.

» Le jour de la sortie, c'était la fête de l'Empereur. Tout Saint-Petersbourg était accouru admirer le spectacle des traîneaux sur les bords de la Néva. On vanta beaucoup Lionello, son bon goût et sa magnificence ; il avait, dans sa personne, relevé et agrandi le génie italien. Après la course, Lionello donna un somptueux banquet à tous ceux qui avaient pris part à la fête, et ce fut une vraie profusion

des vins de Madère, de Malaga, de Chypre, de Sicile, de France et du Rhin. »

— Quelles dépenses ! s'écria Alisa. Mais les rois et les empereurs n'en pourraient pas faire autant ! Les traîneaux, les sculptures, l'or et les garnitures durent lui coûter des sommes fabuleuses ! Et puis, les livrées, les écuyers, les palefreniers, et surtout les chevaux... C'est un gouffre !

— Je vous dirai, ajouta Mimò, que cela lui coûta les propriétés de la Polésine, le palais, le jardin, les fermes, les magasins de riz et les haras pour la culture ; et ce fut alors que Giuseppina lui écrivit cette touchante exhortation trouvée dans la valise de Lionello, et dont il ne tint pas compte. Il se rendit de Saint-Petersbourg à Moscou ; de là, l'idée lui vint de traverser la Sibérie jusqu'à Tobolsk, Tomsk, Kolyvan, pour voir les malheureux exilés, parmi lesquels se trouvaient de vrais soldats français de Napoléon, faits prisonniers en 1812 et en 1813 par l'armée russe de l'empereur Alexandre : il compatit aux infortunes de plusieurs familles polonaises, qui avaient voulu partager l'exil de leurs amis, saisis lors de la révolte de Varsovie. Croirais-tu, Alisa, que, dans ces landes arides et sous ces misérables huttes, Lionello fit de belles actions, et qu'il soulagea ces malheureux au prix de beaucoup de sacrifices ? Il traversa ensuite les steppes d'Ischim et descendit à Astrakan sur la mer Caspienne ; de là, passant au-dessus du Don et du Dniéper, il vint jusqu'à Odessa. Il s'était arrêté quelque temps à Taganrog, à l'extrémité de la mer Noire ; c'est là, qu'en 1833, le croirait-on ? Giuseppe Garibaldi avait trouvé un *croyant*, comme il l'appelle lui-même, ou *enrôleur* de la jeune Italie, lequel l'inscrivit et l'initia dans la secte de Mazzini. Lionello avait lu une poésie de Garibaldi, dans laquelle il chantait son initiation :

Sur le sol de la Russie.  
J'ai connu la liberté :



Là, mon serment fut prêté  
De mourir pour ma patrie (1).

» A Taganrog, Lionello trouva le fameux initiateur : c'était un interprète et un courtier de commerce sur le marché de la place, où il s'ingéniait à séduire tous les jeunes gens, qui débarquaient là, venant de Gênes, de Naples, de Livourne et de Trieste : il eut de longs entretiens avec lui sur les *comités centraux* de la Russie, de la Pologne, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ils s'entendirent sur les moyens de ranimer et de propager la secte de Kerson, à Odessa, à Symphéropol dans la Crimée, à Tiflis dans la Géorgie, à Georgiesk dans la Circassie, à Trébisonde, à Constantinople, à Smyrne et dans l'Archipel grec.

» Lionello fait ensuite une brillante description de Constantinople, de Galata, de Péra et de Scutari : il parle d'Athènes, de son Parthénon sur le rocher, et du Pirée : il visita les ruines de Missolonghi, d'Idra et de Tripolizza ; il considéra le port de Navarin ; il séjourna dans les principales villes de la Grèce, et, partout, il jeta les germes de l'illuminisme. »

— Il était donc aussi l'apôtre de l'iniquité?

— Mademoiselle, dit don Balthasar, plutôt à Dieu que tous les prêtres de Jésus-Christ eussent autant d'ardeur et d'habileté pour le salut des âmes, que les ministres de l'enfer pour la diffusion de l'erreur et du mal ! Croyez-vous

(1) On voit bien qu'il n'y a pas un coin de la terre, où les conspirateurs n'aient tendu les filets de la séduction. Dans les îles les plus enfoncées au sein de l'Océan, à peine les navigateurs y ont-ils mis le pied, vous êtes sûrs d'y rencontrer un sectaire. Maintenant, après la bourrasque qu'ils ont subie en Europe, ils se sont abattus sur toutes les plages de la mer Atlantique et de la mer Pacifique ; ils allument le foyer dans les républiques méridionales, déjà à-demi dévorées par les flammes qu'elles nourrissent dans leur sein. Mais, pour en revenir à Garibaldi, Battista Cuneo rapporte qu'en 1833, Guiseppe se trouva à une vente, où, entre autres marins italiens, se trouva un jeune homme, que Garibaldi appelle le Croyant, et qui, dans un discours chaleureux, fit briller les plus glorieuses espérances pour l'avenir de l'Italie. Dès ce jour, Garibaldi fut l'ami de cœur de ce Croyant, qui l'initia aux doctrines de la Jeune-Italie.

que la foi, la piété, les bonnes mœurs auraient tant baissé dans le monde chrétien ? Non, incontestablement.

Mimo continua son récit : « De la Grèce, Lionello navigua pour Malte : il y eut des désagréments avec plusieurs Italiens exilés, qui lui soutirèrent son argent. L'un d'eux, se trouvant avec lui sur une contrescarpe du fort Ricaldi, lui dit : « Lionello, donne-moi un billet de mille dollars, ou je te jette à la mer. » Lionello lui signa ce billet sur la banque anglaise. De Malte, il fit voile pour Gibraltar, et de là par le Tage il remonta jusqu'à Lisbonne, où il fit un long séjour, et finit par engloutir le reste de son patrimoine en jeux, en débauches et en folies incroyables. »



## XXI. — LES ÉPREUVES DE LISBONNE.

— A propos de Lisbonne, interrompit Alisa, c'est là, sans doute, qu'il commit cet assassinat, dont il se repentait si amèrement, en s'écriant : « Ami, je te le jure, je ne te connaissais pas ! »

— De grâce, Alisa, ne provoque pas des récits qui effraieraient trop ton imagination. La lecture de cette histoire nous a déjà trop fortement émus nous-mêmes.

— Vous attendez à mes droits ; j'en éprouverai probablement comme vous une grande horreur, mais, je n'en apprendrai que mieux à connaître et à détester la perfidie des sociétés secrètes.

— Eh bien ! commençons. Tu dois savoir que Lionello avait fait la connaissance d'un jeune et riche lord, qui dirigeait à Lisbonne une maison de banque pour les traites

des Indes, des îles Philippines et de la Chine. Ce jeune homme, en 1828, l'année où l'on ferma les collèges des Jésuites, terminait ses études dans l'un des plus renommés : il avait de belles et solides connaissances, et surtout de profondes convictions catholiques. Mais, dit Lionello, il eut le malheur, à Lisbonne, de tomber dans les pièges d'une mauvaise société secrète, récemment formée dans cette ville par quelques furieux conspirateurs : il s'en retira, aussitôt qu'il en eut distingué le caractère et le but. Don Pedro, à l'aide de quelques-unes de ces sectes et avec une poignée de soldats, réussit à s'emparer d'Oporto, et, peu à peu, de tout le Portugal ; malgré les efforts de son frère, qui régnait déjà depuis plusieurs années, et qui avait, dans son parti, ce qu'il y avait de plus noble et de plus fort dans son pays, une armée nombreuse et puissante et les paysans, bien accoutumés au métier de la guerre. Don Miguel fut forcé de quitter son trône et son royaume avec toutes ses richesses et de se retirer, pauvre et désolé, sur la terre d'Italie.

« Cependant, Lionello vivait en grande familiarité avec Alfredo. Par suite d'une perte au jeu, il se laissa entraîner à une résolution infâme : il vola une collection de bijoux à l'un des plus riches joailliers de Lisbonne. La justice se mit à la recherche du voleur. Lionello allait tomber entre ses mains, quand Alfredo vint à son secours : du haut d'un toit, il le fit descendre dans un jardin, le conduisit de là dans un endroit secret de ses magasins, le cacha dans une balle de coton et le fit ainsi transporter à bord d'un bâtiment, qui arborait le pavillon de l'Angleterre.

» Non content d'avoir soustrait son ami à l'infamie et à la prison perpétuelle, il transigea avec le joaillier, et le détermina à retirer l'acte d'accusation ; ainsi, Lionello était redevenu à son ami de ce que l'homme a de plus cher au monde : de l'honneur et de la liberté. Lionello lui en fut très-reconnaissant, et il fit tant auprès de Giuseppina, qu'il



la décida à lui envoyer une somme considérable, pour faire sortir son ami de la gêne où l'avait mis le sacrifice si généreux qu'il avait fait.

» Pendant qu'il attendait l'arrivée de cette somme, il advint qu'un sectaire des plus ardents, qu'il avait connu à Paris, lui parla d'une société secrète de Lisbonne qui avait des ramifications secrètes en Europe et au-delà des mers, qui était plus puissante que le Carbonarisme et la Jeune-Italie, la mieux ordonnée du monde, la plus fidèle expression des théories de Weishaupt. Lionello, qui appartenait aux principales sociétés du monde, aurait estimé comme un déshonneur de n'être pas affilié à celle de Lisbonne : il demanda d'y entrer dans les fonctions les plus avancées, comme ayant déjà les plus hauts grades dans toutes les autres. « — Lionello, que demandes-tu ? s'écria le sectaire, ne sais-tu pas que les premiers Orient ne sont admis qu'à titre d'honneur et n'ont aucune part au fond du mystère ? Tu ne sais donc pas les épreuves, les rites qui s'y pratiquent, la déité que l'on y adore ? Les rites sont mystérieux et sanglants, la déité est grande et les épreuves épouvantables.

» — Quand ce serait Satan en personne, répliqua Lionello, piqué d'amour-propre ; Satan ne m'effraie pas ; nous sommes de vieilles connaissances. Va et demande mon admission, et tu verras si les épreuves me font trembler.

» Deux jours après il recevait un billet anonyme ainsi conçu : « A deux heures après-midi, au café du Port. En entrant, dire au garçon : un cigare ; claquer des doigts, puis aussitôt se moucher dans un foulard jaune. » A deux heures, Lionello était au café du Port, il fit les signes déterminés ; un homme, richement vêtu, se leva d'une table, et s'avança auprès de lui en lui disant : « Lionello ? » Il répondit : « C'est moi. » Ils sortirent ensemble, descendirent au Port dans un esquif, on le fit asseoir, on abaissa les courtines, ils passèrent entre les bâtiments stationnant

dans le port, sans que Lionello pût distinguer dans quelle direction il s'avancait. Après trois quarts d'heure, on aborda près d'une arcade, dont la base était baignée par les vagues; on débarqua. Il y avait, à quelques pas de là, un élégant carrosse anglais; sur le devant, un cocher était prêt à fouetter les chevaux pour le départ; il avait la tenue d'un mylord, et les chevaux étaient deux superbes pommelés andalous. Deux nègres, en riche livrée, ouvrirent la portière; Lionello monta et l'inconnu le suivit. Il lui fut encore impossible de voir par où il passait. Des rideaux de soie couvraient les vasistas. Tout était mystère; l'inconnu n'avait pas encore ouvert la bouche. Au moment où la voiture passait sur un terrain couvert de gazon, l'inconnu rompit le silence :

» — Lionello, les épreuves sont terribles, et si tu les subis, nous te saluerons frère.

» Peu de temps après, le carrosse entra à grand bruit sous un portique : les deux valets ouvrirent la portière; on descend, et le cocher part pour sortir du côté opposé à l'entrée; on ferme la grande porte et il disparaît. Seul avec l'inconnu au pied d'un grand escalier de marbre, celui-ci lui dit :

» — Avant de monter, il faut voir si tes genoux sont chauds; viens avec moi.

» Il ouvre, sous l'escalier, une petite porte de fer, et il en sort une grande flamme qui l'investit et l'entoure tout entier. Lionello ne recule pas : l'inconnu le retire aussitôt; il ferme la porte, et il n'y a plus de flamme (1).

(1) Cette épreuve, qui effraie les plus intrépides par ce qu'elle a d'inattendu, est fort innocente. La porte de fer en s'ouvrant met un ressort qui tombe sur une petite balle de poudre fulminante, laquelle enflamme un réservoir d'esprit phosphorique, ce qui produit une flamme très-éclatante : le courant d'air l'amène, à celui qui ouvre la porte, en pleine figure, et l'enveloppe comme s'il était dans une fournaise. Mais la flamme est innocente, elle grille la barbe et les cheveux, mais elle ne brûle pas.

» Ils entrèrent alors par le portique dans un corridor à gauche, au bout duquel descend, par une pente douce, un large escalier. Au bas de cet escalier, s'ouvre une porte donnant sur deux caves, éclairées d'en haut. Dans ces deux caves, il y avait des cages, où étaient renfermés des ours, des lions, des hyènes, des tigres, des panthères et des léopards, dont les cris et les mugissements formaient un affreux concert.

» — A la tigresse ! cria l'inconnu.

» Un gardien se présenta ; il avait une mine de démon, jeta un sombre regard à Lionello, et lui dit avec un sourire sarcastique :

» — Regarde-moi !

Lionello le regarda dans les yeux.

» — Audacieux jeune homme, vois-tu cette belle tigresse qui rugit ? Je vais ouvrir sa cage, tu y entreras, tu fixeras tes yeux immobiles sur les siens, tu lèveras ce fouet au-dessus de sa tête, tu la menaceras et tu resteras là. Quand elle te flairera, écumant et frémissant de rage, malheur à toi, si tu trembles ou recules : tu seras étranglé !

» Le gardien s'approche de la cage, il crie : « Bérénice ! » Le monstre lui jette un regard de feu, et se retire au fond de sa cage. Le gardien tire le verrou, et il fait entrer Lionello... »

— Dieu ! s'écria Alisa : quelle frayeur ! En est-il sorti sain et sauf ?

— Oui, ma chère enfant, répondit Bartoio. Les plus féroces animaux tremblent devant le regard impérieux de l'homme : à quelque distance, entre Lionello et l'animal, il y avait une trappe, et le gardien, content de l'épreuve subie par son initié, l'y fit tomber.



— Puis, continua Mimo, il baisa au front Lionello. Il lui fit subir plusieurs autres épreuves toutes plus terribles les unes que les autres, et dont le récit pourrait vous être nuisible; Lionello en sortit avec le même honneur : tant il est vrai que l'homme, qui ne sait pas se vaincre lui-même pour porter le joug du Seigneur, pour assurer son éternité au prix de légères épreuves, passera par les plus rudes pour se donner au démon et se damner.

— Et c'est là le plus grand désespoir des damnés, dit don Balthasar, de voir combien ils se sont donné de peines pour rien, en marchant dans les voies difficiles, *et quidem ambulando vias difficiles*.

— Mais, reprit Mimo, cette épreuve n'était rien en comparaison de la dernière. Quand Lionello eut fait montre de courage et d'intrépidité, on le conduisit au grand escalier, au bout duquel s'ouvrait un salon magnifique, orné de tapis de Flandre, de glaces, de candélabres. Au-dessus de ce salon, c'étaient de gracieux appartements, meublés et garnis avec un luxe oriental; les plus suaves parfums y faisaient respirer la volupté : partout, l'on trouvait des bois d'un grand prix, de petits chefs-d'œuvre en or et en argent, des peintures, des sculptures du meilleur goût, tout ce que l'imagination peut inventer de plus exquis, de plus riche et de plus agréable. Arrivé dans un petit cabinet, Lionello fut abandonné par son guide, qui disparut par une porte latérale. Il était dans l'admiration devant tant d'élégance, et se croyait dans le temple des Grâces; car, les meubles étaient bien travaillés, les couleurs bien assorties pour le plaisir des yeux, les sofas et les ottomanes en satin bleu-céleste, le parquet en mosaïque, la voûte dorée et représentant des bacchantes dansant au milieu de la campagne.

» Pendant qu'assis dans un sofa, il contemplait ce spectacle charmant, il entendit un frôlement de vêtements, et tout à coup il vit apparaître devant lui une femme, une

reine, à en juger par son aspect, son port, sa démarche et la noble fierté de son regard. Elle portait le vêtement d'une Créole de Cuba, avec un talma de velours noir, bordé d'une bande d'or; un ceinturon, dont la boucle resplendissait de rubis de l'Orient, serrait sa taille et retenait une jupe courte fort empesée; de velours vermeil, bordée en haut d'une bande de pourpre et en bas d'une bande d'or; elle avait des bas de soie perlée, et des brodequins d'armoisin rouge de corail.

» Lionello, d'abord étonné de cette apparition, avait déjà commencé quelques phrases de galanterie, en voyant cette dame s'asseoir à côté de lui : « Je suis heureux de tant d'honneur ! heureux de votre divine présence ! » Mais le visage de sa noble visiteuse changea aussitôt d'expression :

» — Insensé, lui dit-elle, penses-tu me débiter des fadaises : je ne reçois d'autre culte que le culte du sang.

» Elle dit, et tira de son sein un poignard qu'elle lui présenta.

» — Va, lui dit-elle, et tue le traître qui attend; rapporte mon poignard couvert de son sang, et alors tu seras digne de moi, et nous t'inscrirons comme frère. Si tu n'en as pas le courage, rends-le-moi, je te suppléerai, et ce sera le onzième que j'égorgerai, en châtiment de son parjure.

» Elle se leva, prit Lionello par un bras, ouvrit une porte, le poussa dedans et la referma sur lui en disparaissant. Un nègre, d'une taille de géant, entre et lui fait signe de le suivre; il le conduit par des escaliers obscurs dans une petite chambre tapissée de noir. Là, Lionello aperçoit un homme à genoux, priant Dieu, le visage caché dans ses mains. La lumière était faible et incertaine; le nègre, sans dire un mot, lui montra la victime, et lui fit signe, en levant le bras et en serrant le poing, de lui donner un

coup à la gorge. Lionello s'avance sur la pointe des pieds, il se penche, frappe le coup à la carotide et retire son poignard. Le malheureux se retourne, porte la main à sa blessure, lève les yeux et s'écrie : « Lionello ! c'est toi !... Dieu te pardonne... je te pard... » Il tombe à la renverse et meurt. Terrifié, stupéfait, Lionello s'écrie : « Alfredo !... je ne t'ai pas reconnu... » et il se jette sur son ami, de sa main il bouche l'artère ; il le baise sur les lèvres et s'écrie encore :

« — Je jure que je te n'ai pas reconnu... Ah ! les monstres ! Ah ! chiens ! et il lève le poignard pour se percer le cœur. Mais le nègre lui retient le bras, lui arrache le poignard de la main, et l'emporte dans une autre chambre où il le laisse évanoui. »

— Ciel ! s'écria Alisa, quelles horreurs ! Mais comment ce pauvre Alfredo était-il dans cette caverne de brigands ?

— Par trahison, répondit Mimo. Lionello apprit plus tard que, revenant du port pendant la nuit, Alfredo fut assailli par trois assassins, qui lui bandèrent les yeux, le jetèrent dans une voiture et le conduisirent à la boucherie. Où ? .. Lionello ne le sut jamais ; après son évanouissement, on le transporta pendant la nuit à Belem, et on le laissa sur la route de Lisbonne. La terreur le domina tellement, qu'ayant reçu l'argent envoyé par Giuseppina, il s'embarqua sur un navire qui partait pour Valparaiso.

— Voyez, dit Bartolo, un jeune homme de cette naissance, la secte en fait un sicaire ! Et Dieu le punit sévèrement en permettant que le premier sang, versé par sa main, soit celui de son bienfaiteur et de son intime ami. Mais, tu le remarqueras, Alisa : le sang a une vertu enivrante ; après le premier crime, Lionello deviendra homicide de profession.

— Il est bon, dit Alisa, que les hommes de cette race



soient rares : on dirait vraiment que Lionello est poussé de précipice en précipice, par une main fatale et invisible.

— Savez-vous quelle est cette main ? dit don Balthasar ; c'est l'endurcissement du cœur, la fureur des passions, l'aiguillon du péché, l'ange de la colère de Dieu, qui talonne l'impie, comme dit le Psalmiste. Croyez-vous, mademoiselle, que ce jeune homme soit le seul de son espèce en Italie, qui ait assassiné, ou, du moins, fait assassiner par esprit de secte ? Vers l'époque, dont parle Lionello, il y avait à Faenza un comte, qui, tenant chez lui, pendant la nuit, une réunion de Carbonari, les excita si bien contre le pieux et savant chanoine Montevecchi, qu'ils jetèrent le sort, séance tenante, pour déterminer celui de la bande qui serait chargé de trancher des jours si précieux. Et je sais d'autres comtes et marquis de nos jours, qui... Mimo, continue, car je pourrais prononcer quelques beaux noms couleur de rose.



## XXII. — LE BALEINIER.

Mimo continua : « Lionello arriva à Valparaiso assez bien muni d'argent. Il aurait pu s'associer avec un banquier ou un commerçant, doubler ses valeurs et redevenir riche. Mais il était bien loin de s'occuper de commerce et d'opérations de banque ! Dans les villes du Chili, à Valdivia, à la Conception, à San-Iago et à Valparaiso, il y avait beaucoup de réfugiés italiens, qui avaient pris une part trop active dans les insurrections de 1834 : ils s'empressèrent de suivre Lionello, de s'attacher à ses pas et de faire assidûment le siège de sa bourse. Lionello était généreux :

et ne savait pas résister à ce genre d'attaque. Grâce aux ruses d'un habile Ancônais, ils le déterminèrent à fréter un navire baleinier pour entreprendre la pêche de la baleine dans les mers australes. La société se composait de quatre Génois, d'un Corse, de deux Français, échappés du bagne de Toulon, d'un Ecossais, de deux Anglais pêcheurs de profession, de trois Pisans, de deux Livournais, d'un citoyen Chiozzo, de deux corsaires grecs, l'un de Céphalonie et l'autre de Nauplie : avec ces vingt désespérés et la chiourme des mousses, des gabiers, des voiliers, il se mit en mer, muni de canons, de crocs pour la pêche, de harpons, d'amarres, de crampons, de longues perches terminées par une faux et de tridents pour frapper de près.

» Ils commencèrent par faire une pêche heureuse dans le golfe de Californie, et se dirigèrent ensuite vers le nord, entre l'île Vancouver et le Nouvelle-Hanovre, côtoyant, toujours en pêchant, jusqu'à la Nouvelle-Cornouaille, la grande presque île d'Alueska et le cap de Romanzoff, presque dans la zone polaire ; ils déployèrent en mille circonstances, une intrépidité, une fermeté, une constance, qui en auraient fait des modèles parmi leurs concitoyens, s'ils avaient fait servir ces qualités à vaincre leurs mauvaises passions et à développer les inclinations généreuses de leur âme.

» Lionello ne trembla jamais au milieu des plus effrayantes menaces de l'Océan ; il supporta avec patience les froids si rigoureux des régions polaires : plusieurs fois, il attendit, de pied ferme, dans la bagarre, l'attaque des ours blancs, amenés, pendant qu'ils dévoraient quelque phoque sur la rive, par un pan de glace détaché et poussé par les flots au moment de la marée montante : ils frémissaient de rage et de faim. Plus d'une fois, Lionello les assaillit avec la pique ou la faux. Pendant que les ours glissaient sur le glacier, en cherchant à s'élancer sur la barque, Lionello les assommait avec ses lourdes armes. Il combattit plusieurs fois de féroces bisons et, d'un coup

de poignard au cœur, les étendit raides morts sur la glace. Il tua aussi plusieurs orques, en les saisissant à la gueule par des harpons; quand il les avait accrochés, ils s'élançaient sur leur dos énorme, et frappant de sa hache à coups redoublés, il leur brisait la tête jusqu'à la cervelle.

» Mais la pêche de la baleine, à elle seule, le retenait dans un état continuel de danger. Quand le voilier de la hune voyait au loin s'avancer une baleine, il criait : « La baleine à gauche ! » Aussitôt, on mettait les barques en mer, on disposait les canonnières, et on dirigeait la proue du côté indiqué. L'énorme cétacé, quand il relève la tête pour respirer, envoie devant lui comme deux fleuves, qui sortent en bouillonnant de ses naseaux : puis, peu à peu, il sort de l'eau et montre ses larges épaules, comme une île luisante au milieu des flots. Il y a, en effet, des baleines qui, de la tête à la queue, mesurent bien deux-cent-quarante et jusqu'à deux-cent soixante pieds, et, dans la largeur, cent et cent-vingt, de sorte que la grande masse de chair fait au-dessus des flots l'effet d'un navire à trois ponts; les baleiniers en retirent jusqu'à cent tonneaux d'huile. La baleine, proprement dite, qui est la reine des cétacés, a la tête très-haute et démesurément volumineuse, elle a des yeux de bœuf, une gueule si large, qu'une barque de douze rames peut y entrer sans difficulté. Une autre baleine est le plus horrible monstre que l'homme ait vu sortir du sein de l'océan; outre des espèces d'antennes charnues, qui retombent de ses lèvres, vides à leur naissance et flasques et molles à l'extrémité, elle a sur les yeux comme deux cataractes, qui sont en mouvement perpétuel et forment de vastes plis comme des paupières agitées; quand elle sort au-dessus des flots, ces antennes retombent et ressemblent à deux grands linceuls qui lui donnent l'aspect le plus affreux que l'on puisse imaginer.

» Quand les pêcheurs voient la baleine aspirer l'air frais, ils ne vont pas l'attaquer de front : ils voguent à petit bruit



sur leurs barques, derrière ses épaules, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; les deux chefs de pêche, debout sur la proue, les crocs à la main, donnent le signal et on les lance tous en même temps, en se retirant rapidement. Car, l'immense cétacé, en se sentant piquer les flancs, s'agite, vomit de ses naseaux de hautes trombes, et secoue de sa queue une masse d'eau, qui engloutirait toutes les barques, ou, en les touchant, les ferait sauter en l'air et les abîmerait au premier choc.

» Au bout des tridents et des harpons, il y a un croc, auquel s'attache un long câble que retiennent les pêcheurs. Quand la baleine est piquée, elle fait des sauts et des bonds furieux. Si les baleiniers peuvent arriver avec le câble jusqu'au navire, ils ne manquent pas de l'attacher au cabestan, et le navire suit tranquillement les mouvements de la baleine, comme s'il était traîné à la remorque. Sinon, quand le câble n'est pas assez long, ils sont obligés de suivre la baleine dans leurs barques ; ils sautent en l'air, ils s'enfoncent, ils font des zig-zags, ils subissent des commotions très-dangereuses. Finalement, la baleine est forcée de remonter pour respirer ; alors, les audacieux pêcheurs commencent à lui lancer leurs crampons et leurs longues faux jusqu'à ce qu'elle expire. D'autres poussent l'audace jusqu'à monter sur son dos, et, à coups de hache, ils lui font de larges et profondes blessures. Il en est qui, plus adroits encore, se jettent à la nage au-devant d'elle et lui lancent dans les branchies une petite ancre, puis ils clouent ces branchies à coups de marteau, et, en lui fermant la respiration, la font mourir plus facilement. Quand la mer est montante, que les baleines viennent directement sur le navire, et qu'il est impossible de s'en approcher au moyen des petites barques, on pointe les canons du navire, on cherche à les atteindre au foie et au-dessous des branchies, où est le siège du sang. Après mille contorsions, elles meurent, et la marée montante les jette sur le rivage ou

sur les rochers de la côte. Cette pêche ou plutôt cette chasse, se fait facilement ; généralement, on se sert des harpons, comme moyen plus sûr et plus efficace. »

— Voyez, dit don Balthasar, l'homme, qui est si brave, quand il s'agit d'affronter le Léviathan des abîmes, qui en soutient la lutte et le duel, qui ne craint ni d'en être englouti ni de s'en voir écrasé, l'homme, souvent, n'a pas le courage de lutter contre soi-même, de vaincre le respect humain, de se séparer d'un ami dangereux ou d'une femme qui le fascine et le jette dans l'abîme de la perdition ! Le pauvre Lionello, qui s'élança plusieurs fois sur le dos des baleines, qui écrasa la gueule des ours blancs, qui tua des bisons, qui poignarda les terribles orques des Esquimaux, avait peur à l'aspect suave de la vertu : il la fuyait pour se laisser aller aux vices les plus dégradants.

— Après avoir fait cette pêche abondante, dit Mimo, et vendu très-avantageusement les produits dans les ports de Lima et de Panama, l'un de ses amis, le plus habile opérateur sur les places du Brésil, du Mexique et de Londres, le trahit. Il fit inscrire, en son nom, tous les capitaux et les magasins d'huile, et fit disparaître toutes les actions de Lionello par des manœuvres perfides ; de sorte que Lionello se retrouva au dépourvu. Alors, ses compagnons de mer lui dirent, dans leur désespoir :

« — Lionello, celui-là nous a volés et s'est enrichi de nos sueurs ; il nous le paiera tôt ou tard. Mais, s'il te reste du courage, nous reviendrons à la fortune. Armons notre navire, partons en mer, et, tous les navires qui nous tomberont sous la main, faisons-les nôtres, ils nous appartiennent : le monde est à celui qui sait le voler. »

---

## XXIII. — LE CORSAIRE.

Mimo poursuivit :

« Ils descendirent au port de San-Francisco dans la Californie ; ils joignirent aux canons du navire baleinier, douze pièces de vingt-quatre, des sabres, des fusils, des provisions de poudre et de balles, et ils se mirent à pirater entre le cap des Courantes et les baies de Tehuantepec, de Fonseca et de Panama, jusqu'à Guayachil. Ils connaissaient toutes les anses, toutes les baies, tous les coins où les bâtiments cherchaient un refuge pour faire de l'eau et du bois, ou pour renouveler les provisions, épuisées ou gâtées dans la longue traversée de l'Océan Pacifique ; et au moment où ils ne s'y attendaient nullement, la rapide brigantine les saisissait et les dépouillait sans résistance.

« Il leur arrivait quelquefois de suivre un bâtiment, plusieurs jours durant, sans le perdre de vue, et, quand ils s'en étaient approchés, ils l'attaquaient avec fureur, ou joignant bord à bord, ils s'élançaient comme des lions sur le navire assailli, tuant, jetant à la mer, assommant impitoyablement tous ceux qui leur tombaient sous la main : ils enlevaient l'or, l'argent, les pierres précieuses, les marchandises du plus grand prix, puis ils mettaient le feu à la poupe et à la proue, et, remontés sur leur navire, ils assistaient froidement au spectacle de l'incendie, qui dévorait le bâtiment, les marins et les passagers. Après avoir brûlé un navire et consumé tout ce qu'il renfermait, ils faisaient percer la carcasse avec de grosses vrilles, pour la faire submerger plus tôt, et ne pas laisser de trace du crime. Jamais, ils ne



faisaient quartier aux vaincus; ils n'acceptaient pas de rançon, ils étaient insensibles aux supplications et aux larmes des marchands, qui leur demandaient, comme une grâce suprême, d'être déposés nus, s'il le fallait, sur la côte, pourvu qu'on leur laissât la vie.

» Par sa cruauté, ce pirate était devenu la terreur des mers et on l'appelait le *Corsaire de la mort*. La république du Mexique, la marine de Guatemala et de l'Equateur avaient juré de l'exterminer; mais il avait ses espions, ses éclaireurs, ses affidés et ses complices dans tous les brigands et les contrebandiers des régions où il avait coutume de ravitailler. Les pirates de second ordre, ou Flibustiers des côtes, lui tenaient la main, parce qu'ils avaient leur part dans ses déprédations; du reste, il y trouvait encore son profit d'un autre côté : par le moyen de ces voleurs, il imposait des tailles très-fortes aux campagnards de la côte, aux compagnies de commerce, et aux pêcheurs de veaux-marins, de loutres et de phoques. La brigantine était si légère, qu'elle échappait à la poursuite des vaisseaux de guerre, comme une hirondelle devant un vautour : aujourd'hui, elle tournoyait dans les eaux de Lima, et la nuit, elle était à une grande distance : elle apparaissait dans les ports de la Californie, et, à peine l'avait-on appris, qu'elle sillonnait les mers du Nouvel-Archangel et passait devant les îles glacées de Gores et de Saint-Laurent, attaquant et dépouillant, dans ses courses, les navires russes, qui font le commerce de fourrures.

» En moins d'un an et demi, le corsaire s'était considérablement enrichi des dépouilles des navigateurs : il avait amassé un trésor inestimable de perles, de pierreries orientales, de porcelaines de Chine et du Japon, et surtout de lingots d'or, qui formaient le lest du navire. Ses compagnons de piraterie étaient des scélérats, des brigands, des aventuriers intrépides et cruels : devant le capitaine, c'étaient autant d'agneaux timides, que son regard faisait

trembler. Il était le maître absolu de leur volonté. Les serments infernaux des sociétés secrètes avaient imprimé à son être quelque chose de mystérieux, un caractère surhumain qui les dominait ; quand il jetait un regard de colère sur quelqu'un des siens, on eût dit que l'âme de Satan illuminait ses traits et, de sa puissance, écrasait l'objet de son indignation. Ils l'aimaient, cependant, jusqu'au plus complet dévouement : sur un signe, ils étaient prêts à se jeter sans calcul au milieu des épées et des lances de ceux qui repoussaient l'attaque de leurs navires. Dans sa cruauté, il était magnanime et libéral ; il avait conservé ce privilège de sa naissance et de sa noblesse. »

— Allons donc ! interrompit Alisa. C'est une comédie, Mimo, de nous représenter Lionello s'ingéniant à charger ses traits et à s'enlaidir, comme un démon acharné à la ruine de ses semblables ?

— Ce sont ses remords, répondit Mimo, qui le tourmentent et qui lui font écrire ces aveux humiliants, comme s'il faisait une confession générale à un capucin avant de monter à la potence.

— Ce sera, du moins, un bon exemple pour nous.

— Vraiment ? fit Lando avec un sourire railleur ; est-ce que tu aurais peur d'entrer dans le carbonarisme ? Tu serais, au moins, une charmante petite carbonaro ?

— Quant à cela, reprit Mimo, Lionello a su faire bon marché de la Carbonerie féminine. Un jour, il faisait voile à la recherche de quelques bâtiments, qui devaient se rendre de la Conception à Panama : il aperçoit une brigantine brésilienne qui, légère et joyeuse, après avoir passé à travers les dangers du cap Horn, s'avancait rapidement vers l'île de Saint-Ambroise, en face des côtes de Copiapo. L'apercevoir, tourner sa proue, lui tirer deux bordées de sabord, la voir immobile et déconcertée, et, aussitôt aborder

avec les harpons, ce fut l'affaire d'un moment. Le choc fut rude avec les Brésiliens : ils voulaient défendre les immenses richesses de leur navire, et la chiourme était très-vigoureuse, mais rien ne pouvait résister à la fureur du corsaire et de ses compagnons. Cependant, il reçut un coup de grappin dans sa cuirasse, il s'en débarrassa en taillant vivement la pièce saisie d'un coup d'épée : trois de ses plus forts flibustiers tombèrent morts à côté de lui. Il voyait combattre, avec une fureur inaccoutumée, certains hommes, qui n'étaient pourtant que des passagers : il les assaillit avec d'autant plus d'ardeur, assisté de ses hommes, en dirigeant ses coups dans les jambes, et il parvint à les faire tous disparaître. Quand il fut maître du navire, il fit passer toute la chiourme au fil de l'épée, on leur coupa les têtes et on jeta les cadavres à la mer. Puis, il descendit sous le pont pour prendre les notes du chargement et l'argent dans la cabine du capitaine ; en entrant dans le salon de la poupe, il vit, amoncelée dans un coin, une jeune femme et, de l'autre côté, un homme éperdu et tremblant de frayeur. En les voyant, Lionello poussa un rugissement comme un lion blessé, et il s'avança, fier et terrible, au milieu de la chambre.

» Il avait reconnu la *Créole*, qui lui avait fait assassiner son ami Alfredo, et l'inconnu qui l'avait conduit dans la maison de l'assassinat. Après ce premier cri de fureur, Lionello contint les mouvements de vengeance qui se pressaient dans son cœur. Il leur demanda froidement où ils allaient. La femme lui répondit que la police de Saldanha ayant découvert leur société secrète, ils avaient pu, à peine, sauver leur vie en se jetant par les fenêtres dans le bosquet, d'où, après s'être cachés quelque temps, ils avaient réussi à gagner la mer et à s'embarquer à Fernambuc pour aborder à Quito, et là exciter la Bolivie à se soulever contre le Président, qui est, dit-elle, un fieffé bigot.

» — Me reconnais-tu, monstre infernal ? lui cria Lionello.



Elle prit un ton caressant et lui dit :

» — Je reconnais le plus grand et le plus généreux capitaine de l'Océan.

Il se tourna vers l'autre et lui adressa la même question, avec le même ton de menace et de vengeance : il ne put trouver un mot de réponse, essaya de balbutier, et la parole expira sur ses lèvres.

» — Eh bien ! fille de Belzébuth, je suis Lionello !

Elle fut frappée de stupeur.

Lionello fit décharger le navire vaincu de tout ce qu'il avait de précieux, il fit enchaîner la Créole et son compagnon, puis on les descendit dans son navire. Après avoir brûlé la brigantine brésilienne, il se dirigea vers un îlot et amarra dans une petite anse. Le matin venu, il fit mettre une barque à la mer, y fit placer la Créole et son compagnon, s'assit sur la poupe et dirigea lui-même le gouvernail vers un récif qui s'élevait au-dessus des flots.

» — Femme sanguinaire, dit-il alors à sa prisonnière, vois-tu ce rocher ? Tu as assassiné les innocents dans l'ombre de tes repaires dorés : tu vas mourir ici en face de l'Océan, qui frémit à tes pieds, en face du soleil qui te voit avec horreur, en face de l'homme dont tu as armé le bras pour lui faire tuer son meilleur ami.

» A ces mots, malgré ses liens, elle se relève, se jette à genoux, le supplie et le conjure ; elle lui proteste qu'Alfredo, s'étant retiré de la société, devenait passible du châtiment des traîtres ; que c'était par un effet du hasard qu'il avait été tué par lui : personne ne savait que ce fût son ami.

» — Silence, exécration ! lui cria Lionello, en la repoussant d'un coup de pied.

Il commanda à quatre hommes d'apporter la potence,

de la planter au sommet de l'écueil et d'y attacher dos à dos la Créole et son compagnon.

» Or, dit Mimo, ces écueils sont la retraite d'une infinité d'oiseaux de proie, comme les milans, les condors et les vautours, qui s'y abattent par bandes pour se sécher au soleil, vivant des cadavres que les flots vomissent sur les côtes. Quand les deux sectaires eurent été suspendus à la potence, et que Lionello et ses hommes se furent éloignés à quelque distance, ceux-ci virent dénicher des fentes et des pointes des promontoires de l'îlot, plusieurs groupes de vautours qui se mirent à tourner en criaillant autour de la potence. Les plus hardis commencèrent à leur donner des coups de bec dans les yeux, en passant près d'eux à tire d'ailes; puis, ils s'attachèrent sur la tête, sur la poitrine et sur les épaules, et, de leurs ongles et de leurs serres, leur déchirèrent les membres à l'envi. Les cris de désespoir, la fureur et la rage, les contorsions des deux coupables faisaient horreur. En un mot, ils furent tout couverts de sang, et les vautours emportaient dans les airs des lambeaux de chair palpitante. La tête de la Créole fut écorchée d'un coup de bec et sa longue chevelure emportée dans l'espace : d'autres oiseaux la becquetaient au cœur et s'en disputaient les morceaux pour le dévorer. Les marins, à ce spectacle, s'étaient laissé attendrir; surtout quand ils virent les oiseaux se retirant les uns après les autres avec leur part du butin. Seul, le *Corsaire de la mort* contemplait cette scène d'un œil sec; un sourire sardonique plissait ses lèvres, et il tressaillait de la joie de la vengeance. Il ne resta bientôt plus que deux squelettes décharnés, autour desquels voltigeait un vautour insatiable. »

— Ciel ! s'écria Alisa, quelle vengeance ! une vengeance de tigre, ou plutôt de démon !

— Quelques mois après, continua Mimo, Lionello voguait dans la direction de l'île de Laxara : il était au

comble de la richesse et de la puissance. C'est là que la justice divine vint le frapper et lui faire perdre le fruit de ses crimes. Le soleil allait se coucher, le vent tomba tout à coup, et, toute la nuit, pas la moindre brise pour donner un peu de fraîcheur. Or, le calme, c'était le plus terrible ennemi pour Lionello ; il aimait mieux deux journées de bourrasque, qu'un jour serein. Les remords l'agitaient continuellement : à quatre heures du matin, il montait sur le pont et fumait le cigare. Cette nuit fut plus terrible que les autres : il voyait, debout à la porte de sa cabine, le spectre d'Alfredo, qui fixait sur lui un regard muet d'indignation ; d'une main, il couvrait la blessure de son cou, qui râlait comme dans l'agonie ; de l'autre, il serrait un poignard et l'agitait convulsivement. Lionello se jette à bas de son lit et s'avance pour l'embrasser ; l'ombre disparaît ; agité par la fièvre, il s'élance du beaupré sur le pont. Mais, quoi ! Alfredo est là sur la poupe, debout et le regardant ; il est là, entre deux squelettes, celui de la Créole et celui de son compagnon : il entend le mouvement sec des os qui s'agitent, il voit la Créole levant son doigt décharné et se l'enfonçant dans les yeux, puis le portant entre ses dents et le mordant avec une horrible expression de vengeance. Lionello sent tout son corps frissonner, il n'ose faire un pas, il croit entendre les cris et le bruit du vol des vautours, il sent le frôlement de leurs ailes sur son visage. Il se retire du côté de la proue, et voici que les trois spectres passent du cabestan sur le mât du beaupré, et, muets et menaçants, continuent de le regarder.

» Les premiers feux du jour rougirent l'horizon. Lionello respira. Il vit peu à peu ces ombres s'évanouir et disparaître au loin sur la mer, mais en lui envoyant une dernière menace. Dirigeant son télescope du côté de l'Est, il croit voir monter, dans la direction de Guatemala, une colonne de fumée. Son cœur commence à battre ; vite, il s'élance au haut du mât ; hélas ! c'est un gros bâtiment de guerre à vapeur, dirigé droit sur Sandwich. Lionello a déjà



pris son parti, car il est certain que c'est un vaisseau anglais en partance pour une colonie anglaise de la Polynésie, et que, n'ayant pas le moindre souffle de vent, son navire sera nécessairement capturé.

» Il descend à la hâte, appelle onze de ses plus dévoués compagnons, les seuls qui lui restaient de la primitive association; il les fait entrer dans le salon de la poupe, leur expose le danger, prend tout ce qu'il y a de diamants et de bijoux dans les coffres et en emplit une valise qu'il porte en bandoulière, il met tout son or dans des cuirasses, fait mettre à l'eau la plus grande barque, la fait remplir de barils d'eau et de biscuits pour huit jours, porte lui-même avec deux autres une malle de lingots d'or, fait venir un pilote et deux mousses, et, sans dire un mot aux autres, glisse le plus rapidement possible dans le groupe de Sandwich. Les compagnons qui étaient restés, accoutumés à le voir faire des rondes en mer, n'y prirent pas garde. Lionello, de son côté, arrivé derrière une petite île, trouva un peu de vent, fit ramer avec vigueur, et heureusement, un nuage épais se leva et le mit hors de la vue du bâtiment.

» Cependant, la frégate anglaise, voyant le navire sans vent, lui hêla d'arborer son pavillon. N'obtenant pas de réponse, il s'approche et enjoignit au capitaine de venir à bord avec ses papiers. Les marins étaient déconcertés : le contre-maître descendit dans une barque, rama jusqu'au vapeur et présenta ses hommages au commodore, en lui expliquant que le capitaine était allé faire une exploration sur les côtes occidentales de l'île. Le commodore dut faire la une halte, qui servit à merveille Lionello et ses compagnons dans leur fuite. Finalement, il envoya des hommes visiter le navire : ils y trouvèrent des armes, de l'artillerie, des provisions, reconnurent que c'était un corsaire, et le confisquèrent.

» Après bien des fatigues, des angoisses et des périls

inexprimables, Lionello aborda à la plus grande des îles de Sandwich. Il se fit passer pour un pauvre naufragé, échappé par miracle avec quelques compagnons; on le reçut sans rien soupçonner. »

A ce moment, Bartolo regarda à sa montre.

— Oh ! fit-il, l'heure est passée.

— Vraiment ? dit Alisa en se levant. Bonsoir, Mimo ; à demain.



#### XXIV. — ISABELLA.

Alisa était très-désireuse d'entendre la suite des mémoires de Lionello, mais il lui semblait que son cousin faisait trop de coupures. Après le dîner, on se dirigea vers le vallon et l'on s'assit à l'ombre.

— Mimo, dit Alisa avec un ton de finesse malicieuse, quand le pape reviendra, je te ferai créer *Abbreviateur du grand parc*, car tu es maître consommé dans l'art de résumer les écritures, et tu m'as raconté par pièces et morceaux les principaux traits de la vie de Lionello. Par exemple, la dernière fois que j'ai assisté à la lecture, avant la maladie de Lodoiska, Lionello finissait par se trouver dans un mauvais pas à Lyon.

Mimo lui répondit :

— Ne t'inquiète pas de cela, Alisa, c'est une aventure de brelan; s'il y a couru risque de la vie, il l'avait bien mérité. Quand on ne veut pas être piqué, on ne touche pas la guêpe.

— Un autre jour, tu me disais à table que Lionello avait attenté à ses jours.

— Oui, et ce n'était pas la première fois ; mais la tentative la plus dangereuse fut celle qui suivit un incident fort tragique, quand il était corsaire. Il avait combattu contre un navire marchand en pleine mer ; le choc avait été très-rude, et il y avait perdu bon nombre de ses compagnons, tombés sous les coups du brave Chilien, patron du navire. A la fin, Lionello, ayant saisi une longue pique, en frappa si vigoureusement son adversaire, qu'il le perça d'outre en outre ; il l'attacha au mât de misaine : à la chute du chef, toute la chiourme se rendit. Le capitaine était de Valparaiso, et faisait dans les ports de Linna, de Cuença et de Guayaquil, le commerce des draps de France, les échangeant contre les cannes à sucre du Pérou et autres épices à exporter en Europe. Il naviguait avec sa femme Isabella et son petit garçon, dont il ne pouvait se séparer. Sa femme était d'une beauté remarquable et d'une vertu à toute épreuve, qui la faisaient admirer et respecter de tous ceux qui l'approchaient.

» Après la capture du vaisseau, Lionello fit descendre la jeune femme dans son navire et lui assigna, pour son logement, la cabine de poupe. Plus forte que sa douleur et que l'opprobre de la servitude, elle ne se laissa pas aller à l'abattement et aux lamentations ordinaires à son sexe ; elle sut conserver assez de dignité et de grandeur pour inspirer à ses vainqueurs plus de respect que de compassion. Lionello descendit sous le pont, il trouva Isabella assise, tenant son enfant dans ses bras, pâle, triste, sous le poids d'une vive angoisse, mais conservant un extérieur grave et sévère ; il fut frappé de son air noble et majestueux, et resta immobile dans la chambre sans dire un mot. Isabella ne lui adressa pas de supplications ; elle éleva sur lui son regard et lui dit d'une voix ferme :

» — Capitaine, si vous êtes aussi noble que brave, je



suis assurée que vous ferez respecter une veuve, aussi malheureuse que moi. Faites-moi remettre dans mon brigandin, et j'essaierai, avec le secours de ses marins, de retourner à Valparaiso. Lionello, étonné de ces paroles, n'eut pas la force d'ordonner l'incendie du navire capturé, et il promit à la veuve qu'il ne lui serait fait aucun mauvais traitement.

» Pendant que l'on naviguait, les jours suivants, Lionello lui fit de fréquentes visites et chercha à la consoler. Il conçut pour elle une passion si violente, qu'il ne put résister au désir de lui en faire l'aveu. Isabella se leva devant lui, et lui dit :

» — Capitaine, vous m'avez promis de me faire respecter, respectez-moi le premier ; » et elle se tut. Lionello ne répondit point ; mais, comme c'est le propre des hommes passionnés, il chercha par mille moyens à la séduire : elle soutint ces assauts avec un chagrin indicible et pria le Seigneur de lui prêter le secours de sa grâce.

Une nuit, après avoir repoussé avec mépris les séductions de Lionello, elle monta sur le pont avec son fils ; elle s'assit auprès du cabestan, et, en pleurant, elle éleva ses bras vers le ciel, pendant que ses lèvres murmuraient une prière ardente à la Reine des anges. Tout à coup, vers la quatrième veille, voici que Lionello, seul et l'air égaré, monte sur le pont en poussant de profonds soupirs : il s'avance vers la proue, aperçoit Isabella, et, poussé par une passion infâme, il saisit son enfant dans ses bras :

» — Isabella, s'écrie-t-il, si tu me repousses encore, je jette ton enfant à la mer.

Epouvantée, elle se relève, et, d'une voix suppliante, lui dit :

— Capitaine, vous craignez Dieu ; vous avez une âme, Dieu vous jugera, l'éternité vous attend : celui qui fait miséricorde, obtiendra miséricorde.

» A ces mots d'ame, de Dieu, d'éternité, Lionello sentit un feu courir dans toutes ses veines, comme une obsession diabolique, et il fut transporté de rage : il grinça des dents, ses narines se gonflèrent d'un souffle bruyant et précipité, il fit un tour sur ses pieds, éleva l'enfant dans ses bras, le jeta sur le pont avec une telle violence qu'il lui écrasa la tête, et, d'un coup de pied, le fit tomber à la mer. La mère, devant cet acte barbare, qui ne dura que quelques secondes, poussa un cri déchirant, et, d'un bond, se précipita les bras en avant dans les flots. Lionello, comme frappé de la foudre, resta debout et immobile, le regard fixe. Le vent soufflait avec force, et le navire marchait rapidement sur les vagues frémissantes.

Quand il revint de cette stupeur, il fit mettre le navire en panne et jeter à la mer toutes les chaloupes, en criant qu'Isabella était tombée à l'eau par accident. Mais le vent chassait avec tant de force, que le navire marchait avec la même rapidité, quoique les voiles fussent abaissées, et il avait filé plusieurs nœuds avant que les chaloupes fussent mises à l'eau ; de sorte que la pauvre Isabella ne put être retrouvée. L'amour, le désespoir, le remords torturaient le cœur du farouche corsaire, et ne lui laissaient pas un instant de trêve. Livide, taciturne, solitaire, il se promenait sans cesse sur le pont ; ni les officiers, ni les pilotes ne pouvaient lui parler ; il ne voulait plus prendre ni nourriture, ni boisson, ni sommeil, et se laissait aller à un délire cruel. Un matin, il descendit au foyer ; le contre-maître, qui était au bout du *courrier*, et couché dans son hamac, leva la tête au bruit des pas et vit Lionello prendre dans un baquet du charbon, le mettre dans un mouchoir et remonter vers le salon de la poupe ; il n'y fit pas attention, se recoucha et se rendormit.

» Lionello s'enferma dans sa chambre, et donna l'ordre au matelot d'ordonnance de ne laisser entrer personne, pour aucun motif. Cependant, l'ordonnance entendait souf-

fler comme quelqu'un qui allume un brasier. Quand vint l'heure du déjeuner, les officiers demandèrent le capitaine; il leur fut répondu qu'il s'était retiré dans sa cabine; ils attendirent quelque temps, et firent donner une seconde fois le signal du repas; mais, ne le voyant pas arriver, le premier officier dit à l'ordonnance de frapper à la porte.

» — J'ai, répondit-il, la consigne de ne pas l'appeler, pour qui que ce soit.

» — Eh bien ! moi, je n'ai pas de consigne, dit l'officier, et si je ne puis pas frapper, je puis appeler, et je crie : Capitaine ! capitaine !

» Pas de réponse. Pendant ce temps-là, l'officier était descendu; il lui sembla, en prêtant l'oreille, entendre comme un gémissement; il s'écria :

» — Mais, par les fentes, il sort comme une odeur de brûlé. Alors, ils forcèrent la consigne, frappèrent à grands coups à la porte, et enfin l'enfoncèrent; mais, en s'ouvrant, elle donna issue à une bouffée de fumée, qui les suffoqua et les contraignit à reculer pour reprendre haleine.

» Ils virent Lionello, étendu sur son lit, le visage défait, pâle et sans vie. Nostromo, vieux marin de grande expérience, saisit Lionello à bras le corps et le transporta aussitôt sur le pont; il le déboutonna et ouvrit le devant de sa chemise sur la poitrine. Il courut chercher lui-même un petit soufflet, et commença à lui envoyer de l'air dans la bouche, jusqu'aux poumons, ayant soin de lui boucher les narines; il le fit ensuite frictionner sur la poitrine et sur les jambes pour le faire revenir de l'asphyxie. Le chirurgien arriva, il lui injecta de la fumée de tabac dans sa rectum et lui fit aspirer un flacon d'éther. Lionello se secoua; la fumée de tabac et l'air, introduits dans les poumons, le firent revenir à lui; il ouvrit les yeux et regarda autour de lui tout étonné. »



— C'est fort beau, en effet ! interrompit Alisa. Ce furieux corsaire est toujours obstiné dans le mal, malgré tous ses remords et son désespoir. Pour moi, je regarde comme un lâche, l'homme qui ne sait pas se vaincre lui-même, et qui, pour se soustraire à la lutte, se donne la mort.

— Vous avez raison, dit don Balthazar. Il n'y a qu'un sincère retour à Dieu, capable d'affranchir de mauvaises habitudes et qui puisse donner la force nécessaire dans ce combat contre soi-même. L'homme vertueux supporte la pauvreté, le travail et l'oppression avec fermeté, et quelquefois même avec satisfaction ; mais l'impie s'endurcit dans le crime, ou bien se désespère. Le désespoir se soustrait aux remords, au malheur et à la justice humaine par le suicide ; et le fait est devenu si général, qu'il est l'objet d'un art, comme chez les Japonais. Il en est qui ont noté tous les symptômes de l'asphyxie, compté les proportions de l'azote et du carbone, la marche plus lente du sang qui afflue au cœur et qui n'a plus la force d'ouvrir les valvules des veines. Il en est qui veulent trépasser en un clin d'œil, et qui prennent un morceau de sucre trempé d'acide prussique. D'autres aspirent du chloroforme et s'en vont par l'extase dans l'enfer. La plupart se mettent un pistolet dans la bouche et se font sauter la cervelle.

— C'est ce qu'a fait Lionello à Genève, dit Alisa. Malheureux jeune homme ! Mais qu'est-il devenu après la capture de son navire et sa fuite dans les îles Sandwich ?

---

## XXV. — GIUSEPPE GARIBALDI.

— Je vous ai déjà dit, continua Mimo, que Lionello s'était fait passer pour un naufragé : il enveloppa ce fait de mille mensonges, propres à exciter la compassion. Le gouverneur anglais l'accueillit avec bonté et lui délivra même des passeports pour lui et ses compagnons. Il s'embarqua sur le premier vaisseau qui fit voile pour l'Atlantique et descendit à Buénos-Ayres.

» Cette belle et grande cité, capitale de la République Argentine, dont la large embouchure du Rio de la Plata forme le port, a plusieurs quartiers occupés presque entièrement par des marchands italiens et que l'on appelle les quartiers des Gênois. Des familles entières viennent de Gênes et passent là plusieurs années, faisant le commerce avec l'Uruguay, le Parana, le Rio-Dolce, le Rio-Colorato jusqu'au Rio-Negro ; ils font aussi la vente des pâtisseries et des oranges, qui passent par le cap Horn au Chili, au Pérou, à la Bolivie et à la Colombie. Lorsque Lionello aborda à Buénos-Ayres, le président Rosas gouvernait la République Argentine, et venait de déclarer la guerre à la République Orientale, dont la ville principale est Montevideo. Rosas prétendait que la cause de la guerre était l'orgueil des Orientaux, qui, en qualité de confédérés, devaient, comme Tucuman et les communes de l'Uruguay et de Parana, reconnaître pour leur chef suprême le président de Buénos-Ayres, parce que, au temps des rois d'Espagne, toute la contrée était sous la direction du viceroy de la Plata. Ceux de Montevideo répondaient qu'ils n'avaient jamais été espagnols, qu'ils étaient un appendice

du Brésil, que c'était précisément pour réclamer leur indépendance qu'ils s'étaient soustraits à la couronne de Portugal, et qu'ils n'avaient, par conséquent, rien de commun avec le vice-roi. Rosas, comme président de la République Argentine, s'était érigé en roi et en tyran des provinces confédérées, depuis les *Courantes* jusqu'au port de Saint-Antoine, c'est-à-dire depuis le Paraguay jusqu'à la Patagonie. Si les autres contrées confédérées consentaient à lui céder leur hommage, elles étaient bien libres de le faire ; la République Orientale ne souffrirait aucun joug : elle maintiendrait son indépendance à tout prix.

» Montevideo avait le droit de son côté : mais, ces réponses lui étaient inspirées en grande partie par les réfugiés italiens. Après avoir excité la révolte sous l'Italie en 1831, bannis comme traîtres à la patrie, ils s'étaient mis à jeter la zizanie sur les terres hospitalières de l'Amérique, qui les avaient imprudemment accueillis, semblables aux serpents qui commencent, en revenant à la vie, par mordre le sein du bienfaiteur qui les a réchauffés dans ses vêtements. Les principaux excitateurs de la guerre à Montevideo étaient alors Giuseppe Garibaldi, Giuseppe Borzone de Chiavari, Valerga et Anzani, avec d'autres Liguriens, Livournais et Romagnols de la Jeune-Italie. Ardents à agiter le brandon de la discorde, et à animer les plus influents de Montevideo contre Oribe, le président de la République, sous prétexte qu'il soutenait secrètement le parti de Rosas, dont il était l'ami intime, ils réussirent à le faire condamner comme traître et à le conduire en exil.

» Pendant que cette guerre attirait toute l'attention, tous les soins, et que le général Oribe faisait le siège de Montevideo avec une flotte considérable, Lionello arrivait à Buénos-Ayres : à certains signes, il reconnut quelques émissaires de Garibaldi, qui épiaient secrètement les dispositions et les desseins de Rosas. »



— Très-bien ! dit Alisa. Quelle agréable rencontre ! Ils se devinent au flair, je crois.

— Oui, je le pense, et j'estime qu'un carbonaro ayant logé dans une auberge, un autre carbonaro y venant deux jours après, reconnaîtra encore à l'odeur qu'un sien confrère a passé par là. Ils ont, je crois, les émanations du renard, et le flair du chien pour les recueillir de loin. Ils se distinguent entre mille, ils se connaissent facilement, ils ont comme un aimant dans les yeux, et une sorte de transparent dans les cheveux et dans tous les pores. Ils ont des signes, des indices, des combinaisons de voix et de prononciation, des mouvements de sourcils, des manières à marcher, de se moucher, de croiser les bras, de boutonner leurs habits, de tourner la tête, de s'asseoir, de tenir le cigare en bouche ou entre les doigts, de peler les fruits, de boire, de trinquer, de tenir une fourchette, qui leur forment un vocabulaire complet de signes.

— Je me suis amusé souvent, dit don Balthasar, à les examiner dans les gares des chemins de fer, sur le pont des bateaux à vapeur, dans les diligences, aux tables communes des hôtels, jouant des yeux, et tenant ainsi, sans se connaître, une conversation suivie. C'est un art si délicat, que l'abbé de l'Épée, l'inventeur du langage des sourds-muets, n'en a pas approché.

— Or, continua Mimo en s'adressant à Alisa, Lionello, ayant appris que Garibaldi, avec tous les aventuriers et les exilés de France et d'Italie, activait la flamme de la guerre, fut pris d'un vif désir de s'y signaler. Il prit des informations à quelques satellites secrets du héros de Montevideo (c'est le nom qu'il donne à Garibaldi), vendit quelques bijoux, fruit de ses pirateries, et acheta un navire pour lui et ses flibustiers. Montevideo étant situé vis-à-vis de Buénos-Ayres, sur la rive septentrionale du Rio de la Plata, il s'entendit avec un pilote Génois et sortit du

port, sous le prétexte qu'il allait acheter des peaux chez les Pampas. Quand il fut arrivé à Sorian, il fit tant de détours de golfe en golfe et de retraite en retraite, qu'il finit par entrer dans un petit port de la République Orientale. Il débarqua, et arriva sans peine au milieu des défenses de Montevideo, et se donna corps et ame à Garibaldi.

— *Voici donc Enée avec le fidèle Achate*, dit Alisa avec un sourire malicieux : je vois déjà comment se cimentera l'union de Lionello avec Garibaldi, et comment ils se concertèrent pour soutenir les glorieuses destinées de Rome : Mercure s'unit avec Mars en montant sur le Capricorne, et cette conjonction nous a valu les douces influences de la République rouge. Heureux ceux qui sont nés sous une si noble constellation !

— Tu es toute pétillanie d'esprit, ma cousine, dit Lando : mais attends, tu laisseras là tes joyeuses plaisanteries, quand Mimo t'aura raconté les prodiges que Lionello a écrit sur ce dieu Mars.

— Ah ! vraiment ? Eh bien, Mimo, dis-moi ces merveilles. Car, jusqu'à présent l'on m'a représenté Garibaldi, comme un brigand de terre et de mer, qui porte sous ses pas le feu et les flammes, qui fait couler partout sous sa main homicide des flots de sang, qui dessèche, ruine et consume tout ce qu'il regarde de ses yeux de tigre ; qui porte, partout où il respire, le poison des conspirations et de la révolte.

— Je crois, dit Bartholo, que les éloges, les applaudissements et l'enthousiasme de Lionello pour Garibaldi, ne modifieront guère ton opinion sur son héros : néanmoins, parmi beaucoup de vices, on voit briller parfois quelques traits d'une grande ame, qui est devenue d'autant plus funeste et terrible, qu'elle aurait pu être noble et utile dans le bien.

— Lionello, reprit Mimo, nous représente Garibaldi sous un jour favorable : il est, dit-il, de taille moyenne, un peu comprimée et resserrée, mais il est d'une force musculaire et d'une prestesse extraordinaire, assemblage de qualités qui le font ressembler au lion ; il joint la vigueur à la légèreté ; il a l'œil ardent et le regard calme, l'âme fière et clément ; et, pour achever la similitude avec le lion, il a une longue chevelure blonde qui lui tombe sur les épaules, une barbe rousse et un front large, une physionomie grave et sévère au premier aspect, mais, pour quiconque l'examine attentivement, ouverte, sereine et généreuse, qui inspire le respect, la confiance et la sympathie.

— La sympathie, que l'on éprouve pour le lion qui, après avoir dévoré sa victime, se retire, tranquille et repu, dans les forêts : cette sympathie, c'est celle que nous inspirera toujours la Jeune-Italie.

— Ne vous laissez pas préoccuper de son regard vif et poignant ; faites attention plutôt à son caractère : Lionello vous le recommande comme un type de noblesse, de franchise, de délicatesse, de grandeur : la musique exerce sur lui un doux empire, et la poésie le rend parfois si sublime et si hardi, qu'il égale Pindare dans ses odes à l'Italie. C'est un Alcibiade qui, de son épée, terrasse les barbares, et, de sa plume, chante les triomphes et la valeur de la Grèce, consacrant sa raison à l'étude de la philosophie, et tout son cœur à l'amour de la liberté. Il n'a laissé à Alcibiade que son caractère sans frein, sans retenue, bouillant, irrésolu, superbe et obstiné.

— Ce caractère, en effet, dit don Balthasar, ne peut faire qu'un bon soldat ou un assassin : mais Garibaldi, comme Alcibiade, s'obstine à admettre partout cette maxime de corsaire et de brigand : *Tout moyen est bon et saint, pourvu qu'il atteigne le but.*



— D'après le récit de Lionello, reprit Mimo, il paraît que Garibaldi a commencé, dès sa première jeunesse, à travailler pour les sociétés secrètes. Après avoir achevé ses études à Nizza, sa ville natale, il s'engagea sur un vaisseau marchand, et devint un vaillant et intrépide marin, comme tous les Liguriens, qui sont les plus habiles et les plus hardis navigateurs du monde. Lionello dit : il navigue dans le Levant et dans la mer Noire ; il aborde à plusieurs ports de l'Italie, et, dans un moment de halte, il visite Rome, dont la vue lui fit une profonde impression.

— Je crois, remarqua Bartolo, que Rome aura reçu de sa visite une impression plus profonde encore. Quand il y vint, dans sa jeunesse, il admira ses villas, qui sont les plus belles du monde, avec leurs palais somptueux, leurs statues, leurs vases et leurs peintures, plus rares et plus précieuses que celles des plus riches musées. Dans la villa Panfili, hors du Janicule, à la porte San-Pancrazio, Garibaldi admira ces allées de lauriers, ces nénuphars, ces fontaines, ces jardins, ces bosquets, ces pelouses, ces serres pleines de plantes étrangères et rares, ces casinos d'agrément, ces monticules qui donnent de si belles perspectives, ces petites grottes, ces statues antiques, ces étangs poissonneux, ces vergers, et enfin le palais, le palais, splendidement orné de marbres, de tapisseries, de fresques, de stucs, de dorures et de sculptures en relief. Garibaldi, en présence de tant de merveilles, s'écriait : « Ah ! c'est vraiment la villa du Bel-Respiro ! » Et, à sa seconde visite, Garibaldi y a établi son camp, ses soldats ont arraché les arbres, ils ont foulé aux pieds les plates-bandes, brisé les vases et les vitraux des serres, encombré de débris les fontaines et les étangs, mutilé les statues et les bustes, déchiré les tapisseries, les satins, les velours, les damas, les rideaux et les courtines des lits, détruit les garnitures de bronzes dorés des portes, des buffets et des consoles, déchiré les toiles des meilleurs maîtres, cassé

les stucs dorés, les fauteuils, les tables et les divans, brûlé les fenêtres et les balcons avec leurs riches ornements.

» La villa Pinciana du prince Borghèse accueillit Garibaldi, quand, l'ame, pleine de poésie et des gracieuses images de sa jeunesse, il trouva dans ce palais le sujet d'un poème sublime : les scènes pastorales et les géorgiques, la courtoisie et la grâce citadines unies à la grandeur et à la somptuosité des cours royales ; des prairies et des cabanes, des campagnes fertiles et des toits de chaume, des forêts séculaires et de petits bosquets d'agrément, des rigoles, des cascades, des bassins, des parcs de chasse, de gracieux vallons, des plages exposées en plein soleil, d'autres couvertes d'ombres et pleines de grottes et de cavernes, des volières où mille espèces d'oiseaux gazouillaient, faisaient leurs nids, chantaient le lever de l'aurore et le coucher du soleil ; des théâtres, des amphithéâtres, des enclos pour les tournois et les joutes, des salles d'armes, des hippodromes pour les exercices équestres, des prairies pour la pâture, des remises pour les vaches, des laiteries pour le beurre et le fromage ; des niches pour les braques, les terriers, les dogues et les molosses. Mettez-vous en présence de ces admirables édifices, de ces arches, de ces ponts, de ces colonnes, et surtout de ces palais où l'art le dispute à la richesse des matériaux, de ces galeries de statues antiques, de bas-reliefs, d'inscriptions, de médailles, de bronzes, de pierres gravées, de pinacothèques des meilleures écoles italiennes et étrangères ; et ajoutez que ces monuments ne sont que les représentants muets de la munificence des princes romains : la villa Pinciana laisse le passage libre aux bourgeois, et les citoyens et les étrangers, le soir et le matin, peuvent venir s'y promener, s'y amuser, s'y reposer. »

— Aussi, cher oncle, quand vous étiez jeune, vous ne manquiez pas d'en profiter ; et l'on nous a dit que vous étiez de toutes les courses à cheval et l'un des meilleurs cavaliers de votre temps.

— Quelles belles parties de plaisir nous y faisions ! Le prince Marcantonio, dans les premiers jours d'octobre, donnait des jeux et des fêtes au peuple romain sur le théâtre, à l'hippodrome et dans les enclos, avec toute sorte de spectacles brillants et de jeux du plus vif intérêt.

» Mais, ce Garibaldi, dans sa seconde visite à Rome, s'unit à la lie des Romains; il voulut des ruines, des débris; il fit détruire tous ces chefs-d'œuvre, objets d'admiration et de plaisir pour le peuple; et l'on m'a écrit dernièrement de Rome, que la villa Borghèse n'est plus qu'un monceau de ruines, le théâtre désolé d'un incendie ou d'un pillage de brigands. Garibaldi, prisonnier à Gualaguay dans l'*Entrenchos*, chantait sur l'Italie :

J'aime mieux la ruine fatale  
Qu'une lâche prospérité;  
J'aime mieux voir mon pays dévasté  
Que de le voir plier sous le joug du Vandale !

» Depuis Genséric, il ne s'est pas levé pour Rome de plus terribles Vandales que les Garibaldiens et les Mazziniens. S'ils avaient tenu l'Italie un peu plus longtemps sous leur joug, la ruine fatale eût bientôt renversé tous ses temples et ses autels, assassiné ses prêtres, égorgé ou banni ses meilleurs et ses plus nobles enfants. Et ils ont le front de crier contre le Croate et de l'appeler Vandale ! Le Croate a embelli Venise, Bresce, Milan, ainsi que toutes les villes de la Vénétie et de la Lombardie, et nos modernes Scipions nous ont doté du beau gouvernement que vous savez.

— Quel malheur ! s'écria Alisa ; ma chère villa Borghèse, où, dans le printemps, nous allions, chaque matin, avec Polixène, cueillir des violettes et du muguet ! Si j'étais à la place du prince, je punirais l'ingratitude des Romains, et je les priverais de l'entrée de ces jardins, dont il ne retirait d'autre avantage que celui de les amuser. Ah ! les barbares !



j'y mettrais du foin, du blé, de l'avoine, et, à leur barbe, j'en retirerais beaucoup d'argent.

— Ah ! petite trafiquante ! fit Lando ; je le dirai à sœur Clara. Crois-tu que ce noble prince ne fera pas mieux d'opposer la constante magnanimité à la lâche envie de ces gens misérables ? Il sait bien que ce ne sont pas des Romains, mais des brigands, des coupeurs de bourse et des filous, tous ceux qui ont mis la main à cette œuvre de ravage et de vandalisme.

— Or, continua Bartolo, pour en revenir à la première visite de Garibaldi, encore jeune, à Rome, il trouva beaucoup d'agrément dans la villa Albani et dans la villa Patrizi. Lors de sa seconde visite, il l'avait si bien oublié, qu'étant grand-maître général du siège, sous prétexte d'empêcher l'approche ou les pièges des assiégeants, il donna son consentement, et peut-être même des ordres aux plus furieux brigands de Rome pour que, dans la villa Albani, où le cardinal Alessandro avait recueilli tant de chefs-d'œuvre de l'art grec et romain, le palais de la galerie des tableaux fût abattu avec ses dépendances. Mais, sa grande colère se porta sur la villa Patrizi : c'est là, Alisa, que tu allais souvent t'amuser en sortant par la porte Pia. Tu te rappelles ce grand palais, sa belle construction, ses fresques et ses peintures si nombreuses ; ces beaux marbres, ces élégantes garnitures, ce riche mobilier, l'opulence qui régnait partout ; les prairies, les bosquets, les parterres, les fontaines ? Aldobrando m'écrit que ces barbares ont tiré sur ce palais, trois jours durant, avec leurs plus grosses pièces d'artillerie ; ils y ont envoyé une légion d'éclaireurs qui ont détruit les murs principaux, et, à coups de haches et de piques, l'ont ruiné et complètement démoli ; et là où les instruments ne pouvaient rien faire, ils ont employé le feu : il ne reste plus qu'un amas de ruines. Vous voyez, Alisa, que Rome conservera une profonde impression de la visite que lui fait actuellement Garibaldi. Mais Momo va vous prouver que

Garibaldi a laissé de profondes impressions partout où il a mis le pied.

— Il n'est que trop vrai, dit Mimo. A son retour à Nizza, après ses voyages dans le Levant, il faisait aux jeunes gens la répétition des leçons qu'il avait apprises auprès du Piémontais Caluzzo et d'autres réfugiés à la cour du grand-seigneur, la plupart carbonari de 1821. Du reste, il put s'endoctriner surabondamment à la grande école des conspirations, en Grèce, dont il visita toutes les villes en détail : il y connut la plupart des monarques et des princes de Nauplie, d'Idrie, de Patras, de Mistra, de Tripolizza et d'Athènes. Chaque fois qu'il débarquait à Villafranco, à Oneglia, à Alassio et à Monaco, il ne manquait pas de répandre dans la jeunesse les semences de l'esprit révolutionnaire contre le *tyran de la Savoie*, le roi de Sardaigne. Mais le roi Charles-Albert ayant lié les mains à plusieurs de ces turbulents factieux, Garibaldi ne se sentit plus en odeur de sainteté dans sa patrie ; il s'embarqua pour le Levant, et c'est alors qu'il trouva à Taganrok le *Croyant*, qui l'engagea sous la bannière de la Jeune-Italie : « Jamais, dit Lionello, jamais homme n'a travaillé plus consciencieusement pour accomplir son serment. »

— Beau serment, en effet, dit Bartolo, qui n'est qu'un parjure à la fidélité due au roi, à la justice, à l'amitié et à tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre !

— Rassuré par ses frères, que le gouvernement sarde n'avait aucun soupçon sur lui, il revint à Gênes, et, pour mieux trahir le roi, il s'enrôla comme volontaire dans la marine royale, et s'appliqua à corrompre les sous-officiers, les aspirants et les marins.

— Je voudrais savoir, dit Alisa, de quel nom les carbonari appellent cette perfidie ? Dans leur estime, les bons chrétiens sont vils, poltrons, lâches et traîtres ; eux seuls sont généreux, nobles, francs et loyaux. Quelle est donc

cette loyauté qui se met au service d'un maître pour corrompre sa famille, pour amener contre lui ses serviteurs, le dépouiller de ses biens et le chasser de ses domaines ? Lionello nous apprend lui-même que plusieurs sectaires s'étaient introduits dans le palais du duc de Modène, de la duchesse de Parme, du roi de Naples, du roi de Sardaigne ; qu'ils occupaient les postes éminents de ministres, de juges, d'administrateurs, de secrétaires, de commissaires de police, pour détourner, dans leur sens, les rênes des gouvernements, pour épier leurs volontés, leurs desseins et les contrecarrer secrètement. Cet espionnage est sacré pour eux : mais qu'un homme de bien vienne à dévoiler leurs perfides menées, c'est un coquin, digne de tous les châtimens, et qui sera cruellement puni, si Dieu ne prend pas sa défense contre le poison et le poignard.

— Ton indignation n'est que trop légitime. Garibaldi s'est vanté d'avoir fait si bonne garde à l'Amirauté, qu'il en mérita les applaudissemens de la Jeune-Italie, sans se compromettre aux yeux de l'autorité. C'est le système de ces nouveaux héros : ils poussent les jeunes gens dans les hasards périlleux des conspirations, et, quand ils les voient bien lancés, ils se retirent et disparaissent prudemment.

— C'est une double perfidie, ajouta don Balthasar ; Garibaldi nous a donné, dans sa première entreprise, un échantillon de ses futures prouesses : vous verrez, mademoiselle, qu'il a toujours été d'une habileté extrême à trouver le défaut de la cuirasse pour échapper aux mains de la justice, contrairement à tant de pauvres oisillons, qui se sont laissé, par lui, conduire au piège.

— Il se glissa, dit Mimo, entre les jambes des carabinières comme un chat. Le gouverneur Paolucci avait découvert la conjuration, qui devait éclater à Gênes dans la nuit du trois au quatre janvier 1834, pour seconder les mouvemens de Mazzini dans l'invasion faite par Ramorino en Savoie ; il en fit saisir un bon nombre. Garibaldi comprit



qu'il n'y avait pas de temps à perdre : de détour en détour, il se réfugia auprès d'une pauvre femme, qui lui donna des habits d'ouvrier : il passa la rivière, dormit une grande partie de la nuit dans la neige, et se mit en route, frappant de temps en temps à la porte d'une cabane pour demander un peu de pain. Après bien des difficultés et des misères, il arriva incognito à Nizza, à la maison paternelle, où il se remonta d'habits convenables. Il s'arracha aux larmes de ses parents, passa secrètement la rivière du Varo et se réfugia en France. Ici, notre écrivain dit : « Il vit enfin derrière lui les eaux du Varo ! Vivement ému, de la rive étrangère il regarda sa terre natale, pour laquelle il se sentit un amour plus vif et plus profond, qui durera autant que sa vie.

— Quel amour ! s'écria Bartolo. Albano, Velletri, Terracine, Ceccano, Ferentino, Anagni, Alatri et d'autres régions ont connu la nature de cet amour : elles ont vu leurs églises dépouillées, leurs maisons pillées ou brûlées, leurs évêques mis en fuite, leurs prêtres exilés, tant de citoyens jetés en prison et même tués. Mais, c'est Rome surtout qui a joui des bienfaits de son amour, et qui en jouit encore, maintenant que les Français l'assiègent et sont sur le point d'y entrer. Rome palpite d'anxiété dans les derniers embrassements de Garibaldi. Ce sont des baisers savoureux et retentissants, qu'elle devra regretter bien longtemps.

— Louis-Philippe savait tout le prix qu'il fallait faire de ces héros ; il les éparpillait sur tous les points de son royaume : il confina Garibaldi à Draguignan. Mais notre ardent sectaire ne pouvait respirer à l'aise sur un théâtre si restreint : par une belle nuit, il disparut et se rendit à Marseille, où il se fit admettre comme officier à bord d'un vaisseau, acheté récemment par le Bey de Tunis. C'est à Marseille que Garibaldi fit un acte noble et généreux : car il était d'un caractère excellent, et, si la secte ne l'avait pas corrompu, il était capable de grandes choses. Pendant qu'il

était à bord de son navire, il entendit un grand bruit et vit une foule immense, qui se pressait sur le môle, et, tendant les bras du même côté, poussait de grands cris, Garibaldi examine, il voit qu'un jeune homme est tombé entre les navires et que, dans l'empressement des marins, personne ne se dispose à le secourir. Garibaldi se jette à la nage, il atteint le jeune homme, et remonte à la rive au milieu des applaudissements de la foule. Pendant que la foule se presse autour du jeune homme, Garibaldi disparaît. Les parents, qui étaient des premières familles de la ville, cherchent le libérateur de leur enfant, et, ne le trouvant qu'après mille recherches, lui offrent mille gages de leur reconnaissance; mais lui, leur serre la main et se soustrait à toutes leurs offres, à toutes leurs démonstrations. Une autre fois, se trouvant sur la plage, entre Nizza et Villafranca, il aperçut une barque, sur laquelle des jeunes gens étaient montés pour faire une partie de plaisir; une rafale vint l'assaillir; déjà, elle allait sombrer et les jeunes gens inexpérimentés ne savaient pas abaisser la voile : Garibaldi se jeta à la mer et les sauva de ce danger imminent.

» Un jour, dans le port de Rio-Janeiro, la mer était si houleuse, qu'elle faisait entrechoquer les navires, et menaçait de les désancrer : un pauvre nègre vint à tomber entre ces navires. On criait, on frappait des mains, on voyait ce malheureux ballotté par les flots écumants, et personne n'osait se risquer entre les bâtiments qui se heurtaient. Garibaldi n'hésita pas, il se jeta à la mer, et, bravant tous les dangers, parvint à le saisir et à le faire remonter sur la rive. »

— C'est admirable ! s'écria Alisa. On est heureux d'entendre de si beaux traits : plus heureux encore eût-il été, s'il avait toujours suivi les nobles impulsions de son cœur !

— Croyez-vous, mademoiselle, dit don Balthasar, que la plupart de ces jeunes gens, égarés par les ruses de la

secte, n'aient pas reçu un bon naturel et des dispositions généreuses ? Il en est qui ont dû se faire violence pour devenir cruels, et vous en voyez mille preuves dans les mémoires de Lionello. Lionello s'accuse d'avoir, par un mouvement de passion brutale, écrasé l'enfant d'Isabella ; il ne peut plus regarder un enfant sans pleurer ; et, quand il voit ces innocentes créatures folâtrer auprès de leurs mères, il s'éloigne, et se sent le cœur torturé d'angoisses cruelles. Voilà, Alisa, comme le cœur de l'homme est fait ! Garibaldi expose cent fois sa vie pour sauver les jours de ses semblables, et puis, par esprit de parti, il massacre des milliers de braves citoyens, qui défendent leurs maîtres légitimes, soulève les sujets contre leur autorité, et met des villes fidèles à sac, à feu et à sang ; il sévit avec fureur contre de pacifiques et honnêtes citoyens, et se rend la terreur et l'abomination de tous les gens de bien.

— Voyez-le, ajouta Mimo, voyez-le à Rio-Janeiro. Transfuge de l'Italie échappé de France, il se sauve en Afrique, et, enfin, en 1836, se réfugie dans le Brésil, où il trouve un accueil hospitalier. Là, il s'unit avec le génois Luigi Rossetti, et, aidé par quelques personnes charitables, il frète un bateau de transport, et va de Rio-Janeiro au cap Frio, faisant le cabotage, qui consiste à transporter les balles et les dépôts de marchandises que les négociants confient aux *cabotiers* (1). Mais, Garibaldi, né pour la vie orageuse des révolutions, ne pouvait longtemps se contenter de cette modeste profession ; et, du cap Frio, il écrivait à son compagnon de secte, Giambattista Cuneo, le 27 décembre, 1836 : « Je suis las, par Dieu ! de traîner une existence si inutile pour notre patrie et d'être réduit à faire ce métier ; sois-en sûr, nous sommes destinés à de grandes choses ; nous sommes hors de notre élément.

(1) Le mot *cabottaggio* est nouveau pour les Italiens, mais la chose est ancienne. Ce métier était pratiqué depuis longtemps par la marine de ce pays. Les marins de Pise transportaient des denrées du port de Pise à Vareggio et à Piombino : les Génois, du port Venere, aux caps de Lerici, de Noli, de Finale, etc.



— L'élément des membres de la Jeune-Italie, fit dédaigneusement le bon Bartolo, c'est la mer sanglante des conspirations, des trahisons, des révoltes, des soulèvements, de la guerre civile. Ils ne peuvent souffrir la religion, la paix, la tranquillité des peuples. Dans cet élément, ils étouffent de rage et d'ambition ou vivent maudits de Dieu et des hommes.

— Garibaldi n'eût point été digne de la Jeune-Italie, s'il n'eût pas payé de quelque belle trahison l'accueil hospitalier du gouvernement brésilien : aussi, lorsque la province de Rio-Grande, à l'instigation des réfugiés italiens dirigés par Livio Zambecari (1), se révolta contre l'empereur et s'érigea en république, Garibaldi offrit ses services au général des insurgés, Bento Gonzalves da Silva. Il s'adjoignit à Zambecari et à Rossetti, et, ensemble, ils armèrent un navire de corsaire, sortirent de Rio-Janeiro en arborant la bannière de la république, et commencèrent à donner la chasse aux bâtiments brésiliens. Ils assaillirent, au début, un navire marchand, s'en emparèrent et l'armèrent avec la bannière de Rio-Grande. Avec ces bâtiments, ils pouvaient donner libre carrière à leur ardeur ; mais, ils aperçurent les vaisseaux impériaux. Aussitôt, ils se retirèrent, et allèrent chercher un refuge sur les plages de la république orientale, la croyant amie et complice de leurs projets ; ils abordèrent au port de Macdonald. Ils en furent évincés, comme des brigands. Ils se portèrent du

(1) Livio Zambecari, bolonais, d'une famille noble comme Lionello, est l'un des plus ardents carbonari d'Italie. Compromis dans les affaires de 1831, après beaucoup d'essais infructueux de nouvelles révoltes, il se retira dans le Brésil, et là, avec les autres Italiens, travailla à soulever Rio-Grande contre l'Empereur. Après cette affaire, il revint en Italie et excita la Romagne contre le Pape. En 1848, il fut le premier, qui, avec une légion de bandits, passa la frontière, pour combattre contre l'Autriche. Dans la République Romaine, il se signala parmi les plus cruels. Mais, à la prise de Rome par les Français, il s'enfuit à Athènes, où il se trouva avec d'autres réfugiés Italiens. Parmi ceux-ci, il y avait Giacomo Piantelli qui eut le malheur de dire du mal de Zambecari et de l'accuser de pillage ; Zambecari le fit assassiner par quelques sicaires, échappés à la justice de Rome. L'un d'eux, Antonio Zanuccoli, aidé par Zambecari, parvint à se sauver en Turquie : deux autres Federico Ircassi et Tommaso Cimatti, tous deux de Faenza, furent saisis, et l'on écrivit d'Athènes, à la date du 11 juin, 1852, qu'ils furent condamnés à mort, par le tribunal de cette ville, comme l'a rapporté le *Journal de Rome*, 25 juin, n° 143.

côté de Montevideo, un des leurs alla les annoncer, la réponse fut un navire armé contre les faux prisonniers. Une action s'engagea, Garibaldi fut frappé d'une balle au cou et tomba. Les rebelles, voyant Garibaldi, baigné dans son sang, prirent la fuite, et, secondés par un vent favorable, lui abandonnèrent toutes leurs voiles et filèrent si bien, qu'ils échappèrent à toute poursuite et vinrent aborder au port de Gualeguay. Les paysans, malheureusement, ne voulurent reconnaître ni les passe-ports, ni la bannière de Rio-Grande, qui était insurgée contre l'Empereur; ils confisquèrent les navires et mirent nos braves rebelles en prison. Garibaldi, blessé mortellement, fut entouré des plus tendres soins par le chirurgien Ramor Delarea, qui retira la balle, laquelle lui avait labouré le cou et s'était logée sous l'oreille gauche. Après sa guérison, il fut, sous caution, laissé libre dans la maison d'Andrews, qui le traitait en ami, plutôt qu'en prisonnier. Mais la foi des sectaires est honnête, comme les serments des sociétés secrètes. Garibaldi, étant appelé, par le gouvernement d'Entrerios, à Baïada, qui en est la capitale, s'enfuit (au lieu d'obéir. Mais, saisi, il fut jeté en prison comme parjure à sa parole et y resta huit mois. Enfin, rendu à la liberté, ou échappé de nouveau, il rejoignit les rebelles de Rio-Grande.

» Imaginez donc avec quels transports de joie on accueillit un homme si intrépide et si dévoué ! Il fut fêté surtout par les réfugiés italiens, par Zambeccari, par Borzone, par Anzani, Rossetti et Montru, dont les deux derniers devaient bientôt, dans la mêlée, tomber morts à ses pieds. Les rebelles de Rio-Grande confièrent à Garibaldi la petite flotte, qu'ils avaient sur le Lagoa dos Patos. Garibaldi l'augmenta de quelques navires et de quelques brigantines; il dressa la chiourme à la manœuvre des voiles, des cordages, des mousquets, des faux et des piques; mais, surtout, il raviva le zèle des Italiens, qui s'étaient groupés autour de lui. Il y réussit si bien, que, surpris une fois à Camacuan, par Morigue, capitaine brésilien,

commandant cent-vingt hommes, Garibaldi, avec ses onze Italiens, lui tint tête, tua grand nombre des ennemis et mit les autres en fuite. Complimenté sur ce fait par Rio-Grande, il répondit avec fierté : *Un homme libre vaut dix esclaves*. Une autre fois, en faisant l'assaut de la forteresse, qui commande Rio-Grande, Garibaldi et Rossetti s'élancèrent sur les canonnières, s'y cramponnèrent, et y seraient entrés, si les autres avaient eu le courage de les suivre.

» Il voulut aussi essayer de révolutionner la province de Santa-Catalina contre l'empereur du Brésil : il occupa le petit port de Laguna, y arma trois petits navires et se mit à pirater sur la côte, attaquant et dépouillant tous les bâtiments marchands qui venaient aborder à ce port ; mais, assailli par un brigantin impérial, il put heureusement se retirer dans une anse, et, à la faveur d'une nuit épaisse, venir repasser à côté de son ennemi avec une audace incroyable et un succès presque inespéré. De retour à Laguna, il y épousa une jeune Lagunaise, nommée Annita, qui resta sa compagne fidèle et inséparable dans toutes les péripéties si diverses de sa vie, et qui l'a suivie jusqu'à Rome, où elle a combattu à côté de lui. Elle est brune comme tous les créoles des tropiques, petite, légère et vive, d'une physionomie distinguée, au regard mélancolique, avec des yeux ardents, et une poitrine large comme celle d'un homme. Les paranymphe de ses noces furent les navires impériaux, qui arrivèrent faire le siège de Laguna, et les bombes et les boulets de canons se chargèrent d'exécuter les mélodies nuptiales. Dans cette affaire, Garibaldi, son épouse à ses côtés, fit des efforts inouis. Quand il vit tous ses gens prendre la déroute, il se jeta avec sa femme dans une barque, et mit le feu à ses navires ; il était à peine sur la rive, qu'ils éclatèrent comme un volcan, et, de leurs débris, firent un dommage considérable aux navires impériaux.



La mer trahissant son ardeur, il lui restait la terre : il disposa ses rebelles en colonnes, et soutint longtemps la campagne, en entretenant les inquiétudes des Brésiliens. Il eut avec eux une rencontre sanglante à Lages ; dans l'ardeur du combat, son épouse fut faite prisonnière. Apprenant par d'autres prisonniers que son mari, pour la sauver, était revenu au combat comme un lion et qu'il était tombé mort sur le champ de bataille, elle ne pleura pas, ne fit pas entendre la moindre plainte ; mais, au milieu de la nuit, elle s'élança, comme une biche, sous les yeux des gardiens et des sentinelles, et arriva au lever du jour sur le champ de bataille. Elle y chercha, avec anxiété, parmi les morts, le cadavre de son mari ; elle les regarda tous fixement, et, ne le trouvant pas, elle éleva les mains au ciel, et remercia Dieu de le lui avoir conservé. Elle s'éloigna des ennemis, errant deux jours et deux nuits dans les forêts et les déserts, et enfin, à la troisième nuit, apercevant les feux du camp de Rio-Grande, elle accourut se jeter dans les bras de son époux, qui n'espérait plus la revoir. Au milieu des fureurs de la guerre, ils eurent un fils, auquel, dit notre auteur, *inspiré par le culte qu'il professe envers les hommes morts pour l'Italie, Garibaldi a donné le nom sacré de Menotti.*

— Oui, sacré à la française, sacré comme chez les latins, dans *l'auri sacra fames*. Vous voyez que les sectes aiment à contrefaire l'Eglise, et, comme disait à Bartolo le cardinal Mezzosanti, elles ont leurs sacrements, leurs rites, leurs sacrifices, leurs saints et leurs martyrs ! Rejoins-toi, illustre Modène, d'avoir produit un si grand saint ! Va, tu peux te confier à l'intercession de Menotti. Voici pour toi un autre saint Geminiano. Vienne maintenant une nouvelle comtesse Mathilde, pour faire élever un temple à ton nouveau patron, une basilique au martyr Menotti ; sur l'emplacement de cette maison, où il a ourdi tant de conjurations, réuni tant de conspirateurs, fait entendre tant de blasphèmes, d'où il a tiré trahitusement contre son prince,

qui l'aimait, qui le protégeait, qui lui donnait ses capitaux pour le commerce, et qui, la nuit de la trahison, lui offrait encore le pardon. Le moine Gavazzi a bien fait à Rome le panégyrique des martyrs Garibaldiens, tombés à la porte San-Pancrazio, victimes de leur haine et de leur fureur contre le Saint-Siège apostolique et contre l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ !

A cette sortie un peu animée, l'assemblée ne put s'empêcher de rire, et Mimo dit en plaisantant :

— Je ne pense pas que Garibaldi tienne fort à être martyr; il est impétueux et téméraire, mais il aime mieux, je crois, le rôle de confesseur : il ne manque jamais de trouver une échappade, une issue dans les plus grands périls.

» A Rio-Grande, en 1841, après la déroute de Cima da Serra, il se sauva avec son épouse et son enfant, il planta là les insurgés, et arriva à Montevideo. Le président Oribe en avait été chassé, et Rosas voulait y faire valoir ses prétentions : la guerre était ardente avec la République argentine. Garibaldi, pour vivre, y fut réduit à donner des leçons d'algèbre et de géométrie au collège; mais, on découvrit bientôt ses qualités militaires, et on lui confia le commandement d'une corvette, d'une brigantine et d'une goëlette.

» Avec cette petite escadre, Garibaldi navigua dans le Parana jusqu'à Corrientes, pour seconder les opérations des confédérés contre Rosas; il signala sa valeur dans le passage de l'île de Martín García, à l'embouchure du fleuve. Il manœuvra si habilement de la proue, et pointa si adroitement, qu'à chaque décharge, il démontait quelque pièce des batteries ennemies. Sorti heureusement de cette terrible position, il eut à lutter contre les bancs de sable; mais il parvint à toucher la rive de Goya, l'eau lui vint et il prit terre. Là, il fut joint par la flotte argentine; l'amiral Brown, voyant l'armée orientale à sec, accourut comme

pour saisir une proie assurée; il trouva la résistance tellement forte, que, durant trois jours, il n'osa se hasarder à aborder. Garibaldi n'avait plus de balles; il ne se déconcerta pas, fit casser les chaînons des ancres, et se servit de tout ce qu'il put trouver en fer ou en bronze. A la fin, les munitions lui manquèrent; il fit mettre toute sa bande dans les barques, fit une longue trainée de poudre, y mit le feu, sauta dans une chaloupe, et fit sauter en l'air toute sa flotte, ce qui causa d'énormes ravages aux Argentins. Sur la rive, il se trouva devant l'infanterie de Rosas, qui l'attendait du pied ferme; il se jeta à sa rencontre sous un feu très-vif, et, grâce à l'impétuosité de ses Italiens, il se fraya un chemin et revint à Corrientes. Dans cette ardente mêlée, il perdit Borzone et Valerga; mais il avait donné du courage italien une haute idée, et l'amiral n'en revenait pas d'étonnement et de stupeur.

» Après plusieurs mois d'efforts héroïques, il put rentrer par la voie de terre à Montevideo. Il la trouva étroitement assiégée par le général Oribe, sans espoir de pouvoir résister plus longtemps. Garibaldi ne s'effraya pas du danger: il recueillit tout ce qui restait de bâtiments dans le port, il les arma, exerça des hommes choisis à une sévère discipline, et les anima en leur donnant l'assurance de la victoire. Il fit appel aux Italiens de Montevideo, et, à sa parole, il vit se lever une phalange de huit cents braves. Un réfugié français disait au général Paz de ne pas compter sur leur valeur, parce que l'Italien est bon pour donner un coup de poignard dans le dos à la faveur des ténèbres; mais qu'en face de l'ennemi, il est lâche comme tous les assassins. Les Italiens voulaient une vengeance de cette noire calomnie, Garibaldi les calma en leur disant: « Vous devez démentir cet affront dans le combat: la pierre de touche est là. » Et, en effet, dans les chaudes journées du Cerro, de Las Tres Cruces, de la Boyada et surtout du Salto, les Italiens de Garibaldi se battirent si vaillamment, que les Français eux-mêmes ne se lassèrent pas de les admirer.



» Lionello, qui prit part à toutes ces affaires, s'y comporta en brave Italien, il le raconte en détail. Pour toi, Alisa, tu aimes beaucoup la gloire de l'Italie, mais ces récits détaillés t'inspireraient trop d'horreur. Nous étions précisément arrivés à ce point des mémoires de Lionello : demain, nous en continuerons la lecture, qui touche à sa fin. »

— Oh ! fit Alisa, on voit bien que Lionello, de retour en Italie, n'ayant plus les loisirs de la navigation, pendant lesquels il étendait à son aise le récit de ses mémoires, est enveloppé dans les ardentes opérations de la guerre et donne beaucoup plus à l'action qu'aux écritures ; ou bien peut-être, ce sont ses remords et son désespoir, qui le travaillent de plus en plus et ne lui laissent pas un moment de trêve.



## XXVI. — LE RETOUR DE L'EXILÉ.

Sur le plateau le plus riant et le plus solitaire des collines Aricines, au sommet de la vineuse Genzano, s'ouvre une allée très-droite et très-longue, bordée d'une double rangée d'ormes touffus et conduisant à une large et belle esplanade, où s'élève le majestueux palais du duc Lorenzo Sforza. Les grandes proportions de cet édifice se réfléchissent dans le lac profond de Nemi. Sur le côté, se déroule et s'étend un magnifique jardin, où le duc trouve les plus douces récréations, et passe dans les plaisirs de la villégiature la plus grande partie de l'année au sein de sa belle et jeune famille ; il se plaît à le cultiver lui-même, plante les arbres, aligne les sentiers, dispose les parterres, l'om-

brage des haies, le cours des ruisseaux, les jets d'eau des fontaines, la structure des ponts et les cavités des grottes.

Le jardin s'étend horizontalement sur le plateau, puis s'incline doucement sur les premières pentes, se contourne dans le fond de la vallée, et se relève, hérissé d'arbres touffus et de rochers suspendus au-dessus du lac. Dans la partie du jardin qui s'étend en plaine, il y a de petits lacs entourés de noirs rochers, d'où jaillissent des eaux limpides, qui vont se perdre dans les gués, dans les étangs et dans les réservoirs. Les petits lacs sont animés par la présence des cygnes; les étangs sont peuplés de poissons, et au-dessus des réservoirs, des herbes aquatiques étendent çà et là des tapis de verdure; où brillent de frêles tiges, surmontées de gracieuses campanules de diverses nuances, semblables à de petites îles fleuries qui flottent et s'inclinent légèrement au doux souffle des brises descendues des sommets du Latium. A gauche, se trouve le verger, planté de toutes les espèces d'arbres à fruits, sous lesquels croissent en foule les groseilliers, les raisins d'Italie, les framboisiers et les fraisiers, qui répandent au loin un délicieux parfum; des bordures de thym, de menthe, de nard et de marjolaine entourent de belles pépinières d'abricotiers, d'amandiers, d'azeroliers, de cerisiers, de poiriers et de pommiers de toute saison : tout autour du verger courent des haies vertes et épaisses de lauriers sauvages, de tamarins, de rosiers et de sureaux, dans lesquelles sont disposés des enfoncements et des palis, où sont placés des bancs et des chaises, sur lesquels on peut s'asseoir et lire, tout en admirant les abeilles qui voltigent pour recueillir le suc des herbes aromatiques.

A droite, court un labyrinthe de détours gracieux : c'est la plus agréable partie du jardin. Il y a une infinité de détours et de pentes imprévues. Sur chaque monticule, s'élève un chêne vert, un if, un sapin, un mélèze, un pin échevelé de l'Ecosse, un large pin de la Virginie, un pin en para-

sol de la Calabre, un pin nouveau et à flocons de la Norwège. Au pied de ces arbres conifères, sont placés, en amphithéâtre, de petits vases où fleurissent des plantes étrangères, apportées des plages les plus lointaines pour embellir et récréer de leur aspect ces lieux enchantés. Les pentes vont aboutir à un petit plateau gracieux, dont le tour est orné de mélèzes, d'ormeaux et de sabines. Au fond, il y a un banc de gazon, là une cabane, là un jet d'eau ; et, quand vous croyez arriver à un lieu ouvert, vous vous trouvez sur la voûte profonde d'un bosquet, que vous vous étonnez de voir terminé par un préau de fin gazon, au milieu duquel jaillit une fontaine en un jet d'eau élevé, qui retombe en nappe de pluie fraîche sur le gazon vert et riant. Ce pré est divisé en cercles, en corbeilles, en massifs, en petits gradins ; dans lesquels naissent les plus belles fleurs qu'ait peintes la nature. Au fond, se dressent des sièges en fer fondu, entrelacés de sarments de vignes, de javelles de blé et de petites corbeilles d'osier et de genêt. Derrière les bancs, les lauriers blancs et roses, les camélias, les magnolias et les pivoines forment un brillant rideau. Le long des troncs des ormes antiques, des chênes et des tilleuls, grimpent de petites plantes erratiques, qui, s'accrochant par quelques-unes de leurs petites branches à l'écorce raboteuse, les entourent, les revêtent et les couvrent de fleurs : et c'est une pensée heureuse d'avoir ainsi donné un aspect gracieux à ces troncs nouveaux, qui eussent fait un contraste désagréable au milieu des charmes réunis de l'art et de la nature.

Avant de descendre la côte, il faut visiter les belles retraites, ménagées çà et là dans le jardin pour se reposer et s'amuser encore ; à la fraîcheur de l'ombrage, se joint le spectacle de colombiers, de volières, de chambrettes, de petits temples, et d'allées sombres, silencieuses, désertes. Là, un livre à la main, on peut passer les heures du milieu de la journée sans être importuné par un rayon de soleil. Mais rien n'est plus charmant que la petite montagne, qui



s'élève au milieu de cette plaine ; des sentiers en spirale, dont les bords sont toujours garnis de touffes odoriférantes de lavande, de petits citronniers, de buis et de myrte, conduisent au sommet d'où la vue découvre les monts Artémisiens, le lac de Nemi et la colline Pardo des Jacobins ; puis, au delà, Laurento, Ardea, Anzio, et, en bas, les collines de Lanuvio et le cap Circé, premier séjour des antiques Pélasges, où la reine Circé bâtit les môles cyclo péens, qui bravent les siècles pour conserver le témoignage de la civilisation ancienne et de la puissance de l'Italie (1).

Du jardin supérieur où règnent la grâce, l'éclat et la joie, on descend, par de petites trouées ouvertes dans le bois, dans des bas-fonds, où l'ombre épaisse des arbres, dont les rameaux s'entrelacent, se relient et se croissent en tous sens, fait peser sur l'âme une tristesse et une anxiété indéfinissables. Plus on s'avance, plus l'ombre s'épaissit, plus aussi le mystère de l'obscurité vous pousse à marcher en avant. Là, le coteau descend de crête en crête, tourne par saillies, par enfoncements, forme des cavernes et s'affaisse entre des escarpements, où se pose un pont gracieux de branches écorcées, tordues et noueuses, du haut duquel on distingue, à travers les intervalles, des ravins, des torrents et d'effroyables précipices. A côté de ce pont, sous un massif de chênes, il y a un ermitage, fait de fougère et de chaume, dont le mobilier se compose d'un petit banc et d'un lit de paille, sur lequel repose le moine, qui se plaît à contempler ces buissons de ronces, pendant des rochers, et ce lieu sauvage et escarpé,

(1) La colline Pardo des Jacobins est le coteau le plus élevé en face du sanctuaire de Notre-Dame de Galloro : il est garni de châtaigniers depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet, sur lequel les deux frères Jacobini bâtirent un Belvédère d'une admirable perspective. C'est là que l'excellentissime seigneur Camillo, ministre du commerce et des travaux publics, et le sieur Gaetano, architecte du grand pont construit entre l'Ariccia et Albano, viennent de temps en temps se récréer avec leurs amis. On ne peut, en vérité, trouver dans toute la campagne romaine une plus belle vue, et un plus vaste panorama : il comprend, en effet, le mont Soratte, l'île Ponza et le pourtour du Latium.

autour duquel domine un rocher creux grisâtre. Sur l'une de ses saillies, l'ermite a placé un escabeau, où il s'assied, silencieux et pensif, regarde, entre les pointes du roc, l'aigle et le vautour tournoyer en poursuivant les serpents, les saisir dans leurs serres et les emporter, frémissants et se repliant en mille anneaux sinueux, pour les écraser contre les angles de pierre.

Sur le point du bois, où l'inclinaison s'adoucit, et où les arbres sont plus rapprochés, on trouve çà et là des sièges pour le repos. Au bout d'un sentier, on voit un antre, et à l'extrémité d'une clairière, une terrasse qui domine le lac : là, sur la côte, apparaissent les ruines d'un vieux castel ; plus bas, ce sont des garennes et des grottes ; et, plus bas encore, des filets d'eau tombent, brisés et murmurants, et vont se réunir dans un bassin creux, où nagent en folâtrant des canards et des poules d'eau. Ailleurs, descendent, en méandres ombragés par des massifs de châtaigniers et de hêtres, les sentiers qui mènent au lac Nemi, qui s'enfonce comme un puits profond dans la gorge de l'antique volcan dont il remplit le cratère rocailleux. Il n'y a plus là de bords rians, de pentes douces et verdoyantes, de petits cailloux blancs sur lesquels murmure l'onde caressante et gazouilleuse ; mais des roseaux épais, des fougères hérissées, des débris de rochers et de grosses pierres, entre lesquels croissent des noisetiers noirs, qui épaississent de leur triste ombrage les eaux de ce sombre lac.

C'est sans doute au milieu des horreurs de la nature foudroyée, que devait s'élever, dans l'antiquité, l'autel sanglant de l'Hécate infernale, apportée par les anciens Pélagés des bords inhospitaliers de la cruelle Tauride. C'est ici que se trouvait le temple révérend de la Diane de Nemi, dont les cavernes ténébreuses rendaient des oracles effrayants aux races latines ; c'est ici que les prêtres accomplissaient leurs sacrifices horribles et immolaient des vierges palpitantes dont le sang innocent devait apaiser l'implacable Cynthie.

C'est encore ici, que s'avancait, frémissant et furieux, et sifflait en dardant sa triple langue, en vomissant la bave et la fumée, le serpent qui se nourrissait de chair humaine (4).

Oh ! pourquoi une sombre imagination me transporte-t-elle des charmes enchanteurs des vergers, des fleurs, des fontaines, des prairies, des solitudes agréables, des doux repos, des coteaux rians, des verdoyants ombrages et des délicieuses petites collines du jardin Césarini, pour me plonger et m'abîmer dans les images funestes des sacrifices sanglants, que l'on offrait jadis à la déesse de Nemi, précisément au milieu de tant de délices ? Tu l'as deviné, bienveillant lecteur ; toi qui te sens au cœur un amour pur et sincère pour notre malheureuse Italie, tu la vois, non plus parée des antiques beautés, qui en faisaient le plus délicieux jardin de l'univers, mais changée, par les prêtres cruels de la déesse des conspirations, en un sanglant théâtre de guerres meurtrières, d'atroces trahisons, d'exécrables assassinats, de brigandages audacieux, de fourberies effrontées, de désolation et de mort. Maintenant, le dénaturé Garibaldi, qui, au milieu des conspirations et des soulèvements de l'Amérique, *avait toujours dans la bouche et toujours dans le cœur l'Italie*, comme il l'écrivait aux conspirateurs italiens, le voilà qui s'embarque à Montevideo pour venir, avec sa funeste légion, prouver à l'Italie l'amour qu'elle lui inspire. Amour de carnage, de rapines, de sacrilèges, de massacres de prêtres, de renversements de

(1) Le temple et l'oracle de la Diane de Nemi sont bien connus. Les premiers Pélasges apportèrent son culte sur les bords du lac Aricino. La Diane du Némus était la triste Hécate des Enfers et elle s'appelait aussi Cynthia Eryciana. Les Grecs qui rapportaient tout à leur propre histoire, disaient qu'Oreste, fuyant les Furies implacables, avait apporté de la Tauroïde cette statue de Diane. D'autres disent qu'Hippolyte, fuyant la colère de Phèdre, emporté par ses chevaux effrayés à l'aspect du monstre marin, fut soustrait à ce danger par Diane, et placé dans le bois Aricino, à elle consacré ; que, pour cette raison, les chevaux n'avaient pu entrer dans le bois de Nemi, et qu'Hippolyte y était adoré sous le nom de Virbius. Sortons du domaine de la Fable et disons avec l'histoire que c'est ici que les Pélasges, avec le culte des Samothraces, apportèrent les rites cabiriques, et que l'Hécate de Nemi recevait un culte de sang humain.



villes, d'épouvantements pour les peuples, de larmes des mères, de regrets pour les épouses, d'angoisses pour les vierges, de confusion, de deuil et de terreur. Il vient; c'est pour faire payer à l'Italie les amertumes d'un exil qu'il s'est lui-même acheté par ses trahisons; c'est pour déverser sur les paisibles Etats de l'Italie les flots de haine, qu'il a amassés dans son cœur contre les autorités légitimes et surtout contre l'Eglise et le Vicaire de Jésus-Christ: c'est pour jeter Rome dans la terreur et les angoisses mortelles d'un siège prolongé par sa fureur, soutenu par son obstination, acharné par son désespoir, dans lequel on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'audace, de la témérité impie ou de la fureur d'un renégat qui, pour combattre le Christ, sacrifie sans peine sa vie.

Le vrai héros, digne d'un si beau nom, est noble et élevé dans ses projets, juste et droit dans ses moyens, magnanime dans ses résolutions, ferme, constant, intrépide, mais sage, prudent et discret dans ses œuvres. Garibaldi, dans toute sa vie, a déployé un esprit naturel capable de grandes choses; mais le vice l'a dénaturé, l'impiété l'a rabaissé, les fureurs de parti l'ont perverti: il pouvait être un brave et généreux soldat, il n'est qu'un sicaire, un chef de bandits et le fléau de tant de contrées fidèles de l'Italie. Ses partisans ont beau l'exalter, et enrichir son portrait des couleurs les plus brillantes, lui donner les noms d'amiral et de général; mais le fond du tableau est toujours la conspiration, la sédition, la guerre impie de conjurés hostiles à leur patrie.

La plus belle période de sa vie, parce qu'elle est pure, honnête et sans tache, c'est celle où il vivait de son travail du cabotage entre Rio-Janeiro et le cap Frio; c'est aussi celle qu'il passe, maintenant qu'il s'occupe à conduire, de Lima aux portes de la Chine, son bateau chargé de guano, pour engraisser les champs et les jardins des mandarins. Rome, toujours spirituelle et caustique, fait de bonnes pas-

quinades sur le maréchal de la *Colombina* : on compare la fiente des tourterelles et des pigeons du Pérou aux diamants de Golconde, aux perles de Comorin, aux rubis et aux escarboucles du Gange : on salue, on exalte le brave émule de l'illustre Oudinot, imitant les Romains de l'antiquité, Cincinnatus et Fabricius, qui, après les triomphes du Capitole, retournèrent à leurs champs pour donner le fourrage aux bœufs, engraisser leurs terres en friche, serrant d'une main la queue de la charrue, et de l'autre le mancheron, et chantant gaîment : « Autrefois, les grands hommes labouraient et engraisaient la terre. » On invite le *maréchal* à venir, avec son vaisseau amiral, transporter à Ostie sa noble marchandise pour engraisser les oliviers de Marino, de Tivoli et de Palestrina.

Romains, ah ! prenez garde : ne jouez pas avec le lion ; tout à l'heure, il se rappellera les étreintes qu'il vous a données quand vous étiez dans ses griffes. Priez plutôt, pour que les vents favorables des îles marquises, de l'archipel de Salomon et des îles des voleurs le conduisent toujours aux rivages de la Chine, sur une mer calme et seraine, et toujours le reconduisent aux plages de la Bolivie. Priez bien saint Pierre, si l'envie venait à Garibaldi de retourner, pauvre et déguenillé, à ses nasses et à son bachot, pour qu'il vende à bon prix ses fientes d'oiseaux, de poules et de pigeons sauvages ; car, si, par malheur, sa marchandise odorante ne plaisait pas et n'avait pas de débit, hélas ! il pourrait bien lui revenir l'idée de repasser sur le Corso, drapé sous sa tunique écarlate, que plus d'un d'entre vous s'empresserait de baiser avec d'amoureux transports.

En attendant, Lionello recommence à nous narrer les antiques prouesses de Garibaldi, et il veut, à tout prix, nous le donner pour un Scipion, qui, pendant qu'Annibal marchait sur Rome, fit voile sur Carthage et porta la guerre au sein du pays ennemi.

« Ainsi Garibaldi, dit Lionello dans ses *Mémoires*, appelé

à Montevideo, après la glorieuse journée de saint Antoine du Salto, imagina un projet téméraire et audacieux : Montevideo était serré de près par le général Oribe, qui brûlait de se venger de son expulsion de la charge de président ; et l'amiral Brown la bloquait avec l'armée de Rosas. Garibaldi tenait tête au premier ; il capturait les vaisseaux munis de vivres et de provisions d'armes ; il harcelait l'amiral par ses stratagèmes, ses courses, ses irruptions, ses embuscades, parfois se glissant sous ses bâtiments, pour y attacher du feu grégeois. L'amiral était réduit à lever l'ancre chaque nuit pour échapper aux surprises de ce rusé Italien. Bien des fois, après l'appel du soir, il dit : « Mes braves, cette nuit, il me faut dix hommes pour aller sur un ponton, glisser sur la mer à rames sourdes, nous loger entre les vaisseaux de Brown, entre le *Maypu* et l'*Echague*, et essayer de trouver leurs carènes. » Ou bien, il disait : « Voyons, qui de vous sera assez brave pour aller avec une touche, sous la poupe du capitaine, frotter du galipot et du phosphore et y mettre le feu ? » D'autres fois, couché à plat ventre avec Anzani et moi, il filait à fleur d'eau avec l'Ioletto, se glissait sous l'œil et sous la manivelle de l'ancre, essayait avec les limes d'entamer les anneaux des chaînons, ou de brûler les câbles, avec de l'eau forte, pour laisser ainsi le vaisseau désancré.

Cependant, Garibaldi, voyant qu'il ne pouvait réussir à faire déloger les bâtiments d'Oribe et la flotte de Brown, se présenta secrètement au conseil et dit : « Messieurs, voulez-vous être délivrés du siège ? Pour moi, je ne vois pas d'autre moyen que de me permettre de traverser avec la légion italienne jusqu'à Buénos-Ayres, pour descendre en silence dans le port, assaillir les gardes dans leur sommeil, parcourir la ville, nous précipiter sur la maison de Rosas, le prendre à l'improviste, le faire prisonnier, et délivrer cette noble cité de l'exécrable esclavage de ce Néron, qui triomphe dans le sang et les larmes des citoyens et se réjouit des angoisses, de l'épouvante et des gémissements de ses



victimes. Nous autres, armés de piques, de dagues et de pistolets, nous courrons en criant : « Mort à Rosas ! à la mort, à la mort, les ennemis de la liberté ! » Au milieu de ce tumulte, les plus intrépides bourgeois, fatigués de la servitude, se lèveront, se rassembleront, et résisteront à quiconque voudra s'opposer à l'entreprise. A la nouvelle imprévue, les assiégeants seront effrayés, ils accourront à Buénos-Ayres; ils la verront victorieuse et maîtresse d'elle-même, menacer terriblement ses ennemis. Ainsi se terminera une guerre longue, obstinée et cruelle ; autrement, Dieu sait quand on en verra la fin ! »

» L'aristocratie de Montevideo se regarda tout étonnée à cette proposition audacieuse, et ils ne l'acceptèrent pas résolument. Ils donnèrent des éloges au courage de Garibaldi, mais déclarèrent unanimement, que l'espérance du succès ne pouvait balancer, dans leur esprit, la crainte de perdre, avec lui et avec ses braves Italiens, le soutien et la gloire de cette guerre. Alors, se voyant arrêté dans une si glorieuse entreprise, Garibaldi voulut, d'assiégé se faire assiégeant; et ayant vu l'escadre de Rosas, prête à lever l'ancre, il arma à la hâte trois petits vaisseaux de huit canons et partit pour attaquer l'ennemi qui en avait quarante-quatre. Quand il démarra, l'escadre s'était élevée et avait ouvert ses voiles pour faire des évolutions et s'embarquer aux bouches de la Plata; mais apercevant les orientaux qui la poursuivaient avec ardeur, elle vira de bord, et pointa vers les Italiens. Toute la ville de Montevideo était accourue sur les murs, sur les boulevards, sur les terrasses et sur les toits; les marins des navires étrangers, stationnant dans le port, étaient montés sur les hunes, sur les colombières et sur les houssines pour voir ce combat ardent et inégal. Les vaisseaux se jetaient les uns contre les autres à pleines voiles : Garibaldi n'ignorait pas qu'il ne pouvait attaquer l'ennemi de front sous le feu si multiplié de tant de pièces d'artillerie ; il avait disposé la légion italienne pour s'élancer à l'abordage et assaillir l'ennemi à l'arme blanche : tous,

rangés en bataille sur les bords, nous tenions levés les grappins, les crochets, les filets, les tridents qui resplendissaient et miroitaient au soleil. Devant cette forêt hérissée de harpons, à l'éclat de ces armures formidables, le commandant de l'escadre argentine reconnut la redoutable division de Garibaldi, et sachant que ses légionnaires étaient des lions dans la bataille, au moment où la lutte allait s'engager, fit tout à coup un demi tour, prit le vent et esquiva le combat. Nous retournâmes avec Garibaldi en triomphe dans le port, au milieu des applaudissements des habitants et des saluts de félicitation de tous les pavillons étrangers.

» Garibaldi, avec notre légion, pouvait défier l'enfer. Il nous nommait à juste titre ses *Chevaliers sans peur*, et nos émules de la légion française nous appelaient les *diablos de Garibaldi*. Et, en effet, chacun de nous avait vu mille fois la mort en face sans trembler : la plupart étaient des brigands de terre et des corsaires de mer. Les premiers avaient fait, pendant de longues années, le métier de toreros dans les immenses réductions de San-Pablo, du Maragnon, du Rio-Colorado, et les interminables prairies de Mendoza et de Sant-Iago, où ils avaient couru des dangers inouïs, dans la chasse des taureaux et des vaches sauvages. Tous, à cheval, une pique à la main, la hampe plantée dans l'étrier et un bouclier au bras gauche, ils tiennent de la main droite une longue corde à nœud coulant ; quand ils voient, dans l'herbe grande et touffue du pâturage, poindre les cornes du taureau, ils mettent le cheval au galop, et jettent avec adresse le nœud qui prend la corne et la serre. Le taureau se sentant serré, baisse la tête jusqu'à terre, frappe des jambes, mugit, souffle, écume, jette du feu de ses yeux effarés, et se met tout en convulsions et en efforts furieux ; mais le torero, qui a le bout de la corde noué à l'arçon, voltige rapidement autour de la bête, et en l'entourant, il l'attire à lui, jusqu'à ce que, saisissant l'occasion favorable, il la frappe de sa pique au cœur et la renverse mourante sur le sol.

» Cette chasse est pénible et fatigante : car, parfois le taureau en furie les assaille de flanc, et s'il atteint le cheval de sa corne, il l'éventre, et le cavalier est jeté par terre; ce qui nécessite des tours d'escrime, rapides et instantanés pour prévenir l'attaque du taureau, le blesser au flanc, dans le ventre ou au front, et ensuite l'achever.

» D'autres de nos compagnons étaient des chasseurs de tigres, de panthères et de lions, dans les îles de Borneo, de Timor, et dans les forêts de Macassar, dans les Moluques. Un seul dans les bois de Bakanlang, de Bezuki et de Sumanap dans l'île de Java, tua plus de vingt tigres royaux; il en portait des traces hideuses sur son visage qui était effrayant à voir : assailli à l'improviste par un tigre furieux, un coup de griffe lui avait enfoncé la tempe gauche, et déchiré la joue et l'oreille : il eut le courage de tirer de sa ceinture son *krist*, un poignard javanais, et d'en frapper l'animal au cœur. La bête cruelle avait déjà pris son épaule dans les dents et les lui avait enfoncées jusqu'aux os, mais, atteinte par la lame froide, elle ouvrit la bouche, poussa un soupir et fit un bond extraordinaire; l'intrépide chasseur, malgré son horrible blessure, l'attaqua de côté, lui frappa deux autres coups aux poumons et l'étendit morte. Hardi au-delà de toute expression, il attendait l'animal de pied ferme; et, quand il voyait l'animal baisser la tête pour s'élancer sur lui, il lui tirait un coup de fusil à la cervelle et le renversait raide mort.

» Nous en avons aussi, dans la brigade, quelques-uns qui avaient passé plusieurs années dans les chaudes contrées de la Cafrerie, de la Sénégambie, de la Guinée et du Congo pour la traite des nègres; ils parcouraient les déserts et les forêts sur la trace des Africains sauvages, et achetaient des prisonniers de guerre, s'avançaient sous ces soleils ardents jusqu'à Tombouctou, dans le Sudan, et à Sokatoo avec d'incroyables fatigues et dans le péril continu de rencontrer des serpents et des bêtes féroces. Bien



des fois, ils n'avaient échappés aux griffes de la hyène, qu'en grimpant rapidement sur un cocotier ou un palmier. Alors, du côté du désert, ils voyaient s'avancer en longs replis, sifflant et la tête droite, les yeux ardents et la gueule béante, un serpent boa de vingt-pieds, gros comme un mât, se dirigeant vers l'arbre qui leur servait de refuge. La hyène tournait près de l'arbre, poussait des cris, aiguissait ses griffes, faisait des bonds, tressaillant à l'appât de la chair et du sang. A l'arrivée de l'immense reptile, ils engagèrent la bataille entre eux. La hyène, furieuse, tournoie le front levé, attaque par des morsures, et manœuvre des pattes pour déchirer. Le boa se dresse, forme le demi-cercle en arrière, se dénoue, s'étend et lance la tête pour passer sous le ventre de la hyène, qui tourne aussi, fait des bonds en arrière, en avant et de côté pour échapper aux étreintes du boa. Fatiguée, écumante et tremblante, elle cherche à regagner la forêt, mais en quatre bonds elle est rejointe par le boa, qui lui donne des coups de queue et la serre de près ; la hyène, embarrassée, se tord pour mordre la queue du boa, le reptile s'abat sur elle, l'entoure de ses anneaux étroits, et, en un clin d'œil, les deux animaux font un seul et même groupe. La hyène, étouffée, hurle, vomit du sang et de la bave, ouvre la gueule dans toute sa largeur, et menace de ses yeux qui lui sortent de la tête, jusqu'à ce qu'enfin, serrée par tant de replis, épuisée par tant de morsures, tenaillée de toutes parts, ses os craquent et se déboitent, ses muscles s'aplatissent ; elle s'allonge et se rétrécit tout entière comme une pâte molle. Alors le boa se déroule, s'étend comme une longue poutre, saisit la tête, la suce et finit par engloutir toute la hyène. Après ce cruel repas, il reste alourdi et sommeillant ; les chasseurs descendent de l'arbre, et, avec la pointe d'une lance, le percent, l'écorchent et emportent la peau.

» Quelques-uns de nos légionnaires avaient fait le métier de contrebandier dans les Indes : d'autres assaillaient les caravanes, qui dégorgeaient des montagnes de la Guyane

et de la Colombie, descendent dans le Pérou; d'autres encore avaient été baleiniers ou corsaires; tous étaient courageux et intrépides. Garibaldi, seul, avait le pouvoir de dominer par un regard ces hommes hardis, timides sous ses ordres comme des agneaux, et doux comme le chien devant son maître. Il était auprès d'eux, ce qu'était Van Hamburg avec ses lions, ses tigres et ses léopards, qui tremblaient sous son regard, oubliaient leurs propres forces, palpitaient dans leurs cages et se retiraient dans un coin, comme s'ils avaient eu devant eux le génie de la mort. Garibaldi tenait dans sa main le frein de ces âmes audacieuses, et il savait le raccourcir ou l'allonger au besoin. Toujours noble, grave, solennel dans la voix, dans le geste et dans la parole, ses cruels soldats l'aimaient et le vénéraient comme un Dieu; sa parole était toujours obéie, et d'un clin d'œil il se faisait comprendre. Telle était la légion de Garibaldi, quand arrivèrent à Montevideo les premiers bruits des mouvements de l'Italie et des espérances de liberté.

» Insensiblement, sans que l'on pût en deviner la cause, qui resta toujours un mystère pour ses amis les plus intimes, il se vit tout à coup tenant en main les rênes du gouvernement de Montevideo, et tous les pouvoirs de la république : il était roi, juge, général, amiral; ou, pour le dire en un mot, Dictateur.

» Montevideo s'éveilla effrayée; les citoyens croyaient avoir la hache sur le cou; le général Rivera, commandant de l'armée, ouvrit les yeux, et vit au-dessus de lui ce terrible aventurier qui le regardait et se taisait. La légion française jeta un cri de dédain, elle menaçait et frémissait; les bandes armées des nègres allaient se révolter; la légion italienne faisait semblant de n'avoir pas pris part à cette œuvre : ce fut comme le rêve d'un accès de fièvre, qui s'évanouit au premier souffle de la brise matinale, et Garibaldi redevient soldat comme devant.

» Y eut-il préméditation, concert, surprise ? Il est certain que lord Howden, qui avait été envoyé par le gouvernement anglais pour pacifier les républiques de la Plata, lui avait proposé de licencier la légion italienne, comme étant, à son avis, le foyer principal de la guerre. Garibaldi refusa absolument. Cette dictature, tombée comme la foudre sur Montevideo, servit-elle à montrer la puissance que l'on voulait abattre avec deux mots de l'Angleterre ? Ou bien, fut-ce la passion du commandement dans Garibaldi ? Jusqu'alors il s'était contenté du métier de soldat, et comme la solde des légionnaires était trouvée insuffisante, Garibaldi s'en occupait secrètement, pendant que François Agell présentait ses réclamations au ministre de la guerre Pacheco y Obes, disant que c'était une honte pour la république de ne pas accorder un meilleur traitement aux chefs et aux soldats. Le ministre lui envoya, par son secrétaire Torres, cent pataques (500 francs) ; mais Garibaldi n'en accepta que cinquante, en demandant que le reste fût donné à une veuve qui en avait plus besoin que lui. Mais, comment se vit-il tout d'un coup maître de la république orientale (1) ?

» Cependant, comme je l'ai dit plus haut, la renommée des libertés italiennes volait sur les ailes des vents à travers l'Atlantique, et se répandait, brillante et parfumée, dans les ports de l'Amérique. Tous les exilés en savouraient avidement les parfums, comme le passager, longtemps enfermé dans le fond de cale d'un navire, monte sur le pont et dilate ses poumons aux vents frais, qui soufflent entre les haubans et gonflent le sein des voiles.

(1) Les Mazziniens exaltent Garibaldi comme contempteur, magnanime de toute dignité, et surtout des grandeurs et des richesses. Mais ces vertus antiques sont souvent dans leur bouche et sous leur plume, mais fort peu dans leur cœur, et n'ont ni feu ni force dans leurs œuvres. Quand ils ont réussi à se saisir des rênes du gouvernement, ils oublient leur modération et leur tempérance. Nous l'avons bien vu dans Giuseppe Mazzini, qui s'adjugea la prééminence dans Rome, et s'en fit le dictateur, le roi et le tyran. Garibaldi sauta à pieds joints les degrés de la dictature dans la république Orientale. Nous sommes témoins, depuis cinq ans, du jeu que jouent dans le Piémont ces amants passionnés de la liberté.



A partir de ce moment, Garibaldi, jusque là taciturne, solitaire et mélancolique, se rasséréna, son grand front s'éclaircissait, ses lèvres laissaient errer un doux sourire, la joie transpirait dans toute sa démarche, il n'était plus absorbé que dans une sorte de ravissement. Dans ces moments d'extase, parfois me trouvant avec lui sur les saillies du vaisseau, il s'arrêtait subitement, me frappait sur l'épaule et me disait : « Lionello, est-ce que tu ne sens pas venir de l'Italie un parfum de liberté qui nous ravive ? Le sens-tu, toi ? Moi, moi ! je l'aspire avec bonheur, avec ivresse, à larges poumons ! »

» Mais, voici que des lettres des frères arrivent en foule de Nice, de Gênes, de Livourne et de Naples. Les Piémontais, réfugiés en France, étaient rentrés à Turin, et soufflaient la flamme au cœur ardent de Charles-Albert. Ceux de Rome s'avançaient hardiment vers le Capitole. Mazzini jetait le feu dans chaque phrase, il écrivait : « Garibaldi, les sots constitutionnels griffonnent de petites constitutions à la parisienne ; ils se copient l'un l'autre, comme les modistes de province qui contrefont celles de la ville. Ridicules personnages ! ils veulent unir liberté et roi, liberté et Eglise. La liberté est une, elle est Dieu par elle-même. Garibaldi, toi seul tu peux me comprendre. Viens, et nous dirigerons ces imbéciles. »

» Garibaldi ne délibère pas. Il sait que Mazzini veut Rome, que tant que la croix n'aura pas fait place au bonnet phrygien sur le Vatican, l'Italie ne sera jamais libre. Il montre le Capitole, il fait sonner à grandes volées la valeur romaine, les gloires antiques, le génie des peuples latins, pour étourdir les badauds ; mais sa pensée est plus vaste et plus cachée : tant qu'on n'aura pas extirpé de Rome le pape et le Christ, le Capitole ne sera jamais rendu à Quirinus.

» Otez le nid, la colombe est sans asile : arrachez de Rome, jusqu'aux racines, l'arbre de la Croix, alors fleurira

l'arbre de la liberté ! Voilà le grand mystère de Mazzini. Toutes ses opérations tendent à ce but capital et suprême. Ni Mazzini, ni sa secte n'auront jamais de repos qu'ils ne l'aient atteint. Garibaldi, qui était avec moi dans le grand secret, me dit un jour :

» — Lionello, pour seconder les saintes pensées de Mazzini, il faut que je sonde le gué, comme j'ai fait en 1833, quand j'entrai dans la marine royale de Charles-Albert pour propager secrètement la démocratie dans la marine sarde. Maintenant, nous devons nous offrir en aide au pape pour mieux préparer aux frères la voie de Rome. Si le pape nous accueille, nous agirons comme des braves, je te le promets.

» Il écrivit, le 12 octobre, à Mgr Bedini, alors internonce à Rio-Janeiro :

« Si ces bras, quelque peu exercés au métier des armes, peuvent être agréables à Sa Sainteté, nous les mettrons bien volontiers à l'œuvre, au service de celui qui sert si bien l'Eglise et la patrie. Pour soutenir l'œuvre réparatrice de Pie IX, nous nous estimerons heureux, nous et nos compagnons, au nom desquels nous parlons, s'il nous est donné de pouvoir verser notre sang (1). »

» L'internonce lui répondit en termes un peu vagues dans une lettre fort polie, ainsi terminée : « Que les Italiens, qui se trouvent sous votre direction, soient toujours dignes du nom qui les honore et du sang qui les anime (2) ! »

(1) On a vu comment ont travaillé au service du souverain Pontife ces bras que lui offrait Garibaldi, et comment il s'est cru heureux de pouvoir verser son sang pour soutenir l'œuvre réparatrice de Sa Sainteté. Il voulait parler sans doute du pape Mazzini, pour lequel il a fait verser, sur le Janicule, non pas seulement le sang de sa légion, mais le sang valeureux de tant de pauvres jeunes gens, tristement égarés.

(2) Oh ! certainement ; le nom des Garibaldiens fut honoré dans Rome. On en conserve le souvenir dans l'Érnie, dans la Marittima, dans l'Ombrie, dans les Marches et dans la Toscane orientale. A ce seul souvenir, le cœur bat à une foule de vierges et d'épouses,

» Garibaldi sentit, sous la forme polie d'un langage cultivé, une odeur rance, qui n'avait rien de commun avec la régénération italienne; tandis que les lettres des frères mazziniens étaient tout embaumées à larges doses des arômes suaves d'une liberté vierge, comme l'haleine d'une jeune fille, dans la fleur de son troisième lustre. Il me prit à part et me dit : « Le prêtre est prêtre partout : ils aspirent après la liberté des enfants de Dieu, et nous après la liberté des enfants de l'Italie. Oh ! le nonce pense-t-il que nous ayons des ailes de colombe pour voler tout d'un trait au delà des mers ? Ce ne sont pas de belles paroles, mais des écus sonnants, qu'il nous faut pour passer l'Atlantique, et nos soldats ne se nourrissent pas d'oraisons jaculatoires, ni se s'habillent avec des indulgences. De l'argent, et nous aurons des frères. »

» Son appel fut entendu. Tous les partisans de la liberté furent généreux. Garibaldi ne manqua pas d'argent, et il put s'entourer d'une phalange de plus de trois cents braves, les plus téméraires et les plus braves. Le seul Gênois, Stefano Antonini, nous donna plus de trente mille livres et beaucoup dépassèrent leurs moyens dans leurs dons ; les caisses de la Jeune-Italie ne furent pas avares non plus ; de bonnes traites nous arrivèrent de Gênes et de Livourne. Avec cet argent, Garibaldi put vêtir à neuf et de bon drap ses compagnons d'armes ; il leur fournit des capes et des guêtres à la Torera, des chapeaux à la Bolivar, des hauts de chausse très-larges, des chaussures à lacets de cuir, une tunique écarlate avec une grande bande de soie au travers, un burnous de bédouin et un sabre au côté. Il acheta à bon

qui tombent en syncope, et il faut courir chercher au pharmacien une liqueur anodine : celles qui devinrent malades et qui moururent d'épouvante en sont autant de preuves, comme celles qui pleurent encore un père, un époux, un frère, et qui virent leurs maisons saccagées ou brûlées. Quel beau nom, en effet ! A-t-on jamais vu plus douce physionomie, des traits plus suaves et plus délicats ? Vraiment ! il y a de quoi se laisser attendrir. Pour les revoir, il n'est ni Romain, ni Romaine, qui ne ferait tous les sacrifices et qui, pour jouir encore d'un plaisir si doux, ne donnerait jusqu'à la coupole de Saint-Pierre.



marché de caparaçons et des selles montées, avec deux sacoches tissues et emmaillées par les sauvages, lesquelles placées en groupe renferment, d'un côté, le bagage, et, de l'autre, la victuaille pour le soldat et l'avoine pour le cheval, quand on va en campagne. Ces préparatifs terminés, il descendit au port, s'entendit avec le capitaine de l'Esperanza et appareilla son navire à ses frais. Il stipula que le pavillon arboré serait celui de l'Italie : rouge, blanc et vert, comme emblème de la patrie libre, qui a le droit de déployer aux vents les glorieuses couleurs de sa résurrection.

» Mais le départ pour l'Italie, qui était le vœu ardent de Garibaldi depuis quatorze ans, ne devait pas s'effectuer sans difficulté : il était contraire aux intérêts des Orientaux et à la politique des personnes étrangères. Montevideo s'attristait de perdre le bras et le conseil de cet intrépide Italien ; les commandants des flottes européennes, craignant peut-être que cette poignée de braves, sous prétexte d'aller défendre l'indépendance italienne, ne fit quelque soulèvement sur les côtes ou dans les Antilles, suscitaient des causes de retard. Ils persistèrent à le retenir, jusqu'à ce qu'ils eussent fait parvenir de secrètes informations au Brésil, à la Guyane, à Maracaïbo dans la Colombie, à Guatemala, à Cuba et à la Jamaïque. Furieux de ce retard, Garibaldi fit si bien qu'il obtint des Anglais de l'argent et la permission de partir.

» Lorsque tout fut prêt, les négociants italiens, surtout les exilés, se sentirent comme inondés de mille sentiments contraires de joie, d'espérance, d'envie et de regrets amers de devoir rester si loin de leur douce Italie : Francesco Gaggini, de Gênes, fit un coup de tête étonnant, il abandonna son riche commerce, ses heureuses spéculations en train, le fruit pénible de vingt années de travail et il voulut s'engager comme soldat pour venir faire la guerre de la liberté en Italie. Au jour du départ, le navire l'Esperanza était en fête, orné de l'orillanme et des pavillons de toutes

les nations, excepté de l'Autriche, et surmontés du grand drapeau tricolore de l'Italie. En l'apercevant du môle et des quais, les exilés italiens se jetèrent à genoux et se prosternèrent, adorant dans ce drapeau la liberté et l'indépendance de l'Italie, puis, élevant les mains, ils s'écrièrent d'une voix suppliante :

» — Oh ! divine enseigne, du haut siège où tu déploies la gloire de l'Italie, jette un regard de compassion sur les exilés qui t'invoquent, qui te reconnaissent pour leur espérance, leur soutien, leur suprême et immortelle félicité. Ils n'adorent que toi, ils se consacrent à toi ; tu es l'unique Dieu de leur cœur, de leurs affections, de leurs pensées. Va, et conduis avec orgueil, ces aventuriers d'élite : ils l'arboreront sur les tours du tyran exécré. Vole, et, triomphant des Alpes maritimes aux Alpes juliennes, domine comme une reine sur le Capitole, resplendis sur la frontière de Lylibée et de l'Elma, rayonne sur toute la Trinacrie. Sois ta Providence à toi-même ; sillonne, joyeuse, l'Océan, qui, révérançant ta puissante divinité, te conduira, calme et docile, aux ports d'Italie (1).

» Au moment de lever l'ancre, tous les exilés restant, faute d'argent ou pour d'autres motifs, poussèrent un grand cri de joie, agitèrent leurs mouchoirs blancs, firent des signes de tête et de mains, en applaudissant avec transport. Nous, tournés vers Montevideo, nous répondions aux saluts de nos amis, nous leur envoyions des baisers et nous recevions leurs vœux, jusqu'à ce que le vaisseau ayant déployé

(1) Ces phrases sacrilèges, ils les répètent sur tous les tons. Il est évident qu'ils n'ont pas d'autre Dieu que la liberté et l'indépendance de l'Italie : nouveau Dieu, dont ils se nomment eux-mêmes les ministres pour dominer, *libres et indépendants*, sur les peuples *esclaves et opprimés*, pour arracher de leur sein leur Dieu Créateur et Rédempteur, la paix et la liberté de la famille, et même l'argent de leur bourse. Pour mieux tromper leur ignorance, ils concentrent la patrie dans le peuple et en font un dieu. Le peuple ne s'aperçoit pas que ce dieu est lié à la chaîne des démagogues, que c'est un dieu trompé, insulté, volé, qu'on laisse, après l'avoir dépouillé, en proie de sa misère et mourant de faim. Le Dieu du ciel les nourrit et pourvoit à leurs besoins : le dieu-patrie les dépouille et les raille.

les petites voiles des deux mâts et les antennes, une brise fraîche nous eût poussés à l'embouchure de la Plata. Là, nous fendîmes les grandes vagues de l'Océan, qui s'abattaient sur cet immense fleuve; nous ouvrîmes les grandes voiles à un vigoureux vent d'ouest, et nous gagnâmes le large dans les premiers jours d'avril 1848.

» Le vent nous fut favorable jusque vers le *Port Allègre*, mais ensuite il nous poussa de flanc et souvent de derrière, jusqu'aux approches du tropique méridional, où il tomba tout à fait, de sorte qu'avant d'arriver à la ligne, nous fûmes presque toujours dans un calme accablant, qui corrompait l'eau et le biscuit, et nous attristait vivement dans l'ardeur qui nous poussait à arriver bientôt pour chasser le Croate de l'Italie. Que de fois, après le coucher du soleil, Garibaldi montait sur le pont ! et, regardant vers l'Italie à l'heure où le calme du crépuscule fait naître dans l'ame du navigateur des pensées mélancoliques :

» — Lionello, me disait-il, je crains que nous n'arrivions trop tard à la sainte entreprise ; les Italiens sont là, sur les champs de la Lombardie, et nous n'avons pas un souffle de vent, et nous sommes ici cloués sur l'Atlantique !

» Il se frottait le front comme un homme qui caresse une grande pensée et il disait :

» — Lionello, si nous trouvons l'œuvre de la liberté déjà commencée, notre bras l'achèvera.

» Ce fut précisément pour me soustraire aux ennuis de ce calme plat, que je me mis à écrire ces mémoires. La plupart du temps, seul dans ma chambrette, travaillé par le ver rongeur du remords, en proie à la douleur d'avoir perdu tant d'années et tant de richesses, d'avoir trahi indignement tant d'amitiés, d'avoir été moi-même victime de tant de trahisons, toujours en contradiction avec moi-même, je repassai dans l'amertume de mon ame tous les



souvenirs de ma triste existence. Quand j'en relis quelques chapitres, mes cheveux se dressent sur la tête : je n'ai connu la vertu que pour la fouler aux pieds ; tous les sentiments généreux déposés dans mon cœur, je les ai étouffés ; ma noblesse, je l'ai souillée par d'indignes bassesses, je l'ai déshonorée par mille crimes, je l'ai avilie par de honteuses turpitudes. Oh ! Giuseppina, est-ce que tu vis encore ? Ah ! si tu es encore sur la terre, tu ne peux penser à moi, sans rougir d'un tel frère ; sans doute, tu ne parles plus jamais de moi aux parents, aux amis de la famille, qui doivent me mépriser comme un exécrationnable conspirateur ; à tes enfants, peut-être, tu caches mon nom et mon existence pour leur épargner la honte d'avoir un oncle aventurier et corsaire. Quand tu passes devant le palais paternel, tombé peut-être entre les mains de quelque juif, tu baisses les yeux, pour ne pas voir les armes de notre famille déchue, ni ces fenêtres qui, à notre naissance, nous donnèrent les premiers rayons du soleil et nous firent respirer les premiers souffles de l'air vital. Giuseppina, je vais en Italie ; et, peut-être, ne pourrais-je pas te voir, et, si je le pouvais, comment me présenter devant toi ?

» Jeunes gens de l'Italie, si ces Mémoires viennent à tomber un jour entre vos mains, qu'ils vous soient une leçon contre les illusions, les embûches et les séductions de faux amis, ou plutôt d'assassins qui anéantiraient votre bonheur ! C'est de là que proviennent mes égarements : parmi les causes qui conduisent les grands seigneurs à la ruine, je place, en première ligne, le système cruel qui nous refuse, avec l'éducation publique, de solides enseignements et l'initiation pratique aux affections humaines ; ce système qui nous condamne à la vie timide et mesquine du foyer domestique, qui nous empêche de nourrir des pensées fortes, qui nous rend esclaves de valets et de servantes dominant de toute leur arrogance notre ignorance et notre faiblesse !

» Toi, qui me liras, aie pitié de moi, si tu as bon cœur. Compatis à mes malheurs, et, pour comble de générosité, répands une larme sur ma tombe. J'éprouvé une lassitude de la vie qui m'accable, et je n'ai pas la religion pour me reconforter, ni l'espérance des âmes pieuses qui souffrent avec patience, parce qu'elles savent qu'au delà de la vie les attend une jouissance ineffable, éternelle. Les sociétés secrètes ont dénaturé les heureuses inclinations de mon cœur : des serments exécrables l'ont rendu cruel ; des rites sacrilèges, impies, des vices infâmes, un éternel remords le déchirent, l'épouvantent et le désespèrent.

» Parmi tant d'autres pensées, il en est une encore qui me console, c'est la pensée d'une larme de compassion sur moi : l'homme est ainsi fait ! Je me dis : « Le pauvre Lionello a trouvé un bon cœur, qui ne l'a pas maudit, qui lui a donné un soupir et une larme. Giuseppina, ma douce sœur, cette larme, me la donneras-tu ? Donne-la-moi, Giuseppina, et sois heureuse ! »

---

## XVII. — LE DERNIER CRIME.

Ces dernières paroles avaient profondément ému la petite assemblée. Alisa ne se borna pas à donner une larme à Lionello, elle pleura pendant tout le trajet des tilleuls à sa chambrette. Là, elle se mit à genoux devant la Madone et répandit devant elle ses larmes, ses prières et sa reconnaissance pour la grâce, qui avait retiré Aser de l'abîme horrible des sociétés secrètes et l'avait amené au bain régénérateur dans le sang de Jésus.

— Oh ! mère sainte, disait la jeune fille, qui pourra jamais

pénétrer dans les profonds et inaccessibles mystères de la bonté de Dieu : il parle doucement au cœur de tous les hommes, il veut que tous se sauvent et participent à ses infinies miséricordes. Heureux celui qui l'écoute, quand elle frappe à la porte de son cœur ; douce et miséricordieuse, elle y entre, le couvre de baisers et de caresses, elle le lave, le purifie et l'embellit, elle efface les ténèbres et l'horreur, elle en fait un paradis de grâce, de beauté et de resplendissante lumière. Or, que serait devenu Aser, ma bonne mère, si vous n'aviez pas laissé tomber sur lui un regard de votre amour maternel, et s'il n'avait pas correspondu docilement à votre tendre invitation ? Il était sur la même pente que Lionello, et, comme lui, il se serait précipité dans le gouffre !

Pendant qu'Alisa se relevait, et essuyait ses larmes, l'innocente Lodoïska entra, et, la voyant pleurer, elle eut peur et elle lui demanda en sanglotant aussi :

— Alisa, qu'est-ce que tu as ? pourquoi pleures-tu ?

Alisa la baisa au front, lui prit la tête dans les deux mains, et lui dit :

— Rien, rien, ma belle enfant : disons un *Ave* à la Madone et viens faire ta lecture, parce que ce soir nous allons pêcher en barque sur le lac.

Et la bonne Lodoïska fit un petit saut de joie et entra dans la chambre d'étude.

Le lendemain, on descendit, après le dîner, comme d'habitude, et l'on s'assit à l'ombre. Mimo n'avait pas apporté les Mémoires de Lionello : aussi Alisa d'abord et tous les autres, qui désiraient vivement en voir la fin :

— Oh ! pourquoi, s'écrièrent-ils, n'as-tu pas apporté le livre ? Termine-t-il ainsi brusquement, au moment où il excite tant la curiosité d'entendre les derniers événements de sa vie ?



— Je pense, dit Mimo, que Lionello avait bien l'intention de continuer, s'il n'avait pas mis tant de hâte à se brûler la cervelle ; mais le manuscrit contient quelques feuilles volantes de notes qu'il prenait de temps en temps, se réservant de leur donner ultérieurement de plus longs développements, comme dans les Mémoires qui précèdent. Après la touchante allocution à sa sœur, qu'il aime encore si tendrement, le livre ne contient plus que cette dernière note : « Ce livre a été écrit jusqu'ici, sur l'Océan Atlantique, le 29 mai 1848, au 40° degré de latitude boréale, sous le méridien des îles Açores, au soir, au moment où la cloche sonne la première veille de bord. »

— Et pourras-tu, dit Alisa, avide d'en savoir davantage, nous mettre au courant des dernières aventures de Lionello ?

— Les notes ne sont pas toutes si petites : il y a des traits détachés et des fragments relatifs aux faits que nous avons lus dans les journaux avec d'autres renseignements très-exacts, qu'Aldobrando nous a envoyés de Rome. La première note est du deux juin ; voici ce qu'elle rapporte : « L'Esperanza, ayant vu de loin un vaisseau, Garibaldi monta au gabier et reconnut la croix blanche de Savoie : il prit son porte-voix et le hêla pour qu'il s'approchât en disant : « Italiens. » Le capitaine du brigantin répondit : « Gênes. Qui êtes-vous ? » L'Esperanza mit à la cape, le Génois vira de bord et fila droit vers nous. On mit les chaloupes à l'eau, et Garibaldi, accompagné d'Anzani, de Gaggini et de moi, alla parlementer avec le capitaine, qui nous raconta la révolution de Paris, la chute de Louis-Philippe, les mouvements de Vienne, les soulèvements de Milan, de toute la Lombardie et de la Vénétie, le drapeau de la liberté et de l'indépendance italienne arboré partout depuis Naples jusqu'aux Alpes, le roi Charles-Albert venu au secours des Lombards, la bataille de Goito, l'assaut de Peschiera, les espérances d'exterminer le Croate et de le refouler au-delà

du Brenner et du Tagliamento. Transports de joie de Garibaldi et des Italiens. Fêtes et toasts célébrés à bord de l'Esperanza. Navigation de la Méditerranée. »

— Nous avons déjà vu, dit don Balthasar, dans les gazettes liguriennes, l'annonce de l'arrivée de Garibaldi vers le 17 juin, apportée par un navire génois qui avait croisé l'Esperanza dans la traversée. Le bruit se confirma et s'en répandit bientôt à Gênes. Nous fûmes informés, comme d'un grand événement, que Garibaldi avait débarqué à Nice le 21 juin, et que là, après tant d'années d'exil, il embrassa sa mère, sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir en Italie avant lui, pendant la période des retards qu'on lui faisait subir à Montevideo, pour ne pas les exposer aux chances d'un combat dans le cas où quelque croiseur russe ou espagnol viendrait à lui disputer le passage.

» A Nice, les jeunes Mazziniens lui firent une grande fête, ils le regardaient et le vantaient comme un héros. Mais les gens de bien et de bon sens, qui sont en grand nombre dans cette ville agréable et polie, ne virent en lui qu'un conspirateur, un corsaire et un chef de brigands, et ne daignèrent même pas le saluer. Ce qui dut prouver à Garibaldi que la race des hommes sensés n'avait pas disparu de l'Italie, et que des hommes aveuglés, corrompus ou séduits, ne forment pas la masse du peuple et moins encore la nation. Il en vit la confirmation quand, s'étant remis en mer sur l'Esperanza pour débarquer à Gênes, il se vit applaudi et acclamé par une bande de jeunes écervelés et de républicains de la Jeune-Italie, tandis qu'au contraire les bons et honnêtes bourgeois le regardaient avec indifférence, sinon avec horreur. »

— Cependant, dit Alisa, les journaux de l'Italie firent grand tapage de l'arrivée de Garibaldi à Gênes ?

— Oui, répartit don Balthasar, notamment quand ses

pirates s'emparèrent du magnifique local des Exercices-Spirituels à Carignan, qui est un superbe palais : les grands escaliers, les salles, les distributions d'eau à tous les étages, les piliers de marbre, les longs corridors, les appartements d'où la vue comprend le Bisignano, toute la partie orientale de la ville, les chantiers maritimes et le port, forment peut-être le plus beau spectacle et le site le plus pittoresque de l'Italie. Là, plusieurs fois l'année, il y a des retraites pour le clergé ; et, durant le carême, la noblesse génoise y vient, loin du tumulte du monde, dans le silence et la solitude, retremper son esprit dans la méditation des vérités éternelles, pour pratiquer avec plus d'ardeur les vertus propres à l'état et à la condition de chacun. Or, ces cellules, témoins de tant d'aspirations ardentes vers Dieu, de tant de larmes de repentir, de tant de généreux propos, de tant de combats et de triomphes, de tant de craintes et d'espérances, où Dieu dans le secret des cœurs faisait descendre des lumières et des grâces ineffables, ces cellules furent par ces scélérats souillées de toutes les abominations. Ces jardins retirés, ces solitaires retraites, ces oratoires où retentissait la parole sainte, où habitait le Dieu de l'Eucharistie, et qui ouvraient aux pécheurs les sources de la miséricorde, devinrent un lupanar de prostituées, retentissant des débauches et des orgies, où, fatigués de leurs excès, ils s'endormaient en rêvant de carnages et de rapines dont ils devaient encore désoler l'Italie, au nom de la liberté et de l'indépendance.

Mimo continua son récit : « Pendant que les âmes pieuses faisaient leurs saints exercices à Carignan, Garibaldi courut à Turin offrir ses services aux ministres, pour la délivrance des Lombards, mais ils savaient que, pour donner la chasse au vieux lion de Radetzky, il fallait d'autres hommes que des baleiniers, des toreri, des voleurs de terre et de mer, mais plutôt une milice disciplinée, sobre et vaillante, avec des généraux expérimentés dans le métier de la guerre ; ils jetèrent à Garibaldi un regard de dédain



et lui dirent : « Le roi est au camp de Roverbella, allez-lui parler. » Garibaldi, vexé de ce froid accueil, alla trouver le roi, s'inclina en sa présence et se dévoua à son service. Le roi l'accueillit avec bonté, et le congédia avec douceur. Garibaldi ne savait comment expliquer ce refus ; il s'imaginait que Radetzky n'était qu'un taureau des prairies de Rio-Grande, qu'il s'agissait tout simplement de saisir à la corne avec le lacet pour le renverser ensuite d'un coup de grosse lance. »

— Vous plaisantez, dit don Balthazar, les mazziniens ne le prirent pas de ce ton-là : ils firent un crime à Charles-Albert de n'avoir pas nommé Garibaldi généralissime de son armée. Le dieu Mars n'aurait-il pas, avec sa centaine de brigands, déroulé et battu Aspre, Welden et Radetzky (1) ?

— N'en doutez pas, reprit Lando en plaisantant, puisque les journaux de Gênes, de Livourne et de Rome nous l'ont dépeint comme *Horace seul contre toute la Toscane*, quand, après avoir été évincé par Charles-Albert, il fut accueilli par les Milanais, eût rappelé ses braves de Gênes et recruté deux milliers des plus furieux Lombards pour les jeter sur Milan et défendre l'indépendance de cette ville contre le fier Allemand, qui revenait victorieux de la Custoza et poursuivait vigoureusement l'armée Sarde en déroute. Arrivé à Monza, et, apprenant l'armistice conclu à Saltz, il s'écria avec le ton d'un empereur : que, comme enfant de l'Italie, jaloux de son honneur et de sa réputation, il ne pouvait se soumettre à une telle infortune et préférerait, avec sa troupe de braves et fidèles patriotes, plutôt que de subir la honte des traîtres humiliants impo-

(1.) Il n'y avait pas lieu d'en douter, à en croire le *Cuneo*, qui nous dit : nous laissons à l'histoire la tâche de faire connaître, comment le roi défunt, loin de profiter d'un tel enthousiasme (de Garibaldi) et d'un tel dévouement à la patrie, d'un nom déjà si connu et si cher à l'Italie, consentit, au contraire, à l'éloigner et à ôter à la guerre nationale une garantie si puissante de la victoire.

sés par l'Autriche, trouver la mort dans les rangs ennemis de la main d'un vainqueur perfide : donc, il rompait la trêve, et fort du droit qu'a chaque citoyen de s'opposer, de toutes ses forces et par tous ses moyens, à la ruine de la patrie et à sa honte, il se constituait le défenseur de la cause italienne, appuyé sur le mandat que la patrie confie au brave qui a le courage de l'accepter.

— En voilà, des mots longs de six aunes ! dit Bartolo. C'est à déconcerter le grand Tamerlan.

Don Balthazar ajouta :

— Il ne restait d'autre ressource à Garibaldi que de descendre avec ces grands mots dans la rue ! D'un côté, Charles-Albert l'avait repoussé, et, ne faisant pas partie de l'armée régulière, il n'était soumis ni aux traités ni aux stipulations de l'armistice. Il ne pouvait se livrer avec ses soldats entre les mains des Autrichiens, qui les regardaient comme des brigands, et, comme tels, ne leur auraient fait aucun quartier. Craignant d'être maltraité par le vainqueur, Garibaldi resta fidèle à son ancien métier de brigand, il fit une guerre de tirailleurs, mettant toutes les têtes à contribution, et, avec ses 4,500 gueux, jetant l'épouvante dans le Comasco, le Varese et tous les villages qui longent le Lario.

— Et ici, continua Lando toujours en ricanant, les journaux républicains nous représentent Garibaldi dans la mêlée de Luino et de Morazzone (qu'ils appellent des batailles et des sièges), et le dépeignent comme un Napoléon à Arcole et à Marengo, à Mantoue et à Ulm ; quoiqu'il ait toujours dû finir par prendre la fuite, on écrit, cependant, que son incroyable audace, étant sortie victorieuse, a prouvé une fois de plus que, *qui n'a pas peur a un grand élément de la victoire.*

» Mais Garibaldi n'était pas homme à s'enfuir les mains

vides. Poursuivi avec vigueur par les voltigeurs d'Aspe, il savait, en passant par les maisons et par les villes, arracher aux malheureux paysans leurs petits trésors, cachés dans quelque cheminée ou dans le lit; s'adjugeant, en outre, les chevaux et les mules, les poules, les oisons et les chèvres, pour déjeuner à son aise à l'ombre fraîche d'un petit vallon solitaire, bien éloigné du chemin des bons chrétiens, jusqu'à ce que, enfin, arrivé sain et sauf sur les terres du roi de Sardaigne, il tomba à l'improviste sur Arona. Là, pour terminer glorieusement sa campagne, l'homme qui, près de Mantoue, s'était offert à Charles-Albert en lui disant que c'était un besoin pour lui de combattre et de donner son sang pour l'Italie, voulut faire une petite saignée au trésor public d'Arona; et, dans la crainte que la pléthore ne lui occasionnât une apoplexie foudroyante, il se décida à l'épuiser complètement, et se réfugia en Suisse.

» Le gouvernement Sarde réclama bien haut et le qualifia de voleur, de fourbe et de traître : ses partisans le nommèrent l'incorruptible guerrier, qui s'épuisait, par tous les moyens, pour soutenir à main armée l'honneur italien contre l'Autrichien, et ils crièrent au scandale de ce que l'on osait qualifier de vol la spoliation des caisses publiques d'Arona. Quiconque, ajoutaient-ils, a des sentiments et un cœur de véritable Italien, loin de blâmer, louera hautement l'homme, qui, tournant ses pensées vers la nation entière, a su, par ce fait et bien d'autres, dominer d'oiseuses et puériles questions de légalité provinciale; et, par son exemple, marquer franchement la voie à tous ceux qui voudront, un jour, devenir les *unificateurs* de la patrie démembrée (1). »

(1) Cette proposition est du mazzinien Cuneo. Nous leur sommes bien obligés de cette abondance de maximes, qui devraient ouvrir les oreilles à plusieurs et leur faire tomber les écailles des yeux. Mais c'est vraiment le lieu de dire que ceux qui voient, ne verront pas, et que ceux qui entendent, n'entendront pas. Cet aveuglement, cet étourdissement, c'est le plus terrible châtiement que Dieu, dans sa justice, réserve aux nations. Ils crieront encore :



— Avez-vous compris, s'écria Bartolo ? Italiens, avez-vous entendu ? Ces *unificateurs de l'Italie*, qui vocifèrent à s'époumonner contre les légitimes gouvernements qui pressurent les peuples, appellent grâce, courtoisie et valeur l'effusion du sang et la spoliation des caisses municipales ; ils félicitent Garibaldi de ses brigandages, et déclarent ouvertement qu'il leur a montré la route à suivre, pour piller les trésors des divers Etats de l'Italie, au nom de la nation universelle ; de sorte que l'on pourra voler les caisses de la Toscane pour conspirer en Lombardie, et les caisses de la Romagne pour révolutionner le royaume de Naples ! Ne suffit-il pas de citer ces quelques lignes, pour avertir les princes et les peuples de l'Italie, et leur faire voir à quelle sorte de régénération aspirent les frères mazziniens.

— Oh ! vous en entendrez bien d'autres, dit Mimo ; et quoique Lionello ne fasse qu'indiquer les faits en les effleurant, il nous révèle assez tout ce que la Jeune-Italie espérait de l'intrépidité, de l'audace et de l'obstination de Garibaldi. En Suisse, il trouva des frères qui, peu à peu, firent rentrer tous ses compagnons en Italie, et la plupart se fixèrent le long de la rivière de Gènes et dans Gènes même. Lui, avec Lionello et quelques autres des plus fidèles, passa en France, et, de là, par le Varo, il rentra à Gènes, où l'attendaient les émissaires de la Sicile, pour lui demander de venir prendre le commandement de la guerre de l'insurrection. Il leur promit de se rendre à Palerme : il fréta un vaisseau, et partit avec ses adeptes pour Livourne. Ceux de Livourne, qui étaient d'accord avec les Romains, ayant pris à part Garibaldi, lui dirent :

« — Es-tu fou ? Que vas-tu faire en Sicile ? laisse-la frire

à la malveillance, à l'envie, à la calomnie ou, tout au moins, à l'exagération ! Bon Jésus ! peut-on parler plus clairement qu'ils ne le font ? Et nous qui répétons leurs paroles, devons-nous être accablés d'insultes et d'outrages ?

son beurre ; l'Italie veut revivre : Rome t'attend. » Garibaldi répondit qu'il avait donné sa parole aux Siciliens d'aller à leur secours. « Que parles-tu de parole donnée ? Il n'y a de fidélité que notre utilité : aide-nous à faire la république une et indivisible, et nous amènerons Naples et la Sicile à cette liberté, qu'ils cherchent inutilement à travers tant de flots de sang. »

» Les mots de *Rome* et de *République* firent tourner la tête à Garibaldi : il oublia ses engagements, trahit sa promesse donnée aux Siciliens et retourna à Livourne.

» Déjà, les mazziniens avaient tout préparé : le jour et l'heure de l'assassinat du comte Rossi, ministre du pape, l'assaut de Montecavallo, le Gouvernement provisoire ; dans les provinces, les dispositions pour établir la constituante, les élections, les chefs. On souffle à l'oreille de Garibaldi le stratagème de sortir à l'improviste, en répandant le bruit qu'il allait porter secours à Venise. Il partit avec sa légion pour Bologne, et y rencontra, contre son attente, le général Zucchi. Il joua de l'escrime, passa dans les trous du filet et se rendit à Ravenne. Voyant que les mines des Suisses ne lui souriaient pas, il en donna avis aux frères ; ceux-ci soulevèrent les conspirateurs de la Romagne pour la défense de Garibaldi, qui, se voyant épaulé, fit semblant de chercher un navire pour Venise dans le port d'Ancône et s'en alla à la débandade, pour prévenir les soupçons, vers Cesena, jusqu'à la métropole du monde catholique.

» C'est alors que se consummaient précisément le meurtre de Rossi, l'assaut du Quirinal, la fuite du Pape, le Gouvernement provisoire. Garibaldi se hâta d'entrer à Rome, il organisa le temps et le mode des opérations et il écrivit à ses gens de s'avancer vers l'Ombrie, et qu'il les rejoindrait à Foligno. Là, Lionello passe rapidement sur les mouvements de Garibaldi, il dit en peu de mots, comment les insurgés de Rome lui donnèrent le mandat de garder lo

passage des Apennins ; il parle des campements de Rieti, des excursions, et principalement de la levée des volontaires dans tout le pays de Reali, de l'Ombrie et des Marches, des leçons d'armes qu'il leur donna pour combattre séparément, en groupes, en pelotons, tout comme il avait fait dans les guerres de Rio-Grande, pour les détachements et les pelotons armés en tirailleurs. Car, Garibaldi est passé maître dans l'art de faire la guerre à la débâchée, et il a donné beaucoup de grabuge aux Français avec ce genre d'attaque.

» Pendant que ces faits se passaient, on proclamait la République dans Rome : les insurgés s'étaient emparés de toutes les branches du Gouvernement. Les masses n'étaient pas encore du côté des conspirateurs, et un grand nombre de citoyens, indignés de tant d'énormités, frémissaient et menaçaient de terribles vengeance, surtout dans la Sabine, dans l'Ernique, dans l'Ascolano et dans la Marche de Fermo. Déjà, plusieurs villes et plusieurs contrées avaient refusé d'élire des députés pour la *Constituante*, et quelques-unes, comme Patrica, antique château-fort des Collonesi, situé entre deux flancs de montagne, avaient juré, à tout risque, de ne pas trahir leurs serments faits au Pape. Ces oppositions firent rugir de rage nos républicains ; ils en accusaient les prêtres et cherchaient, par tous les moyens, par l'insinuation, en leur envoyant des émissaires, à les détourner du parti de la résistance. Garibaldi, occupé à former sa légion au métier militaire, trouvait encore le temps de mettre un frein aux peuples, et de les retenir, de gré ou de force, soumis à la République. Sachant que Lionello était adroit, actif et influent, il le chargea de porter aide et conseil aux conspirateurs de chaque ville ; il le dépêcha d'abord secrètement à Macerata, où il avait été quelque temps en garnison, dans le but d'empêcher les prêtres de lever la tête.

» Là, Lionello entre dans certains détails secrets de sé-



ductions, de menaces, d'indignes corruptions, qui montrent au grand jour les embûches dont se servent les républicains pour entraîner la jeunesse à forfaire à son honneur et à sa conscience. Comme les jeunes gens débauchés ont de mauvaises fréquentations, ils étaient occupés tout le jour à dépraver les jeunes écoliers, les apprentis, et tous les jeunes gens des campagnes, en jetant sous leurs pas, sans qu'ils s'en aperçussent, des filets subtils, qui devaient les entraîner au vice.

» Ceux-ci devaient servir de maîtres aux autres, et ainsi la séduction se répandait de proche en proche dans les villes. Ni les écoles de jeunes filles, ni les réunions d'ouvriers, ni les conservatoires, ni les fontaines, ni les lavoirs de la commune, n'échappaient à la morsure de ces serpents venimeux, qui s'étaient glissés partout, et de main en main, pour l'universelle perversion des cœurs innocents.

» D'autres s'attaquaient aux femmes; et, selon le rang, le caractère et l'éducation, ils cherchaient à leur faire adopter les idées nouvelles. Que de mères de famille, foulant aux pieds leurs anciennes vertus et les sentiments les mieux enracinés dans leurs cœurs, se firent des maîtresses de séduction pour leurs familles, leurs parents et leurs amis ! Depuis les patriciens jusqu'à la plèbe, depuis les citoyens des villes jusqu'aux habitants des campagnes, dans tous les rangs, il se trouvait des hommes, qui se chargeaient de les égarer, par le mensonge, par la ruse, par les tours les plus ingénieux, excitant les fils contre leurs pères, les amis contre les amis, les gens de bien contre les citoyens les plus braves et les plus respectables. De sorte que les terres pontificales étaient plongées dans la plus hideuse inimitié entre elles ; les mécontents foulaient aux pieds les hommes de bien ; ils les couvraient d'opprobres, d'infamies ; ils les poursuivaient de confiscations, de décrets de bannissements ; ils les faisaient assassiner la nuit par trahison, ne leur laissant aucun moyen d'échap-

per à tant d'horreurs, que la connivence avec leurs idées et leurs criminels projets.

» Mais, l'œuvre la plus scélérate de Lionello était d'aider les méchants à soustraire aux yeux du peuple le bon exemple, les secours, et les conseils des plus dignes pasteurs et des prêtres de la ville et de la campagne. Il provoquait d'obscènes calomnies sur leur compte, publiées dans les journaux, affichées aux coins des rues et sur les portes des églises, expédiées aux triumvirs avec les signatures des magistrats, confirmées par les signatures des Cercles populaires ou de leurs plus mauvais paroissiens.

» On publiait des infamies sur le compte d'hommes très-pieux et très-chastes; on les faisait passer pour des *fauteurs d'hérésie* auprès du peuple, pour des *instigateurs de révoltes* contre le gouvernement de la République. Ceux qu'on voulait mettre à mort ou jeter en prison étaient perfidement accusés *d'ourdir des trames secrètes pour faciliter l'arrivée des Autrichiens, des Napolitains et des autres ennemis de la République*. On inventait des lettres interceptées, des conventicules nocturnes dans les églises, dans les cimetières, dans les cloîtres; on rapportait que des espions avaient été surpris au passage de la frontière, porteurs des ordres de tel curé, de tel religieux. Les faux bruits circulaient; la nuit, des groupes entouraient les couvents et les monastères, on criait : « A la mort ! massacrez-les, brûlez ces traîtres ! » On les saisissait, on les chargeait de liens, on les entraînait au milieu de mille imprécations, et on les confinait dans les prisons. Ce n'était pas un fait isolé, c'était un fait de tous les jours et de tous les lieux. Il suffisait que certain curé zélé eût réussi à leur arracher des mains quelque une de leurs victimes, il était aussitôt accusé comme traître, ennemi de la patrie et condamné à mort. C'est ce qui arriva à ce bon curé de Guilianello, tué en plein jour et en pleine rue d'un coup de fusil par les garibaldiens. C'est ce qui arriva au religieux dominicain, curé de la Minerve, cruellement

assassiné après mille tourments par les douaniers de Rome dans Saint-Callixte (1).

» La colère, la haine, la vengeance, la fureur couraient, impitoyables et sanglantes, de province en province ; et il n'y avait pas de lieu si retiré et si escarpé qui pût être sûr pour la vertu. Les vallées les plus solitaires de la Sabine, les hameaux les plus sauvages des Apennins, les cabanes les plus isolées des pasteurs, étaient subitement assaillis par les satellites de l'impiété, qui soupçonnaient un prêtre dans tout visage honnête, dans tout acte de modération, dans toute parole réservée. Ils arrêtaient ces pauvres montagnards, et, leur mettant le poignard sur la gorge, ils les menaçaient de les tuer, s'ils ne leur indiquaient pas le lieu où s'était caché leur curé. Pendant qu'ils protestaient contre ces menaces, que leurs femmes tremblaient, que leurs enfants pleuraient, les barbares émissaires, avec leurs dagues, leurs piques, leurs fusils, bouleversaient les tas de paille, brisaient les coffres et pénétraient dans les caves et dans les souterrains.

» Lionello, dans ces iniquités et ces exactions cruelles, déployait tant d'ardeur, qu'on l'eût dit animé par toutes les furies de l'enfer. Il avoue lui-même, que, dans le sommeil comme dans la veille, il sentait retentir profondément dans son cœur le serment diabolique, qu'il avait prêté dans la Franc-Maçonnerie de n'avoir d'autre Dieu que Satan, et de sacrifier à sa divinité, comme l'encens le plus agréable, tout ce qui sentait la vertu chrétienne. »

— Oui, dit don Balthasar, l'impiété veut avoir ses travestissements ; elle sait se couvrir d'un voile, et elle se donne, au moins autant qu'elle le peut, le nom de la vertu ;

(1) Il a été constaté juridiquement que ces deux prêtres ont été victimes de leur zèle parce que, tous deux, avaient soustrait deux malheureux jeunes gens aux piéges de deux scélérats, qui, pour s'en venger, accusèrent leurs curés d'être ennemis de la République. Celui de Guilianello a été justifié en 1855 ; il est mort, assisté par monseigneur l'évêque d'Agnani avec une charité qui a ému profondément tous les spectateurs.



elle conserve, jusque dans le blasphème, une certaine décence; mais l'impiété des sectaires est grossière, odieuse et abominable : elle sent l'enfer, elle blasphème Dieu sans détour, comme les âmes damnées. A Lausanne et à Genève, les fidèles du diable criaient comme des désespérés par les rues : « A bas le bon Dieu ! » comme on a entendu crier à Rome : « Mort au Christ ! vive l'enfer ! » Les radicaux protestants, commandés par Druey et par Fazy, se déchaînaient contre leurs ministres et leurs pasteurs, et, comme Lionello nous l'a fait voir (sans lui, nous en avons déjà la preuve dans mille écrits), les conspirateurs s'attaquaient aux prêtres, aux évêques et au Pape. Sur ce point, les républicains de Rome vont plus loin que les radicaux calvinistes ; ceux-ci disent ouvertement : « Mort à qui prie Dieu ! » les triumvirs romains, tout en spoliant les églises, en exilant, en emprisonnant, en massacrant les prêtres, font exposer le très-saint Sacrement et ordonnent des prières publiques pour la prospérité de la République. Machiavélisme le plus perfide, hypocrisie la plus effrontée, que l'enfer ait jamais conçus !

— Ils ont beau se cacher, reprit Mimo, Lionello est là pour démasquer les lâches fourberies et l'hypocrisie de l'impiété républicaine : il raconte les artifices et les mensonges les plus abjects, pour opprimer, déshonorer et faire arrêter de saints évêques, des archevêques et des cardinaux des Etats de l'Eglise. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils aient réussi à corrompre des membres de la famille de ces saints personnages, pour les décider à fausser leurs actes, leurs écritures, leurs mandements, leurs lettres pastorales, et à les rendre ainsi coupables de mille délits, quand ils n'ont fait, comme Aaron et Samuel, que lever les mains vers le Ciel, pour appeler la protection divine sur leurs ouailles, la lumière sur les esprits des persécuteurs, la force de rester fidèles dans la foi et dans l'obéissance à Dieu pour tant d'âmes opprimées, délaissées et persécutées par les impies.

» Dans Lionello, on voit, on touche du doigt ces trames secrètes, surtout contre les éminentissimes cardinaux de Ravenne et d'Osimo, contre les évêques de Forti, d'Orvieto, de Civita-Vecchia, de Bagnorea, de Recanati, de Poggio-Mirteto, et d'autres nobles prélats, qui furent emprisonnés, bannis, ou qui se dérobèrent par la fuite aux fureurs de la persécution. »

— Comment ! de Poggio Mirteto aussi ? Mais, il est jeté là, comme au hasard, dans le coin le plus sombre des Apennins, parmi les montagnards Sabelliens, qui tiennent encore des Pellites aborigènes, et qui forment la meilleure race d'hommes du monde, au milieu d'excellents prêtres qui les gardent précieusement dans la crainte de Dieu !

— Vous avez raison, continua Mimo ; mais, entre mille agneaux, il ne faut qu'un loup pour perdre la bergerie. Or, c'est ce qu'il advint dans cette petite ville des Alpes : il y avait là trois frères de mauvaise espèce qui, d'accord avec quelques autres méchants, voyant que les habitants de Mirteto étaient des agneaux, qui, à l'occasion, donneraient des coups de cornes tout aussi bien que les béliers, appelèrent de Rome un Capiccioni, chef d'une bande républicaine. Avec lui et ses brigands, ils firent main basse sur le clergé, envahirent le palais épiscopal, enfermèrent l'évêque Mgr Grispigni, assaillirent le séminaire, mirent en fuite les élèves, dévastèrent le couvent des Mineurs-Conventuels de Saint-Valentin, emprisonnèrent le père Muraglia, pillèrent les meilleures maisons, coururent prendre d'assaut le célèbre monastère de Farfa, en chassèrent les moines, et enlevèrent tout ce qu'il y avait de grains, de bestiaux, et d'argent. Puis, ils revinrent en triomphe achever leur belle expédition à Mirteto, y plantèrent l'arbre de la liberté, levèrent des impôts sur les habitants et jetèrent l'épouvante dans cette petite ville, jusque là si tranquille. Vous voyez, mon oncle, que l'impiété s'exerce très-bien dans les lieux les plus écartés des grandes routes de l'Etat.

» Lionello nous montre sans détours que, voulant faire disparaître certain évêque, qui, par son autorité, sa charité et son conseil, embarrassait nos brouilleurs mazziniens, ceux-ci imaginèrent un prétexte spécieux, qui eût quelque apparence de légalité, de raison d'Etat, de prévoyance civile pour ne pas révolter le peuple. Voilà donc les perfides à l'œuvre. L'accusation la plus forte et la plus vraisemblable, c'était de comploter avec la Camarilla de Gaète (c'est ainsi qu'ils désignaient le pape, les cardinaux et les prélats en exil avec lui), contre la liberté du peuple, et surtout contre la réunion des collèges électoraux pour la nomination des députés à la Constituante, ou pour les adhésions et serments que les républicains imposaient à tous les officiers publics : pour cela, on faisait semblant de demander aux évêques leurs avis sur la conduite à tenir dans des conjonctures si difficiles. Les évêques répondaient :

« — Mes enfants, il n'y a pas ici lieu aux conseils et à l'examen : le pape, chef et maître des fidèles, a déclaré que ces actes ne sont pas licites, et pour plusieurs d'entre nous, outre le péché et l'offense de Dieu, il y a les censures de l'Eglise.

» Aussitôt, ils étaient dénoncés aux *Cercles populaires*. Les membres sortaient alors comme des chiens enragés, se répandaient dans les boutiques des artisans, dans les magasins, dans les cafés, dans les cabarets, invectivant contre l'évêque, conspirateur, fourbe, instigateur de révoltes, ennemi du peuple, perturbateur de la cité. Au milieu de cette agitation, souvent la nuit, quelquefois en plein jour, accouraient au palais épiscopal des groupes furieux, menaçants, vomissant des imprécations, et jetant des pierres dans les fenêtres : « Arrière le traître ! mort à l'ami du roi Bomba, malédiction à l'ennemi de l'Italie, au partisan du Croate ! »

» Ils ne se bornaient pas à ces tumultes et à ces assauts



furieux : si l'évêque, pendant la nuit, ne cherchait pas ailleurs un refuge, il était certain que le lendemain son palais serait forcé, saccagé et pillé, et que lui-même serait mis en prison. Bien plus, s'ils apprenaient qu'il se fût retiré dans quelque asile de sûreté dans la ville, ils flairaient si bien partout qu'ils finissaient par le découvrir. Il fallait se résigner à l'exil pour échapper à la mort. Mgr Scerra fut si bien poursuivi par ces cruels vautours, qu'il dut quitter les bois pour se cacher au milieu des rochers ; toujours pressé par ces barbares au sein des précipices, il fut traqué, comme une bête fauve, de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'enfin, surpris dans la ville d'Orte, et, à bout de moyens, il se jeta dans un aqueduc romain ; il le parcourut et s'y enfonça, trouva une grande niche, s'y blottit et y resta plus de trente heures.

» Mgr Canali, vice-gérant de Rome, représentant le vicaire de Jésus-Christ, qui lui avait confié l'Eglise romaine, et la charge de gouverner et de consoler les brebis perdues, vécut caché, de retraite en retraite ; surpris par les garibaldiens, qui avaient envahi la maison, occupaient toutes les issues, et fermaient toutes les portes, il échappa, comme par miracle, aux dents rapaces de ces tigres à face humaine. Le malheureux vieillard, souffrant d'un asthme, d'hydropisie, de faiblesse et de défaillances presque continuelles, habillé tantôt en jardinier, tantôt en charbonnier, était porté d'asile en asile, sur des charrettes à légumes, ou sur des bottes de paille : il se retira enfin, sous la protection du grand Sultan, à l'ombre de l'étendard et du Croissant de Mahomet, arboré sur la maison des moines Arméniens, bien plus respectés des sectaires que la croix. »

— Comment ! s'écria Alisa, quelles folies nous dérites-tu là ? L'étendard de Mahomet et le croissant dans Rome ! Il vaudrait tout autant arborer la croix sur le sérail ou sur les murs du Grand-Caire. Tu rêves !

— Calme-toi, ma cousine, et adoucis tes expressions.

« C'est bien Lionello lui-même qui a noté ces détails dans ses Mémoires : il dit expressément pourquoi les pavillons turcs, anglais et américains sont les plus respectés dans Rome ; c'est précisément parce que les Républicains, voyant que les Français allaient leur tomber sur le dos, et présentant que la république éternelle menaçait ruine, n'espéraient plus d'asile qu'en Turquie, en Angleterre ou en Amérique, et, par conséquent, regardaient ces pavillons comme leur dernière ancre de salut. »

— Je m'y perds, dit Alisa, il y a de quoi se cogner la tête contre les murs.

— Non, mais contre le pavillon turc, qui est en soie rouge, dit Lando avec un éclat de rire ; sais-tu que tu serais une belle petite sultane ?

— Va, moqueur ; il n'y a pas à rire à de pareilles tragédies.

Alors Mimo ajouta : « Lionello touche à sa fin. On voit que la colère de Dieu le poursuit, que le remords le dévore, que le désespoir le consume. La part qu'il a prise dans les Marches à la guerre inique faite à tant de saints évêques, l'a rendu furieux ; mais, il semble que sa plus cruelle torture vienne de l'horrible sacrilège commis sur la personne du cardinal de Angelis, archevêque de Fermo, quand, la nuit du premier mars, il fut assailli et saisi par une bande de brigands, qui, pour la plupart, avaient été comblés de ses bienfaits, et qui, au milieu de mille opprobres, de toutes sortes d'insolences, de dérisions et d'infamies, le traînèrent, comme un malfaiteur, dans la forteresse d'Ancône et le jetèrent dans un obscur cachot. Ce noble prélat, prince de l'Eglise, si zélé pour procurer le bonheur de son troupeau bien-aimé, s'était conduit avec une magnanime fermeté ; il avait résisté aux menaces de la tempête qui frémissait

autour de lui, et ne craignit pas le choc des flots de l'anarchie, qui ébranlaient l'Eglise. Sa vaste intelligence, sa prudence rare, son grand cœur, sa sagesse et son habileté le faisaient redouter des sectaires : ils forgèrent des calomnies, les répandirent dans la ville de Fermo et dans les provinces, firent croire que le cardinal avait préparé des machinations pour massacrer le peuple, et réussirent à exciter contre lui la fureur. Quand ils entrèrent dans son appartement pour le saisir, il les regarda avec fermeté, et leur intima l'excommunication, parce qu'ils violaient sa personne sacrée : ils pâlirent, mais, poussés par leurs chefs, ils s'emparèrent de sa personne, lui lièrent les mains derrière le dos, et ne lui permirent pas de parler à son vicaire. Ils le tenaient entre leurs mains, et, certes, il était bien gardé : pourtant, ils en avaient encore tellement peur, qu'ils inventaient des factions de Noirs et de Pontificaux, et, à chaque moment, le menaçaient de la mort. Enfin, dans la nuit du vingt-deux au vingt-trois avril, ils tinrent une assemblée, un conseil, où se trouvait Lionello, avec deux chefs de la *Ligue sanguinaire* d'Ancône ; il y fut décidé que le cardinal serait empoisonné (1).

(1) Auguste Vacchi, dans son *Italie, histoire des deux années 1848 et 49*, pag. 395, ose bien dire à ses contemporains : — « Alors, ceux qui avaient abdiqué, (c'est-à-dire le Pape et les cardinaux à Gaète) se retournèrent vers le cardinal de Angelis, archevêque de Fermo, qui, intelligent, adroit et résolu, avait fait de son vaste siège le quartier-général des centurions les plus audacieux. (*Ne du ait-on pas un Jean de Procida ?*) Il adressa ses conseils à tous les évêques, ses collègues, mais ses habiles manœuvres ne servirent à rien ou à peu de chose et lui furent même nuisibles : car, les chanoines et religieuses de Patritoli s'étant opposés, par son instigation, à la rédaction de l'inventaire de leurs biens (*ils firent en cela leur devoir, et toutes les églises de Rome en firent autant*), le Gouvernement s'empara de plusieurs papiers, qui compromettaient gravement le cardinal, (*tout évêque fidèle à son devoir était nécessairement fort compromis aux yeux de nos tyrans*) et le fit conduire en retraite dans la citadelle d'Ancône, où, durant plusieurs mois, il eut le loisir de réfléchir sur les énormités, que la République, en l'emprisonnant, l'avait empêché de commettre. »

Qu'il est bon, ce cher Mazzinien ! Voyez donc avec quelle suavité il nous représente le cardinal, conduit en retraite à la citadelle d'Ancône ! Ne semble-t-il pas qu'on lui procura quelques mois de villégiature pour le reposer des fatigues de l'épiscopat ? Notre nouveau Thucydide n'a rien à dire des sévices, des outrages et des cruautés, qu'ils firent subir à ce prince de l'Eglise, et qui menacèrent sérieusement sa santé, dans cette horrible prison. Et Vacchi, qui ne peut articuler contre lui la moindre faute, le charge des énormités futures que la République l'a empêché de commettre. Si ce n'étaient pas des masques de verre, comment pourrions-nous qualifier ces mensonges impudents et ces calomnies effrontées ?



» Ils confièrent l'exécution de cet horrible attentat au Maure et à un second, des plus déterminés de la Ligue. Le Maure répondit : « Bien ! j'ai eu déjà plusieurs fois l'envie de lui tirer un coup de fusil, quand il vient prendre l'air aux barreaux de sa fenêtre ; mais je craignais de le manquer à cause de la distance ; ah ! maintenant nous le servirons à point. Celui qui lui apporte son dîner de l'hôtel de la Paix est un mien compère. Vive la République (1) ! »

» On voit, par les notes de Lionello que ce fut le dernier crime dans lequel il fut complice : il le maudit avec fureur, et les serments épouvantables qu'il lui arracha, trahissent le désespoir de son âme. Les notes suivantes signalent son retour à Rome : elles parlent de l'armistice de Lesseps, des factions de Palestrina et de Velletri. Il énonce ensuite quelques propositions, qui prouvent que les Républicains n'espéraient pas de résister longtemps aux Français ; il raconte comment Mazzini et les autres chefs s'occupaient à s'assurer le pain de l'exil : il nomme un banquier qui refusa de faire à Mazzini une traite de 25,000 écus sur Londres, parce qu'on lui présentait des billets républicains, monnaie avec laquelle le nouveau roi des Romains, très-généreux des deniers publics, payait son armée, les officiers publics et la populace. Les Triumvirs et leurs louveteaux faisaient rafle de tout l'or et de tout l'argent de Rome pour l'expédier à Londres, et l'on voit clairement qu'ils ne tenaient tant à donner du papier aux banquiers de Rome, que pour se faire payer en or sur les bords de la Tamise. »

— C'étaient d'habiles financiers ! dit Bartolo : qui saura jamais les tripotages et les rapines qu'ils ont commis ?

(1) Le pharmacien auquel ils demandèrent un poison foudroyant, frémit d'horreur. Ils le menacèrent d'en faire l'essai sur un chien et de le tuer lui-même comme traître, s'il n'opérait pas. Il consulta deux médecins, qui lui dirent : « Mettez dans une fiole deux grains de tartre émétique, cela aura l'air d'un poison très-fort, mais il n'y aura pas le moindre danger. » Le pharmacien suivit le conseil : l'officier de garde fut secrètement averti, et le criminel complot fut ainsi éventé et prévenu.

— Nous le saurons, répondit Mimo. Lionello reçut l'ordre de porter à Londres, cette forte somme, qui fut trouvée en billets de banque dans son porte-feuille. Il partit secrètement de Rome pour l'Angleterre; arrivé à Genève, il se brûla la cervelle avec un pistolet à deux coups. Au style coupé, à l'écriture tremblante de ses dernières notes, on reconnaît qu'elles ont été écrites dans la nuit qui précéda son suicide: il était obsédé de mille fantômes terribles, accablé d'un abattement cruel. Une profonde tristesse l'avait suivi dans son voyage; une fièvre ardente lui enflammait le sang dans les veines; son cœur était comme déchiré de mille morsures: en un mot, il était plongé tout entier dans le désespoir.

— Quelle mort! s'écria Alisa. Et son ame?

FIN DE LIONELLO.

# APPENDICES.

---

## I. — NOTE IMPORTANTE.

Parmi les lecteurs du *Juif de Vérone*, de *Lionello* et de la *République Romaine* (1), quelques bons et loyaux Italiens, en voyant tant d'horreur, ne purent se résoudre, jugeant les choses d'après leur bon cœur, à accorder une pleine créance à ce récit, parce qu'il leur semblait impossible, même après 1848 et 49, qu'il pût exister des hommes aussi méchants et aussi sanguinaires. Les libéraux et les sectaires crièrent à gorge déployée : que c'étaient des mensonges, des calomnies, des perfidies de l'auteur, qui voulait les rendre un objet d'horreur pour le monde entier. Un heureux hasard voulut qu'il tombât récemment entre nos mains, quelques écrits *authentiques* et en même temps *très-rare*s, d'après lesquels les hommes sages pourront vérifier si l'auteur était bien informé, de ce qu'il a avancé ; ils s'assureront que certains passages semblent même avoir été copiés de point en point, tant ils offrent d'analogie avec ses propres paroles. Ces écrits sont les *projets* et les *instructions* des chefs de la *Carbonerie* et de la *Jeune-Italie*, concernant les bouleversements d'Italie, qui devaient s'accomplir dans l'année 1844. Ces mouvements éclatèrent à Bologne, et, en partie, à Rimini ; c'est de ces mouvements irréfléchis que parle Maxime d'Azeglio, dans son fameux opuscule de 1846.

(1) L'auteur, dans le *Juif de Vérone* et dans la *République Romaine*, a montré dans les faits de l'histoire de Rome et de toute l'Italie, les effets des sociétés secrètes, victorieuses et triomphantes au Capitole. Dans *Lionello*, il a décrit la forme intrinsèque de ces infernales sociétés.

La *République Romaine* est sous presse. Paris et Tournai, H. Casterman.



Vous allez voir, cher lecteur, quelles fleurs odorantes l'auteur vous mettra sous le nez ! Ce sont des lettres recueillies par la police, et consignées dans le procès de Galletti, de Montecchi, de Rizzoli, etc., lors de leur arrestation et de leur incarcération en 1844. Ces lettres retracent si exactement la marche de la révolution, qu'elles semblent avoir été écrites en 1850. Aussi, l'auteur, étonné en les lisant, regarda plus d'une fois le frontispice, pour s'assurer si le procès avait bien été imprimé en 1844. Lisez, et jugez si l'auteur du *Juif de Vérone* vous en a imposé, a exagéré, ou envisagé les choses sous un aspect trop sombre et trop cruel.

II. — FRAGMENTS DES LETTRES TROUVÉES PAR LA POLICE, EN 1843 ET 1844, ET CONSIGNÉES DANS LE PROCÈS FAIT AUX CONSPIRATEURS ROMAINS EN 1844.

La lettre à laquelle nous allons faire quelques emprunts, fut saisie chez Eusebio Barbetti. Le ministère public en fait d'abord l'analyse en ces termes : « L'auteur, dit-il, s'applique à démontrer que le mouvement des Bolognais est *précoce*, dicté plutôt par des *passions privées*, et par un *but personnel* que par tout autre motif. Grâce aux imprudentes exagérations de Zambeccari, de Melara, de Righi, de Carpi et de Bianchi, le gouvernement avait le champ libre pour les prévenir et éteindre les premières étincelles de toute tentative d'embrasement. Il continue ainsi : « Vous » lant remédier au sort cruel réservé aux sujets pontifi- » caux, il avait décidé de commun accord avec son » collègue, de faire un *coup d'Etat*, qui aurait montré à » l'Europe et à l'Italie qu'il y a encore des Italiens qui » savent ourdir et mener à bon terme, en très-peu de » temps, une *conspiration* de gens de cœur assez braves » pour faire face au feu ennemi, et d'hommes politiques » capables de les appuyer. »

Puis il parle de tout ce qu'on fit à Ravenne, à Bologne et dans le reste de la Romagne, pour diriger prudemment la conspiration. Il ajoute : « Nous avons rencontré beaucoup » d'écueils dans plusieurs Etats de l'Italie, et spécialement » en Lombardie, en Piémont, en Toscane et plus encore

» dans les Etats du Pape. Le *Pontife* (1) *est, par malheur,*  
 » *dans les entrailles de notre patrie.* Les *potentats de*  
 » *l'Europe* ont intérêt à le maintenir sur le trône; la moi-  
 » tié des Italiens, par superstition religieuse sur la ques-  
 » tion du gouvernement temporel, renouvelleraient les  
 » massacres de Grégoire XI (2). Donc, que faut-il faire au  
 » sujet du Pape? La solution du problème me paraît telle :  
 » se rendre maître de sa personne, et, le réunissant avec  
 » le corps des cardinaux au château Saint-Ange, le con-  
 » traindre à coopérer au mouvement par des *prières*, des  
 » *indulgences*, et à *fortifier le peuple dans la sainte union*  
 » *italienne* (3). Notre devise doit être : *Religion, Union,*  
 » *Indépendance* (4)! Les curés et les évêques suspects doi-  
 » vent être écartés et remplacés par d'autres, sous pré-  
 » texte que ceux-ci ont été envoyés et choisis par le Pon-  
 » tife, comme plus propres à gouverner leurs douces  
 » ouailles. Tout cela avec le *secret*, la *feinte* et la *constance*  
 » du grand N. N. »

Il parle ensuite des préparatifs du soulèvement de Naples, du débarquement des émigrés, des points stratégiques pour placer les colonnes armées, le tout conformément aux avis de Mazzini (5), et il ajoute : « Il est très-  
 » important pour nous d'avoir sous la main le duc de  
 » Modène. C'est pour cela que je songe au moyen de le  
 » surprendre : ce moyen dépendra des circonstances. Quant  
 » à Charles-Albert, il faudrait trouver le moyen de le *poi-*  
 » *gnarder* : j'en dis autant du roi de Naples. Le duc de  
 » Florence, pourvu que l'on y mette de la discrétion, de  
 » la promptitude et de la ruse, tombera facilement en notre  
 » pouvoir (6). Les chefs piémontais n'y adhèrent pas main-

(1) Le texte, au lieu de dire pontife, se sert de termes vils et outrageants.

(2) Il aurait pu ajouter plus de la moitié de l'autre moitié. On peut reconnaître franchement que l'Italie est catholique, et que la plus grande partie des sujets pontificaux, n'aiment et ne veulent que le gouvernement du pape.

(3) Les rebelles n'employèrent-ils pas tous les moyens pour s'emparer du pape en 1848 et 49? Et, devant l'échec qu'ils subirent, ne tuèrent-ils pas le ministre, et n'assillèrent-ils pas le Souverain dans son palais?

(4) En 1847 et 48, ils affichèrent tant de religion, que la plupart en furent éblouis, et que bien des Bartolo crédules s'y laissèrent prendre.

(5) On voit que dès 1844, Mazzini était l'âme des corporations italiennes.

(6) Le bon roi Charles-Albert savait qu'on cherchait à le poignarder. C'est ce qui ex-

» tenant, mais quand ils verront l'ébranlement universel  
 » de l'Italie, ils se mettront à l'œuvre. Les Lombards pour-  
 » ront seconder les mouvements par le *poison* ou par l'in-  
 » surrection, sous la forme de petites *vêpres siciliennes*  
 » contre les Allemands. Ce sont des moyens un peu bar-  
 » bares, mais nécessaires contre nos tyrans (1). Au mo-  
 » ment de l'explosion, il faut que plusieurs proclamations  
 » soient préparées : une aux Italiens, une aux armées à la  
 » solde des différents princes, d'autres indiquant les dis-  
 » positions des juntes, d'autres relatives aux enrôlements,  
 » au bon ordre, aux peines prononcées contre les enne-  
 » mis du gouvernement qui feraient des démonstrations  
 » publiques ; d'autres enfin, relatives aux contributions,  
 » ou plutôt, aux emprunts forcés (2).

» Nos ennemis sont nombreux : d'abord le clergé, les  
 » nobles, beaucoup de propriétaires, et enfin les employés  
 » du gouvernement. Au cri de la liberté, on instituera des  
 » *commissions révolutionnaires*, qui s'assureront des sus-  
 » dites personnes les plus suspectes, dont la liberté pour-  
 » rait apporter de grands obstacles au succès de notre  
 » cause.

» Pour règle des jugements à rendre par les commissions,  
 » il faut distinguer deux sortes de personnes : 1° Ceux qui  
 » sont indifférents à notre cause, et qui aiment les gouver-  
 » nements anciens par amour du repos : il faut essayer de  
 » nous les attacher : 2° Ceux qui, employés ou non, se sont  
 » montrés hostiles, il faut les mettre *à mort*. Le mode d'ar-  
 » restation n'aura rien de violent, elle se fera la nuit. Jetés  
 » en prison et mis à mort, on fera courir le bruit qu'ils sont  
 » en exil, ou en prison, ou qu'ils se sont cachés. Le tout,

plique sa conduite mystérieuse dans les trois dernières années de sa vie. Du reste, voyez  
 comme les sociétés secrètes se débarrassent de ces rois qu'elles flattent avec tant d'hy-  
 pocrisie : on est saisi d'horreur et d'indignation, en voyant les assassinats tentés contre  
 presque tous les souverains de l'Europe. Isabelle d'Espagne et François-Joseph, empereur  
 d'Autriche, ont été frappés d'un coup de poignard. Ils ont attenté à la vie du roi de Prusse,  
 du roi de Portugal et de l'empereur Napoléon III ; à cela, ajoutez les menaces publiées dans  
 les journaux de la Jeune-Italie, excitant ses assassins secrets à se débarrasser de tous les rois.

(1) *Poison ! Vêpres Siciliennes !* Et, ils ont toujours à la bouche les mots *humanité, mo-  
 dération, abolition de la peine de mort !* Oh ! les âmes bénignes ! Était-ce donc le Croate,  
 qui voulait massacrer les enfants, les femmes et les vieillards ?

(2) Nous avons vu tout cela mis à l'œuvre avec une grande précision.



» pour ne pas exciter de tumultes inutiles et ne pas inspirer  
 » d'horreur, comme il est arrivé aux Septembriseurs. Que  
 » les morts soient expéditives et sans tourment (1).

» Ces moyens sont terribles, je le sais bien. Ne crois  
 » pas, cher ami, que je sois altéré de sang. Non, je voudrais  
 » l'épargner, si c'était possible ; mais ce serait notre ruine.  
 » Il nous faut leur vie. Tandis que nous combattons pour  
 » la patrie, ils exciteraient les Allemands contre nous. »

Ici, il parle d'établir à Florence *un conseil suprême du gouvernement*, dont les membres seraient *peu nombreux et bien choisis*, parce que, dans le grand nombre, il y a *indécision et lenteur*.

Après ces projets d'administration il dit : « Les puis-  
 » sances étrangères interviendront peut-être pour main-  
 » tenir la paix et l'équilibre général de l'Europe. Il faudra  
 » donc avoir des négociations secrètes avec elles ; faire  
 » semblant de vouloir placer sur le trône de l'Italie (et le  
 » faire réellement, s'il est nécessaire à notre salut) un roi  
 » étranger qui jurerait la constitution, et cela, pour exciter  
 » la jalousie des puissances et les amener à une guerre (2).  
 » Bref, il faut prendre tous les moyens, pourvu qu'ils con-  
 » duisent au but proposé. C'est la politique de Machiavel,  
 » notre maître, qui signifie : *Egoïsme, trahison, fourbe-*  
 » *rie* (3). Agir autrement, c'est se perdre soi-même avec  
 » la liberté de la nation. Beaucoup tournent leurs regards  
 » vers la France, *pour moi, certes non*. Nous nous rappelons  
 » la Pologne en 1830, ce qu'elle a fait pour nous en 1834.  
 » Les Français viendront ; oui, mais pour faire l'office de  
 » brigands ; de libérateurs, jamais. » Il continue en don-  
 » nant des exemples historiques sur les sacrifices que l'on  
 » doit faire pour la patrie.

(1) N'est-ce pas l'histoire des massacres de Saint-Calliste, ceux de la compagnie infernale de Sinigaglia, et celle des massacreurs d'Ancone, d'Imola, de Pesaro, de Faenza, de Bologne et d'autres villes ?

(2) Voyez s'ils sont rusés ! Un roi étranger pour chasser le légitime souverain ! La guerre des sectes est déclarée aux autorités légitimes, qui ne le voit ? Et pour'aut...

(3) Quels aveux ! C'est autre chose que les révélations du Juif de Vérone et de Lionello !

## III. — AUTRE FRAGMENT.

Cette lettre fut saisie par la police chez le même Barbetti, à Rimini ; elle est intitulée : « *Conjuration italienne des fils de la mort.* » L'auteur s'exprime ainsi :

« Le but de cette société est de tenter, au profit de l'Italie, » un mouvement qui fasse époque dans les annales du » monde, de réunir l'Italie et d'essayer de la rendre libre. » Cette tentative devra se faire en 1844. Notre drapeau, » c'est la mort, et nos ennemis sont les étrangers *et tous* » *ceux qui s'opposent à nous avec les armes.* Tous les con- » jurés devront observer envers leurs chefs une discipline » militaire, et *sans autres discours*, ils dépendront des ordres » des supérieurs. — Ils jureront : « Je jure *pleine obéissance* » *et le secret* aux statuts de cette conjuration italienne, à » laquelle je me suis volontairement associé, décidé à » mourir pour la liberté plutôt que de vivre esclave. — Les » chefs tiendront enregistrés les noms, prénoms, pays, » conditions et domiciles précis des affiliés, pour les sur- » veiller exactement, et donner un rapport hebdomadaire » au comité supérieur (1). »

## IV. — LETTRE A BARBETTI.

« Beaucoup de chefs de Bologne, étaient, dit-on, plus » dangereux que des brigands. Besogneux, obscurs, stu- » pides et lâches, ils n'avaient souci que de leur intérêt » privé, et la haine et la vengeance particulière ont pré- » valu chez eux sur l'amour de la liberté et de la patrie. Il » y a là-dessus des preuves éclatantes, qu'il serait cruel » de divulguer, pour les malheurs dont plusieurs de nos » frères ont été victimes (2). »

(1) Telle est la liberté dont jouissent les sectaires. Obéissance *sans autres discours*, serment qui les enchaîne, et censure très-inutile.

(2) Les grands mots de Patrie, de Liberté et d'Indépendance, signifient les avantages privés des sectaires, qui deviennent des tyrans.

## V. — NOTE ADRESSÉE A ENRICO SERPIERI.

Cette note fut saisie par la police, à Rimini, chez Enrico Serpieri; elle était datée de Bologne, le 48 avril 1844. Après avoir déploré la timidité et la lâcheté d'un grand nombre dans l'inauguration de la révolution en Italie, elle s'exprime ainsi : « Arrivant au sujet de la dernière lettre » de l'ami, sur laquelle vous me demandiez mon avis, le » voici : si les Napolitains se soulèvent, nous sommes » d'accord qu'à cette impulsion, nous devons nous lever » tous, mais s'ils ne se soulèvent pas (ce dont j'ai toujours » douté, devons-nous nous taire et dormir? Non, par...! » Pourvu que Rome et la Toscane soient avec nous, je suis » d'avis que, quand même Naples tarderait à se lever, » nous ne devons pas rester en arrière. Rome doit arbo- » rer l'étendard de l'insurrection; nous le suivrons, quand » même la Toscane se retirerait, comme je le présume. » Rome, elle, l'a promis : elle est en mesure de le faire, *et elle » le fera*. Mais, si elle ne le faisait pas, devrions-nous nous » insurger également? Il me semble que non... Les masses » de chaque ville pourront et sauront combattre le *pouvoir » et la force* de la localité et les chasser, mais elles ne » pourront pas former tout d'un coup un corps assez fort » pour se jeter sur Rome et en chasser le pouvoir. D'ail- » leurs, aussi longtemps que subsistera ce *trône pourri*, » aussi longtemps que durera ce gouvernement adroit, » qui encensent toutes les monarchies de l'Europe, nous » n'aurons rien fait. Nous serons des *brigands*, et traités » comme tels : aucun secours ne nous sera porté; car la » dignité des nations ne s'abaissera jamais à nous aider, » pour détruire un *allié*. Mais, quand il sera anéanti, les » choses seront changées; peut-être alors aurons-nous de » l'aide. Qu'il n'y en ait pas, eh bien! alors, *l'insurrection » est accomplie*. Alors, nous nous battons pour la défendre » contre un *seul* ennemi, c'est-à-dire contre l'étranger, qui » voudrait nous opprimer, et non contre deux; une guerre » à la débandade sur toute la longue ligne des Apennins, » formidable, sanglante, telle que l'Espagne l'a vue pendant » plusieurs lustres, telle que l'a vue la Grèce, forcera les » envahisseurs à se retirer ou à négocier. Mais, je le répète,



» il faut que *le pouvoir de Rome tombe*; qu'il tombe sous le  
 » choc d'un soulèvement subit, où la terreur et l'étonnement  
 » paralysent la défense. Si cela ne suffit pas, les émigrés di-  
 » rigeront sur elle leur force, mais tous au même moment,  
 » et avec un accord parfait. Voilà l'œuvre à laquelle je dé-  
 » sire que l'on déploie la plus ardente activité, quand  
 » même on croirait voir se retarder ou s'anéantir les *mou-*  
 » *vements espérés* des Napolitains. A l'insurrection de Rome,  
 » succèdera celle de tout l'Etat. Dût-on combattre un jour  
 » ou deux à Rome, le pouvoir, après quelques efforts de  
 » résistance, sera informé de tous côtés que tout est perdu;  
 » il verra *le dernier jour de son existence* et il devra *tendre*  
 » *le cou à la hache*. Donc, à Rome toutes les espérances; à  
 » Rome tous les soins et tous les secours. »

Ici il parle, dans l'hypothèse où Rome ne ferait pas de mouvement, de l'inutilité de se jeter dans les montagnes pour faire une guerre de tirailleurs. — « Si Rome est avec  
 » nous, il faut se jeter dans les montagnes pour soutenir  
 » le choc de l'étranger : sinon, nous serons de pauvres  
 » squelettes, mal armés, mal fournis d'argent; nous ne  
 » pourrons résister aux milliers de soldats, dont nous  
 » serons assaillis (1). »

Il termine ainsi : « Il est de la plus haute importance  
 » qu'Arthur communique aux émigrés mes idées concernant  
 » leur coopération à Rome. Qu'on y mette *la pensée la plus*  
 » *dévouée, le soin le plus inquiet*. Les relations sont ouvertes,  
 » les moyens faciles. Ils savent mieux que tout autre, qu'il  
 » faut agir en raison des circonstances, et déférer un peu  
 » aux avis de celui qui voit de plus près. Arthur le fera  
 » assurément. »

(1) C'est ici le document le plus important pour prouver les efforts des Mazziniens et des Maministes de 1848 et 49. On vit ils réussirent à détrôner le Souverain-Pontife; mais, ils se trompèrent dans leur persuasion qu'ils n'avaient qu'un ennemi à combattre. Toutes les monarchies catholiques s'unirent pour remettre sur son trône le Vicaire de Jésus-Christ, et les rebelles ne firent que préparer de nouveaux triomphes au Saint-Siège. Quant à leur projet de se jeter en bandes de tirailleurs dans les Apennins, il fut suivi par Garibaldi, mais en vain. Il fut chassé des montagnes dans la plaine, et de là, sur la mer, et toutes ses bandes dispersées et anéanties.



# TABLE.

I. Le suicide . . . . .	4
II. Lionello . . . . .	7
III. L'enfance . . . . .	11
IV. Les domestiques . . . . .	16
V. Le précepteur . . . . .	28
VI. Les études . . . . .	45
VII. L'Université. . . . .	53
VIII. Les prisons de police . . . . .	73
IX. L'Hospice de San Servolo. . . . .	88
X. Les Vendites et l'Insinuateur de la Carbonerie . . . . .	104
XI. Le serment . . . . .	122
XII. Les derniers grades . . . . .	131
XIII. Pratiques du Carbonarisme . . . . .	142
XIV. Le sépulcre de Galla Placidia. . . . .	146
XV. Ariel et Doralice . . . . .	160
XVI. Le retour du Carbonaro . . . . .	175
XVII. Le grand Saint-Bernard . . . . .	180
XVIII. La Maçonnerie . . . . .	197

XIX. L'Orpheline . . . . .	214
XX. Les Traineaux . . . . .	233
XXI. Les épreuves de Lisbonne. . . . .	233
XXII. Le Baleinier . . . . .	246
XXIII. Le Corsaire . . . . .	254
XXIV. Isabella . . . . .	259
XXV. Giuseppe Garibaldi . . . . .	265
XXVI. Le retour de l'exilé . . . . .	285
XXVII. Le dernier crime . . . . .	307
Appendices . . . . .	329



FIN DN LA TABLE.



## Bibliothèque internationale-catholique.

Les volumes de cette collection seront imprimés dans le grand format de luxe in-8° ou dans le format économique in-12 compacte, selon l'importance de l'ouvrage; parfois dans les deux formats, ainsi qu'on l'a fait pour « Fabiola »; quelques autres dans le format grand in-18 cavalier. — Les ouvrages sous presse sont précédés d'un astérisque.

### Section italienne.

**ALPHONSE de LIGUORI (Saint). ŒUVRES COMPLÈTES**, traduites par le R. P. Dujardin.  
Partie ascétique. 18 vol. in-12 d'environ 550 p.

- I. **Préparation à la mort.** 2<sup>e</sup> édition. In-12.
- II. **Voie du salut et de la perfection.** In-12.
- III. **Grands moyens de salut et de perfection.** In-12.

*Les autres volumes des Œuvres de S. Alphonse et du B. Léonard suivront à de courts intervalles.*

**BARTOLI (Le P.). . . Vie de saint Stanislas Kotska.** In-12, xii-488 p.

**BRESCIANI (A.). . . ŒUVRES.** Traduction exclusivement autorisée par l'auteur.

- I. **Le Juif de Vérone ou les sociétés secrètes en Italie.**  
avec lettre approbative et fac-similé. 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-12.
- II. **Lorenzo ou le Conscrit.** In-12.
- III. **Lionello**, suite du *Juif de Vérone*. In-12.
- IV. **\*La République romaine**, suite du *Juif de Vérone*. In-12.
- V. **Don Giovanni.** In-12.
- VI. **\*Ubaldo et Irène.** 2 vol. in-12.
- VII. **\*L'Orfanella.** In-12.
- VIII. **\*Ingelberge de Danemarck.** In-12.
- IX. **\*Mathilde de Canosse et Iolande de Groningue.**

**CIVILTA CATTOLICA.** Étude religieuse et sociale sur le mariage. In-12, 121 p.

**DOMINIQUE (Le P.).** Excellence de Marie et de son culte. 2 vol. in-12 de 350 pages chacun.

**LÉONARD de PORT-MAURICE. (B.) ŒUVRES COMPLÈTES.** 8 vol. in-12 d'env. 550 p.

- I. **Vie du bienheureux Léonard**, suivie de sa **Correspondance**, enrichie de notes par le traducteur. In-12, 650 p.
- II. **Voie du Paradis.** In-12.
- III. **Sermons pour le Carême.** 2 vol. in-12.

**MARGOTTI (L'Abbé) \*Rome et Londres.** Grand in-8.

**PERRONE (Le P.). . . Le Protestantisme et l'Église catholique.** Controverses à l'usage du peuple. 2<sup>e</sup> édition. In-12, vi-124 p.

**SANESI (Ranieri). . . La bonne Maria ou la Femme élevée dans la vraie piété par le culte catholique.** *Ouvrage couronné*. In-12, 330 p.

**SILVIO PELLICO. . . \*Rafaelia.** In-12.

**TAPARELLI D'AZEGLIO.** Essai théorique de droit naturel basé sur les faits.  
4 beaux vol. gr. in-8 d'environ 500 pages chacun.

A LA MÊME LIBRAIRIE,

Tous les bons ouvrages des éditeurs catholiques de Parme, Milan, Naples et Turin.